

H. Olefir, N. Filonenko

Codes linguistiques et culturels

Savoir vivre dans les pays francophones

Codes linguistiques



KYIV – 2024

МІНІСТЕРСТВО ОСВІТИ І НАУКИ УКРАЇНИ
КИЇВСЬКИЙ НАЦІОНАЛЬНИЙ ЛІНГВІСТИЧНИЙ УНІВЕРСИТЕТ

Ганна ОЛЕФІР
Наталія ФІЛОНЕНКО

ЛІНГВОКУЛЬТУРНІ КОДИ

Майстерність жити у франкомовних країнах: мовні коди

Частина 1

Підручник

Київ
Видавничий центр КНЛУ
2024

УДК 811.133.1'282'27(44+7/8)(075.8)

О - 53

Друкується за рішенням вченої ради
Київського національного лінгвістичного університету
(протокол № 19 від 24 червня 2024 року)

Рецензенти:

Савчук Р. І. – доктор філологічних наук, професор, професор кафедри теорії та практики перекладу романських мов імені Миколи Зерова Навчально-наукового інституту філології Київського національного університету імені Тараса Шевченка;

Станіслав О. В. – доктор філологічних наук, професор, завідувач кафедри романської філології Волинського національного університету імені Лесі Українки.

Олефір, Г. І., Філоненко, Н.Г.

О - 53 Codes linguistiques et culturels. Savoir vivre dans les pays francophones : codes linguistiques / Лінгвокультурні коди. Майстерність жити у франкомовних країнах: мовні коди. Частина 1. Підручник для здобувачів вищої освіти філологічних факультетів. Київ: Видавничий центр КНЛУ, 2024. – 313 с.

Підручник орієнтований на майбутніх філологів, перекладачів, фахівців з міжкультурної комунікації, вчителів і викладачів французької мови. Завдяки різноманітним завданням, спрямованим на вивчення звичаїв, традицій, символів і кліше франкомовних країн, студенти розширять свій цивілізаційний світогляд і зможуть ефективно взаємодіяти з людьми з різних франкомовних країн. Підручник пропонує покроковий підхід до відкриття автентичних культурних практик, які дозволять здобувачам освіти ефективно розвинути навички спілкування в усній та письмовій формі в професійних або повсякденних ситуаціях із представниками франкомовного світу. Підручник розрахований на 120-160 годин занять, завдяки яким залежно від цільової групи, можна буде розвинути мовні навички, розширити словниковий запас і вільно спілкуватися. У першій частині підручника наявні чотири блоки, кожен з яких присвячений певній темі та містить автентичні тексти різного характеру: інтерв'ю, газетні й енциклопедичні статті, фрагменти з фахових видань. Кожна тема завершується тестовим завданням і передбачає виконання індивідуального або групового проєкту.

ISBN 978-966-638-380-1

© Олефір Г. І., Філоненко Н. Г., 2024

© Вид. центр КНЛУ, 2024

Avant-propos

Le livre **Savoir vivre dans les pays francophones** est le premier volet de l'ouvrage qui porte sur les codes linguistiques et culturels de francophonie. Il s'adresse aux apprenants, **futurs professionnels de langues et de l'interculturalité**.

Il permet à l'apprenant à la fois d'approfondir ses connaissances linguistiques, d'enrichir le vocabulaire et de mieux maîtriser la culture francophone. Tout en se confrontant aux réalités linguistiques dues aux différences culturelles, l'apprenant est censé élargir ses horizons civilisationnels et pouvoir interagir d'une façon efficace avec les ressortissants des pays francophones différents.

En **120 à 160 heures de cours** selon les publics, il sera possible de développer les compétences grammaticales et syntaxiques, d'enrichir les connaissances en vocabulaire et de se sentir à l'aise dans la communication orale et écrite dans les situations professionnelles ou de la vie quotidienne.

L'ouvrage s'adresse aux personnes ayant déjà acquis de fortes bases linguistiques, au moins le niveau C1 du Cadre européen commun de référence pour les langues (CECR). Ce manuel constitue un outil d'apprentissage, mais peut aisément être employé dans le cadre de la formation en continue des professionnels de langue française.

Chacune des **quatre unités** porte sur un thème particulier et comporte plusieurs documents authentiques de différente nature: analyses sociologiques, interviews, articles des journaux, extraits des ouvrages linguistiques spécialisés. Les illustrations complètent l'ensemble non seulement par souci de vivacité et d'agrément, mais surtout pour fournir des informations culturelles complémentaires.

Les devoirs variés peuvent se pratiquer aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Les notions acquises sont mises en pratique à l'aide des activités de productions écrite et orale centrées autour de l'organisation des débats sur tel ou autre propos. L'apprenant est toujours motivé de se prononcer tout en argumentant son avis.

Chaque sujet traité est suivi d'un test qui permet de contrôler les notions acquises.

Un bilan, faisant appel aux compétences de la compréhension et production orale et écrite, constitue une synthèse de l'ensemble des notions présentés dans l'unité et prévoit la réalisation d'un projet pédagogique en équipe ou à titre individuel. Le bilan présente une prolongation logique de tout ce qui a été abordé dans l'Unité.

Les corrigés des tests fournissent un complément pédagogique précieux.

L'ouvrage cherche à préparer les futurs professionnels de langues et de l'interculturalité aux surprises dans les pratiques linguistiques, aux déconcertants dans les héritages nationaux et aux imprévus dans les comportements culturels en France et autres États francophones, tels que la Belgique, la Suisse, le Luxembourg et le Canada, afin qu'ils ne se laissent pas gagner par la panique ou la timidité face à des réalités nationales, lorsqu'ils se trouvent en situation de l'interaction professionnelle. Ainsi, l'ouvrage privilégie l'approche par tâches actionnelles authentiques grâce auxquelles l'apprenant développera des savoir-faire en interaction et l'autonomie linguistique parfaite.

De plus, l'esprit de cet ouvrage cherche à inciter la curiosité des apprenants devant la civilisation francophone et à favoriser la recherche autonome en guise de l'autoformation.

Ce livre, tout en étant structuré et réfléchi, permet une large liberté de parcours.

Tableau des contenus

Unité 1. Francophonie. La langue française dans le monde moderne. Découvrir et maîtriser les particularités du français canadien, belge, suisse et africain.		
Devoir 1	La langue française n'appartient plus aux seuls Français	8
Devoir 2	Statut officiel du français et francophonie	11
Devoir 3	Quand deux Québécois analysent la langue et les expressions des Français	13
Devoir 4	Quelques savoureuses canadismes à retenir et à employer	16
Devoir 5	<i>Testez vos connaissances du français canadien</i>	23
Devoir 6	Bernard Cerquiglini: "Le français est un exemple réussi d'unité et de diversité"	27
Devoir 7	Quelques expressions belges à retenir	29
Devoir 8	Le français du Luxembourg	34
Devoir 9	<i>Testez vos connaissances du français belge et luxembourgeois</i>	35
Devoir 10	Laure de Chantal: "La langue française est un outil pour penser, créer, séduire, lire et écouter"	41
Devoir 11	Quelques helvétismes insolites à découvrir	45
Devoir 12	<i>Testez vos connaissances du français suisse</i>	53
Devoir 13	700 millions de francophones attendus d'ici 2050	56
Devoir 14.	Ces étonnantes expressions africaines et d'Outre-mer à découvrir	57
Devoir 15	Découvrez quelques proverbes francophones d'origine africaine	61
Devoir 16	Ces dictons et expressions venant du fond des âges véhiculées par la mémoire du peuple africain	62
Devoir 17	<i>Testez vos connaissances des expressions françaises venues hors de la métropole</i>	65
Bilan		72
Unité 2. Langues de France. Découvrir les variantes du français ainsi que les langues régionales.		
Devoir 1	Langues de France	74
Devoir 2	Découvrez les régions de France, leurs départements et chefs-lieux	78
Devoir 3	Médéric Gasquet-Cyrus: "Parler avec un accent peut s'avérer très stigmatisant". Mathieu Avanzi: "Le français que nous parlons est un français de Paris"	79

Devoir 4	"Rose", "vingt", "exact"... prononcez-vous ces mots comme un Nordiste ou un Sudiste?	84
Devoir 5	Mathieu Avanzi: "Le français de Paris est un français pauvre"	87
Devoir 6	Découvrez quelques expressions typiquement parisiennes.	90
Devoir 7	Mémorisez les principaux proverbes français et leur interprétation	94
Devoir 8	Mathieu Avanzi: "Les régionalismes sont une façon de réaffirmer une identité nationale"	99
Devoir 9	Retenez quelques mots et expressions qui changent d'une région à l'autre	104
Devoir 10	Auvergnat, breton, alsacien, provençal, savoyard... Quel français parle-t-on?	108
Devoir 11	<i>Testez vos connaissances des mots et expressions régionaux</i>	117
Bilan		129
<p>Unité 3. Noms propres dans la civilisation francophone. Découvrir, comprendre et apprendre les expressions idiomatiques avec un toponyme, anthroponyme et zoonyme.</p>		
Devoir 1	Les 10 plus grandes villes de France en population	130
Devoir 2	"Metz", "Bruxelles"... Comment faut-il prononcer ces noms de ville?	133
Devoir 3	Retenez ces expressions idiomatiques de la langue française avec un toponyme que seuls les Français peuvent comprendre	135
Devoir 4	Les surnoms des lieux sont multiples et ont des caractéristiques surprenantes. Retenez ces formules figées	143
Devoir 5	Découvrez les surnoms donnés aux villes des États francophones	153
Devoir 6	<i>Testez vos connaissances de la toponymie française</i>	154
Devoir 7	Ces prénoms qui sont devenus des expressions familières	160
Devoir 8	Certains prénoms sont devenus avec le temps des antonomases, noms communs ou des expressions que les francophones utilisent quotidiennement	166
Devoir 9	Les noms d'animaux se prêtent souvent pour qualifier de façon péjorative et populaire des individus	167
Devoir 10	Mémorisez ces surnoms qui disent votre amour en français	182
Devoir 11	<i>Testez vos connaissances des locutions contenant un prénom et les expressions animalières francophones</i>	184
Bilan		182

Unité 4. S'exprimer en français comme un locuteur natif. Découvrir les règles et usages pour communiquer efficacement, par écrit ou oralement, en situations professionnelles et au quotidien.		
Devoir 1	Lettre de motivation: "Pour intéresser les autres, il faut leur parler d'eux" Qu'est-ce qu'un CV moderne justement?	190
Devoir 2	Comment rédiger un mail efficace (et obtenir une réponse)?	192
Devoir 3	"On ne fait pas confiance à un employé qui fait des fautes d'orthographe"	197
Devoir 4	Le dédale de règles de la langue française conduit souvent à l'erreur. Retenez les règles typographiques qui régissent l'emploi des majuscules en français	200
Devoir 5	Faut-il écrire "M." ou "Mr" à la place de "monsieur"? Qu'en est-il du raccourci de "messieurs", "Monseigneur", "comte" ou "capitaine"? Retenez les abréviations de titres de civilité	203
Devoir 6	<i>Testez vos connaissances des accords ingénieux, l'orthographe alambiquée et l'usage subtil des formules</i>	215
Devoir 7	Pour ou contre l'écriture inclusive? Deux linguistes débattent	223
Devoir 8	Rédaction inclusive, rédaction épïcène et traduction inclusive. Découvrez les bases de ces pratiques	228
Devoir 9	Retenez les règles de la féminisation des noms de métiers recommandées par l'Académie française	238
Devoir 10	Anne Abeillé: "Le français n'est pas une langue aussi difficile qu'on le prétend"	240
Devoir 11	Inconscients pour la plupart, les tics de langage font partie du quotidien	244
Devoir 12	Effet de mode, effet de groupe, certaines formules ont la cote de nos jours. Découvrez ces expressions dont les Français raffolent	250
Devoir 13	"Stylo", "métro", "vélo"... Pourquoi abrégeons-nous les mots? Maîtrisez-vous les cryptiques acronymes du parler jeune?	253
Devoir 14	La langue des adolescents est d'une créativité sans pareille, elle élabore sans cesse de nouvelles trouvailles, s'inspirant de ses voisines (l'arabe, l'argot) ou jouant sur elle-même (le verlan), elle est toujours en évolution, toujours en mouvement	259
Devoir 15	<i>Testez vos connaissances des abréviations</i>	264
Devoir 16	Jean Pruvost: "Notre passion pour la langue et les dictionnaires est liée à notre histoire" "Petit Larousse 2025: comment naissent les nouveaux mots du dictionnaire?"	266
Devoir 17	Je parle comme je suis: portrait de la France à travers ses nouveaux mots	275
Devoir 18	Le dictionnaire étant un reflet de la société, de nouveaux termes ou sens représentatifs de nouvelles tendances ont	

	l'honneur de faire leur entrée dans Le Petit Larousse ou Le Petit Robert. Découvrez et reprenez ces nouveautés	280
Devoir 19	La Commission d'enrichissement de la langue française: une arme de pointe contre les anglicismes	293
Devoir 20	"L'anglais est la langue d'aujourd'hui dans les entreprises françaises"	297
Devoir 21	Ils ont fleuri avec la création des réseaux sociaux et le "globish" qui s'insère dans le quotidien: à la maison, entre amis... et au bureau. Retenez ces nouveaux mots et expressions	300
Devoir 22	Retenez ces mots que les Français adorent dire, mais qui n'existent pas	303
Devoir 23	<i>Testez vos connaissances des néologismes</i>	307
Bilan		311
Corrigés		312

Unité 1. Francophonie. La langue française dans le monde moderne. Découvrir et maîtriser les particularités du français canadien, belge, suisse et africain.

Devoir 1. Lisez l'interview ci-dessous et répondez aux questions suivantes:

1. Que savez-vous sur l'*Organisation internationale de la francophonie*, le seul organisme mondial fondé sur un idiome? Quels buts se propose cette organisation? Pour en savoir plus: <http://www.francophonie.org/>
2. Quels chiffres caractérisent la place du français dans le monde moderne?
3. Comment a évolué la place de la langue française dans le monde au cours de l'histoire?
4. Analysez les défis à relever de la francophonie.

La langue française n'appartient plus aux seuls Français

INTERVIEW – Avec 300 millions de locuteurs, le français est la cinquième langue la plus parlée au monde après le chinois, l'anglais, l'espagnol et l'arabe. Deuxième langue la plus apprise sur le globe, troisième langue des affaires et du commerce, quatrième langue parlée sur Internet, le français séduit partout. Étant une langue des médias (TV5MONDE, RFI ou France 24, mais aussi Euronews, BBC News, la chinoise CGTN ou la russe RT), il est aujourd'hui un "puissant trait d'union pour agir solidairement" grâce à la francophonie. Une force et une richesse qu'illustre le nouveau rapport de l'Organisation internationale de la francophonie. Alexandre Wolff, responsable de l'Observatoire de la langue française explique au *Figaro* quels sont les défis à relever de la francophonie.



LE FIGARO. – Quelles sont les nouvelles données de ce rapport sur la francophonie?

Alexandre WOLFF. – Nous avons beaucoup insisté sur les usages, afin de cerner les enjeux de l'avenir de la langue française. Il y a quatre ans, on avait mis en évidence que le centre de gravité de la francophonie se déplaçait vers le continent africain – c'est désormais une tendance qui se confirme – toutefois, nous n'avons sans doute

pas assez étudié les conditions dans lesquelles la langue se pratiquait, et surtout les conditions de son avenir sur ses territoires.

À la lecture de ce rapport, on apprend des chiffres étourdissants. Par exemple: il y a 12 % de francophones en Roumanie, 13 % en Autriche, 25 % au Portugal.

On a peu conscience du rayonnement de la langue, en tant que langue d'usage quotidien comme ce peut être le cas en Afrique ou au Maghreb. On méconnaît aussi et on sous-estime l'importance du français comme langue étrangère. Rappelons ce chiffre: la langue française est la 2^e langue la plus apprise dans le monde (plus de 50 millions de personnes). Ce manque de connaissances est peut-être dû à des images anciennes qui sont attachées au français, à sa splendeur passée. Sauf, qu'il s'agit d'un fantasme! Quand on dit que l'Europe parlait français ou que la diplomatie mondiale le parlait, en réalité cet usage ne concernait qu'une petite élite, et non pas les masses, au XVIII^e siècle. Cette méconnaissance est peut-être aussi due à un discours ambiant sur la domination définitive de l'anglais. Or, nos études le démentent. Si l'anglais est très répandu aujourd'hui, la place qui est faite à d'autres langues, comme le français par exemple, ne cesse de grandir.

On peut enfin ajouter l'image de la colonisation qui ternie l'image de la francophonie. Elle est partiellement fautive. Il est évident que le français est aujourd'hui présent sur de nombreux territoires parce qu'il y a eu un fait colonial. En revanche, là où on se trompe, c'est que ce n'est pas à l'époque coloniale que le français a été massivement enseigné. S'il y avait une petite élite administrative qui parlait la langue, le français comme langue d'enseignement a été le fait d'une décision des dirigeants des États indépendants. Une décision qui s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui parce qu'ils ont considéré que le français était un outil de développement efficace.

Avec près de 60 % des locuteurs quotidiens de français qui se trouvent aujourd'hui sur le continent africain, est-il correct de dire que le français n'appartient plus aux Français?

Absolument. Il faut que l'on intègre cette réalité et qu'on l'accompagne. Ce fait va en effet avoir des incidences sur les variations "sociolinguistiques du français". On voit par exemple apparaître un peu partout dans les pays francophones de nouveaux termes, des expressions nouvelles. Ces néologismes sont un petit peu connus pour ce qui relève de l'Europe, du Québec, car c'est un sujet qui intrigue. Or, si le phénomène est de même nature en Afrique, il est souvent défavorisé. On en retrouve toutefois des marques dans la littérature.

Quel défi doit relever la francophonie aujourd'hui?

La formule consacrée à l'OIF c'est le "français en partage". Le vrai défi pour l'avenir de la langue, c'est que les coopérations se maintiennent et que les pays dans lequel le français est langue d'enseignement arrivent à relever le défi de l'éducation. Il y a un enjeu considérable avec des enfants qui vont de plus en plus à l'école, même si la scolarisation n'est pas encore complète dans beaucoup de pays. Il y a enfin un défi du nombre et de la qualité qu'il faut relever pour que le français reste une langue d'usage.

La qualité est en effet un enjeu. Au Burkina Faso, où le français est la langue officielle, si 87 % des jeunes déclarent parler le français, ils ne sont aussi que 22 % à s'attribuer une note supérieure à 8/10 quant à leur niveau de langue.

Il y a deux aspects. Si l'on prend le côté positif, on voit que les jeunes générations utilisent de plus en plus le français et se l'approprient. En revanche, si l'on regarde le côté négatif, on voit que les plus jeunes considèrent que leur niveau de français est inférieur à celui qu'avaient leurs parents.

Il y a une problématique du français langue d'enseignement, là où le français est la langue de scolarisation. Prenons le cas du Maghreb. Dans cette région, la problématique est différente, parce que le français est officiellement une langue étrangère, même si, de fait, elle est pratiquée bien au-delà des cercles habituels de ceux qui apprennent le français comme langue étrangère. Il y a une difficulté des systèmes éducatifs pour accueillir tous les jeunes en nombre suffisant et dans de bonnes conditions. Il y a ensuite une difficulté à répondre à la demande du français. Dans les pays dans lesquels on voit une décroissance du nombre d'apprenants, on observe aussi un accroissement des inscriptions dans les systèmes privés, qu'ils s'agissent des alliances françaises ou des écoles de langue. Les jeunes et moins jeunes qui parlent arabe sont désireux d'avoir une autre langue qui leur ouvre des perspectives plus large. L'anglais est là mais là, le français domine.

Est-il absurde de mettre la langue française en compétition avec l'anglais?

Là où on se trompe souvent, c'est lorsqu'on dit: "Les Sénégalais, les Gabonais savent que la langue de l'avenir c'est l'anglais, donc ils vont abandonner le français." C'est absurde. Quand une langue est implantée dans un pays de façon institutionnelle et de plus en plus dans les usages privés, cela n'a aucun sens. En revanche dans les pays où l'anglais et le français sont des langues étrangères, il y a en effet une compétition. Les systèmes éducatifs ne sont pas en mesure d'offrir deux langues en général. Il y a ainsi des choix qui doivent s'opérer dans les familles, parmi les états et les systèmes éducatifs. En Europe, la question des langues a toujours été très vive car l'anglais s'est progressivement imposé comme première langue et souvent, obligatoire. Aujourd'hui, on assiste néanmoins à une stabilisation. Si le français a en quatre ans, comme langue étrangère en Europe, connu une légère baisse de 2 %, elle demeure la deuxième langue la plus apprise, notamment dans le primaire et le premier niveau du secondaire. Elle redémarre par ailleurs dans les pays européens qui arrivent à mettre en place l'obligation d'une deuxième langue étrangère.

On comprend à la lecture de ce rapport que la francophonie n'est pas le monolinguisme, mais le plurilinguisme.

C'est la synthèse des synthèses. C'est valable pour l'espace francophone, mais aussi dans les espaces non-francophones. On s'aperçoit aujourd'hui que le citoyen est globalement plurilingue. C'est notamment le cas dans la francophonie du Sud.

Que penser des prévisions qui annoncent, en 2060, une population de plus de 500 millions de francophones dans le monde?

Il faut être prudent et noter les différents scénarios: le plus pessimiste, nous amènerait autour de 370 millions de francophones et le plus optimiste, nous mènerait à 800 millions de francophones. Pour cela, il faut remplir certaines conditions. Il y a des variables qui vont être déterminantes: l'éducation, l'économie, l'utilité du français. Est-ce que les gouvernements, les populations continueront à considérer que la langue française est utile pour travailler, s'informer, s'enrichir culturellement? La question de la transmission est aussi en jeu. Est-ce que les familles au-delà du système éducatif vont transmettre la langue? Globalement, c'est plutôt vers cela que l'on s'oriente. Enfin, il est question de la variété des français. Jusqu'à quel point la variété du français peut aller et rompre le continuum de compréhension des francophones du monde? C'est une évolution à suivre.

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 2 Le français est la langue officielle dans 29 États et gouvernements et dans la plupart des organisations internationales; il est la langue d'enseignement de plus de 80 millions d'individus, sur 36 pays et territoires.

Statut officiel du français et francophonie

Dans la question de la francophonie, il faut distinguer les pays où le français est la langue officielle (unique ou non), ceux où le français est la langue maternelle d'une grande partie de la population, ceux où il est langue de culture, ceux où il est utilisé par certaines classes sociales de la population, etc. Dans certains pays par exemple, bien qu'étant langue officielle, le français n'est pas la langue maternelle de la population, ni celle couramment utilisée par celle-ci.

Pour certains pays, le français est la langue maternelle de la grande majorité de la population: France avec ses départements et territoires d'outre-mer; Québec, partie acadienne du Nouveau-Brunswick, zone francophone de l'Ontario et du Manitoba au Canada; Région wallonne et la majorité de Bruxelles en Belgique; Suisse romande; minorité de Jersey; Vallée d'Aoste; principauté de Monaco.

Pour d'autres, le français est la langue administrative, ou une deuxième ou troisième langue, comme en Afrique subsaharienne, dont la République démocratique du Congo, premier pays francophone du monde, au Luxembourg, au Maghreb. Il existe d'autres pays, comme le Liban, où la langue française a un statut encore important quoique non officiel.

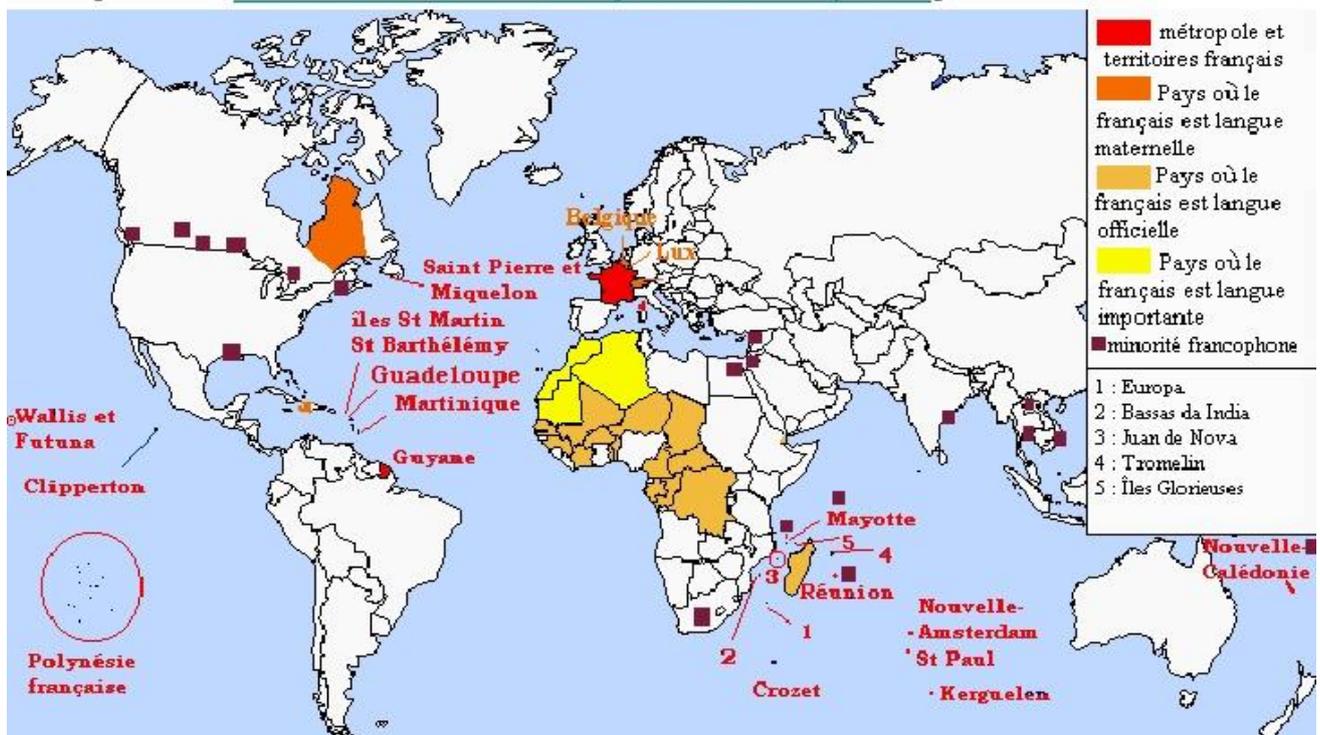
Les locutions *Francophonie*, *francophonie* et *espace francophone* sont complémentaires dans l'usage:

- la *francophonie*, avec un "f" minuscule, désigne l'ensemble des peuples ou des groupes de locuteurs qui utilisent particulièrement ou entièrement la langue française dans leur vie quotidienne ou leurs communications;

- la *Francophonie*, avec un "F" majuscule, désigne plutôt l'ensemble des gouvernements, des pays ou des instances officielles qui ont en commun l'usage du français dans leurs travaux ou leurs échanges;
- le terme *espace francophone* ou *monde francophone* représente une réalité non exclusivement géographique ni même linguistique, mais aussi culturelle: elle réunit tous ceux qui, de près ou de loin, éprouvent ou expriment une certaine appartenance à la langue française ou aux cultures francophones, ou qu'ils soient de souche slave, latine, ou créole, par exemple.

Où parle t'on français?

Carte du monde représentant les pays où la langue française est utilisée
[source : [Tous les territoires français/La Francophonie](#)]



A. Retenez les États dont le français est une langue officielle:

France, Belgique, Luxembourg, Suisse, Monaco, Canada, Sénégal, Bénin, Congo, Burkina Faso, Guinée, Côte d'Ivoire, Rwanda, Mali, Gabon, Djibouti, Cameroun, Guinée équatoriale, Niger, République Démocratique du Congo, Burundi, République Centrafricaine, Tchad, Togo, Madagascar, Comores, Seychelles, Vanuatu, Haïti.

B. Associez ces États et leurs capitales:

Antananarivo, Bamako, Bangui, Berne, Brazzaville, Bruxelles, Conakry, Dakar, Djibouti, Gitega, Kigali, Kinshasa, Libreville, Lomé, Luxembourg, Malabo, Monaco, Moroni, N'Djamena, Niamey, Ottawa, Ouagadougou, Paris, Port-au-Prince, Porto-Novo, Port-Vila, Victoria, Yamoussoukro, Yaoundé.

C. Retenez les États où le français est couramment utilisé, sans pour autant qu'il soit langue officielle:

Algérie, Maroc, Tunisie, Andorre, Liban, Île Maurice, Mauritanie.

D. Associez ces États et leurs capitales:

Alger, Andorre-la-Vieille, Beyrouth, Nouakchott, Port Louis, Rabat, Tunis.

E. Repérez tous ces États sur la carte du monde.

Devoir 3. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Selon les journalistes interviewés, en quoi consiste la différence entre les Québécois et les Français?
2. Quels sont les clichés des Québécois à l'égard des Français?
3. Comment est perçu l'accent québécois en France?
4. Que savez-vous sur l'*Académie française* et l'*Office québécois de la langue française*?
5. Êtes-vous d'accord qu'une langue internationale ne peut pas avoir une norme? Argumentez votre opinion.

Quand deux Québécois analysent la langue et les expressions des Français

INTERVIEW – Accent, clichés, féminisme... Les journalistes Julie Barlow et Jean-Benoît Nadeau analysent les Français et leur amour immodéré pour la langue.

Les Français sont fiers, impolis, libertins, pessimistes, désagréables. Du moins, de réputation. Passé le cliché, les habitants de l'Hexagone s'avèrent en effet bien plus compliqués qu'ils ne veulent bien le montrer. À commencer par leur manière de parler. La langue n'est pas tant un outil de communication qu'un moyen de briller. Un sport qu'ont analysé avec humour deux expatriés québécois Julie Barlow et Jean-Benoît Nadeau.



LE FIGARO. – Pourquoi avoir choisi d'écrire un livre sur la langue française?

Julie BARLOW. – Ce n'est pas tant un livre sur la langue française que sur la conversation. Les Québécois sont des Nord-Américains qui parlent le français. Ils viennent en France en pensant connaître les codes et les comportements des Français.

Mais en réalité, ils ne les connaissent pas plus que les anglophones. La grande différence entre les Nord-Américains et les Français, c'est que les premiers communiquent tandis que les seconds, s'expriment. Ils cherchent l'opinion et font de la conversation un sport. C'est tout l'inverse de l'Américain qui cherche à être aimé et va donc éviter la confrontation.

Jean-Benoît NADEAU. – C'est un tabou en effet aux États-Unis. Les Américains ont peur de ne pas être acceptés. Ils évitent donc de donner leur opinion de crainte de déplaire. En faisant ce livre, on s'est rendu compte que la langue française était différente entre la France et le Québec. J'ai eu très tôt conscience que la norme française n'était pas la même qu'au Québec. Elle est faussement universelle. L'idée de norme est un non-sens. Une langue internationale ne peut pas avoir une norme.

Avez-vous pu vérifier, grâce à votre livre *Ainsi parlent les Français*, les clichés sur les Français qui sont dits "râleurs", "pessimistes" et "obsédés par l'argent"?

J.-B. N. – Votre réputation vient d'abord du fait que vous êtes le pays le plus visité au monde. Il y a 8,5 millions de Canadiens qui peuvent vous tirer dans le pied. Vous adorez parler de la langue, de la nourriture, y compris à table et surtout, d'argent. Enfin, celui que vous n'avez pas.

J.B. – Les gens associent la France au savoir-vivre, à la cuisine et à la mode. La conversation en fait aussi partie. Vous aimez parler de la culture en général. Vous aimez lancer des opinions. Car vous valorisez la culture plus que tout. Mais certains clichés se vérifient: les Français gueulent, sont négatifs et pensent que la critique est plus importante que le positivisme américain, par exemple. L'optimisme paraît naïf. Si tout va bien, il n'y a rien à dire.

Vous écrivez à plusieurs reprises que les Français adorent la langue française. Comment le constatez-vous?

J.B. – Vous en parlez tout le temps! Mais on oublie que le français est à la base de votre identité nationale. La France a été forgée par la langue, donc il y a quelque chose d'intemporel. Vous considérez la langue comme un monument et l'Académie française est son musée. Cette passion se constate dès l'école primaire. Vous êtes entraîné à parler dès le plus jeune âge avec un vocabulaire sophistiqué. On ne fait pas ça au Canada! Là-bas, les enfants sont censés exprimer leurs émotions.

J.-B. N. – Un jeune français de 12 ans s'exprime mieux qu'un Nord-Américain lambda. C'est un fait indubitable.

Les Québécois sont-ils autant attachés à la langue que les Français?

J.B. – Tous les francophones ont une relation particulièrement forte avec leur langue. C'est une facette de la langue française qui est universelle. Les anglophones aiment leur langue mais ils n'ont pas cette relation avec elle, car ils n'ont pas d'académie. Ils pensent la langue comme quelque chose qui s'adapte au temps. Les Français, à l'inverse, ont une relation de préservation avec la langue.

J.-B. N. – Les Français collectionnent les mots comme les entomologistes collectionnent les insectes. Vous piquez des mots et les plantez dans un cahier. Mais ce purisme est une fiction. La réalité de la langue est qu'elle bouge. Pour s'adapter à

ces changements, les Français créent, inventent, jouent avec la langue. Ils qualifient Emmanuel Macron de "jupitérien", c'est incroyable pour les Québécois! Et que dire des "gilets jaunes"!

Au Canada, deux langues sont officielles: le français et l'anglais. Or dans les faits, il y a un déclin de la langue de Molière au profit de celle de Shakespeare. Comment le vivez-vous?

J.B. – Il y a différents niveaux de discours au Canada. En France, vous dites que le français est menacé par l'anglais, mais cela va de pair avec votre pessimisme. Dans les faits, la langue française n'est pas en déclin. C'est le cas par contre au Québec. Nous sommes 7-8 millions de francophones entourés de 325 000 millions d'anglophones. Nous avons des lois qui protègent la langue française. L'Office québécois de la langue française cherche par exemple à traduire des anglicismes en français. Mais l'anglais est une réelle menace car les Français cherchent par tous les moyens à noyer leurs phrases par des anglicismes. Il paraît que ça fait chic.

Dans votre livre, vous réservez une large partie au politiquement correct. Les Français sont-ils, selon vous, libres de s'exprimer?

J.-B. N. – Les principes républicains sont tellement forts en France qu'ils empêchent les Français de parler d'assimilation, d'ethnie, de religion, d'intégration. Ils s'interdisent de parler de sujets extrêmement sensibles. Mais comment agir sur quelque chose si l'on n'a pas de moyen d'en parler? Le politiquement correct est une tentative très maladroite de décrire une réalité.

J.B. – Je pense que les concepts mêmes de religion, d'intégration, etc. font peur. Car ceux-là remettent en question beaucoup de valeurs.

Vous parlez aussi de féminisme. En France, la question de la féminisation est toujours épineuse. Pourquoi est-il difficile d'écrire "une auteure"?

J.B. – Les Français ont mis en place un système social qui rend la vie des femmes plus facile qu'aux États-Unis. Mais tout ce qui a un rapport à la langue est traité d'un point de vue très conservateur en France.

J.-B. N. – Je pense que cela est dû à la pratique culturelle française. En France, la conjointe prend le titre de son époux. C'est ridicule! Au Québec, la femme de l'ambassadeur est "la femme de l'ambassadeur"! Pas l'"ambassadrice". Une des raisons pour lesquelles la féminisation a bien marché au Québec, c'est parce que la ministre était une femme. Pas la "femme du ministre".

Faut-il être féministe pour transformer la langue?

J.B. – Je pense que ça aiderait. Mais dans tous les cas, la langue va rattraper la réalité en France. C'est simplement une question de temps.

J.-B. N. – L'Académie française fait parfois des rectifications orthographiques, mais en général, elle est rétrograde. Les Québécois pratiquent beaucoup l'écriture épiciène, pour avoir une écriture neutre. On parle des "droits humains" par exemple au lieu des "droits de l'homme". Je suis fasciné par les discours des conservateurs qui refusent l'écriture inclusive, la féminisation des titres... Ce sont les premiers à employer des

anglicismes. Ils ne sont pas capables de voir que c'est leur cuistrerie qui est à l'origine de l'adoption outrancière des anglicismes. Si les Français ne s'autorisent à faire de la néologie qu'à travers les anglicismes c'est parce qu'ils ne se permettent pas de le faire en français.

Comment est perçu l'accent québécois en France?

J.B. – La première fois que nous sommes arrivés en France, c'était en 1999. Les gens riaient de notre accent. Quinze ans plus tard, le regard des Français a beaucoup changé. On nous fait toujours comprendre que nous avons un accent, mais cela fait partie des sujets d'intérêt des Français. Ils aiment parler de la langue, donc c'est normal. Aujourd'hui, les Québécois sont perçus comme modernes. Donc l'accent l'est également.

Avez-vous constaté des tics de langage chez les Français?

J.B. N. – Vous dites toujours "du coup". Quand on voit écrit ça au Québec, même si l'on ne connaît pas l'accent de la personne, on sait que c'est un Français. Nous au Québec, on dit toujours "là".

J.B. – Vous créez des mots: "topissime", "star top"... C'est très drôle. Et typiquement français.

Par *Le Figaro*

Devoir 4. Le français parlé au Canada rappelle parfois le français d'antan. Lisez le texte qui suit et analysez l'origine des expressions canadiennes.

Quelques savoureuses canadismes à retenir et à employer

Le français que l'on parle n'est pas le même au Canada, en Suisse, en Belgique, ou à Madagascar. Les mots, les expressions varient d'un pays francophone à l'autre. C'est une des raisons pour lesquelles le français est une langue si vivace. Elle se nourrit de l'identité de ses locuteurs et de l'histoire de leur pays. Le français que l'on y parle est influencé également par une position géographique.

Le "français canadien" est le terme général qui regroupe les diverses variétés de la langue française parlées par les francophones du Canada. La plus



importante de ces variétés est le *français québécois* (ou *français laurentien*), parlé par les Québécois, et dont des variantes sont parlées par les francophones de l'Ontario, de l'Ouest canadien et de la Nouvelle-Angleterre. Cependant, le français est également parlé dans d'autres provinces canadiennes: le *français terre-neuvien*, parlé par une petite population de la péninsule de Port-au-Port de Terre-Neuve; le *français acadien* est parlé par les francophones des provinces maritimes, du sud de la Gaspésie, des Îles-de-la-Madeleine, de la Côte-Nord et de la Nouvelle-Angleterre.

Ainsi, au titre d'exemple, en français acadien *un frolic* signifie "une grande fête populaire", *bâsir* veut dire "partir, disparaître", *embourrer* désigne "empaqueter, couvrir", *pigouiller* est employé pour "taquiner, harceler", l'expression *faire zire* remplace le verbe "déguster".

Les Québécois ont des expressions bien à eux. Ces dernières peuvent sembler incompréhensibles, ou bien complètement désuètes. Elles sont surtout amusantes, et souvent pleines de charme. Ainsi, une route est *congestionnée* pour dire qu'elle est embouteillée, un plat est *écœurant* quand il est délicieux, un vêtement est *dispendieux* au lieu d'être cher, on s'écrie "*c'est correct*" pour mentionner que "c'est bien", et on dit d'une personne au ton ironique qu'elle est *baveuse*.

Au Canada *une espadrille* désigne une chaussure de sport souple, une basket, une tennis, à la différence de l'Europe, où une "espadrille" est un genre particulier de chaussure. *Une évidence* est employée pour une "preuve", en droit ou pour des choses scientifiques. *Un* (coupon de) *rabais* signifie "coupon de réduction", "bon de réduction". *La limonade* veut dire "citronnade", à la différence de l'Europe, où le mot



"limonade" réfère à une boisson gazeuse sucrée qui n'est pas faite à base de jus de citron. Au Canada, *le cartable* est un cahier à anneaux (classeur) dans lequel on insère des feuilles de papier, et à l'école les enfants portent *un sac d'école*. En Europe le mot *bleuet* réfère à une fleur, au Canada il désigne une espèce de la myrtille (le bleuet est plus gros). Enfin, *un toutou*, mot affectueux référant à un chien en Europe, renvoie aux animaux en peluche au Canada.

La crème glacée est l'équivalent d'une glace en Europe, puisque le mot "*glace*" au Canada, signifie comme une "flaque de glace" ou des "cubes de glaces". *Le blé d'Inde* est employé pour le maïs, *le maïs soufflé* pour le pop-corn, *la beurre d'arachide* pour la beurre de cacahouète, *un hambourgeois* pour un hamburger, *une liqueur* pour un soda, *un lait frappé* pour milkshake, *un yogourt* pour un yaourt (la forme "yogourt" est aussi utilisée en Belgique et en Suisse).

Dans la maison les Canadiens sont censés avoir *une laveuse* (une machine à laver), *une sécheuse* (un sèche-linge), *une balayeuse* (un aspirateur), *un séchoir* (un sèche-cheveux), *un mélangeur* (un mixeur), *des ustensiles* (des couverts de table), *un calorifère* (un radiateur) et *une pâte à dents* (une dentifrice). Attention avec *une chaudière*, au Canada ce mot est utilisé pour un seau qu'on accroche aux érables pour récupérer la sève qui fera du sirop d'érable.

Un abreuvoir est employé pour une fontaine, un distributeur d'eau dans un espace public, *le costume de bain* pour un maillot de bain, *un cadran* pour une horloge, une *glissoire* pour un toboggan, *un maringouin* pour un moustique, *un melon d'eau* pour

une pastèque, *une canne* pour une boîte de conserve, *un plaignard* pour un geignard, *une agente de bord* pour une hôtesse de l'air.

Au Québec, on va *poucer* au lieu de "faire de l'auto-stop", *embarquer* et non "monter" dans un autobus, dans un train ou dans une voiture, etc. On doit *verrouiller* ou *barrer* la porte au lieu de la "fermer", *déverrouiller* ou *débarrer* la porte au lieu de l'"ouvrir". Enfin, on va *magasiner*, et non "faire des courses", au *centre d'achat*, et non au "centre commercial", où au *dépanneur*, un magasin proche d'où on habite pour acheter du pain ou du lait par exemple. On va *bourrasser* une personne au lieu de "malmener, maltraiter quelqu'un". Et si on veut dialoguer avec d'autres internautes de manière instantanée et par clavier interposé, on va *clavarder*.

Au Canada les calques de l'anglais ne sont pas rares. Ainsi, entend-on *bon matin*, un emprunt direct de "good morning", à tout moment de la journée au lieu de "bonjour". La même chose avec le terme *bienvenue*, qui signifie "de rien". Au Québec, on dira *bienvenue* suite à un remerciement, l'usage provenant de l'expression britannique "you're welcome". *Bâdre-toi pas* ("ne t'embête pas") est une traduction littérale de "don't bother"; l'expression *à l'année longue* ("toute l'année, à longueur d'année") doit son origine à "all year long"; *faire du sens* ("avoir un sens") est le calque de "to make sense"; *faire application /appliquer* ("être candidat à un emploi") provient de "application", "apply for a job"; *être en amour* ("être amoureux") est une traduction à la lettre de "to be in love"; *être baloqué* ("la malchance") est inspiré par "bad luck"; *être sous l'impression* ("avoir l'impression") calque "to be under the impression"; *être supposé faire* ("être censé faire") restitue l'expression "to be supposed to do"; *mettre de l'emphase sur* ("mettre l'accent sur") copie l'expression "to put emphasis on"; *payer attention* ("prêter attention", "faire attention") reprend à la lettre "to pay attention", *prendre une marche* ("aller se promener à pied") calque "to take a walk".

Néanmoins, les Québécois essaient d'éviter les anglicismes. Ainsi, *un restovite* signifie un restaurant rapide (pour ne pas dire "un fast-food"), *un parc de stationnement* remplace un parking, *une planche à neige* remplace un snowboard, *un chandail* sous-entend un sweat-shirts, *un traversier* veut dire un ferry, *une gomme à mâcher* est employé pour le chewing-gum, *la fin de semaine* signifie le weekend.



D'autre part, les Québécois ne "supposent" pas, ils *assument*. Ils *cancelent* là où les Français "annulent". Ils *fakent* au lieu de "faire semblant". Ils *figurent* au lieu de "réfléchir". Ils *checkent*, ce qui peut signifier, selon la situation et le contexte, "regarder", "vérifier", "surveiller".

Si au Québec vous avez perdu *la balloune*, alors vous ne pouvez plus jouer au ballon, le mot "balloune", et sa variante "baloune", étant une déformation du mot anglais "balloon". On dira aussi que l'on mâche de la *gomme balloune* lorsqu'on mâche un chewing-gum. *Partir sur une balloune* signifie "s'enivrer" ou bien "avoir une soudaine lubie". Enfin, *être en balloune* est parfois synonyme d'"être enceinte".

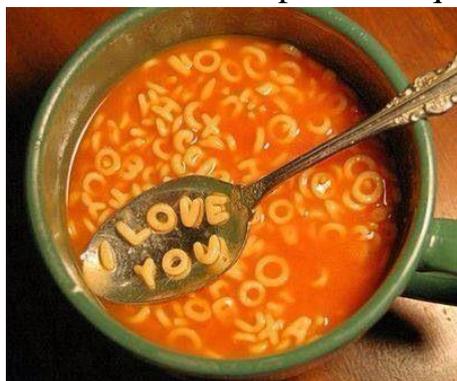
Au Québec, *le portable* désigne un ordinateur. Le smartphone se dit *un téléphone intelligent* avec comme synonymes *un téléphone multifonction* et *un ordiphone*. Le terme de *photophone* est parfois employé pour désigner un smartphone capable de prendre des photographies numériques.

Le français parlé au Québec rappelle parfois le français d'antan. "*Tu es versatile! Arrête de bretter et fais ton pis.*" Ne vous laissez pas désappointer par cette phrase au sens quelque peu mystérieux. Traduite littéralement, elle signifie: "Tu es doué! Arrête de perdre du temps et prends une décision!"

"*Il est lent comme l'ombre de midi.*" La formule est délicieuse. Sans peine, on imagine la nonchalance de cette ombre de la fin de journée qui s'étire, s'allonge, s'étend à mesure que le soleil décline. L'expression québécoise s'emploie pour décrire l'apathie d'un individu. Si on ne bouge pas, on risque de *manquer le bateau*, l'expression canadienne qui veut dire "rater une occasion". Quant à l'expression "*faire patate*", elle signifie "rater son coup". Et si on vous dit "*J'embarque avec toi*", rassurez-vous, cela veut simplement dire "je suis d'accord avec toi".

On qualifie de "*franc comme l'épée du roi*" celui qui fait preuve d'une parfaite intégrité. On parle aussi d'un "*imbécile comme un dindon*" pour caractériser celui que l'on trouve particulièrement idiot. Pis, un "*mari dindon*" peut désigner un mari trompé. Enfin, pour rester dans le domaine animalier, on peut mentionner le très mignon "*pauvre comme une souris d'église*" qui est l'équivalent de l'expression française "pauvre comme Job", c'est-à-dire très pauvre.

Si on dit d'une personne qu'elle se "*fait chanter la pomme*", cela signifie qu'elle



se fait séduire par des paroles ou des mots; c'une autre manière de dire qu'on "fait la cour". "*Tricotés serrés*" avec quelqu'un signifie, au Québec, avoir un lien fort avec un ami, un amoureux, être très proche. De même, "*voir quelqu'un dans sa soupe*" signifie penser sans cesse à quelqu'un, être obsédé par une personne au point de la voir partout, jusque dans son bol de légumes. Dans la phrase "*Touche pas à ma blonde*", "ma blonde" désigne une amoureuse, une

petite amie. Le terme "ma blonde" s'employait jadis en français, notamment dans la chanson populaire "Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir". Et si vous avez un "*chum*" (prononcez "tchum"), cela signifie que vous avez un amoureux!

"*On fait ça à la mitaine*", nul doute que les bûcherons Québécois emploient cette expression immodérément. On la dit pour désigner une besogne effectuée à la main. Ce mot un peu vieillot, mais toujours charmant, désigne des gants dont l'extrémité est découverte, laissant dépasser le bout des doigts. Et si on vous dit que vous "*avez le pouce vert*" (en France on dira "avoir la main verte"), cela signifie que vous êtes doué pour le jardinage. Si ce n'est pas le cas, vous "*avez le pouce brun*".

Quand autrui a le regard perdu ou dans le vague, on peut dire qu'il a les "*yeux dans la graisse de bines*". Cette formulation, quelque peu étrange, peut être entendue comme un anglicisme. Elle viendrait de l'aspect visqueux des haricots blancs ("beans" en anglais) flottant dans leur graisse. On ne saurait mieux décrire les yeux vitreux d'un individu. Ou alors, on dira en France qu'il a les "yeux d'un merlan frit".

En parlant de ventre, sachez qu' "*avoir des papillons dans l'estomac*" est une formule québécoise qui s'emploie pour parler d'un "estomac noué" dû au fait d'angoisser, d'avoir le trac. Lorsqu'une personne est excitée, ou du moins stressée, on dit qu'elle "*s'énerve les poils des jambes*", l'équivalent de "chair de poule" en France. Et si vous avez très peur, vous "*avez la chienne*". À une personne qui n'ose pas sortir lorsqu'il pleut on dit "*Tu es fait en chocolat!*" La formule québécoise "*se paqueter la fraise*" signifie tout simplement boire ou manger avec excès.

On utilise au Québec la poétique phrase "*Il tombe des peaux de lièvre*" lorsqu'il tombe de très gros flocons de neige. Inversement, il tombe des "*poils de lièvre*", c'est-à-dire la neige est légère. À Saint-Pierre et Miquelon on parle aussi "*des plumes d'oie*". La *floconnade* caractérise une légère chute de neige, paisible et sans vent. Et la *poudrierie* désigne plutôt le vent qui souffle la neige au sol. Ce phénomène dangereux, mais aussi beau de la neige avec l'apparence d'une fine poudre soulevée par le vent, crée des problèmes de visibilité pour les gens sur les routes.

Le *blizzard* désigne deux phénomènes météorologiques neigeux différents abaissant la visibilité et causant le fameux blanc dehors des francophones d'Amérique du Nord: une tempête de neige puissante et prolongée qui combine de basses températures avec des vents très forts chargés de flocons de neige réduisant considérablement la visibilité générale; et une poudrierie ou un effet de chasse-neige élevé, déplaçant la neige très légère tombée dernièrement, simultanément et surtout après le premier phénomène, en maintenant des températures froides. Ce type de blizzard peut durer des jours dans les endroits très exposés: dans ce cas précis, les anglophones parlent de "*Ground blizzard*".



Pour évacuer toute cette neige tombée, on recourt au Canada à une *souffleuse*, une sorte de chasse-neige qui projette la neige sur le côté. Enfin, une neige fondante souillée qu'on trouve sur les voies de communication et dans les espaces publics est dite la *névasse*. Les Montréalais appellent cette neige mouillée la *gadoue*, désignée communément la *sloche* ou la *slush*.

Quand il fait froid et humide, les Québécois et Acadiens peuvent employer l'expression "*faire cru*", de même qu'en Belgique et en Suisse romande.



Étant donné le climat, les bottes jouent un rôle important au Québec. Elles ont suscité bon nombre de locutions comme "*connaître quelqu'un comme ses bottes*", c'est-à-dire connaître à fond, connaître très bien, ou "*cirer ses bottes*", qui veut dire "se préparer à mourir". Toujours au climat assez rigoureux on doit l'expression "*accrocher ses patins*", c'est-à-dire "abandonner la partie, le combat, renoncer; prendre sa retraite". Elle a pour l'équivalent en

France "jeter l'éponge".

"*Il ne cesse de courailler ici et là, au lieu de travailler.*" Voilà une phrase que des parents soucieux pour l'avenir de leur enfant disent d'un air inquiet. *Un courailleur* est une personne qui court sans cesse, qui mène une vie frivole, légère. Et pour qualifier un enfant espiègle ou quelque chose de bruyant, d'irritant on utilise l'adjectif *tannant*. Si vous êtes *tanné*, cela signifie que vous êtes fatigué, agacé, usé. La référence au cuir tanné n'est pas anodine. Une chose est dite "tannée" quand elle a pris "un aspect lisse et luisant sous l'effet du frottement, de l'usure" détaille Le Trésor de la Langue Française. Ainsi, l'adjectif qualificatif *tanné* s'utilise pour indiquer un état d'exaspération limite, et "*tanner quelqu'un*" équivaut à le harceler. Si vous avez l'air abattu, découragé, déprimer, il se dit que vous "*avez la falle basse*". Et si vous "*avez l'air magané*", vous avez l'air en mauvais état et risquer de "*pogner les nerfs*", c'est-à-dire faire une crise de colère, d'impatience. Alors, "*calmez-vous le pompon*", c'est-à-dire calmez-vous.

Quand on vous dit que "*vous êtes fin(e)*", vous pouvez être tranquille, vous êtes sympa. Mais si vous "*êtes plate*", il faut agir, car on vous trouve nul et ennuyeux. Peut-être, êtes-vous une personne longue à la détente, au comportement trop passif et "*vous chauffez au gaz*". Donc, essayez de "*courir la galipote*", c'est-à-dire cherchez des aventures galantes et amoureuses, ou tachez de "*vous lâchez lousse*", ce qui vous incite à laisser libre cours à vos impulsions, à faire la fête, jusqu'à "*lâcher votre fou*", ce qui veut dire tomber dans une euphorie bienheureuse, une explosion de bonheur et d'amusement et, finalement, vous "*serez aux oiseaux*", c'est-à-dire vous serez ravi, vous vous sentirez dans un transport de joie. Et si vous "*avez des bidous*", vous pouvez être encore plus content car vous avez de l'argent pour toutes les folies possibles!

Enfin, découvrez quelques drôles expressions québécoises ainsi que leurs secrets.

"*Se sécher les dents*" veut dire sourire niaisement ou faussement, porter un sourire forcé. Ainsi, cette expression désigne un comportement mesquin ou faux-cul. Un deuxième sens, moins répandu, est parfois évoqué: cette expression peut également vouloir dire dormir la bouche ouverte.

"*Avoir les mains pleines de pouces*" signifie qu'on fait preuve d'une très grande maladresse ou qu'on est peu doué de ses doigts pour les tâches manuelles. L'expression est l'équivalent de l'idiome française "avoir deux mains gauches".

"*Cogner des clous*": s'endormir; être fatigué; lutter contre le sommeil. Lorsque l'on cogne des clous, on somnole en position assise. Cette expression rigolote fait allusion aux mouvements de la tête qui tombe à plusieurs reprises, comparables aux mouvements d'un marteau.

"*Avoir du front tout autour de la tête*": l'expression désigne un comportement effronté. Une personne qui a du front autour de la tête a du culot, du toupet. On peut employer la version courte: "*Tu as du front de me parler comme ça*" ou encore "*ces jeunes ont du front mais peu d'expérience*".

"*Se prendre pour le boss des bécoses*": se prendre pour le patron, agir en petit chef hiérarchique et autoritaire. On dit également "*se prendre pour le roi des bécoses*", le mot "bécosse" signifiant la cuvette des toilettes en québécois. Ce mot serait une déformation de l'anglais *back house*: derrière la maison, où se trouvait généralement la cabane qui servait de toilettes au siècle dernier.

"Se tirer une bûche": prendre une chaise, s'asseoir. Une expression qui trouve son origine durant la période de la colonisation des Français en Amérique du nord: les conditions de vie des colons étaient précaires et les sièges étaient souvent remplacés par de simples bûches taillées à la hauteur nécessaire.

"Parler à travers son chapeau": parler à tort et à travers, c'est à dire parler de quelque chose que l'on ne connaît pas ou mal, sans grand discernement et avec des approximations évidentes. Cette expression est littéralement calquée sur la langue anglaise (to talk through one's hat).

"Passer la nuit sur la corde à linge": passer une mauvaise nuit, mal dormir. Cela dit, on peut également l'utiliser pour parler simplement d'insomnie ou de nuit blanche, sans nécessairement qu'il y ait de fête et de beuverie associées.

"C'est québécois": c'est démodé, de mauvais goût, laid, affreux. Plusieurs histoires circulent au sujet du mot *québécois*. La plus probable suggère que le mot est une déformation du nom de famille Keaton ou Kitten. Cette famille vivait dans un quartier défavorisé de Saint-Hyacinthe au cours des années 1940. On disait qu'elle avait des goûts vestimentaires discutables. C'est ainsi que *"c'est québécois"* a commencé par désigner une personne mal habillée et ensuite un style, une personne ou une manière de vivre démodé ou de mauvais goût.

"Être habillé comme la chienne à Jacques": être très mal habillé, être habillé de façon négligée ou porter des vêtements qui ne conviennent pas à une situation, par exemple, porter des vêtements extravagants à un enterrement.

"Il pleut à boire debout": cette drôle d'expression québécoise est employée en cas d'averse intense ou d'orage et a un équivalent en France "pleuvoir comme une vache qui pisse". Elle témoigne qu'il pleut si fort qu'on pourrait boire debout, en levant simplement la tête vers le ciel. Le verbe "pleuvoir" peut aussi être remplacé par *"mouiller"*: *Il mouille à boire debout, n'oublie pas ton parapluie.*

"Tirer la couverture de son bord": tirer la couverture à soi; prendre plus que sa part; vouloir tout garder pour soi. Cette expression signifie s'approprier tous les bénéfices d'une situation ou d'une affaire aux dépens d'autrui. On utilise très souvent le mot *"bord"* pour parler d'un "côté". Quant au terme *"couverture"*, c'est une "couverture" dans le langage populaire.

"Attache ta tuque avec d'la broche": préparez-vous à affronter des difficultés! Au Québec, une *"tuque"* signifie un "bonnet d'hiver" et le mot *"broche"* est utilisé dans le langage populaire pour parler de "fil de fer". On fait donc allusion à une tempête qui arracherait le bonnet de celui qui le porte. Cette expression québécoise populaire peut être à connotation positive ou négative, dépendamment du contexte. Dans les deux cas, on anticipe une situation qui va décoiffer, au sens propre ou figuré, qui sera mouvementée et déstabilisante.

"Niaise pas avec la puck": n'hésite pas! Québec, la province du hockey, la *"puck"*, c'est la "rondelle". Cette expression est tirée d'un joueur de hockey qui ne sait pas quoi faire avec la rondelle, qui s'éternise et qui n'arrive pas à prendre une décision. Quelqu'un qui *"niaise avec la puck"* est hésitant et perd son temps. Au contraire, quelqu'un qui *"ne niaise pas avec la puck"* est très efficace.

"Se faire passer un sapin": se faire avoir; se faire rouler dans la farine. Si quelqu'un vous dit qu'il "s'est fait passer un sapin", montrez-lui un peu de

compassion. Cela signifie qu'il s'est fait avoir, qu'il a fait une bien mauvaise affaire ou qu'il s'est fait arnaquer. Cette drôle d'expression tire son nom du sapin baumier, qu'on utilise comme sapin de Noël. Pour les ébénistes, ce dernier ne vaut pratiquement rien sur le marché. En effet, les planches de sapin baumier ont tendance à craquer une fois séchées, contrairement à d'autres conifères comme le pin et l'épinette. À l'époque, lorsque les Anglais venaient acheter du bois de construction aux Canadiens français, les francophones remplaçaient le bois de qualité par du sapin baumier, au moment de la livraison.

À employer sagement!

Par *Le Figaro*

Devoir 5. Testez vos connaissances du français canadien.

1. "Jobine" désigne au Canada:

- Un petit boulot
- Une kitchenette
- Un étudiant

2. Qu'est-ce qu'un "mocktail"?

- Cocktail sans alcool
- Cocktail de bureau
- Cocktail à emporter

3. Le fait de planifier les repas de la semaine et de les préparer en une fois s'appelle...

- Cuisson regroupée
- Cuisson par lot
- Uni-cuisson

4. Au Québec, on peut dire, à la place du mot "selfie"...

- Egoportrait
- Auto-image
- Photo-moi

5. Comment les Québécois peuvent-ils nommer un "sandwich"?

- Une chocolatine
- Une antisèche
- Un sous-marin

6. Au Québec, un tissu éponge pour laver le visage est une...

- Débarbouillette

- Dodine
 - Ziboulatine
- 7. Si au Québec vous devez absolument passer chez un "dépanneur", alors vous devez chercher:**
- Un garagiste
 - Une épicerie
 - Un banquier
- 8. Au Québec, on peut employer le mot "cocotte" pour parler...**
- D'une pomme de pin
 - D'une patate
 - D'une femme mariée
- 9. Au Québec, qu'est-ce qu'une "voyagerie"?**
- Commerce où l'on peut acheter exclusivement des valises
 - Commerce où l'on peut acheter tout ce dont on a besoin pour partir en voyage
 - Un office de tourisme
- 10. Que signifie le terme "bienvenue" au Québec?**
- De rien
 - À l'heure
 - Au revoir
- 11. Si un québécois se prépare à "rentrer", cela signifie:**
- Qu'il s'apprête à démissionner
 - Qu'il va chez lui
 - Qu'il va au travail
- 12. Au Québec, pour dire de quelqu'un qu'il est jaloux, on dit qu'il est...**
- Pas-de-cœur
 - Gros-cœur
 - Sans-cœur
- 13. Une personne "vlimeuse" au Québec est**
- Rusée, malicieuse
 - Gentille, agréable
 - Charmeuse, séductrice
- 14. Si au Québec, on dit je "vois quelqu'un dans ma soupe" cela signifie que:**
- J'ai un cheveu sur la langue
 - Je suis follement amoureux

- Je ne peux pas voir cette personne en peinture
- 15. Que veut dire la formule québécoise "*recevoir les cinq frères*"?**
- Se faire gifler
 - Se faire insulter
 - Être malchanceux
- 16. "*J'ai frappé de l'air*" peut-on entendre au Québec. Comprendre:**
- J'ai menti
 - J'ai échoué
 - J'ai disparu
- 17. Au Québec, qu'entend-on par "*prendre le beurre à poignée*"?**
- Piloter une affaire qui n'avance pas
 - Faire le contraire de ce qui serait profitable
 - Dépenser à tort et à travers
- 18. Au Québec, quand on dit "*il tombe des peaux de lièvre*", cela signifie...**
- Qu'il neige à gros flocons
 - Qu'il pleut et neige en même temps
 - Qu'il fait un froid glacial
- 19. La phrase "*Francis aime beaucoup son bazou*" signifie pour un Québécois que Francis aime beaucoup:**
- Son lit
 - Sa vieille voiture
 - Son coin de campagne
- 20. Si au Québec vous dites "*Hier, j'ai vu une bibitte*", cela signifie que vous avez vu:**
- Un petit insecte
 - Un square
 - Une très jeune fille
- 21. Dans la phrase "*Moi, susceptible? Pantoute!*", que signifie "pantoute"?**
- Je m'en fiche
 - Pas du tout
 - Pas toujours
- 22. Quelle locution québécoise traduit le fait de "se conduire avec spontanéité, sans réfléchir"?**
- Agir comme un âne qui pète
 - Passer la nuit sur une corde à linge

- Faire la boue avant la pluie
- 23. L'expressions québécoise "*avoir l'air d'une chenille à poil*" désigne...**
- Quelqu'un de pauvre
 - Une personne au physique ingrat
 - Quelqu'un de malade
- 24. "*Avoir la face comme un œuf de dinde*", qu'on entend au Québec, signifie...**
- Avoir un physique ingrat
 - Être couvert de boutons
 - Être gras, boursoufflé
- 25. Quelle expression canadienne signifie: "*n'aboutir à rien*"?**
- Frapper de l'air
 - Jouer simple
 - Faire banquette
- 26. Que signifie l'expression québécoise "*avoir de l'eau dans sa cave*"?**
- Porter un pantalon trop court
 - Être ruiné
 - Pleurer très souvent
- 27. L'expressions québécoise "*une broche à foin*" signifie:**
- Être méticuleux
 - Être têtu
 - Être désorganisé
- 28. Quand on dit à quiconque qu'"*il est baveux*", cela signifie qu'il est:**
- Méchant
 - Malade
 - Arrogant
- 29. Quelle expression a pour définition "*être triste ou morose*"?**
- Avoir les quilles
 - Avoir les bleus
 - Avoir les poux
- 30. Que veut dire l'expression québécoise "*se péter les bretelles*"?**
- Être fainéant
 - Irradier de bonheur
 - Déprimer

31. **Quelle expression québécoise correspond à la définition suivante: "prendre ses responsabilités"?**
- Enfiler son costume trois pièces
 - Chausser ses bottes
 - Mettre ses culottes
32. **"Il a une face à fesser dedans", pourrez-vous entendre au Québec. Que comprendre?**
- Il est laid
 - Il est détestable
 - Il est maladroit
33. **Quelle formule québécoise correspond au fait d'être trop confiant?**
- Être crinqué
 - Être au-dessus de ses affaires
 - Être baddeloqué
34. **Que signifie au Québec l'expression "tire-toi une bûche"?**
- Tiens, prends une cigarette
 - Viens prendre l'apéro!
 - Prends une chaise!
35. **À Saint-Pierre-et-Miquelon, quand on a l'humeur morose, on...**
- Attrape le black
 - Nioule
 - Est comme lait et citron
36. **À quel endroit pleut-il des bérets basques?**
- Pays Basque
 - Saint-Pierre et Miquelon
 - Québec

Devoir 6. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Pourquoi la langue française peut être vue comme une langue nomade et non patrimoniale?
2. En quoi la francophonie enrichit-elle la langue française?
3. Êtes-vous d'accord que les francophonismes enrichissent le français et les anglicismes l'appauvrissent?
4. Partagez-vous cette idée que "Le français est un exemple réussi d'unité et de diversité". Argumentez votre avis.

Bernard Cerquiglini: "Le français est un exemple réussi d'unité et de diversité"

INTERVIEW – Le Dictionnaire des francophones est le signe de la vivacité et du rayonnement du français de par le monde. Il recense plus de 500 000 termes et expressions. Bernard Cerquiglini, qui a présidé le conseil scientifique de ce thésaurus en ligne, coordonné par la *Délégation générale à la langue française et aux langues de France*, montre comment la langue change grâce à la richesse de la francophonie.

LE FIGARO. – **La francophonie a-t-elle une ou plusieurs langue(s)?**

Bernard CERQUIGLINI. – Ce qui me frappe, c'est la vitalité et la diversité de la langue française. Dans le monde, il y a des langues patrimoniales, parlées principalement dans un pays, comme l'italien, le chinois; et puis, il y a des langues nomades. Le français a été nomade dès le départ: cette langue est née dans une région qui correspond au nord de la France et au sud de la Belgique. C'est une langue de voyage qui s'est implantée naturellement partout, qui a poussé et donné de beaux fruits. C'est un exemple réussi d'unité et de diversité: unité de la syntaxe, variété des vocabulaires et des accents. Un idiome unique et pluriel.



Quelle norme s'applique donc au français, puisqu'il s'est décentré?

Les Français et les Belges qui sont les parents de la langue française sont devenus minoritaires dans la francophonie. C'est ainsi: le français est davantage parlé en Afrique. Cela pose un problème de prescription: le français international, qu'on enseigne, est fondé sur la norme française. Mais la norme est chahutée. Deux exemples: la féminisation et la covid. En février 2019, l'Académie française a finalement considéré que les Québécois, les Belges, les Suisses (et bien des Français!) n'avaient pas tort d'employer les féminins *auteure*, *écrivaine*. Or la féminisation des noms de métier a commencé à la fin des années 1970, au Québec, dans le cadre de la Révolution tranquille. Ce changement linguistique légitime est né en francophonie; il fut reconnu tardivement par l'organe de prescription en France. Le second exemple, tout récent, est le genre du mot *Covid*. L'Académie a pris fermement, et justement, décision pour le féminin. Or il est un pays qui dit naturellement *la covid* sans problème, c'est le Québec. L'Académie a incité les Français à suivre un usage québécois, donc francophone.

Existe-t-il encore un français, si "la norme" s'est changée en "des normes"?

Il existe un français international, de partage: c'est une syntaxe, une façon de bâtir la phrase et donc de considérer le monde. Les variantes relèvent de l'accent, du vocabulaire, des expressions: elles traduisent la façon d'énoncer ce monde. En cette

période, je suis frappé par la vigueur néologique du français. La pandémie est paradoxalement un exemple de bonne vivacité de la langue. Elle a su créer promptement les vocables dont elle avait besoin: *confinement*, *déconfinement*, etc. Attendons le *préredéconfinement*! Et sans compter les aspects ludiques ("apérozoom"). Le français ne connaît pas la crise.

Alors pourquoi n'emprunte-t-on pas autant de francophonismes que d'anglicismes?

C'est d'autant plus regrettable que bien des francophonismes enrichissent la langue ("agender un rendez-vous", "dépanneur", "essencerie"). Or beaucoup d'anglicismes l'appauvrissent: ils remplacent un vocable français transparent par un emprunt globish opaque, mais chic et qui "distingue"! La langue française est, si j'ose dire, *une fashion victime*! Lorsque les Français admettront qu'ils sont des francophones comme les autres, avec ce que cela implique d'appartenance mondiale et d'ouverture à la diversité, nous aurons fait un grand pas!

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 7. Le français de Belgique est une variante régionale du français. Lisez le texte qui suit et déterminez l'origine et la nature des belgicismes.

Quelques expressions belges à retenir

Selon l'Observatoire démographique et statistique de l'espace francophone, plus de 71% de la population belge serait en mesure de parler français. Il est la langue véhiculaire d'environ 40% de la population, principalement dans les régions wallonne et bruxelloise.



Le français de Belgique est une variante régionale du français qui se différencie peu de celui de France ou de Suisse à cause de la proximité culturelle et des échanges transfrontaliers. Néanmoins, il existe un grand nombre de belgicismes issus de termes oubliés ou inusités dans les autres pays francophones.

Tout d'abord le français de Belgique se caractérise par des termes qui sont considérés comme archaïques en français de France: à *tantôt*, ce qui veut dire "à tout à l'heure", *tiestu* au lieu de "têtu", *fort* pour "très" ou "beaucoup". Les noms donnés aux repas sont également des archaïsmes: *déjeuner* – le repas du matin, qui vient du latin vulgaire *disjunare*, "rompre le jeûne", qui signifiait au XI^e siècle "prendre le repas du matin"; *dîner* – le repas de midi; *souper* – le repas du soir. Cependant ces termes sont aussi

utilisés dans les régions traditionnellement de langue occitane du sud de la France et sont même la norme en français québécois et en Suisse.

À la première écoute on remarque également en Belgique les mots *septante* (et ses dérivés *septantième*, *septantaine* "soixante-dix environ") et *nonante* (*nonantième*, *nonantaine* "quatre-vingt-dix environ"), dont les correspondants dans la majorité de la francophonie sont respectivement "soixante-dix" et "quatre-vingt-dix". Ces nombres ne sont pas vraiment des belgicisms puisqu'ils sont aussi utilisés en Suisse, au Luxembourg, en République démocratique du Congo, au Rwanda, au Burundi et dans certaines parties de l'est de la France (Lorraine, Savoie). Ils étaient encore couramment utilisés dans l'ensemble de la France jusqu'à la fin de la Renaissance.

Septante, *octante* et *nonante* sont de stricts héritages du latin, alors que "quatre-vingts" et "quatre-vingt-dix" sont des traces de l'héritage des Celtes et des Normands qui comptaient en par vingt, à cause de leurs doigts et de leurs orteils. Il est possible que l'un ou l'autre de ces peuples l'ait introduit en Gaule. On trouve en effet dans des textes anciens "deux vingts" pour 40, "trois vingts", l'équivalent de 60, "sept vingts" pour 140, "vingt et dis" au lieu de 30, etc. Saint Louis fonda, par exemple, l'hospice des *Quinze-vingts* (des 300 aveugles).

Cependant, les spécialistes ne s'accordent pas sur les origines de ces fameux systèmes. On devrait "soixante-dix" au roi de France Louis XIV. Le Roi-Soleil, ne supportant pas de devenir "septuagénaire" aurait en effet exigé que l'on dise "soixante-dix" et non "septante", comme cela était le cas à l'époque. Mais en vérité, c'est sous l'influence de l'Académie française, qui adopta définitivement le système vicésimal pour 70, 80, 90 au XVII^e siècle, que l'on arrêta progressivement d'employer "septante", "octante" et "nonante" pour privilégier les "soixante-dix, quatre-vingts et quatre-vingt-dix".

Contrairement au français de Suisse qui utilise "*huitante*", celui de Belgique utilise exclusivement "*quatre-vingts*" pour 80 (et de même: quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux, etc.). Le maintien de la conjonction *et* dans "*cent et un*", "*cent et deux*", etc. est également un archaïsme. Ainsi que l'expression purement belge "*quatre-six-neuf*", qui veut dire "n'importe comment, rapidement et négligemment", l'équivalent de l'expression française "à la six-quatre-deux": *un travail fait à quatre-six-neuf* (à la six-quatre-deux).

Ensuite, certains belgicisms sont des termes propres au système administratif belge: *un athénée* (l'appellation donnée à certains établissements scolaires, le plus souvent d'enseignement secondaire), *une rhétorique* ou *rhéto* (la classe terminale), *le minerval* (le droit d'inscription dans les hautes écoles et les universités), *un bourgmestre* (le détenteur du pouvoir exécutif au niveau communal ainsi que le représentant du gouvernement dans la commune), *un échevin* (adjoint du bourgmestre), *des accises* (des impôts indirects qui frappent la consommation ou l'utilisation de certains produits).





Il faut également mentionner toute une série des noms des spécialités culinaires comme *le cougnou* qui est un pain brioché fabriqué à la Noël à une forme allongée; *la kriek* qui est une bière lambic dans laquelle on a mis des cerises; *le pékét*, qui est un genièvre, aujourd'hui souvent aromatisé avec des goûts variés (citron, fraise, melon...); *la maquée*, un fromage blanc; etc.

Des emprunts ou des calques faits à des langues germaniques voisines (principalement le néerlandais, ses dialectes flamand et brabançon, l'allemand) ne sont pas rares. Parmi les emprunts venant du flamand ou termes bruxellois on peut citer: *une dringuelle* (un pourboire à un serveur, ou argent que l'on reçoit au Nouvel An ou, argent que l'on reçoit pour un anniversaire ou une fête), *une couque* (de la viennoiserie, par exemple *une couque au chocolat* est un pain au chocolat, *la couque suisse* est une brioche aux raisins), *une douf* (chaleur étouffante: "*Il fait douf ici*"), *une drache* (une pluie battante ou une grosse averse), *une drève* (une allée carrossable bordée d'arbres), *un pei* (un homme, souvent légèrement péjoratif), *un boiler* (une chauffe-eau), *une slache* (une chaussure d'intérieur souple, sans talon ni tige, généralement usée), *un dikkenek* (une personne vantarde, qui fanfaronne), *stuut* (un imprévu, une contrariété), *spitant* (pétillant, énergique), *snul* (idiot, incapable), *schief* (de travers), *au vogelpik* (au hasard, le "vogelpik" est un jeu de fléchettes), *en stoemelings* (à la dérobée; parfois abrégé en *en stoem*: "*Il a débarqué en stoum'!*", qui veut dire "Il est venu à l'improviste"), *en rue* pour dire "dans la rue", *faire blinquer* (faire briller), *avoir une doufe* (être ivre), *lâcher une doufe* (faire un pet). *Tirer son plan* (se débrouiller), *ne pas savoir de chemin avec quelqu'un* (ne pas savoir comment s'y prendre avec quelqu'un (pour se faire obéir), être irrité par quelqu'un), calquent les expressions néerlandaises.

En outre, le français de Belgique se caractérise par des emprunts aux parlers romans de Wallonie (principalement le wallon et le picard): *un baraqi* ou *barakî* (une personne dont l'attitude vestimentaire, le langage et le comportement sont peu raffinés, voire vulgaires; "*vous êtes un baraki*" – "*baraqueresse*" pour les femmes – signifie vous êtes une personne sans manières), *un boquet* (un morceau), *une baraque à frites* (une roulotte convertie en friterie), *une jatte* (une tasse; à défaut d'indication contraire "une jatte de lait", il s'agit de café, on dira: "*Vous voulez une jatte?*"), *biesse* (bête: "*Qu'il est biesse, celui-là*"), *pesteller* (piétiner, trépigner, faire les cent pas), *oufti!* ("ça alors!", exclamation vive), *taper à gailles* (choisir au hasard, prendre une décision au hasard), *avoir facile* (n'avoir aucune difficulté), *avoir difficile* (avoir des difficultés), *avoir bon* (avoir du plaisir, être bien), *avoir dur* (avoir des difficultés). À la longue, certains mots wallons finissent par être compris de tous, même des Bruxellois, et passent dans la langue française de Belgique. Au stade ultime, on finit parfois par oublier l'origine wallonne du mot.



Des termes comme *un grandiveux* (une personne hautaine ou arrogante), *un maieur* (terme utilisé pour désigner familièrement le bourgmestre), *une zwanze* (une plaisanterie populaire, une histoire humoristique, à Bruxelles), *une bisbrouille* (une dispute, une fâcherie), *un brool* (un désordre, un bazar), *un stut* (un machin ou un truc), *un tchiniss* (un petit truc inutile, objet de peu de valeur), *une rawette* (petite quantité, souvent excédentaire petit supplément : "*Je prendrai une rawette de lait avec le café*"), *spépieux* (exagérément méticuleux), *békès* (exclamation de dégoût) se retrouvent en effet en wallon comme en picard. C'est également le cas de verbes *berdeller* (parler beaucoup, bien souvent pour ne rien dire), *gletter* (saliver, baver; laisser tomber des gouttes, en buvant par exemple), *tchouler* ou *tchâler* (sangloter de manière forte et sonore, pleurer à chaudes larmes).

Du reste, de nombreux belgicisms sont des innovations lexicales locales, parmi lesquelles on distingue différents processus: la dérivation, la composition et la différenciation sémantique, qui conduit certains mots présents en français de référence à avoir un sens partiellement ou totalement différent en français de Belgique.

Voici quelques exemples de dérivations: *une ajoute* (un ajout, d'"ajouter"), *une tirette* (une fermeture éclair, de "tirer"), *un copion* (une antisèche, de "copier"), *un écolage* (un apprentissage), *caillant* (très froid, de "cailler"), *faire caillant* (faire un froid de canard), *une flamiche* (tarte au fromage, formé de "flamme" et du suffixe -*iche*), *une savonnée* (mélange d'eau et de savon pour nettoyer le sol, de "savonner"), *exemplatif* (d'"exemple"), *à titre exemplatif* (veut dire à titre d'exemple), *afonner* (boire d'un coup un verre, faire un à-fond), *encoder* (saisir, entrer, composer quelque chose dans la machine, en ordinateur, de "code"), *un(e) encodeur(se)* (une personne qui saisit des données), *un taiseux* (une personne taciturne de "se taire"), *une entièreté* (une totalité, une intégralité, de "entier"), *une lavette* (un torchon).

Les innovations lexicales du français de Belgique sont souvent des termes parallèles avec celles du français de référence mais avec un sens différent. Par



exemple, *une auditoire* (une grande salle de cours, un amphithéâtre), *une heure de fourche* (une heure libre entre deux périodes de cours), *un logopède* (orthophoniste; se retrouve également en Suisse), *un pensionné* (un retraité), *une bonbonne* (une bouteille de gaz), *un carrousel* (un manège forain qui tourne simplement en rond, notamment de chevaux de bois), *une essuie de bain* (une serviette de bain), *une essuie-éponge* (une serviette-éponge), *une essuie de vaisselle* (une serviette de cuisine, un torchon), *une ramassette* (une pelle à poussière, pelle à balai), *un torchon* (une serpillère), *une jouette* (une personne ne songeant qu'à s'amuser), *un binamé* (quelqu'un de trop gentil, une personne ridicule, qui se tourne elle-même en dérision), *canule* (idiot, peu instruit), *pelant* (lassant, ennuyeux, assommant), *peler* (ennuyer), *bisser* (doubler), *s'encourir* (s'enfuir), *sonner* (appeler au téléphone), *postposer* (reporter dans le temps: "*Je voudrais postposer ce rendez-vous*"), *prester* (accomplir un travail, assurer en tant

que prestation), *rester durer* (continuer), *retomber sur* (se souvenir: "*Je retombe pas sur son nom*").

Il existe toute une série de termes liés à la nourriture qui puissent stupéfier les Français et provoquer de fâcheux malentendus: *une chique* (une gomme à mâcher, un bonbon, une sucrerie), *une boule* (un bonbon à Bruxelles), *un bonbon* (un biscuit à Liège), *un cuberdon* (une friandise ou un bonbon en forme de cône), *un merveilleux* (une pâtisserie composée de deux meringues sphériques séparées par de la crème chantilly et parfois enrobée de chocolat), *des pralines* (crotte de chocolat souvent fourrée, chocolats), *un pain français* (une baguette), *un pistolet* (un petit pain rond, par extension, un sandwich, qui à Bruxelles, au XVII^e siècle, valait une pistole), *une mitraille* (une demi-baguette dans laquelle on met des frites, une viande cuite à la friture et éventuellement de la sauce), *un dagobert* (un tiers ou un demi baguette au fromage et au jambon, agrémentée d'autres ingrédients comme salade, tomates, mayonnaise, œufs, carottes râpées, tranches de cornichon, petits oignons au vinaigre, etc.), *un chicon* (une endive, aussi appelée *chicorée de Bruxelles*; en France le chicon désigne une laitue romaine), *un filet américain* ou *un américain* (un steak tartare à la mayonnaise, présenté tout préparé).



Les Belges ont des expressions pleines de charme bien à eux: "*aller à la cour*" (aller aux toilettes), "*brosser les cours*" (sécher les cours, faire l'école buissonnière), "*donner cours*" (faire la classe), "*former un numéro*" (composer un numéro de téléphone), "*faire de son nez*" (être arrogant, hautain), "*faire la file*" (faire la queue), "*faire pouf*" (disparaître sans payer ses dettes), "*tirer à pouf*" (faire une chose au hasard, au petit bonheur la chance), "*toquer à la porte*" (frapper à la porte), "*mettre du sent-bon*" (mettre du parfum), "*chercher misère*" (chercher la querelle), "*tirer son plan*" (se débrouiller), "*voir la place*" (voir la différence), "*avoir une bonne place*" (avoir un emploi sûr et rémunérateur), "*il drache*" (il pleut à verse), "*il fait laid*" (il fait mauvais temps), "*il fait malade ici*" (il fait lourd, étouffant, chaud), "*avoir bon*" (avoir suffisamment chaud), "*être ou rester (tout) paf*" (être a quia, être ébahi, bouché bée, les bras ballants), "*c'est gai*" (c'est sympa), "*ça te goûte?*" (ça te plaît?), "*ça m'a bien goûté*" (cela m'a plu), "*ça peut mal*" (il n'y a pas de danger, cela ne risque rien), "*dire quoi*" (dire ce qu'il en est: *Je vous sonne et je vous dis quoi*), "*il n'a qu'à le savoir*" (tant pis pour lui).

De plus il existe des expressions insolites belges qui étonnent les Français, tant elles sont différentes! Tout d'abord c'est l'emploi du "*s'il vous plaît*" quand on sert dans un bar ou restaurant, qui n'est autre qu'un "je vous en prie". "*Je ne sais pas*" (*vous répondre, vous aider, venir, etc.*) veut dire "je ne peux pas", votre interlocuteur sait certainement le faire, mais ne peut pas à ce moment précis! L'interjection "*oui, mais non*" marque une réserve, "*non, peut-être*" est employé pour dire "oui, sûrement, évidemment, certainement", "*oui, sans doute*" signifie "sûrement pas", et "*oui, peut-être*" est un "non" tout court.

Voilà quelques savoureuses phraséologismes qui viennent de Belgique. Par exemple, il existe l'intrigante expression "*garder l'église au milieu du village*" qui veut dire "conserver une situation dans un état d'équilibre, de sérénité (dans un contexte polémique)". Dans la même veine, "*remettre l'église au milieu du village*" signifie "apaiser les tensions en réussissant à dépasser les positions conflictuelles".

Il ne faut pas se laisser duper si on vous dit "*je vais à la chapelle cet après-midi*". En réalité on se rendra au bistrot, l'expression "*faire chapelle*", que l'on trouve également dans le nord de la France, au moment du carnaval, désigne le fait d'aller boire des verres chez les voisins. Et le guilleret "*avoir un œuf à peler avec quelqu'un*" sous-entend "devoir résoudre une situation conflictuelle; devoir faire une mise au point".

Le plat pays regorge d'idiomatismes bien étonnants. On y dit "*être bleu de quelqu'un*" pour "être épris de quelqu'un, être amoureux"; "*jouer avec les pieds de quelqu'un*" pour "abuser de la patience ou de la compréhension de quelqu'un"; "*se disputer pour des queues de cerises*" pour "se disputer pour rien"; "*sucer de son pouce*" pour "deviner quelque chose"; "*être chocolat bleu*" pour "avoir mal au cœur ou être mal en point", surtout le lendemain d'une soirée trop arrosée; "*faire belle-belle à quelqu'un*" ou "*faire bébelle à*" pour "traiter quelqu'un avec beaucoup d'égards".

Enfin, découvrez quelques drôles phrases ou expressions belges ainsi que leur signification: "*aller à la guindaille*" (faire la fête), "*après moi les mouches*" (après moi le déluge, il arrivera ce qui arrivera), "*avoir la clope*" (avoir peur), "*être en rote*" (être en colère, de très mauvaise humeur), "*faire le bob*" (être le capitaine de soirée, celui qui ne boit pas et ramène tout le monde en sécurité), "*faire un à-fond*" (boire son verre d'un seul trait), "*passer la nuit à l'amigo*" (passer la nuit au poste de police), "*se faire des crolles*" (friser ses cheveux, se faire des bouclettes), "*rappliquer volle pétrol*" (arriver à toute vitesse).

En route pour la Belgique!

Devoir 8. Le français est une langue aux multiples visages. Lisez le texte qui suit et déterminez les particularités du français du Luxembourg.

Le français du Luxembourg

Le Luxembourg est un environnement résolument multilingue: la majorité des Luxembourgeois parle quatre langues et le taux des résidents étrangers frôle le 50% de la population totale.

Le Luxembourg est un pays trilingue. La langue nationale est le luxembourgeois, la langue législative est le français. Dans l'administration, les trois langues administratives – luxembourgeois, français, allemand – sont utilisées et dans la presse écrite c'est plutôt l'allemand qui domine. Au travail, dans la vie publique et dans la vie associative par contre, tout dépend du contexte.

Dans la triglossie luxembourgeoise le français tient une place particulière puisque tant son statut que son expansion ont varié au cours de l'histoire récente du pays. Langue littéraire de l'élite à l'époque de l'indépendance en 1831 dans un pays germanophone le français connaît un pic de diffusion sociale durant la deuxième moitié du XX^e siècle, suite à un fort besoin de main-d'œuvre issue de la Belgique et de la France voisines ainsi que de l'immigration principalement portugaise. Cette "démocratisation" du français s'accompagne alors d'une dévalorisation pour les Luxembourgeois remettant en cause son statut de langue officielle du Grand-Duché.



Le français du Luxembourg plutôt que d'être un dialecte distinct se situe sur le spectre des variations du français dans sa zone géographique. Il se nourrit autant de mots belges et allemands, que d'expressions lorraines et alsaciennes. Il est également influencé par des langues des communautés importantes issues de l'immigration, tels que l'italien et le portugais.



Parmi les exemples d'influences allemandes on peut citer l'emploi de la structure dative allemande: "*À Jean son chien*" pour dire "Le chien de Jean", "*À ma mère son sac*" pour "Le sac de ma mère".

En outre, le français du Luxembourg se caractérise par des traductions littérales des termes allemands: *un manteau de pluie* pour un "imperméable" (de *Regenmantel*); *frach* pour dire "insolent, effronté" ("*Mon enfant est difficile en ce moment. Il est frach!*"); *un schluck* qui signifie une "gorgée" ("*Je n'ai pas très soif. Juste un schlouk*").

Certaines expressions luxembourgeoises sont aussi présentes dans le français parlé dans les régions géographiquement proches comme le français de Lorraine et le français d'Alsace. Par exemple, *une finette* pour un débardeur, *un küeche* pour un gâteau, *schlass* pour "fatigué", "*on base*" pour dire "on s'en va", "*villmols merci*" pour dire "merci beaucoup", "*service*" pour dire "je vous en prie".

Devoir 9. Testez vos connaissances du français belge et luxembourgeois.

1. **Comment nomme-t-on une personne habitant un logement misérable et malpropre, en Belgique?**
 - Un bordelard
 - Un taudisard
 - Un cambusard

2. **Que signifie le mot "*doudouce*" en Belgique?**
 - Un doudou
 - Un bonbon
 - Un geste de tendresse

3. **Si l'on vous en Belgique dit que vous êtes un "*baraki*", cela signifie que vous êtes:**
 - Une personne stressante
 - Une personne antipathique
 - Une personne sans manières

4. **Qu'est "*l'amigo*" en Belgique?**
 - La faculté
 - La prison
 - Le café du coin de la rue

5. **Que peut être une "*altesse*" en Belgique?**
 - Une prune
 - Une bière
 - Une cigarette

6. **Que peut désigner une "*mitraillette*" en Belgique?**
 - Deux, trois jours de congés
 - Une demi-baguette fourrée de viande cuite et de frites
 - Une cartouche de cigarettes blondes

7. **En Belgique, le "*kot*" peut désigner...**
 - Le facteur
 - Le journal télévisé
 - La petite chambre d'étudiant

8. **Que signifie l'adjectif "*grandiveux*"?**
 - Gourmand
 - Suffisant, vaniteux
 - Charismatique

9. **Qu'est-ce qu'une "*chienne*"?**
 - Une pâtisserie
 - Un vêtement rapiécé, qui tombe en lambeau
 - Une frange de cheveux qui retombe sur le front

10. Qu'est-ce qu'une "canlette"?

- Une personne très souvent malade
- Une personne qui prend soin d'autrui, qui est généreuse
- Une personne qui bavarde beaucoup, souvent de façon médisante

11. En Belgique, un "plouc" est un...

- Simple soldat, sans grade
- Adolescent revêche
- Provincial

12. Que sont les "minousses"?

- Les enfants en bas âge
- Les flocons de poussière sous les meubles
- Les dépôts de nourriture sur la nappe

13. En Belgique, "l'essuie" est l'équivalent en France...

- D'une serviette
- Du vin blanc
- D'une éponge

14. Qu'est-ce qu'une "aubette" en Belgique?

- Un compliment amoureux
- Un kiosque à journaux
- Une courte sérénade, déclamée à l'aube

15. Qu'est-ce qu'un "taiseux" en Belgique?

- Une personne timide
- Une personne dédaigneuse
- Une personne taciturne

16. Comment appelle-t-on un beignet à Bruxelles?

- Un croustillon
- Un postillon
- Un polisson

17. Une "situation compliquée" se dit:

- Poudrerie
- Grimpion
- Emmanchure

18. Un gamin, un gosse est un...

- Croustillon
- Ket

- Brol

19. Qu'est-ce qu'une "amulette"?

- Un bar ou un café
- Une blague
- Une personne qui aime s'amuser

20. Un "sorteur" est:

- Une personne qui aime se promener dans les parcs
- Une personne qui aime faire la fête
- Un videur

21. Un "frotte-manche" est:

- Un flatteur
- Un balayeur
- Un pervers

22. La "gougouille" est...

- Petite pièce de confiserie ou de pâtisserie, le plus souvent sucrée
- Un baiser enfantin, un câlin
- Une enflure de la peau, due à une piqure

23. En Belgique, un faire-part de décès est:

- Une "lettre de mort"
- Une "lettre d'adieu"
- Une "lettre de fin"

24. Lorsqu'un Belge "tûte", il...

- Blague, taquine
- Boit d'un trait, à grandes gorgées
- Tombe par terre

25. Que fait une personne qui "glette"?

- Elle tape des doigts sur une surface plane
- Elle postillonne
- Elle laisse échapper de la bave

26. "Benner" signifie:

- Frapper
- Basculer la benne
- Tromper

27. Comment dit-on qu'il fait froid en Wallonie et dans l'est de la France ?

- Il coule
- Il taille
- Il bise

28. Dans le nord de la France et en Belgique, quand il pleut à verse on dit...

- Il drache
- Il verse
- Il mouille

29. Si vous "*tchoulez*", cela signifie que vous:

- Embrassez langoureusement votre amour
- Pleurez à chaudes larmes
- Éternuez très fort

30. "*Cesse de berdeller!*" Que signifie l'expression?

- Chanter
- Bougonner
- Crier

31. Que signifie l'expression belge "*être bleu*"?

- Être maladroit, idiot
- Être mélancolique, triste
- Être très épris de quelqu'un

32. L'expression belge "*faire pouf*" signifie...

- Faire une chose au hasard, au petit bonheur la chance
- Piquer un somme, une petite sieste
- Disparaître sans payer ses dettes

33. "*Ça va être scherp pour avoir notre train*", en Belgique signifie:

- Ça va être facile
- Ça va être juste
- Ça va être sur l'autre quai

34. Que signifie "*faire belle-belle à quelqu'un*"?

- Poser un lapin
- Traiter quelqu'un avec beaucoup d'égards
- Faire les yeux doux

35. Quand un Belge "*fait de son nez*", il...

- Se fait remarquer inutilement
- Boit avec excès

- Cherche à charmer, à séduire
- 36. Si un Belge vous dit "il fait généralement cru", cela signifie:**
- Il fait froid
 - Il fait moche
 - Il ne fait rien de sa journée
- 37. Terminez la phrase: "Il a eu une... avec sa femme, ils se sont lancé des assiettes à la tête"**
- Brette
 - Clinche
 - Ket
- 38. "J'ai encore sa fristouille sur l'estomac". Que signifie cette phrase?**
- Le vin servi était passé d'âge
 - Les produits consommés étaient périmés
 - Le plat dégusté était de piètre qualité
- 39. "Lorsqu'ils sont en kot, les étudiants se contentent de fristouiller". Que signifie "fristouiller"?**
- Sortir davantage que travailler
 - Faire une cuisine sommaire, sans chichi
 - Ne pas aménager son logement, n'y installer que les choses de première nécessité
- 40. "Il ne se laisse pas facilement mettre en bouteille." Que comprendre par cette expression belge?**
- Il ne se vexe pas
 - Il n'est pas ouvert d'esprit
 - Il ne se laisse pas berner
- 41. "Je viens de boire une laquette" signifie:**
- Je viens de boire une bière
 - Je viens de boire un peu d'eau
 - Je viens de boire un café
- 42. Quand on dit de quelqu'un qu'il va à la chapelle en Belgique, on dit qu'il va...**
- Voir les prostituées
 - Dans un club de rencontres
 - Dans un bistrot
- 43. Comment les Luxembourgeois francophones disent-ils "merci beaucoup"?**
- Villmols merci

- Service
- S'il vous plaît

44. Que veut dire l'expression luxembourgeoise "on base"?

- On arrive
- On s'en va
- On va se coucher

45. Comment est-il possible de dire "la voiture de mon père" au Luxembourg?

- À mon père sa voiture
- La voiture à mon père
- Mon père a sa voiture

46. Comment dit-on un "imperméable" au Luxembourg?

- Un "vêtement de pluie"
- Un "coupe-vent"
- Un "pardessus"

47. Un "vestiaire" peut se dire au Luxembourg...

- Placard
- Garderobe
- Penderie

48. Un enfant "effronté" sera...

- Frach
- Douf
- Cheni

49. Quand ils changent de voie sur l'autoroute, les Luxembourgeois francophones changent de...

- Piste
- Artère
- Passage

Devoir 10. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Comment une langue peut-elle être un révélateur de notre façon de voir le monde?
2. Commentez l'idée que "la grammaire c'est l'écrin de notre pensée".
3. Expliquez: "En France, la langue est politique. Auparavant, nous aimions les grands discours, aujourd'hui, ce sont les petites phrases, mais c'est un fait: notre langue est un instrument politique de prédilection."

4. La langue française est née du brassage de cultures. Êtes-vous d'accord que l'apprentissage du français par le latin permet de structurer la pensée, de comprendre les règles de grammaire et de maîtriser l'orthographe? Argumentez votre avis.

Laure de Chantal: "La langue française est un outil pour penser, créer, séduire, lire et écouter"

INTERVIEW – Elle est chaque jour égratignée, abîmée, violente. Que nous a donc fait la langue française pour mériter cela? Est-ce dû à ses exceptions? ses complexités et subtilités? à son proverbe "qui aime bien, châtie bien"? Dans leur livre *Notre Grammaire est sexy*, (Stock), Laure de Chantal, normalienne et Xavier Mauduit, producteur sur France Culture pour *Le Cours de l'histoire*, redonnent le goût du français. Ils nous parlent de la sensualité des rimes embrassées, de la suavité des accents et de l'érotisme des points de suspension...



LE FIGARO. – Vous êtes agrégée de lettres classiques, Xavier Mauduit, producteur et chroniqueur. Qu'apporte votre regard sur la langue française?

Laure DE CHANTAL – Xavier Mauduit et moi-même sommes des amoureux de la langue, dans sa portée historique ou littéraire. Cela nous réjouit toujours de découvrir l'origine des mots et de voir les histoires qui se cachent derrière eux. Nous sommes chacun d'une génération où les enfants n'étaient déjà plus si forts en français et en orthographe. Si nous avons bien appris nos règles de grammaire et de conjugaison, force est de constater qu'avec le temps nous n'en sommes parfois plus si sûrs. Nous nous sommes donc dit qu'il fallait rafraîchir tous ces acquis. Or, si on parvient à apprendre des leçons par cœur quand on est élève, en grandissant, cela devient plus compliqué. Adultes, nous avons davantage besoin d'une narration ou d'une explication pour mémoriser des leçons. Nous avons besoin qu'on nous raconte des histoires et ça tombe bien car la langue française en est pleine! C'est ce que nous avons fait avec notre ouvrage. C'est pour cette raison qu'il ne s'agit pas d'un livre d'érudit, mais d'amoureux de la langue. Il s'adresse à des lecteurs qui ne sont ni spécialistes ni scolaires.

C'est osé tout de même de vouloir rendre "sexy" la grammaire, cette bête noire de tout Français...

Elle est une terreur mais aussi un bonheur! C'est comme pour tout, lorsqu'une chose est trop facile, on s'en lasse. C'est pourquoi, même si elle nous fait peur, nous y revenons toujours. Souvenons-nous, comme nous étions fiers d'avoir une bonne note en dictée ou en grammaire, cela rendait d'autant plus agréable ce bon résultat. C'était

le saint des saints. On se sentait bien plus valeureux. Et c'est pareil aujourd'hui lorsqu'on ne fait aucune faute.

Pourtant tout le monde fait des fautes, voire plus avec le temps...

L'une des particularités du français, c'est que cette langue valorise l'histoire donc, elle fonctionne par strates historiques. Notre langue porte en elle tout notre patrimoine depuis les édits de Villers-Cotterêts à nos jours. C'est un trésor pour l'éternité qui nous est donné. Evidemment, la grammaire est très compliquée. C'est une logique historique, humaine et non, mathématiques. Si l'on fait donc des fautes, en même temps, c'est l'occasion d'apprendre de nos erreurs. La grammaire permet un apprentissage constant, comme dans une relation amoureuse où il y a toujours des surprises et des choses à comprendre ou à réapprendre sinon l'amour meurt. Il y a, je crois, une vertu à la difficulté de notre langue. Il est important de savoir quelles fautes on fait. Celles-ci sont révélatrices parfois de notre histoire, de notre vie scolaire et de notre attention à certaines choses du monde.

Parce que la complexité du français nous oblige à commettre des fautes, on se cache derrière des formules toutes faites, pour les éviter. Ainsi, dites-vous, "on fait de la langue française une langue morte".

En effet, comme nous avons très souvent peur de faire des fautes, nous recopions des phrases toutes faites, qui ne sont pas les nôtres. C'est dommage parce que cela use la langue. Cela en fait une langue morte. Pire, cela use la pensée: nous sommes des êtres de mots. Notre langue nous permet de penser et de formuler tout ce qu'on ressent. Moins on a de subtilités dans les mots qu'on apprend et qu'on emploie, moins notre pensée va être riche. Il faut être à l'écoute des nouveaux mots et des mots qu'on ne connaît pas.

Que penser donc de ces formules "je reviens vers vous", "monter sur", "attendre un retour" ...?

Cela appauvrit la langue. Il y a abus de langage lorsqu'on met des adverbes tout le temps, alors que l'adverbe, comme son nom l'indique, modifie d'abord le verbe et non l'adjectif. Il peut y avoir des fautes à corriger lorsqu'on répète des expressions toutes faites: "Vous n'êtes pas sans ignorer." Cela déforme le propos jusqu'à parfois dire le contraire de ce qu'on voulait!

La maîtrise de la langue est-elle un instrument de pouvoir?

Un instrument de maîtrise du pouvoir et un instrument politique. En France, la langue est politique. Auparavant, nous aimions les grands discours, aujourd'hui, ce sont les petites phrases, mais c'est un fait: notre langue est un instrument politique de prédilection, en témoigne la création de l'Académie française par le pouvoir royal. Cet aspect se constate de nos jours dans les débats autour de la féminisation des noms, titres, grades et métiers. Il y a un combat politique à mener par les mots et l'usage. Or, qu'est-ce que c'est que l'usage? Ce sont les gens, le plus grand nombre. À partir du moment où la majorité a le sentiment qu'il faut féminiser certains mots, – que les

lecteurs et lectrices, par exemple, lisent des auteurs et des autrices, tout en respectant le génie de la langue –, c'est à la langue de s'adapter.

La langue française que l'on parle est finalement très récente...

On est dans un phénomène historique. Moins la langue est figée, plus il y a des sources vives. On peut regretter l'appauvrissement du vocabulaire même si je constate que chaque génération a ses propres mots. En revanche, concernant l'usage et la conception des temps, il y a de quoi s'interroger voire s'inquiéter. Si l'on a, à l'origine, plus de nuances pour parler du passé que du futur, aujourd'hui, cela tend à s'étioler. Nous avons tendance à tout mettre soit au passé composé soit à l'imparfait, alors que pour les temps le français possède une belle palette de subtilités, qui sont un révélateur de notre façon de voir le monde. Sans ces nuances, que reste-t-il?

Mais cette disparition n'est pas nouvelle...

Nous sommes sur un phénomène de grande ampleur. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi ce passé était appelé "simple"? C'est parce qu'il était le temps le plus employé à l'oral il y a quelques siècles. Il était un passé parlé et puis, il s'est déplacé vers l'écrit, puis dans le récit historique et enfin, dans l'écrit littéraire. Désormais, il est en voie de disparition: le passé simple passa pour le dire d'un jeu de mots. Son étrangeté pour nous vient justement du fait qu'il a été très utilisé à l'oral. Comme les choses dont on se sert beaucoup, on les déforme. C'est pour cela qu'il nous paraît aujourd'hui si irrégulier et donc, si compliqué.

Vous dites que l'on arrive plus facilement à changer de gouvernement que de règles en langue française. Comment l'expliquer?

Par l'intuition que perdre un état de langue, c'est perdre une partie de notre histoire, risquer de déformer un équilibre, déjà instable. Le français est très attaché à l'idée d'un patrimoine linguistique exceptionnel, né du brassage de tant de cultures. Nous avons besoin de garder l'histoire dans les mots et c'est pourquoi nous rechignons tant à accepter le moindre changement d'orthographe. Actuellement, il y a une proposition de réforme de l'apprentissage du français par le latin, à partir de la 6^e. Je trouve cela très bien et même, fondamental. Il y a plein de problèmes d'orthographe qui peuvent se régler grâce à l'étymologie et donc pour une bonne part grâce au latin. Sans compter que le latin permet également de structurer la pensée et de comprendre nombre de nos règles de grammaire. Cette génération va pouvoir faire des progrès en orthographe mais aussi dans les expressions. Dans le livre nous évoquons nombres de ces petits latins (et quelques grecs) qui peuplent nos dictionnaires, Cupidon, Adonis, César etc.

Cet aspect ludique est constitutif de votre livre...

Nous sommes tous les deux d'incorrigibles amateurs d'humour et de jeux de mots: il était inconcevable pour nous d'écrire sans un sourire, particulièrement pour un livre sur la langue! Nous avons voulu mettre en avant l'aspect ludique de la grammaire, c'est ce qui la rend si sexy à écouter et à parler. Songez que les trois points de

suspension, ont été inventés par et pour la littérature érotique. On mettait la première lettre et les trois points pour éviter d'écrire des mots jugés impudiques.

En somme, avec ce livre, vous vous érigez contre une langue, bien trop souvent réduite à un outil.

La langue, c'est la magie de l'inutile qui s'avère primordiale: n'oublions pas que "grimoire" et "grammaire" ont la même origine. La grammaire c'est l'écrin de notre pensée. Pour rester dans la métaphore, elle n'est pas un outil mais bien une boîte à outils, voire une malle aux trésors: elle est un outil pour communiquer, pour penser, elle est aussi un outil pour créer, séduire, lire et écouter. Cette accumulation de règles issues de l'histoire et encadrées par l'Académie fait également que nous pouvons lire tant d'auteurs du passé. Il ne faut pas brimer sa particularité, mais au contraire la transmettre au plus grand nombre. Il faut décorseter la langue. Quand on est adulte, il est parfois bon de redevenir un petit enfant pour "jouer et apprendre", c'est-à-dire éduquer. Il faut prendre du temps pour comprendre sa langue et l'enrichir, quotidiennement comme dans une belle et longue histoire d'amour.

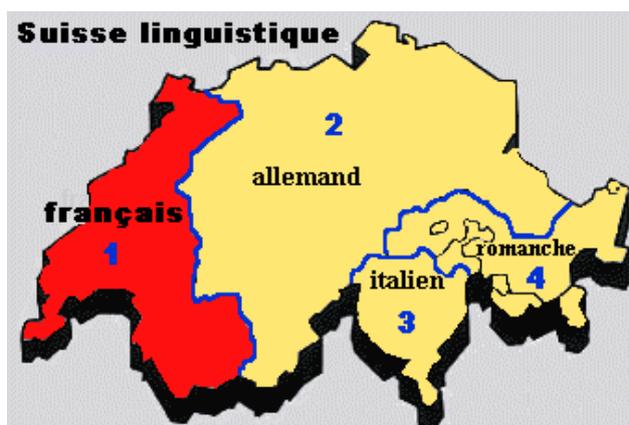
Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 11. Le français de Suisse est une variante régionale du français. Lisez le texte qui suit, relevez l'origine et les traits particuliers des helvétismes.

Quelques helvétismes insolites à découvrir

Cap sur la Confédération suisse, forte de ses 5 426 600 locuteurs français!

En Suisse, au réveil, on boit un *ristretto* avec quelques *zwiebacks* avant d'enfiler une *jaquette* s'il fait un peu *cru* dehors. Outre-Sarine, on marche sur un *Trottoir* et on achète des *Zucchetti*, tandis qu'au Tessin, on mange des *wienerli* et on utilise une *bouillotte* pour se réchauffer. Variantes typiquement suisses de l'allemand, du français ou de l'italien, les helvétismes révèlent la diversité linguistique suisse et les influences réciproques des langues nationales.



Les helvétismes, et plus précisément les romandismes, car issus de la Suisse romande, sont ces mots ou tournures d'expression qui n'existent qu'en Suisse – plusieurs centaines sont répertoriées – ou qui prennent un sens légèrement différent de celui que leur donnent les dictionnaires français.

Ainsi, en Suisse on ne porte pas un gilet mais *une jaquette*, on donne *un bec* plutôt qu'un baiser, on n'entre pas, on *rentre*, on cherche à *parquer* sa voiture à *une place de parc blanche* au lieu de la garer au parking gratuit, on utilise *un linge* en guise de serviette de maison, et on consulte *un logopédiste* plutôt qu'un orthophoniste. En français orthodoxe *bâcher* signifie "recouvrir d'une bâche", tandis que tout Romand sait qu'il est en train de finir une corvée lorsqu'il la bâche. *Un samaritain* sous-entend un secouriste, *une sommelière* désigne une serveuse dans un café ou restaurant, *des miliciens* sont les soldats effectuant leur service militaire sous forme de périodes d'instruction fréquentes, *une religieuse* est une croûte qui se forme au fond du caquelon à fondue, ou sur les bords du fromage à raclette. *La colonne d'essence* est un terme que les Français connaissent uniquement sous le nom de "pompe", et



l'essence se dit *benzine*. *Le fourneau* est un poêle servant au chauffage d'une pièce; *une gonfle* est un amas de neige soufflée par le vent, une congère; *une banque* peut être un comptoir d'un magasin, d'une boutique; *un régent* est un maître d'école, *un blanc* est une appellation d'un trou de mémoire; *un cadre* est un tableau, illustration, gravure (encadré ou non); *la craquée* désigne familièrement une

grande quantité. *Une gouttière* veut dire une fente, une fissure ou un trou dans une toiture ou un plafond, par où s'écoulent les eaux de pluie ou de neige fondue. En français de France, "gouttière" désigne un canal fixé au bord inférieur des toits pour recueillir les eaux de pluie; le mot est aussi connu avec ce sens en Suisse romande, mais il est concurrencé par *chen(e)au*. *Une poussette* signifie une petite voiture d'enfant dans laquelle on promène le nourrisson en position couchée et correspond à ce que l'on appelle "landau" en France. Le mot "poussette" y désigne une voiture où l'enfant est assis, ce qu'on appelle justement *pousse-pousse* en Suisse. Au lieu d'une tension artérielle on dit *une pression artérielle*, *une pression sanguine*. Une salle à manger est nommée *une chambre à mange*, une salle de bain se dit *une chambre de bain*. *Un pruneau* est une variété de prune de forme oblongue et de couleur violette qui se nomme "quetsche" en France; ce que les Français entendent par "pruneau" se rend en Suisse romande par *un pruneau sec*. *Les services* (parfois *service* singulier) sont des ustensiles de table (terme générique pour couteau, cuillère et fourchette) et correspondent au français de référence les "couverts". Et en guise de locution exclamative "*service!*" est une formule de politesse énoncée à l'adresse d'un interlocuteur qui vient d'exprimer des remerciements, elle correspond au français de référence à "de rien", "je vous en prie", "il n'y a pas de quoi": "*Je vous remercie beaucoup, monsieur. – Service!*" Une autre interjection intéressante est "*Charette!*" qui exprime la surprise: "*Charette va! Charette de bouèbe!*"

Le verbe *oser* signifie "avoir la permission de", "avoir le droit de", "être autorisé à", "pouvoir" dans des tournures interrogatives où l'on sollicite une permission, où l'on s'enquiert de la possibilité de se livrer à une activité quelconque: "*Maman, j'ose avoir des bonbons?*" *Ne pas oser*, veut dire "avoir intérêt à ne pas", "ne pas devoir", "il ne faut pas", "il est recommandé de ne pas", "il est déconseillé de": "*On n'ose pas mettre d'ustensiles en métal dans les fours à micro-ondes*". "*Qqch. n'ose pas +*

infinitif passif" équivaut à "on n'a pas le droit de + infinitif actif + qqch.": "*Les dictionnaires n'osent pas être empruntés*", c'est-à-dire "on n'a pas le droit d'emprunter les dictionnaires". *Réduire* veut dire "ranger": "*Tu réduiras tes jouets avant de venir souper!*". Et *se réduire* signifie "rentrer à la maison", "aller se coucher": "*Il est l'heure de se réduire*". *Venir*, verbe d'état s'employant avec un attribut peut signifier "devenir": "*Venir fatigué*". "*Il est venu médecin*". "

L'adverbe *gentiment* est employé pour "lentement", "sans hâte", "graduellement", "peu à peu", "doucement"; *direct* pour "directement", "sans détour", "aussitôt", "sur-le-champ", "tout de suite", "d'un trait", "en une seule fois". L'adverbe *seulement* sert à atténuer un impératif, pour entraîner l'adhésion de l'interlocuteur concernant une action à faire, une invitation à accepter, et correspond approximativement, selon les contextes, à "je vous en prie", "allez-y", "ne vous gênez pas": "*Entrez seulement, ne restez pas dehors*." "*Asseyez-vous seulement, il y a de la place*." "*Restez seulement, il est encore tôt*." "*Faites seulement, je vous en prie*."

Il faut noter que dans les variations particulières à l'usage du français en Suisse romande on retrouve des mots allemands, des expressions traduites de l'allemand ("*tenir les pouces à quelqu'un*"; "*une année en arrière*"), voire des constructions syntaxiques calquées sur celles de l'allemand ("*attendre sur quelqu'un*"; "*qui c'est pour un?*" pour dire "qui est-ce?"). Ainsi, *le thé* s'emploie en Suisse pour toute infusion ou tisane (thé aux herbes, thé de menthe, thé de marjolaine, thé de camomille, thé de verveine), de l'allemand "Tee", qui désigne aussi les tisanes. *Un catse*, par francisation de l'allemand "Katse", veut dire un chat. *Un gymnase*, un emprunt à l'allemand de même sens "Gymnasium", désigne un établissement d'enseignement secondaire supérieur (un lycée en France) dont la fréquentation fait suite à celle de l'école secondaire, se termine par les examens de *maturité* – *une matu* – (un baccalauréat) et permet l'accès à l'université. Un étudiant au gymnase est appelé *gymnasien* et l'adjectif *gymnasial* désigne tout ce qui est relatif au gymnase. Les autres calques à l'allemand: *academique* de "akademisch" (universitaire); *une aula*, de "Aula" (une grande salle d'études, un auditoire principal, utilisé pour les cérémonies); *un stamm* (un lieu de rencontre entre habitués, un local de réunion d'une association, d'un parti politique, permanence), *un auditoire* (une salle de conférences); *un écolage* (les frais de scolarité); *grader* (accéder à un grade supérieur); *une Haute école* (une Grande école, une école universitaire de Suisse); *une école enfantine* (une école maternelle). *La tresse* (un pain au lait et au beurre, légèrement sucré, formé de gros cordons de pâte tressés) est un calque du bernois "Züpf", de même sens, ou de l'allemand standard "Zopf". Sont également d'origine *alémanique* (propre à la Suisse de langue allemande) ou germanique tout pure *un witz* (une plaisanterie), *une bringue* (une querelle, un ennui), *un zwieback* (une biscotte sucrée), *un bletz* (une rustine), *un boiler* (un chauffe-eau), *un lift* (un ascenseur), *un foehn* ou *föhn* (un sèche-cheveux), *un petchi* (un grand désordre), *une raufe* (une bagarre, un dispute), *un redzipet* (un rapporteur, dénonciateur, informateur), *une tabelle* (une liste), *un schlouk* (une gorgée, une petite quantité), *une chopine* (une petite bouteille de vin ou petite chope de bière), *stramm* (sévère), *poutser* ou *poutzer* (nettoyer), *bletser* (rapiécer), *chinder* ou *schinder* (tricher), *chneuquer* ou *schneuquer* (fouiner), *foehner* ou *föhner* (se sécher les cheveux), *désaquier* ou *dézaquier* (déshabiller), *schader* (aller vite, se

dépêcher), *barjaquer* (bavarder pour ne rien dire, parler à tort et à travers, sans réfléchir), *schmarotzer* (dérober, voler).

D'autres helvétismes n'ont aucune racine germanique et proviennent certainement des patois locaux, souvent tombés en désuétude. C'est le cas de termes comme *un cheni* (un désordre; une poussière, des balayures; des débris, des déchets), *une panosse* (une serpillière, qui peut s'accompagner de papier ménager), *panosser* (nettoyer avec une serpillière), *un tablard* ou *tablar* (une étagère), *un duvet* (une couette, un grand édredon garni de duvet, de plume, utilisé en guise de drap et de couverture), *une quette* (une tresse de cheveux), *une trâlée* (un grand nombre), *un rabotson* (une personne de petite taille), *un radichon* (un avare), *un barjaque* ou *bardjaque* (une personne bavarde, qui parle beaucoup et sans discernement), *bringuer* (importuner, ennuyer), *sacogner* (secouer brutalement), *sagatter* (secouer violemment), *foutimasser* (perdre son temps), *cougner* (coincer, serrer), *éclafer* (écraser, faire éclater), *encoubler* (déranger, importuner, gêner, embarrasser), *rebouiller* (remuer, brasser, fouiller), *bramer* (chanter désagréablement), *dérupiter* (tomber ou glisser en montagne), *baster* (céder devant la force ou la menace), *boleux* (chanceux), *coffe* (sale, couvert de taches), *coffeyer* ou *confeyer* (salir), *cuir*" (cuisiner).

Il s'agit souvent des romandismes du quotidien: *un carron* (une grosse brique), *un bisse* (un long canal d'irrigation), *un parchet* (une parcelle de vignoble), *un bérot* (un petit chariot à deux roues), *un clédar* (une porte de jardin), *une perchette* (une petite perche de lac), *un chalet* (une maison de bois des pays de montagne), *une cabane* (un refuge de montagne), *une chotte* (un abri), *un mazot* (un petit bâtiment rural), *un raccard* (une grange à blé), *un recrotzon* (une fête villageoise qui suit le week-end de la bénichon), *un guggen* (un fanfare de carnaval), *une pistrouille* (un boisson de mauvaise qualité), *un carnotzet* ou *carnotset* (une petite cave aménagée où l'on stocke et déguste du vin entre amis), *une piaute* (une jambe), *une brisolée* (un repas valaisan composé de châtaignes et de fromages), *un caquelon* (un poêlon où l'on prépare la fondue), *une channe* (un broc en étain, muni d'un couvercle, pour servir le vin), *une pive* (un fruit des conifères), *un arol* ou *une arole* (un pin montagnard), *un cembro* (un pin aux graines comestibles), *une daille* (pin sylvestre), *un meuron* (un mûre sauvage), *un raisinet* (une groseille rouge), *un atriau* (une crépinette ronde), *une boille* (un récipient à lait), *une caffè* (une poêle à frire).



La Suisse est un pays montagnard donc il y existe tout un vocabulaire spécial à apprivoiser: *démontagner* (descendre de la montagne, avec le troupeau), *une inalpe* (une montée des bergers et des troupeaux dans les pâturages de haute montagne au début de la saison chaude), *inalper* (monter le troupeau dans l'alpage), *un*

inalpage (un séjour des bergers et du troupeau aux alpages pendant la saison estivale), *une désalpe* (une descente des troupeaux des pâturages de haute montagne où ils ont passé la belle saison), *désalper* (descendre les troupeaux de l'alpage en fin de saison), *alper*" (monter le bétail aux alpages), *une remuage* (une transhumance, un déplacement des gens et des troupeaux entre les habitations d'hiver et d'été ou un déplacement des vaches d'un alpage à un autre en fonction de la pousse des herbages et de la disparition des risques d'avalanche), *un mayen* (un pâturage d'altitude moyenne avec bâtiment), *une poya* (une montée à l'alpage), *un alpagiste* (un gardien de troupeau sur un alpage), *un armailli* (un pâtre des alpages, un homme chargé de garder, de traire et de soigner les vaches (et éventuellement les veaux, les génisses et les chèvres) dans les alpages où les troupeaux passent la belle saison), *un maître(-)armailli* (chef d'un alpage, qui dirige le personnel et fabrique le fromage), *un bredzon* (une veste à courtes manches bouffantes, aux revers souvent brodés d'edelweiss, costume traditionnel des armaillis), *un capet* (un petit bonnet d'un armailli), *une senaille* (une cloche de vache), *un toupin* (une grosse cloche de vache), *une sonnette* (une cloche en fer portée par le bétail à l'alpage), *une pétrole* (une crotte de chèvre ou d'un autre animal), *un ranz* (un air populaire des bergers suisses).



Il est tout à fait naturel qu'il existe des romandismes liés aux subtilités du climat montagnard: *une cramine* (un froid intense), *une fricasse* (un grand froid), *une rebuse* (un retour du froid, du mauvais temps), *un sérac* (un bloc ou amas de blocs de glace dû à la fragmentation d'un glacier), *la neigée* (la neige faible), *un radoux* (un radoucissement subit en hiver), *une peuf* (un brouillard ou une neige poudreuse), *une roille* (une très forte pluie), *roiller* (pleuvoir à verse), *une carre* (une averse, ondée subite de pluie, de neige ou de grêle, le plus souvent violente, parfois orageuse), *une tiaffe* (une forte chaleur), *une vaudaire* (un vent du sud-est du lac Léman), *un séchard* (un vent thermique diurne qui souffle d'est à nord-est selon l'axe du lac Léman), *une chamoisine* (une brise thermique du sud sud-ouest), *une bise* (un vent froid et sec du nord-est), *une bise noire* (un vent de même direction caractérisé par un plafond de nuage bas et une baisse de la luminosité), *une seiche* (une variation rapide du niveau des eaux du lac Léman).



On peut citer également les plats, vin et fromages insolites de la Suisse romande à déguster: *la fondue* (mets préparé avec du fromage fondu (gruyère, emmenthal) au vin blanc, dans lequel chaque convive trempe des morceaux de pain), *la raclette* (plat originaire du canton du Valais obtenue en raclant du fromage gras que l'on fait fondre en surface et que l'on racle dans l'assiette, se mange accompagné de pommes de terre en robe des champs), *l'appenzell* (un fromage d'environ 10 kilos fabriqué au lait de vache écrémé), *un reblochon* (un

fromage à pâte jaune ivoire légèrement pressée, non cuite), *une couenne* (une croûte de fromage), *une rebibe* (un copeau de fromage), *une bondelle* (un poisson du lac de Neuchâtel), *une féra* (un poisson (salmonidé) des lacs suisses, du genre corégone), *un boutefas* (un saucisson de porc), *un wienerli* (une petite saucisse allongée), *un biscôme* (une sorte de pain d'épice, parfois fourré à la pâte d'amande), *un läckerli* ou *leckerli*, (une variété de pain d'épice fabriquée à Bâle), *une taillaule* (une sorte de pain au lait sucré), *une cuchaule* (une variété de pain au lait sucré), *un bricelet* (une petite gaufre très mince, croustillante et friable, sucrée ou salée, plate ou roulée en flûte), *une williamine* (l'eau-de-vie de poire valaisanne), *une abricotine* (l'eau-de-vie d'abricot), *une damassine* (une prune dont on fait une eau-de-vie), *une petite arvine* (le grand vin blanc valaisan de réputation internationale), *un dézaley* (un vin blanc vaudois), *un dorin* (un vin blanc vaudois), *un fendant* (un vin blanc valaisan), *une dôle* (un vin rouge), *un goron* (un vin rouge valaisan), *une raisinée* (un vin cuit), *une trverrée* (un vin d'honneur).



Il ne reste plus qu'à inviter les Français, pour peu qu'ils arrivent à l'heure car *le déjeuner* suisse est devenu le petit-déjeuner en France, *le dîner* suisse correspond au déjeuner français, et le dîner français est à l'heure du *souper* suisse. C'est un exemple classique de maintien d'un archaïsme en périphérie de l'aire linguistique. Ce n'est guère que depuis le début des années 1970 que la lexicographie française donne cet emploi comme marqué, mais les premières attestations de déjeuner en France pour désigner le second repas de la journée datent du début du XIX^e siècle. Cette innovation sémantique originaire de Paris fut conditionnée par l'évolution des pratiques sociales dans la capitale; tout le système de la désignation des repas y subit un déplacement qui eut pour conséquence l'apparition de petit-déjeuner et le quasi-abandon de souper. Cette réorganisation du système ne s'est pas encore imposée dans toute la francophonie, ni même dans toute la France, et l'emploi de déjeuner en référence au premier repas de la journée se maintient encore dans de nombreuses zones, dont bien sûr la Suisse, la Belgique, le Québec.

Une autre catégorie de romandismes composée de formes autrefois considérées comme totalement régulières, mais expulsées à un certain moment des usages de la langue de France, sont les nombres *septante*, *huitante*, *nonante*. "*Septante*", sept fois dix, est absolument courant en Suisse romande, au Val d'Aoste, en Belgique, au Zaïre et au Rwanda, le mot se rencontre encore à l'occasion dans le français régional de l'est de la France (mais jamais dans l'usage scolaire). "*Huitante*" (et ses dérivés *huitantième*), huit fois dix, bien attesté en moyen français, ne se retient qu'en français moderne de Suisse dans les cantons de Vaud, de Valais et de Fribourg: "*Les années huitante.*" "*Il pèse huitante kilos et mesure un mètre huitante.*" "*Une bouteille de champagne à huitante francs.*" Les autres cantons curieusement préfèrent "quatre-vingts". Par contre, "*octante*" est perçu comme un terme ancien, qui n'est plus utilisé en Suisse. "*Nonante*", neuf fois dix, est assez fréquent dans la littérature, dans l'usage oral, scolaire et administratif, également en Belgique et au Canada, mais aussi dans

les départements français de la Haute-Savoie, du Jura et du Doubs, notamment, selon les enquêtes des linguistes.

Ensuite, certains helvétismes sont des termes propres au système administratif suisse bien spécial: *un fédéraliste* est celui qui défend l'autonomie des cantons par rapport au pouvoir fédéral; *un cantonaliste* est une personne qui favorise l'indépendance des cantons face au pouvoir central; *une cantonalisation* sous-entend une action de transférer une compétence administrative du niveau communal (ou parfois fédéral) au niveau cantonal; *cantonaliser* c'est faire dépendre une institution de l'administration cantonale; *intercantonal* veut dire qui appartient à, qui relève de, qui concerne plusieurs cantons; *une landsgemeinde* désigne Assemblée législative de certains cantons suisses; *un ladammann* est un chef de gouvernement cantonal; *un sautier* est un fonctionnaire du Parlement du canton de Genève; *un amman* est un titre donné à certains magistrats locaux; *un syndique* est un premier magistrat d'une commune, maire; *un district* [distri] signifie une subdivision administrative et généralement aussi judiciaire de presque tous les cantons suisses, regroupant plusieurs communes; *un dicastère* désigne une subdivision d'une administration communale; *une landwehr* est un terme utilisé pour désigner une classe d'âge de l'armée; *une casco* est une assurance automobile tous risques; *un bordier* est celui qui possède une propriété le long d'un chemin, d'une route à usage restreint; *un consortage* désigne une association de copropriétaires qui se rapporte aux relations entre cantons; *une rocade* veut dire un échange entre titulaires de charges politiques ou administratives; *une corvée* désigne des travaux exécutés en groupe, d'intérêt public, auxquels chaque membre d'une communauté se prête bénévolement. Pas facile!

Du reste, au cœur du pays romand, le patrimoine linguistique suisse fourmille d'innovations lexicales colorées. Par exemple, en Suisse romande, les parents *fourrent* les livres au début de l'année scolaire, parfois même ils les *doublent au fourré*, tandis que leurs collègues de France se contentent de les recouvrir. En attendant les *relâches* (les vacances scolaires de février), les petits Suisses *gattent l'école*, c'est-à-dire la manquent intentionnellement, *courbent les cours*, c'est-à-dire "sèchent les cours", apportent *des peches*, c'est-à-dire de mauvaises notes, *calugent* ou *se lugent*, autrement dit échouent à un examen, et *doublent une classe* ou *doublent une année* (en France il faut "redoubler une classe" ou "reprendre une année scolaire" pour cause d'échec), pour devenir *calure* (une personne savante). *Un grim pion* désigne un arriviste, *un soulon* est employé pour un ivrogne, *un avale-royaume* pour un goinfre, *une bedoume* pour une femme stupide, *une peignette* pour une personne tatillonne ou avare, *un champignonneur* est un cueilleur de champignons, *un chambreur* est une personne qui prend une chambre en location chez *une logeuse*, dans une maison privée.

Un bouclement veut dire une clôture des comptes, *une assermentation* signifie une prestation de serment, *une microbrasserie* est une brasserie artisanale, *une soutasse* est un soucoupe, *une bienfacture* signifie une bonne qualité, une bonne exécution d'un travail, *une bonnemain* veut dire un pourboire, *un bibus* est un gadget, un objet sans valeur, *une lavette* est un carré de tissu-éponge pour se laver, *une cuissettes* est employé pour un short de sport, généralement sans poches ni braguette, *une topette* est une petite bouteille, *une chiclette* est un chewing-gum, *une poche* ou *un cornet*

veut dire sachet dans un magasin, *un sous-voie* désigne un passage souterrain qui sert à rejoindre l'autre côté d'une route par un tunnel, *une votation* veut dire une vote, *un fion* signifie une moquerie, *une triandine* est une fourche, *une case postale* est une boîte postale, des *petits fruits* désignent des baies comestibles (airelles, cassis, fraises des bois, framboises, groseilles, mûres, myrtilles); *crocheur* signifie tenace, travailleur, *minçolet* veut dire très mince, chétif.

Voici quelques verbes bien alambiqués: *agender* (fixer une date, noter sur un agenda), *dématiner* (se lever très tôt, de bon matin), *baster* (céder devant la force ou la menace), *peser* (appuyer, presser sur un bouton, une touche, un interrupteur), *appondre* (mettre bout à bout), *batoiller* (bavarder, jacasser), *rocander* (demander), *chevrer* (faire enrager quelqu'un), *brigander* (malmener), *épouaier* (effrayer), *torailer* ou *torrailler* (fumer beaucoup), *derupiter* (tomber ou glisser en montagne), *pelletter* (bécher), *repourvoir* (affecter quelqu'un à un poste), *sprayer* (pulvériser, vaporiser), *neigeoter* ou *neigeailler* (lorsque la neige commence à tomber), *pleige* (quand il pleut de la neige fondue).

Une kyrielle d'expressions insolites parsèment la langue française de Suisse. La signification de certaines n'est pas évidente. Si "*avoir de l'avance*" veut dire "arriver avant l'heure convenue" en France, la locution signifie en Suisse "attendre un enfant avant le mariage". "*S'échanger des becs*" sous-entend "s'échanger des bisous"; "*foutre loin*" est employé pour dire "jeter à la poubelle"; "*être le bobet du village*" veut dire "faire le nigaud, le sot"; "*donner une bonne main*" signifie "donner un pourboire". On dit que "*cet objet a coûté le lard du chat*" pour faire comprendre que l'objet a une grande valeur. "*Aller de bizingue*" sous-entend marcher de travers, zigzaguer, "*avoir la gratte*" signifie avoir des démangeaisons, "*être sur le balan*" veut dire hésiter, et "*donner un coup de panosse*" se dit pour passer la serpillière.

Quand un Suisse "*fait la potte*", il fait la tête, il est de mauvaise humeur, il boude; et quand il "*fait un clopet*" il fait un somme, une sieste. "*Avoir meilleur temps de faire qqch*" signifie "avoir intérêt à", "avoir avantage à", "être plus avisé de": "*C'est un peu loin, il a meilleur temps de prendre le tram.* " "*T'as meilleur temps de te taire, sinon gare à toi!* "

L'expression "*être déçu en bien*" permet d'exprimer sa satisfaction avec modération et prudence: "*Ce film m'a déçu en bien, je m'attendais à un navet!* " Dire "*déçu en bien*", c'est être agréablement surpris, car on espérait un mauvais résultat, mais il est bon, contre toute attente.

L'expression n'est donc pas sans humour, tout comme "*ça va le chalet*", littéralement "ça ne va pas la tête". Elle rejoint d'autres expressions à la fois drôles et euphémisantes, parmi lesquelles on retrouve "*il fait tiède*", qui désigne une chaleur extrême, ou "*économiser la vérité*", qui signifie mentir.

"*Il fait bon chaud*" veut dire il "fait chaud et c'est bien agréable". "*Ça joue*" est une expression qui s'emploie très souvent et qui a de multiples significations comme "ça va", "ça marche", "c'est bon" etc. "*Sous le coup*" veut dire que l'on est très surpris, voire abasourdi. "*C'est droit ce que je voulais dire!*" signifie "c'est tout à fait ce que je voulais dire". "*À bien plaire*" veut dire "selon le bon vouloir", "sans obligation". "*Que peut-on faire là-contre*" signifie "que peut-on faire contre cela". "*Ou bien*" est une expression qui se place en fin de phrase, comme dans "*ça va ou bien*" et qui n'est

pas simple à comprendre, elle exprime en général une certaine forme d'agacement. Pour dire "c'est dommage", "pas de chance", "il ne le mérite pas" il existe une expression idéale "*c'est mal fait*". La formule "*C'est du joli!*" exprime une surprise accompagnée de déception.

Pour inciter qqn à l'action on dit "*Fais seulement!*", c'est-à-dire "vas-y". L'ajout de "*voir*" après un impératif renforce ou adoucit l'injonction selon le contexte : "*Regarde voir si l'eau bout*", "*Passe-moi voir la télécommande*", "*Mange voir tes légumes*", "*Écoutez voir ce qu'elle a à dire!*", "*Montre voir où tu en es*".

L'expression "*Tout de bon!*" s'emploie pour souhaiter le meilleur à quelqu'un qu'on quitte, genre "bonne continuation!". L'interjection "*que oui!*" fait comprendre "bien sûr que oui", et "*que non!*" – "bien sûr que non".

Direction la Suisse!

Devoir 12. Testez vos connaissances du français suisse.

1. Le "*dévaloir*" est le mot suisse pour désigner en français:

- Une piste de ski
- Un vide-ordures
- Un escalier en colimaçon

2. Que signifie, en Suisse, un "*grimpion*"?

- Une personne de mauvaise humeur
- Une personne petite de taille
- Une personne arriviste

3. Qu'est-ce qu'un "*foehn*" en Suisse?

- Un vent froid venant des montagnes
- Un sèche-cheveux
- Un vent chaud venant du lac

4. Qu'est-ce qu'une "*fourre*" en Suisse?

- Un gant
- Un four
- Une housse

5. Qu'est-ce qu'une "*chiclette*"?

- Une cigarette
- Un chewing-gum
- Une fondue

6. En Suisse, lorsqu'on sert un "*séchon*", c'est...

- Un morceau de pain devenu sec

- Un petit plat frugal du soir
 - Un sandwich garni de frites
- 7. Un "bobet" en Suisse, est un...**
- Jaloux
 - Bellâtre
 - Idiot
- 8. En Suisse et au Québec, le mot "beaucoup" a pour synonyme...**
- Peltée
 - Bourrée
 - Tapée
- 9. Comment dit-on qu'il pleut à torrent en Suisse?**
- Il roille
 - Il drache
 - Il choufe
- 10. En Suisse, quand il neige légèrement, il...**
- Frette
 - Neigeote
 - Gelaude
- 11. Quand il pleut de la neige fondue en Franche-Comté et en Suisse, on dit...**
- Il pleige
 - Il neigasse
 - Il pleuneige
- 12. "Baboler", "quequeiller" sont des synonymes de...**
- Parler fort, prendre beaucoup de place
 - Séduire, charmer
 - Parler avec hésitation
- 13. Si on "cotte" ou "ticle" en Suisse, on...**
- Rabat le caquet de quelqu'un
 - Ferme une porte à clef
 - Met du désodorisant
- 14. En Suisse, quand on fait les encombrants, on...**
- Ruclone
 - Foehne
 - Frouille

- 15. En Suisse, on dit "*ça joue*" pour dire...**
- Ça marche
 - C'est gentil
 - C'est beau
- 16. En Suisse donner un pourboire se dit...**
- Poser les plaques
 - S'encoubler
 - Donner une bonne main
- 17. Quand une personne "*se met à la chotte*", elle....**
- Se prend une averse
 - Se met à l'abri du vent
 - Se met à l'abri de la pluie
- 18. Quand les Suisses hésitent, ils...**
- Sont sur la panosse
 - Sont sur le bizingue
 - Sont sur le balan
- 19. En Suisse, "*avoir son fond*" signifie...**
- Être saoul, malade d'avoir trop bu
 - Être effrayé, affolé
 - Avoir pied, toucher le fond
- 20. À la place de "*je vous en prie*", les Suisses disent...**
- Faites seulement
 - S'il vous plaît
 - Bienvenue
- 21. Que veut dire "*faire la bringue*"?**
- Boire excessivement
 - Faire la fête
 - Revenir sans cesse sur le même sujet
- 22. En France, quand une discussion se détériore, on dit qu'elle "*tourne au vinaigre*". En Suisse, elle...**
- Fait de la neige molle
 - Tourne au citron
 - Tourne au fromage
- 23. Que signifie l'expression suisse "*avalier la queue d'un chat*"?**
- Avoir trop mangé

- Mentir
- Être enrôlé

Devoir 13. Lisez le texte qui suit et organisez un débat autour du sujet présenté:

1. Synthétisez les propos des analystes.
2. Commentez les chiffres cités dans l'article.
3. Quels sont les enjeux pour le français en Afrique?

700 millions de francophones attendus d'ici 2050

Les analystes prévoient entre 477 et 700 millions de francophones d'ici 2050 et confirment une nouvelle fois le déplacement du centre de gravité de de la francophonie vers l'Afrique. Par ailleurs, le français et l'anglais sont les deux seules langues à être présentes sur les cinq continents.

Plusieurs pays africains restent francophones, bien que sortis du contexte de la décolonisation. On estime que le nombre de francophones dans le monde devrait avoisiner 700 millions à l'horizon 2050: il représenterait ainsi 8 % de la population (contre 4 % aujourd'hui). 85 % des francophones se trouveront ainsi en Afrique, ceci s'explique par la croissance démographique élevée du continent africain. Aujourd'hui, après la France en population avec plus de 65 millions, la République démocratique du Congo est le pays qui compte le plus de francophones (37 millions de personnes) avec plus de 95 millions d'habitants. Elle est suivie par le Madagascar avec plus de 28 millions d'habitants, le Canada avec 10 52310 millions de francophones et le Cameroun (9 millions).

En fait, près de 60 % des locuteurs quotidiens du français se trouvent sur le continent africain. Les enquêtes montrent que le français y évolue dans un contexte plurilingue, arrivant fréquemment en deuxième place derrière la langue nationale, parfois devant. Ainsi, le français est non seulement la langue du foyer et celle de l'école, mais aussi la langue sociale qui permet de communiquer lorsque les langues maternelles diffèrent entre les concitoyens. Alors, dans certains pays d'Afrique comptant des dizaines, voire des centaines de langues locales peu promues et compliquant la communication entre ethnies, le français joue le rôle de trait d'union, d'une langue véhiculaire. Dans ce contexte, la langue française est aussi la langue des médias et de la culture.

Les jeunes générations intensifient leur usage du français, une compétence recherchée dans le monde universitaire et professionnel. Particulièrement convoité dans le commerce, la vente, les organisations internationales, l'hôtellerie et le tourisme, il est la deuxième langue étrangère la plus apprise dans les pays latino-américains et européens, derrière l'anglais avec plus de 50 millions d'apprenants,

concentrés surtout en Afrique subsaharienne et dans la région de l’océan Indien, mais aussi en Afrique du Nord et au Moyen-Orient. Pour beaucoup, le français constitue un atout pour la mobilité étudiante et l’insertion sur le marché du travail.

Mêlé à la diversité locale, le français se transforme. Plusieurs variétés émergent, comme le *toli bangando* au Gabon, ou encore le *nouchi* en Côte d’Ivoire, l’argot des jeunes urbains. La vie du français ne se limite pas à ce que chacun en connaît sur son territoire, la langue se développe en dehors de son carcan académique. De futures recherches viendront justement se pencher sur cette diversification linguistique qui est à l’œuvre dans la francophonie.

En outre, plus de 80 % des francophones d’Afrique et du monde arabe indiquent vouloir transmettre la langue à leur descendance, une évolution encourageante pour l’avenir du français.

Devoir 14. Lisez le texte qui suit, déterminez et expliquez l’origine et la nature des francophonismes africains et d’Outre-mer.

Ces étonnantes expressions africaines et d’Outre-mer à découvrir

La langue a quelque chose d’une boussole. Selon qu’elle prenne des accents, qu’elle se colore de chants ou qu’elle se tonalise ou se prononce différemment, elle nous indique sa géographie. En tant que monde à part entière, elle évolue par-delà les frontières. Les francophones le savent mieux que quiconque, le français n’est pas le même au Nord et à l’Est, à l’Ouest et au Sud du globe terrestre.

Les Belges ne parlent pas tout à fait le même langage que les Suisses et les Québécois. Qui eux-mêmes n’expriment pas de la même façon leurs émotions que les Congolais. Et si on passe ses vacances sur les plages paradisiaques de la Nouvelle-Calédonie, on entendra des mots qui n’existent que sur cette île de rêve. Le français s’adapte à la culture de l’endroit où il est parlé. Il s’enrichit de mots nouveaux et de locutions singulières, qui traduisent une terre en particulier et offre un vocabulaire immense et chatoyant.

Tout d’abord il s’agit des réalités de toute sorte qui proviennent certainement des patois locaux: *un ndolé* (un plat au camerounais composé de feuilles cuites accompagnées de viande ou de poisson), *un akassa* (une pâte de farine de maïs fermentée au Togo et au Bénin),



un zémidjan (un mototaxi au Bénin et au Togo), *un tef* ou *teff* (un céréale des hauts plateaux éthiopiens), *un kénaf* (un chanvre de Guinée), *un wENZE* (un marché de quartier ou d’intérêt local en République démocratique du Congo), *un soukous* (la

musique du Congo, inspirée de la rumba), *un dibi* (la viande grillée au Sénégal), *un mbalakh* ou *mbalax* (une danse sénégalaise rythmée par le tam-tam), *un sabar* (un type de tambour sénégalais), *un xalam* (une guitare sénégalaise traditionnelle), *un tann* (une zone littorale fortement salée au Sénégal).



Certaines notions sont communes aux plusieurs pays du continent africain: *un toubab*, *une toubabesse* (un Européen, un blanc), *un zaraguina* (un bandit), *un barza* (une terrasse couverte à l'entrée d'un bâtiment), *un labret* (un ornement que certaines femmes portent à la lèvre), *un wax* (un tissu de coton imprimé), *une sanza* (un instrument de musique à languettes que l'on pince avec les doigts), *un tama* (un tambour d'aisselle), *une tsétsé* (une mouche qui transmet

la maladie du sommeil), *un sombe* (un mets à base de feuilles de manioc pilées), *un yassa* (le ragout aromatisé au citron), *un gari* (la farine de manioc), *un pilpil* (le blé complet concassé), *un niébé* (une variété de haricot), *un pilipili* (le piment rouge africain), *un sodabi* (l'alcool de palme), *un yamba* (le cannabis), *un safou* (le fruit comestible du safoutier), *un safoutier* (un grand arbre tropical), *un iboga* (un arbuste aux propriétés hallucinogènes), *une ibogaïne* (la substance extraite de l'iboga), *un néré* (un arbre dont les graines et les racines ont des effets thérapeutiques), *un makoré* (un grand arbre tropical), *un ilomba* (un arbre tropical au bois blanc), *un wengé* (un arbre africain au bois dur et lourd), *un rikio* (un arbre dont le bois est imputrescible), *un vène* (un arbre exploité pour son bois).

Des mots d'origine maghrébine ont également intégré le vocabulaire français. Ces locutions font de plus en plus partie du vocabulaire des jeunes. À commencer par le terme *khouya*, fréquemment utilisé entre amis pour dire "mon frère". L'expression "*avoir le seum*", comptée parmi les plus populaires, est synonyme de "être énervé, être dégouté" ou encore "en avoir marre". *Balek*, qui signifie "faire attention", *chouia*, employé pour "un petit peu", *souk*, pour désigner un lieu où règne le désordre (en arabe, le mot "souk" veut dire "un marché"), sont également très utilisées dans le français informel. Pour parler de la misère et de la galère, on emploie le mot *heuss*, ou *hagra* pour parler de "faire la misère à quelqu'un". Utilisé en début ou en fin de phrase, le mot *wesh* peut tout à la fois exprimer une certaine violence ou une indignation. Et pour attester de sa bonne foi, on jure par *wallah*.

En outre, les innovations lexicales colorées sont largement présentes en français africain: *un ambianneur*, *une ambianceuse* (un fêtard), *une yoyette* (une jeune fille à la mode), *un tablier*, *une tablière* (un vendeur des rues), *un promotionnaire* (un camarade de promotion), *un maîtrisard* (un titulaire d'une maîtrise universitaire), *un talibé* (un élève d'une école coranique), *un traditionniste* (une personne qui transmet la tradition), *un blondiste* (un fumeur de cigarettes blondes), *un ziboulateur* (un décapsuleur), *une douchière* (un cabinet de toilette), *un billetage* (un paiement des salaires en espèces), *un pain chargé* (un sandwich), *cadeauter* (gratifier d'un cadeau), *roubler* (tromper, escroquer), *vigiler* (surveiller, contrôler), *enceinter* (rendre enceinte), *sardiner* (être entassés dans un espace restreint sans jouir d'aucune liberté

de mouvement), *compétir* (participer à un concours, à une compétition), *monter* (aller au travail ou en classe; prendre son poste).

L'Afrique regorge d'idiomatismes bien étonnants. À commencer par cette formule insolite "*papillon à lune*", l'équivalent "*saperlipopette*" en français de France. En Algérie "*faire la chaîne*" veut dire "faire la queue". Au Niger, l'expression "*voyager en occasion*" signifie "faire du stop", et un travailleur migrant est appelé *un exodant*. Au Cameroun, si une personne "*demande le midi*", elle cherche un peu d'argent pour s'acheter à manger. Au Mali, quand vous volez la petite amie d'un natif, vous faites "*un coup d'État*". Un bal populaire en plein air se nomme là-bas un "*bal poussière*". Au Togo, on parle bien de "*balle perdue*" pour désigner un enfant illégitime. À Madagascar, le verbe *fanafouder* veut dire "jeter un sort".

Au Burkina Faso, lorsqu'un individu se réjouit, par exemple, de revoir quelqu'un, cela "*lui sucre le cœur*"; la sensation de douceur est semblable à un bonbon dans la bouche. Pour parler de façon péjorative d'un paysan, les citadins emploient l'acronyme *VDB*, littéralement "celui qui vient de la brousse". Quand une chose est ardue, elle est dite *caillou*. Le verbe *sciencer* signifie travailler, potasser.

En Côte d'Ivoire, on dira "*prendre son pied la route*" si l'on part marcher, "*mouiller la barbe*" si on doit acheter le silence de quelqu'un, notamment d'une personne qui "*a deux bouches*" (un être hypocrite, menteur). Quand on "*pose sa candidature*", comprendre "déclarer son amour à quelqu'un", on peut "*avoir son cœur qui est tombé dans son caleçon*", ce qui signifie "être sous le coup d'une forte émotion", car on craint de pouvoir "*casser son coup*" (rejeter les avances de qqn) et de "*mettre sur un petit vélo*", c'est-à-dire "rompre une relation amoureuse". "*Dormir sur quelqu'un*" signifie en Côte d'Ivoire "avoir pleine confiance en lui". *Un brouteur* désigne un arnaqueur opérant sur Internet.

Les Béninois affectionnent les formules de politesse, ainsi lorsqu'une personne arrive en un lieu, les Béninois lui souhaitent "*bonne arrivée*". De la même façon, si un individu s'installe quelque part, ils s'exclament "*bonne assise*". Les Béninois ne manquent pas d'expressions françaises, revues dans le texte. Ainsi, la formule "*à tout moment*" n'a-t-elle pas du tout le même sens qu'en France métropolitaine. Elle signifie "au plaisir", "à très vite" lorsqu'on quitte autrui. Idem pour l'adverbe *doucement*. Il ne s'emploie pas pour décrire quelque chose de léger ou de discret mais pour dire "pardon" quand une personne en heurte une autre par mégarde. Ces mots et expressions sont des traductions d'une des langues locales: "*bonne assise*" vient du yoruba, "*doucement*" est la traduction de "dede" en langue fon. Et non content d'enrichir la langue française de nouveaux sens, les Béninois réactualisent ses anciens emplois. Par exemple, l'expression "*prendre le train 11*" qui signifie "se déplacer à pied", le nombre 11 évoque les deux jambes et est attesté en France dans l'argot de la fin du XIX^e siècle. Cette formulation est présente également au Congo, au Niger ou encore, en République démocratique du Congo.

Au Sénégal "*rester longtemps sur les bancs*" sous-entend "faire de longues études", ce qui risque de *déplanter* certaines personnes, c'est-à-dire les perturber, décourager. Ici on parle de "*radio cancans*" (rumeur publique) et de voitures sur des "*tablettes de chocolat*", qui désignent les routes en mauvais état. En effet, la route abîmée prend l'apparence d'une tablette dont les carrés sont séparés par des rigoles

permettant à l'eau de circuler. En référence à la célèbre série américaine Dallas, on peut *dallasser*, le verbe qui signifie "crâner en soirée, rouler les mécaniques". Quand on fait du foot on dit que l'on "*va aux oranges*" lorsqu'on rentre aux vestiaires à la mi-temps d'un match; c'est durant cette période que les joueurs reprennent des forces et mangent alors des oranges. Si on est découragé, on ne baisse pas les bras, on "*baisse les pieds*". Et quand on va aux toilettes, on *cabine*. Pour certains, ce n'est pas très clair, alors que pour les Sénégalais, ces expressions font partie du langage courant.

Ne prenez pas vos jambes à votre cou si un Camerounais vous demande de lui "*casser l'os*". Au triangle d'Afrique centrale, cette expression "*casse-moi l'os*" est une référence à la façon particulière qu'on a de se serrer la main en Afrique. On fait claquer ses deux doigts – le majeur et le pouce – avec ceux de la personne saluée. En ce faisant, un bruit sec se fait entendre. Comme celui d'un os qui se casse. Au Cameroun, le verbe *fréquenter* n'a pas la même signification qu'en France, on l'emploie pour préciser sa situation d'étudiant, "*je fréquente toujours*" veut dire "je fréquente toujours les bancs de l'école" où on fait les enfants *coraniser*, c'est-à-dire "apprendre par cœur" pour ne pas *dégammer*, ce qui signifie "dire des sottises". L'expression "*long-crayon*" désigne quelqu'un qui a fait de longues études dont il peut "*cirer les airs*", ce qui veut dire "se vanter". Un bar, ou un petit kiosque où étudiants et fonctionnaires se retrouvent à l'heure de la pause, est appelé *un tournedos*. Celui qui alimente les rumeurs se dit *kongosseur*, le mot qui est calqué sur le terme "kongossas", désignant les commérages. Et quand un Camerounais "*glisse pour quelqu'un*", cela signifie qu'il a un faible, en pince pour lui.

Au Congo, *le salomon* est cet ami encombrant que l'on héberge depuis (trop) longtemps et qui ne quitte plus le canapé de votre salon même s'il "*a un deuxième bureau*", c'est-à-dire une maîtresse. On nomme *un champagne* une personne opulente proche du pouvoir, qui s'est enrichie malhonnêtement en touchant des pots-de-vin. *Un sapeur* est une personne élégante, *un quado* est un réparateur de pneus. *Un tais-toi* désigne au Congo, ainsi qu'en Guinée et en Côte d'Ivoire, un billet de banque donné pour acheter le silence, corrompre ou obtenir une faveur: "*Je lui ai glissé un tais-toi*".

À la République démocratique du Congo il existe cette expression dont le sens n'est pas évident d'emblée: "*fiançailles académiques*". Il s'agit en fait d'une liaison entre deux étudiants, le mot *académique* signifiant "en lien avec l'université".

Ouvrez grand les oreilles pour découvrir des expressions typiques congolaises: "*manger quelqu'un*" signifie le battre à un jeu ou à une compétition; "*avoir des boules*" veut dire être créatif, avoir de l'imagination; "*attraper l'argent*" se dit pour gagner sa vie; "*frapper les formes*" sous-entend bien s'habiller; "*marcher au pas de caméléon*" traduit avancer très lentement; et "*donner un avocat*" est employé pour donner une somme d'argent contre un service.

La Réunion, les Antilles, Maurice, la Nouvelle-Calédonie... Le français qu'on parle Outre-mer est peuplé de locutions colorées.

Par exemple, lorsqu'un Réunionnais "*vire son pantalon*", il change d'opinion de façon opportune. Quand il a des relations intimes clandestines, ou vit en concubinage, il "*se marie derrière la cuisine*". Mais n'attisez pas la jalousie d'un amoureux transi, il risque d'être "*gros-cœur*". Et si quelqu'un "*a le cœur sale*", il est jaloux ou envieux,

la locution est très répandue. À La Réunion, quand il "*farine*", il pleut légèrement sur l'île, et quand quelqu'un "*pique un soleil*", cela signifie qu'il devient tout rouge.

Aux Antilles, on ne fête pas Noël, on "*part noëler en famille*", on ne séduit pas, ne conquiert pas, on *amarre*, tout comme à La Réunion. Par contre, à Maurice, ce verbe est synonyme de "envoûter", "ensorceler". Quand un Antillais touche de "*l'argent-braguette*", il reçoit des allocations familiales, et s'il vient quelque part à *cocagne*, il vient en auto-stop. Un gros nez est souvent comparé à une pomme de terre. Ainsi, lorsqu'on "*fouille patate*", cela signifie ni plus ni moins que l'on se "met le doigt dans le nez".

À l'Île Maurice, les pompes funèbres sont appelées "*bureau de deuil*". Pour acheter des cigarettes, des confiseries, des journaux ou des revues, on passe "*à la tabagie*", l'équivalent du "bureau de tabac" en France. Celui qui "*a une mémoire de poule*" a une petite mémoire.

En Nouvelle-Calédonie on emploie l'expression "*bon à peau*" pour désigner un bon à rien; "*faire du cinq-cinq*" désigne une démarche économique, le fait de faire du profit; le "*téléphone kanak*" est la rumeur publique; les "*jacques*" sont des fruits qui ressemblent à des pastèques (aussi appelés "*ti-jacques*", c'est le fruit du jacquier); l'expression "*caisse à igname*" veut dire un ventre, un estomac; le terme *évasaner* désigne une évacuation sanitaire, généralement en hélicoptère. Si on vous demande "*tu restes où?*", on veut savoir où vous habitez. Et si on vous dit "*va t'taper la wère*", on vous envoie au diable.

On est "*comme lait et citron*" à Haïti lorsqu'en France on est "comme chien et chat". L'aigreur de l'agrumes et la douceur de la boisson blanche font ensemble, la soupe à la grimace. Et si une personne devient triste, pensif et rêveuse, elle *mélancolise*.

À employer en toute connaissance de cause!

Devoir 15. Découvrez quelques proverbes francophones d'origine africaine. Faites des hypothèses sur leur signification et donnez éventuellement leurs équivalents dans le français métropolitain.

En Afrique où l'on accorde une grande importance à la parole, les proverbes ont une place de choix: les valeurs se manifestent par le langage, un récit proche des contes, un langage théâtralisé, et les proverbes. À travers leurs adages, pensées et dictons, c'est une nation, un peuple qui se révèlent. Ces courts énoncés qui expriment un conseil populaire font le lien entre le passé et le présent. Chacun d'eux raconte une histoire. Chacun d'eux délivre un message. Le Burundi, le Cameroun, le Gabon, le Tchad, la Tunisie...

"*Fais-le dormir près d'une grenouille et il se réveillera en croassant*", dit le proverbe de Tunisie.

"*Qui va de l'avant ignore ce qui se passe à l'arrière*", "*Si tu promets une bobine de fil, donne une bobine de fil*", ainsi qu'on le dit au Cameroun.

"Un seul doigt ne peut prendre un caillou", "Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle", "Un bon proverbe ne frappe pas aux sourcils, mais dans les yeux", entend-on au Mali.

"Vouloir plaire au commun est l'apanage des fous", "Là où le cœur est, les pieds n'hésitent pas à y aller", "L'eau coule sur la boue", "La flûte neuve blesse la bouche de son propriétaire", "Si tu as un peu de nourriture dans la bouche, il ne faut pas siffler", "Le malheur ne s'appuie pas contre l'arbre", entend-on au Togo.

"Le sage pense pour un an, le sot pour un jour", le proverbe vient d'Ethiopie.

"Un grain de maïs a toujours tort devant une poule", "Pour savoir ce que les autres disent de toi, écoute ce qu'ils disent des autres en ta présence", peut-on entendre au Bénin.

"La franchise ne consiste pas à dire tout ce que l'on pense, mais à penser tout ce que l'on dit", le proverbe vient du Tchad.

"L'impatience est le pire de tous les vices", "Ce qu'on ne peut bouillir, on le grille", "La vie, c'est comme le caméléon, ça change de couleur tout le temps", "La pluie ne tombe pas seulement sur un seul toit", selon les proverbes du Nigeria.

"Ris du riz, tu pleureras des lentilles", dit-on à Martinique.

"C'est la punaise de votre lit qui vous piquera", "Vous ne pouvez savoir si l'eau est froide que si vous la touchez", "À ce qui décourage le corbeau, le vautour ne touche pas", "L'eau d'en aval ne retourne pas en amont", entend-on au Zaïre.

"Point de jouvence qui dure dix ans", ce proverbe est du Burundi.

"Celui qui veut le charbon, supporte la fumée", "C'est la pluie qui tombe petit à petit qui remplit le fleuve", "La parole est une chose qui ne pourrit pas", selon les proverbes du Sénégal.

"Le baobab ne grandit jamais avec les premiers piquants", "Le porc-épic ne peut pas rentrer ses aiguilles", "Le rat ne tire pas la moustache du tigre", ainsi qu'on le dit au Gabon.

"La mort est dans les plis de notre manteau", dit le proverbe du Lesotho.

"Le riche ne danse jamais mal", "La jambe gauche marche toujours à gauche", entend-on au Zaïre.

"Lorsque tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens", "Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit", "L'épervier veut la chèvre, mais n'a pas la force de l'attraper", "L'hospitalité est un trésor", "Quiconque se soucie de vous, vaut plus que votre parent", disent les proverbes d'Afrique du Sud.

"Quand on fréquente des chiens, on attrape des puces", "La moquerie est le reflet de l'ignorance", les proverbes viennent de l'Île Maurice.

Devoir 16. Ces dictons et expressions, c'est la sagesse et la philosophie venant du fond des âges véhiculées par la mémoire du peuple africain. Découvrez-les et interprétez leur sens.

Si un animal vous dit qu'il peut parler, il ment probablement.
Aussi haut que vole un oiseau, il finit par se poser.

Le chameau ne voit pas sa bosse.
Un homme sans culture ressemble à un zèbre sans rayures.
Quand les éléphants se battent c'est toujours l'herbe qui est écrasée.
Si tu vas à la chasse aux éléphants et que tu rencontres un escargot, prends-le.
Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse continueront de glorifier le chasseur.
Qui pourrait dire au lion: "Ta bouche sent mauvais"?
Le bœuf ne se vante pas de sa force devant l'éléphant.
La bataille de lions dure un jour, celle des chiens tous les jours.
L'héritier du léopard hérite aussi de ses taches.
Le blé qu'a labouré le bœuf, c'est l'âne qui en a fait son repas.
Quand le champ de blé s'est levé, l'âne y revient souvent.
Et l'âne qu'on a chargé et quand il eut faim, on lui a donné de l'eau.
La chèvre mange là où elle est attachée.
Les vaches se lèchent parce qu'elles se connaissent.
Quand le chat n'a pas faim, il dit que le derrière de la souris pue!
Là où les vautours virevoltent, c'est qu'il y a une carcasse.
Le faucon une fois pris ne se débat plus.
Faucon, il est faucon et son nid est fait de branches.
Ne tonds pas deux moutons à la fois, le second pourrait te mordre.
Celui qui a été piqué par un serpent prend peur d'une simple corde.
Celui qui désire le miel doit supporter la piqûre des abeilles.
Il a mangé avec le chacal et pleure avec le berger.
Seul un idiot mesure la profondeur de l'eau avec ses deux pieds.
C'est avec l'eau du corps qu'on tire celle du puits.
Chaque rivière a sa propre source.
La rivière a beau être à sec, elle garde son nom.
Celui qui rame dans le sens du courant fait rire les crocodiles.
Le ciel qui donne de la pluie est manifeste.
Le borgne n'a qu'un œil, mais il pleure quand même.
Qui a planté un arbre n'a pas vécu inutilement.
Dans la forêt, quand les branches se querellent, les racines s'embrassent.
Tout a une fin sauf la banane qui en a deux.
On ne peut pas labourer, semer, récolter et manger le même jour.
Pour se réconcilier, on n'apporte pas un couteau qui tranche mais une aiguille qui coud.
Il est dur d'être pauvre, il est encore plus dur d'être seul.
L'homme a inventé la montre, mais Dieu a inventé le temps.
Tous les blancs ont une montre, mais ils n'ont jamais le temps.
L'amour ne se chante point, il se vit.
Là où on s'aime, il ne fait jamais nuit.
L'erreur n'annule pas la valeur de l'effort accompli.
La vie est parsemée de difficultés que chacun doit apprendre à surmonter.
La bouche de l'homme brûle davantage que le feu.
Ce que tu ignores vaut parfois mieux que ce que tu sais.

Qui est riche sans être généreux n'a rien.
Qui suit les traces de son père apprend à marcher comme lui.
Ce que le vieux voit assis, le jeune ne le voit pas debout.
Qui crache en l'air reçoit tout à la figure.
Le malheur est l'école de la sagesse.
Une main toute seule ne peut pas applaudir.
Une famille unie mange dans la même assiette.
Il n'y a pas d'enfant indésirable.
À corriger un têtue, on perd son temps.
Il n'y a pas de plus grand bonheur que la venue d'un hôte dans la paix et l'amitié.
Le soleil qui brille n'ignore pas un village parce qu'il est petit.
La persévérance est un talisman pour la vie.
La pierre lancée avec bonté ne siffle pas.
Les oreilles ne dépassent jamais la tête.
Même la nuit, le lait est blanc.
Un seul homme peut déclencher une guerre mais il faut être deux pour faire la paix.
Le grillon tient dans le creux de la main, mais on l'entend dans toute la prairie.
Le vieux se chauffe avec le bois récolté dans sa jeunesse.
Celui qui t'enseigne vaut mieux que celui qui te donne.
On embrasse une main que l'on peut mordre.
Il n'y a que mes ongles pour gratter mon dos, et que mes pieds pour me conduire.
La langue n'a pas d'os, tu la déformes comme tu veux.
L'homme brave a deux fortunes.
L'homme puissant est souvent sans cœur, l'homme bon est souvent sans puissance.
Le bien de la corruption s'envolera même si tu le lies avec des chaînes en fer.
Le bien est de plomb, le mal est de plume.
Le feu enlève toute impureté.
Le voleur qui ne trouve rien à voler emporte une poignée de sable.
Les dents ont beau rire, le cœur sait la blessure qu'il porte.
Les paroles les plus douces ont moins de prise sur les femmes que les bijoux silencieux.
Les soucis enlaidissent, c'est la joie qui fait fleurir.
Les soucis pendant la jeunesse sont comme les roses et les fleurs d'oranger; pendant la vieillesse, ils sont comme des blessures sur le dos.
Les voiles des cœurs sont déchirés quand les cœurs se regardent en face.
On renverse les grands vases, et seuls les petits pots restent.
Pour les bons, un bienfait est un prêt; pour les méchants, c'est une charité.
Quand l'homme meurt, ses pieds s'allongent.
Quelle belle fleur que le laurier-rose, et le laurier-rose est amer!
Qui voyage ajoute à sa vie.
Les insultes ne sont que des mots, les crachats ne sont que de l'eau.
Toute personne trop bavarde, ne récolte que du tort.
Le silence est plus fort que la connaissance.
Un ami est meilleur que le lait.

Devoir 17. Testez vos connaissances des expressions françaises venues hors de la métropole.

1. Qui désigne-t-on de "*blondiste*" en Algérie?

- Une personne qui aime les femmes
- Un fumeur de cigarettes blondes
- Un amateur de chasse

2. Que signifie "*faire la chaîne*" en Algérie?

- Travailler à l'usine
- Faire du vélo
- Faire la queue

3. Qui est le "*deuxième bureau*" dans le parler de l'Afrique de l'Ouest?

- Une institutrice
- Une seconde épouse
- Une maîtresse

4. Que peut signifier, en Afrique de l'Ouest et du Centre, le verbe "*monter*"?

- Aller au travail
- Se tenir à l'écart
- Se pavaner

5. En Afrique de l'Ouest, quand on séduit la fiancée de quelqu'un, on...

- Fait chat noir
- Fait un coup d'État
- Fait un coup de maître

6. Quel verbe a pour définition "inviter une femme à danser de nouveau" en Afrique du Centre?

- Compétir
- Bisser
- Valsen

7. En Afrique du Centre, "*sardiner*" signifie:

- Se faire avoir
- Taper, violenter
- Être entassés

8. À quoi sert un "*ziboulateur*" en République centrafricaine? C'est...

- Un tire-bouchon
- Un mixeur

- Un aspirateur

9. Si je suis dans "*un tournedos*" au Cameroun, où suis-je?

- Un cabinet de médecins
- Un poste de police
- Un bar

10. Qui est le "*kongosseur*" au Cameroun?

- Celui qui fait du stop sur la route
- Celui qui alimente les rumeurs
- Celui qui rit toujours tout pour un rien

11. Quelle expression camerounaise sert à qualifier le fait de se vanter?

- Beurrer épais
- Cirer les airs
- Chanter la pomme

12. Au Cameroun, l'expression "*long-crayon*" désigne...

- Quelqu'un qui a fait de longues études
- Un homme très grand
- Un homme orgueilleux

13. Quand un Camerounais "*glisse pour quelqu'un*", il...

- A un faible, en pince pour lui
- Est jaloux
- Est très admiratif

14. Un "*enfant de la retraite*" est pour les Camerounais...

- Un enfant plus mature que son âge
- Un enfant élevé par ses grands-parents
- Un enfant né de parents âgés

15. Qu'est-ce qu'un "*tais-toi*", l'expression venue de Côte d'Ivoire, du Congo ou de Guinée?

- Un voile intégral
- Un patron qui rabroue ses collègues
- Un petit billet pour soudoyer

16. Qu'est-ce qu'un "*brouteur*", mot ivoirien ?

- Séducteur, flatteur
- Arnaqueur opérant sur Internet
- Gourmand, glouton

17. En Côte d'Ivoire, on utilise le verbe "*se dallasser*" pour désigner quelqu'un qui est en train de...

- Frimer
- Se prélasser
- Devenir un bandit ou un voyou

18. En Côte d'Ivoire, quelle expression sert à caractériser un hypocrite?

- Avoir deux bouches
- Avoir une grande langue
- Avoir la bouche sucrée

19. En Côte d'Ivoire, "*avoir le cœur tombé dans le caleçon*" veut dire...

- Avoir peur
- Avoir une grosse émotion
- Etre en colère

20. "*Mon collègue est moisi*". Que veut dire cette expression venue de Côte d'Ivoire?

- Qu'il sent mauvais
- C'est une expression pour signifier tout le mépris qu'on a vis-à-vis de lui
- Qu'il est criblé de dettes

21. "*Pour nourrir sa famille, il dort sur son père*": que comprendre en Côte d'Ivoire?

- Il se repose sur son père
- Il ignore son père
- Il prend exemple sur son père

22. Le verbe "*arriérer*" est employé au Sénégal. Que signifie-t-il ?

- Habiter la campagne
- Faire reculer un véhicule
- Être stupide

23. Au Sénégal, si vous "*cabinez*", cela signifie que:

- Vous êtes souffrant
- Vous êtes à la plage
- Vous êtes aux toilettes

24. Quand on est découragé au Sénégal, on ne baisse pas les bras mais...

- Les oreilles
- Les pieds
- Les cheveux

25. Au Congo, que désigne un "*champagne*"?

- Un maquereau
- Une personne opulente proche du pouvoir
- Un amant riche

26. Au Congo, un "*sapeur*" est...

- Une personne élégante
- Un pompier
- Un gros fumeur

27. Au Congo, quand une personne avance très lentement, elle marche...

- En limace
- Au pas de caméléon
- À la brasse d'un lamantin

28. Que signifie la locution "*faire le geste national*", populaire au Congo?

- Faire un doigt d'honneur
- Corrompre, graisser la patte
- Tromper son mari ou sa femme

29. Qu'appelle-t-on des "*fiançailles académiques*", la formule qui nous vient de la République démocratique du Congo?

- Une liaison entre un professeur et son élève
- Le mariage de deux intellectuels
- Une liaison entre deux étudiants

30. Que signifie "*prendre le train onze*"? Cette formulation est présente au Congo, au Niger ou encore, en République démocratique du Congo.

- S'enfuir
- Aller à pied
- Être en retard

31. Un "*sonorise*" au Burkina Faso est...

- Un joueur d'une cornemuse locale
- Un automobiliste qui monte le volume de sa musique très fort
- Un chanteur de chants populaires

32. Que signifie "*sciencer*" au Burkina Faso?

- Faire l'intéressant, crâner
- Divaguer
- Travailler, potasser

33. Que désigne l'expression "*caisse à igname*" au Burkina Faso?

- Un gourmand
- Un alcoolique
- Un ventre, un estomac (en plaisantant)

34. Que veut dire au Burkina Faso la formule "*papillon à lune*"?

- Une personne dans la lune
- Un papillon de nuit local
- C'est l'équivalent de "saperlipopette"

35. Un bal populaire en plein air se nomme, à La Réunion, au Mali et au Sénégal

- Danse la poussière
- Tourne-poussière
- Bal la poussière

36. À La Réunion, quand il "*farine*", il...

- Neige
- Pleut légèrement
- Grêle

37. Que signifie la locution réunionnaise "*avoir le cœur sale*"?

- Être en colère
- Être envieux, jaloux
- Être amoureux

38. Que fait une personne qui "*vire son pantalon*" sur l'île de La Réunion?

- Elle étend son linge
- Elle retourne sa veste
- Elle fait tomber la chemise

39. À Madagascar, le verbe "*fanafouder*" veut dire...

- Tomber amoureux
- Jeter un sort
- S'amuser, se divertir

40. À l'Île Maurice, pour acheter des cigarettes, des confiseries, des journaux ou des revues, on passe...

- Au bureau tabagique
- À l'office du tabac
- À la tabagie

41. À Maurice, le verbe "*amarrer*" est synonyme de...

- Manger excessivement, se goinfrer

- Habiter, emménager
- Envoûter, ensorceler

42. "Avoir une petite mémoire" se traduit à l'Île Maurice par...

- Avoir une mémoire de carpe
- Avoir une mémoire de poule
- Avoir une mémoire de poney

43. Qu'est-ce qu'un "tap-tap" à Haïti?

- Une poignée de main rapide
- Un repas sur le pouce
- Un petit car rapide

44. À Haïti, quand une personne devient triste, pensive et rêveuse, elle...

- Mélancolise
- Désâme
- Barreaude

45. "Salonner" aux Antilles, c'est...

- Jouer aux cartes
- Se prélasser au salon
- Saler un plat plus que nécessaire

46. Venir "à cocagne" dans les Antilles, c'est...

- Arriver aux aurores
- Venir en auto-stop
- Venir en train

47. Qu'est-ce qu'un "banc-fainéant", locution native des Antilles ?

- Un banc public
- Un gros dormeur
- Un cancre

48. Quand un Antillais touche de "l'argent-braguette", il...

- Reçoit de l'argent illicite
- Reçoit des allocations familiales
- Reçoit un héritage familial

49. Qu'est-ce qu'une "berçante" en Louisiane?

- Un siège à bascule
- Un ami réconfortant
- Une berceuse

50. En Nouvelle-Calédonie/ Kanaky, si on vous demande "tu restes où?", cela signifie:

- On y va?
- Tu fais quoi?
- Tu habites où?

51. Qu'est-ce le "téléphone kanak"?

- La rumeur publique
- La jalousie
- Les commérages entre frères et sœurs

52. Quand un calédonien "fait du cinq-cinq" il...

- Fait du profit
- Vole son client
- Fait une remise

53. En Nouvelle-Calédonie, qu'évoque-t-on par "une caisse à ignames" bien remplie?

- Un compte en banque
- Un estomac
- Un caddie

54. Comment dit-on "aller à toute vitesse" en Nouvelle-Calédonie ?

- Au pas de lion!
- À fond Loulou dans la caillasse!
- Attache ta tuque!

Bilan

Devoir 1. Réécrivez le texte en français de France en éliminant tous les francophonismes. Retrouvez dans quels pays sont utilisés ces mots et donnez leurs définitions.

Richelieu, qui fonda en 1635 l'Académie française, avait-il un visage chafouin? Allait-il, le soir, chez un dépanneur? Travaillait-il à la lueur d'une lumerotte? Il serait bien étonnant qu'il ait voyagé en tap-tap; les champagnés de l'époque roulaient plutôt carrosse, à moins qu'ils ne fussent fadas. Et quand il drachait, se couvrait-il d'une chape de pluie? Cédait-il à la mode nouvelle du ristrette? Ses portraits nous montrent un homme bien vigousse. Et rien ne nous donne à penser qu'il appréciait la poudrerie. Richelieu aurait-il goûté ces mots venus du Québec, d'Haïti, de Suisse, du Congo, de Belgique et de dialectes régionaux de France? Rien de sûr, l'Académie renâcle encore aujourd'hui à accueillir ces mots venus de la francophonie. Il serait bien que ceux qui, au siècle dernier, prédisaient la mort du français, admettent leur erreur: les francophones pourraient être six cents millions d'ici quarante ans.

Devoir 2. Découvrez les noms des auteurs francophones. Faites une présentation sur l'un d'eux. Argumentez votre choix.

Auteurs d'Europe:

Belgique: Georges Simenon, Henri Bauchau, Amélie Nothomb, Jean-Philippe Toussaint, Caroline Lamarche

Suisse: Nicolas Bouvier, Blaise Cendrars, Albert Cohen, Philippe Jacottet

Europe de l'Est: Agota Kristof, Milan Kundera, Liliana Lazar, Andreï Makine, Atiq Rahimi

Europe du Sud: Jorge Semprun

Europe du Nord: Pia Petersen

Auteurs d'Afrique:

Afrique du Nord: Azouz Begag, Tahar Ben Jelloun, Rachid Boudjedra, Nina Bouraoui, Driss Chraïbi, Mohammed Dib, Assia Djebar, Yasmina Khadra, Boualem Sansal, Leïla Sebbar, Kateb Yacine

Liban: Amin Maalouf, Andrée Chédid

Afrique noire: Mariama Bâ, Emmanuel Dongala, Ahmadou Kourouma, Tierno Monenembo

Auteurs des Amériques:

Canada: Nancy Huston, Antonine Maillet, Jacques Poulin, Michel Tremblay

États-Unis: Julien Green, Jack Kerouac, Jonathan Littell, Elie Wiesel, Marguerite Yourcenar

Amérique centrale et du Sud: Hector Bianciotti, Nelly Kaplan, Zoé Valdès

Auteurs d'Asie:

Vietnam: Kim Lefèvre, Van Mai, Anna Moï, Nguyen Huy Thiep, Kim Thuy,
Than-Van Tran-Nhut

Chine: François Cheng, Dai Sijie, Wei-Wei, Ying Chen

Japon: Aki Shimazak

Auteurs des îles: Haïti: René Depestre, Dany Laferrière, Yanick Lahens, Lionel Trouillot

Martinique et Guadeloupe: Aimé Césaire, Patrick Chamoiseau, Maryse Condé,
Édouard Glissant, Saint-John Perse

Ile Maurice: Nathacha Appanah, Ananda Devi

Devoir 3. Visionnez plusieurs courts métrages de la collection Échos:
<http://echos.onf.ca/> **et partagez vos impressions.**

Cette installation interactive de l'Office national du film du Canada propose des fictions insolites pour s'habituer à différents accents francophones et aborder des sujets perçus différemment selon les cultures.

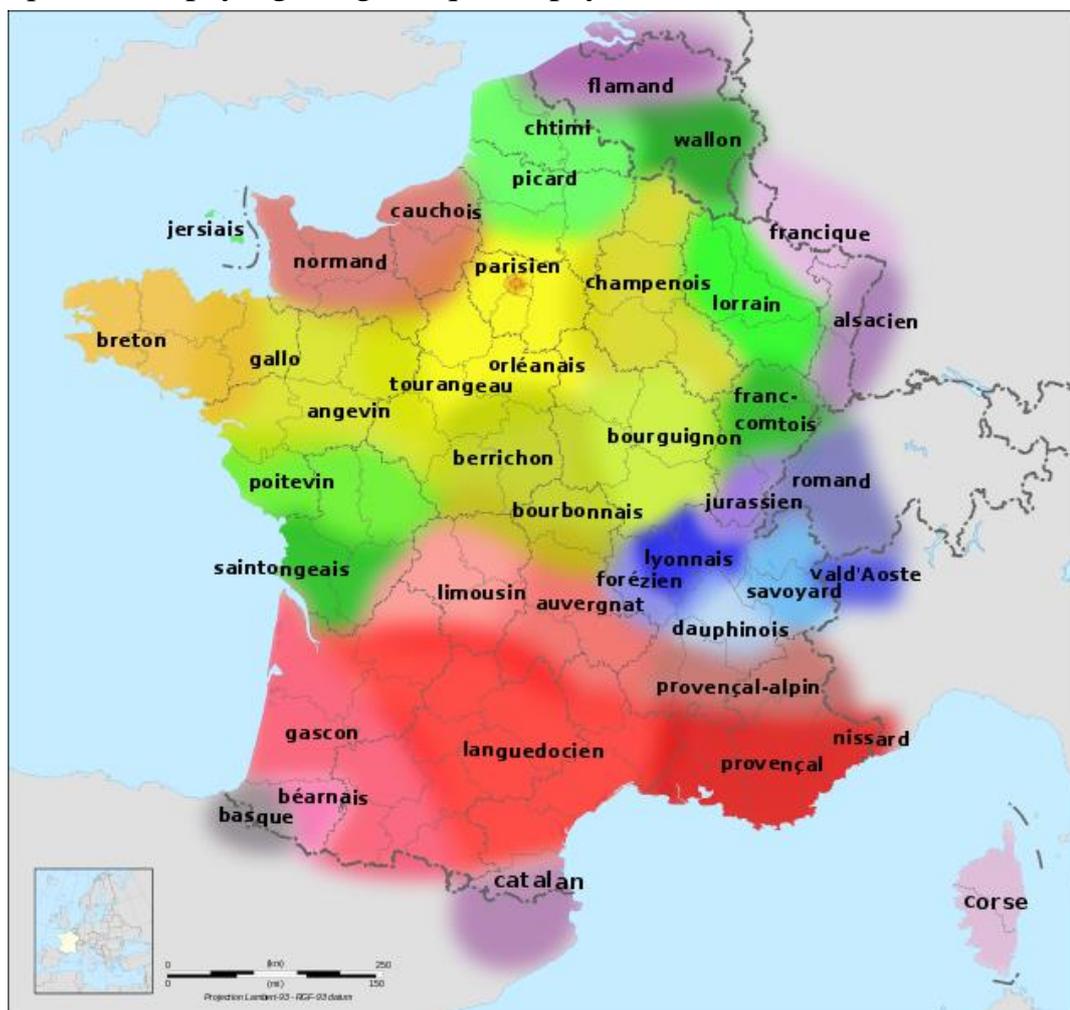
Unité 2. Langues de France. Découvrir les variantes du français ainsi que les langues régionales.

Devoir 1. Lisez le texte qui suit et organisez un débat autour du sujet présenté:

1. Caractérissez le paysage linguistique de la France contemporaine.
2. Commentez les chiffres cités.
3. Parlez de la politique de valorisation des langues régionales en France et les structures sur lesquelles elle prend appui.
4. Expliquez la formule "socialisation de la langue".

Langues de France

En France, depuis toujours d'autres langues que le français sont parlées sur le territoire national, dans l'Hexagone et outre-mer. Loin de la fiction qui a longtemps prévalu d'un pays à langue unique, c'est une image riche et bigarrée, largement méconnue, qu'offre le paysage linguistique du pays.



Les langues régionales

Les langues dites régionales sont des langues parlées sur une partie du territoire national depuis plus longtemps que le français. Il n'existe pas de lien essentiel et immuable entre une langue et une aire géographique: le français est aujourd'hui parlé en Amérique et en Afrique, le créole en Ile-de-France comme à la Martinique.

Néanmoins, les langues sont toujours historiquement liées à un espace particulier: en France, si on parle de langues "régionales", c'est que celles-ci étaient les langues d'usage de l'ensemble de la société dans une zone donnée, jusqu'à ce que le français s'impose progressivement, et qu'elles deviennent minoritaires dans la zone en question. Il s'agit en tout état de cause du patrimoine linguistique national: le basque ne concerne pas seulement les Basques, ni le corse les Corses, mais tous les Français.

En France métropolitaine le ministère français de la Culture recensait les langues suivantes: basque, breton, catalan, corse, dialectes allemands d'Alsace et de Moselle (alsacien et francique mosellan), flamand occidental, francoprovençal, langues d'oïl (bourguignon-morvandiau, champenois, franc-comtois, gallo, lorrain, normand, picard, poitevin, saintongeais, wallon), occitan ou langues d'oc (gascon, languedocien, provençal, auvergnat, limousin, vivaro-alpin), parlers liguriens.

Selon la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, il existe aujourd'hui une cinquantaine de langues régionales dans les **départements d'outre-mer**:

Antilles-Réunion – créoles guadeloupéen, guyanais, martiniquais, réunionnais;

Mayotte – mahorais, malgache de Mayotte;

Polynésie française – tahitien, marquisien, langue des Tuamotu, mangarévien, langues des Iles Australes;

Wallis et Futuna – wallisien, futunien;

Guyane – créole à base lexicale française; créoles bushinenge (à base anglo-portugaise): saramaka, aluku, njuka, paramaca; langues amérindiennes: kali'na (ou galibi), wayana, palikur, arawak (ou lokono), wayampi, émerillon; hmong;

La Nouvelle Calédonie, 28 langues kanakes – *Grande Terre*: nyelâyu, kumak, caac, yuaga, jawe, nemi, fwâi, pije, pwaamei, pwapwâ, langue de Voh-Koné, cèmuhi, paicî, ajië, arhâ, arhö, 'ôrôê, neku, sîchë, tîrî, xârâcùù, xaragurè, drubéa, numèè; *Iles Loyauté*: nengone, drehu, iaai, fagauvea.

Langues de France non-territoriales: arabe dialectal, arménien occidental, berbère, judéo-espagnol, romani, yiddish.

C'est cette réalité que le Parlement a consacrée en insérant dans la Constitution, le 21 juillet 2008, un article 75-1, qui porte que "les langues régionales appartiennent au patrimoine de la France".

Comment se transmettent les langues de France?

La réalité sociolinguistique de la France contemporaine amène à distinguer, à côté des langues régionales et des langues étrangères, des langues pratiquées par de nombreux Français, issues d'immigrations et donc sans lien avec une aire géographique particulière dans la métropole, mais qui y sont implantées depuis

longtemps. Pour autant qu'elles n'aient pas de caractère officiel à l'étranger, ces langues minoritaires, dites "non-territoriales", forment avec les langues régionales ce qu'on appelle les "langues de France". D'où la définition retenue par les services du ministère de la Culture: L'arménien langue de France est celui de la diaspora, distinct de l'arménien oriental, langue officielle de la République d'Arménie; les variétés d'arabe pratiquées par de nombreux Français se distinguent de l'arabe dit littéraire ou classique, langue officielle de plusieurs pays mais qui ne repose pas sur un usage populaire concret attesté en France.

Même s'il reste une construction largement abstraite qui ne distingue pas la spécificité des deux sous-ensembles, le regroupement des langues régionales et non-territoriales dans la même catégorie de langues de France correspond bien à la tradition française d'ouverture, et permet de mener une véritable politique linguistique.

Les données objectives les plus parlantes sur la transmission des langues en France métropolitaine sont fournies par l'enquête "*Familles*" réalisée par l'Institut national d'études démographiques. 26% des adultes vivant en métropole (soit 11,5 millions de personnes) ont reçu de leurs parents une langue autre que le français (souvent en même temps que le français). Dans la moitié des cas, il s'agit de langues régionales, dans l'autre, de langues issues de l'immigration.

Si cette enquête révèle un taux important de bilinguisme (26%), elle révèle aussi que le taux de transmission des langues autres que le français est très bas: à peine 35% des adultes qui ont reçu dans leur enfance une langue donnée l'ont à leur tour transmise à leurs enfants.

À cette liste s'ajoute la langue des signes française, LSF, qui est une langue de France à caractère propre.

Par ordre d'importance, les langues les plus pratiquées en France en dehors du français, selon l'INED, sont l'arabe dialectal (3 ou 4 millions de locuteurs), les créoles et le berbère (près de deux millions), l'alsacien (548 000), l'occitan (526 000), le breton (304 000), les langues d'oïl (204 000), le francique mosellan ou platt lorrain (78 000), le corse (60 000), le basque (44 000).

En dehors du français, certaines langues "non-territoriales" et certaines langues de l'immigration sont plus parlées sur le territoire national que la plupart des langues régionales. La transmission des langues régionales dépend donc aujourd'hui d'abord de leur enseignement, de leur vitalité dans le domaine de la création culturelle et de leur présence dans les médias.

L'enseignement des langues régionales

Les effectifs d'élèves les plus nombreux concernent les langues dont l'enseignement ou la diffusion sont favorisés par des dispositifs partenariaux associant l'État et les collectivités locales ou par des points d'appui institutionnels: alsacien, occitan, corse, breton, catalan, basque.

L'enseignement de langues et cultures régionales peut prendre la forme soit d'un enseignement de la langue, soit d'un enseignement bilingue à parité horaire dispensé pour moitié en langue régionale et pour moitié en français.

Les médias dans leur ensemble sont une pièce maîtresse pour la transmission et la vitalité des langues régionales. Les publications entièrement ou partiellement rédigées en langues régionales peuvent bénéficier ainsi d'allègements fiscaux et postaux. La société nationale de programme France Télévisions conçoit et diffuse en région des programmes qui contribuent à la connaissance et au rayonnement des territoires et, le cas échéant, à l'expression des langues régionales. Les cahiers des charges de Radio France, Outremer 1^{re} et France 3 prévoient que ces sociétés contribuent à l'expression des langues régionales. Cette obligation est inégalement mise en œuvre, et la réalité est contrastée: la présence à l'antenne des langues régionales peut aller de quelques minutes à plusieurs heures par jour, selon les langues, selon les chaînes ou stations, ou selon qu'il s'agit de la radio ou de la télévision. Le temps accordé aux langues régionales à la télévision publique et à la radio est un domaine où s'exprime une attente particulièrement forte.

La politique de valorisation des langues régionales prend appui sur des structures qui bénéficient en règle générale du soutien croisé de l'État et des collectivités territoriales et font preuve de leur efficacité. Il en est ainsi de l'*Office de la langue bretonne*, de l'*Office public de la langue basque* et de l'*Office public de la langue occitane*, qui ont pour mission de concevoir et de mettre en œuvre des actions de développement linguistique. Dans le respect de la Constitution, le ministère de la Culture et de la Communication est particulièrement attentif aux démarches et aux projets qui associent plusieurs territoires, plusieurs langues et qui contribuent ainsi au dialogue des langues et des cultures. Chacune des langues de France fait partie du patrimoine culturel commun au pays tout entier.

Pour des langues dont la transmission n'est quasiment plus assurée à l'heure actuelle sur le mode traditionnel (par la famille et le milieu), l'école et la créativité artistique représentent les principales voies de l'avenir. Pour autant, les différentes modalités du langage ne sont pas hermétiquement séparées, et aucun domaine d'expression ne doit être négligé.

La formule "socialisation de la langue" a été forgée pour désigner les moyens par lesquels une langue se maintient comme outil de communication et d'expression vivant. Le cadre législatif actuel permet un large déploiement de ces moyens, et offre des possibilités qui ne sont pas toujours exploitées. Ainsi, les élus doivent savoir que tous les actes officiels des collectivités peuvent être publiés en langue régionale, du moment que, conformément à la loi, ils existent aussi en français. Le français ayant seul valeur juridique, l'usage des autres langues est autorisé (comme traduction du français), de sorte qu'on peut célébrer un mariage en basque, en breton, en créole!

Comme chacun peut le constater, aujourd'hui la visibilité des langues de France dans l'espace public passe aussi par la signalisation bilingue et la toponymie. Dans les zones concernées, chaque commune a la possibilité d'afficher son nom dans une langue régionale, à l'entrée, à la sortie de l'agglomération et dans toute autre situation. Il en va de même pour la signalisation directionnelle sur les routes et dans les rues.

Il est d'intérêt général que tous les Français, grâce à ces manifestations de présence des langues dans l'espace commun, puissent avoir accès à ce capital historique et culturel qu'ils connaissent mal mais qui est leur bien commun.

Par *culture.gouv.fr*

Devoir 2. Découvrez les régions de France, leurs départements et chefs-lieux. Repérez-les sur la carte.



Grand-Est: Ardennes, Aube, Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle, Marne, Meuse, Moselle, Bas-Rhin, Haut-Rhin, Vosges ; **Strasbourg.**

Nouvelle-Aquitaine: Charente, Charente-Maritime, Corrèze, Creuse, Deux-Sèvres, Dordogne, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques, Haute-Vienne, Vienne ; **Bordeaux.**

Auvergne-Rhône-Alpes: Ain, Allier, Ardèche, Cantal, Drôme, Haute-Loire, Isère, Loire, Puy-de-Dôme, Rhône, Savoie, Haute-Savoie; **Lyon.**

Bourgogne-Franche-Comté: Côte-d'Or, Doubs, Jura, Nièvre, Saône-et-Loire, Haute-Saône, Territoire de Belfort, Yonne; **Dijon.**

Bretagne: Côtes-d'Armor, Finistère, Ille-et-Vilaine, Morbihan; **Rennes.**

Centre: Val de Loire, Cher, Eure-et-Loir, Indre, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loiret; **Orléans.**

Corse: Corse-du-Sud, Haute-Corse; **Ajaccio.**

Île-de-France: Essonne, Hauts-de-Seine, Paris, Seine-Saint-Denis, Seine-et-Marne, Val-de-Marne, Val-d'Oise, Yvelines: **Paris.**

Occitanie: Ariège, Aude, Aveyron, Gard, Haute-Garonne, Gers, Lot, Hautes-Pyrénées, Hérault, Lozère, Pyrénées-Orientales, Tarn, Tarn-et-Garonne; **Toulouse.**

Hauts-de-France: Aisne, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Somme; **Lille.**

Normandie: Calvados, Eure, Manche, Orne, Seine-Maritime; **Rouen.**

Pays de la Loire: Loire-Atlantique, Maine-et-Loire, Mayenne, Sarthe, Vendée; **Nantes.**

Provence-Alpes-Côte d'Azur: Alpes-de-Haute-Provence, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse; **Marseille.**

Devoir 3. Lisez les deux interviews ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Qu'est-ce que c'est qu'un accent dans la langue?
2. Pourquoi ne parle-t-on pas tous un même français? D'où viennent les accents?
3. Qu'est-ce que c'est que la glottophobie? L'accent peut-il vraiment devenir discriminant ou stigmatisant? Argumentez votre avis.
4. D'où viennent les clichés qui entourent les intonations du nord ou du sud de la France?
5. Que disent ces inflexions de notre personnalité?
6. Pourquoi les accents disparaissent-ils? Nommez les facteurs de leur déclin.

Médéric Gasquet-Cyrus:

"Parler avec un accent peut s'avérer très stigmatisant"

Ils sont chantants, étonnants ou ridicules. Les accents véhiculent nombre d'images. Souvent sympathiques, certes, mais parfois aussi grotesques voire avilissantes. Médéric Gasquet-Cyrus, maître de conférences en sociolinguistique, auteur du *Marseillais pour les nuls: guide de conversation*, (First) revient sur ces différents parlers qui constellent le territoire.



LE FIGARO. – D'où viennent les accents?

Médéric GASQUET-CYRUS. – Il y a toujours eu des accents. À partir du moment où une langue est parlée, elle varie selon le territoire. C'était déjà le cas avec le latin par exemple. Le latin parlé en Gaule n'était pas le même que celui parlé en "Italie", dans le Latium, ou dans d'autres régions de l'empire romain. Non seulement, parce que les gens n'étaient pas nécessairement en lien, mais aussi parce qu'ils étaient en contact avec d'autres langues.

Ce phénomène se constate aujourd'hui avec le français du Canada. Il ne s'agit pas, comme certains le prétendent parfois, d'un français tel qu'on le parlait au Moyen Âge, mais de l'évolution d'une forme de français correspondant à ceux qui étaient partis au temps de la première colonisation du Canada. C'est-à-dire un français parlé par des populations venant surtout de l'ouest ou du nord de la France. Comme ces gens n'avaient presque plus de contact avec le français de France, ils ont développé un français "local". C'est la même chose pour la Belgique, et pour toutes les aires de la francophonie.

Les accents français d'aujourd'hui sont en grande partie les traces des langues – le provençal, le corse, l'alsacien, le breton – qui étaient autrefois davantage parlées sur le territoire. C'est une petite musique qui reste dans les intonations et qui se transmet maintenant de génération en génération. Certains enfants de Marseille, par exemple, ont un accent, non pas parce qu'ils parlent le provençal – ce n'est plus le cas – mais parce qu'ils l'ont entendu ou qu'ils ont été influencés par leurs parents.

"L'accent dépend de votre oreille et de votre plasticité". Naît-on avec un accent ou prend-on un accent?

Vous pouvez avoir au sein d'une même famille un enfant sans accent et un autre avec accent. Ce n'est pas automatique. L'accent peut de plus évoluer avec le temps. Un enfant peut très bien avoir un accent régional, le perdre à l'école parce que l'instituteur parle différemment, puis le retrouver à 20 ans et inversement. Ces intonations évoluent. Cela dépend aussi de votre oreille et de votre plasticité.

Que nous apprend-on donc à parler? Un français neutre, dit de Paris?

Il y a un mythe qui voudrait que le parler central, celui de la capitale, soit sans accent. Or, il y a des accents parisiens comme il y a des accents marseillais. Tout le monde a un accent, certains plus prononcés que d'autres. Mais, il est vrai que le français que l'on apprend, celui de Paris donc, est un accent neutralisé, standard, véhiculaire et commun. Pendant longtemps, le parler chic était celui de la bourgeoisie parisienne. Aujourd'hui, qui va dire que le parler bourgeois de Paris est chic? Non, on s'en moque. On ne parle pas vraiment le parler de Paris. On dit cela, car c'est symbolique. On parle la langue du lieu de pouvoir, mais ce n'est pas le parler des titis ou de la bourgeoisie parisienne.

En disant "parler de Paris", on considère pourtant qu'il y aurait un meilleur français...

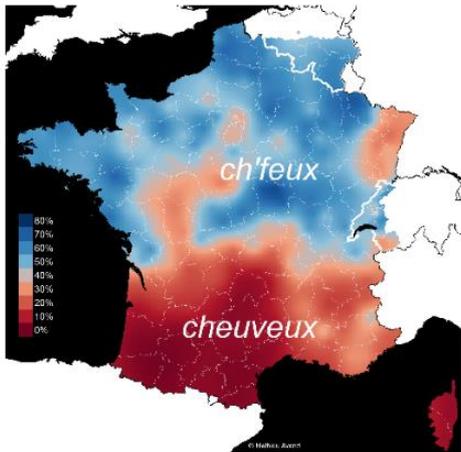
À partir du moment où l'on émet un jugement qualitatif, on accepte une hiérarchie dans la langue. Or, cela n'existe pas. Ce qui existe en revanche, c'est le jugement des gens, ceux qui vont décréter qu'une langue est meilleure qu'une autre. En faisant cela, ils tentent d'instaurer des relations de pouvoir et de juger certains groupes. L'accent peut alors devenir discriminant.

Peut-on reconnaître un milieu social derrière un accent?

On peut reconnaître un accent issu d'un milieu populaire, ouvrier, lorsqu'il est marqué. Cela va s'entendre par une prononciation, un débit ou des tournures. Mais

attention! Tous les gens issus des milieux populaires n'ont pas le même accent. Il y a des gens qui peuvent avoir un accent régional, mais venir d'un milieu bourgeois et inversement.

Pourquoi certains accents sont alors considérés comme drôles, risibles voire ridicules?



On associe des façons de parler à des groupes, et donc à leurs clichés. Cela n'a rien à voir avec les aspects linguistiques, mais à nos mythes et nos représentations sociales. L'accent allemand, par exemple, paraît dur car l'imaginaire que l'on a des Allemands, c'est encore celui des guerres. L'accent du Sud est quant à lui associé au farniente, aux cigales, au pastis, à la pétanque. En un mot, à ce qui est "cool". Or, on travaille dans le Sud. Parfois même il pleut. Mais les clichés sont difficiles à faire disparaître et la stigmatisation des accents dérive de tout cela.

C'est ce que Philippe Blanchet a décrit sous le nom de "glottophobie". À travers une façon de parler, on va créer une stigmatisation. Une forme de discrimination très subtile parfois. Derrière ce qui peut paraître gentillet, on peut parfois entendre: "Toi, tu as un accent par rapport à moi, donc tu es différent. Tu n'es pas dans la norme."

Certains accents sont-ils plus discriminés que d'autres?

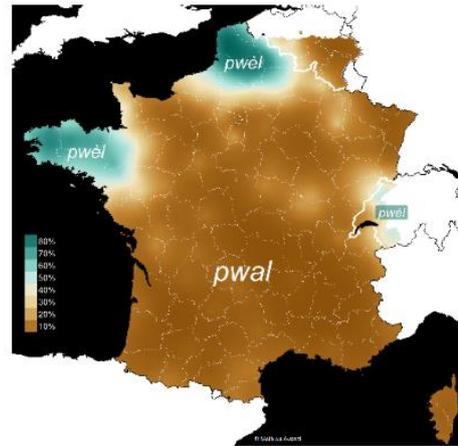
Il y a une hiérarchie subjective. L'accent du Nord va être mal perçu, car populaire, en dehors de sa région. L'accent du Sud, en revanche, peut donner lieu à des représentations très positives. Les gens vont avoir tendance à dire que c'est "chantant", "souriant", "sympathique". D'ailleurs, on pense souvent que celui qui a un accent dans un groupe, est le plus sympa. On peut en jouer de manière positive. Néanmoins, le revers de cet accent sympa, c'est qu'il ne fait pas sérieux. Dans certains domaines de compétence, notamment liés à la parole (médias, communication, éducation, service, théâtre, cinéma) on aura tendance à penser que l'accent n'a pas sa place. Le poids de la parole est important. L'accent peut s'avérer très stigmatisant notamment lors d'entretiens d'embauche et concours. Il y a une forme de non-dit et de dissimulation obligée dans certains métiers. Soit on choisit de garder son accent et on va se rendre compte des risques que l'on prend, soit, on va, parfois pas consciemment, estomper son accent en gommant une prononciation.

L'accent tend-il à se perdre du fait de l'uniformisation de la langue?

Les accents se transforment. Il y a une tendance à un nivellement. Les gens qui ont un accent vont estomper ce qui est régional pour ce qui est commun. Mais il y a encore beaucoup de gens, y compris des jeunes, qui conservent leur accent populaire. C'est le cas dans le sud-ouest, le sud-est, l'Alsace ou le nord.

On a tendance à dire que les Français sont mauvais en langues étrangères du fait de leur langue "plate". Ceux qui ont un accent sont-ils meilleurs?

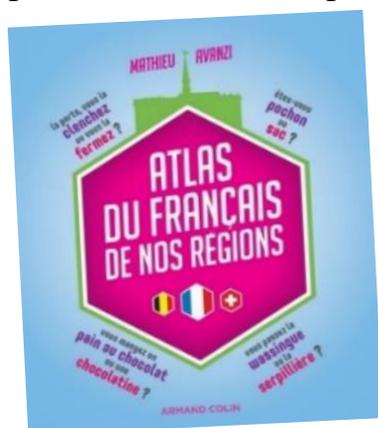
Cela n'a pas de rapport. Mais le bas niveau des Français en langues étrangères est lié à leur vision de la langue. On a l'idée, en France, qu'il n'existe qu'une seule langue, celle de la République. Le français s'est construit par exclusion de toutes les autres langues qui étaient parlées sur le territoire. Le breton, le corse, l'alsacien, le catalan sont donc tout au plus considérées comme des langues régionales. C'est pareil pour les accents. On croit qu'il n'existe qu'un bon français, celui de l'Académie et que tout ce qui ne l'est pas, est compliqué et exotique. Or, je pense que si l'on assouplissait notre tolérance envers les accents et les langues – pas seulement régionales: l'arabe, le comorien, le portugais, etc. – on serait bien meilleur. C'est à mon sens l'idéologie du "mono" qui nous empêche de nous ouvrir à la diversité.



Par Alice Develey, *Le Figaro*

Mathieu Avanzi: "Le français que nous parlons est un français de Paris"

On ne parle au Nord comme on parle au Sud, à l'Est et à l'Ouest. C'est un fait. Mais tant mieux! Les accents chantants des Toulousains et les intonations gutturales des Alsaciens se dégustent comme du miel avec une pointe de citron. Avec joyeuserie et délice. Mais pour combien de temps encore?



Glottophobie, discrimination par rapport à l'accent, français monocorde... Les accents subissent de plein fouet un affadissement de la langue française. Allant jusqu'à se transformer en obstacle dans certains corps de métier. Le linguiste, Mathieu Avanzi, auteur de *l'Atlas du français de nos régions* (Armand Colin), explique les raisons de cet étiolement et donne ses astuces pour passer entre les mailles du filet du bon usage français.

LE FIGARO. – D'où viennent les accents?

Mathieu AVANZI. – Il y a plusieurs raisons. Avant les années 1950, le français était vu pour beaucoup, notamment les gens du Sud, les Suisses romands, les Savoyards et

les Bourguignons, une langue que l'on apprenait uniquement à l'école. On parlait d'abord le patois avec ses parents. Le français s'est agrégé sur un autre système. Si vous voulez un élément de comparaison, c'est comme si vous aviez l'espagnol ou l'italien comme première langue et que l'on vous ajoutait le français par-dessus. Cela créerait forcément des interférences. Le français a donc pris des couleurs un peu différentes selon les régions.

Est-il vrai que les accents disparaissent en France?

Aujourd'hui, les accents disparaissent peu à peu, du fait des médias. Mais ce n'est pas un phénomène nouveau. On assistait déjà à son déclin, notamment avec la popularisation de la radio dans les années 1930. Elle s'est accompagnée de la mort progressive des dialectes. Mais la radio n'est pas la seule responsable dans ce processus. La Seconde Guerre mondiale a été décisive. Quand les hommes ont été contraints de partir, ils ont dû trouver une langue commune pour pouvoir se comprendre. C'est donc tout naturellement qu'ils ont choisi le français.

Les accents sont quelque peu restés mais l'éducation a aussi joué son rôle dans leur déclin. À l'époque les écoles de maîtres étaient dans les grandes villes. Les instituteurs se sont donc mis à enseigner un français standard, c'est-à-dire, celui de la ville où l'on parlait déjà avec moins d'accent.

Le français que nous parlons est donc un français de Paris?

Le français que nous parlons est en effet un français de Paris et de l'Ile-de-France, en général. Il s'agit également du français de l'Académie. C'est là où il y a toutes les grandes institutions, écoles et grands médias que l'on a pris comme modèle le bon français.

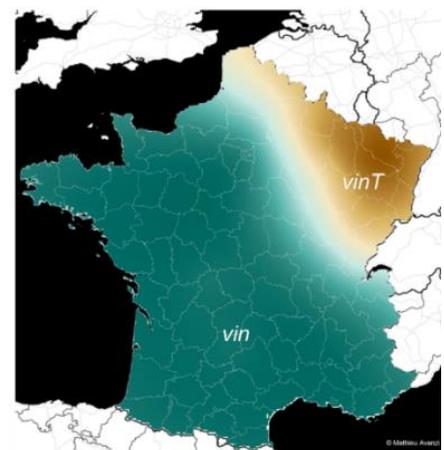
Le fait de parler avec un accent peut-il être dommageable?

Il y a des gens qui sont fiers de leur accent et qui le revendiquent. À l'inverse, beaucoup de personnes cachent leur accent de peur d'être stigmatisé. À Paris, il y a une forte intolérance face à l'accent. En avoir un, c'est montrer que l'on vient de province, ce qui est pour certains connoté très négativement.

L'accent peut également être associé à un niveau d'éducation inférieure, à une non-maîtrise du français. Certains de mes étudiants m'ont rapporté l'anecdote suivante. "Quand on est dans nos familles, on dit *vinte* (pour "vingt") et quand on est à Paris, on dit *vin*". Tout ce qui ne rentre pas dans le moule, comme d'habitude, attire l'intolérance. L'accent renseigne à la fois sur l'origine géographique mais aussi sociale d'un individu.

Les linguistes essaient de voir ces accents comme une richesse, certains avec un côté plutôt revendicateur,

pour éviter tout racisme linguistique, mais ce n'est pas une mentalité que tout le monde partage.

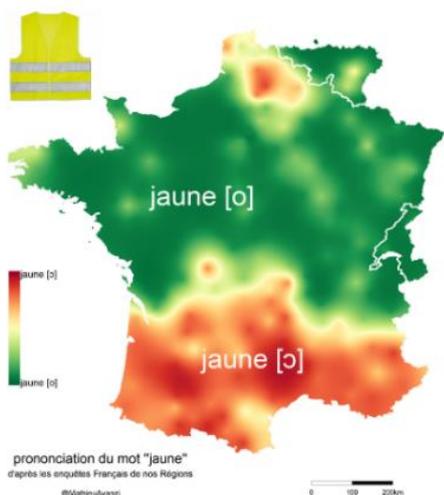


Existe-t-il un racisme linguistique?

La glottophobie, discrimination par rapport à l'accent, est un fait établi. Certains accents, en français ou dans d'autres langues, vont empêcher l'accès à certaines professions. C'est le cas notamment pour le métier de journaliste. En Suisse romande, des journalistes venus du Jura font des "r" très prononcés. Pour continuer leur métier, il leur a été demandé de ne plus les prononcer. Depuis, ils doivent lisser leur prononciation. Pour ceux-là, quand ils prennent la parole, il y a un vrai mouvement d'intolérance.

Quels conseils donneriez-vous à des étudiants, futurs employés qui voudraient intégrer ces métiers "à risque"?

Cela dépendra de la personne qui se trouve en face de vous. Si vous faites face à quelqu'un qui a un accent très fort, il y aura une espèce de connivence qui se créera. À l'inverse, si votre examinateur est très à cheval sur les questions de prononciation et maîtrise les normes, il pourra associer votre accent à un niveau intellectuel inférieur. Il sera donc préférable, selon moi, de le cacher.



Si vous voulez le revendiquer, il faudra forcer le trait sans tomber dans la caricature. Si vous souhaitez le cacher, il faudra faire attention aux voyelles accentuées, notamment les "o" et les "è". Ce sera difficile pour les gens du Sud par exemple. Il faudra donc lisser des mots comme

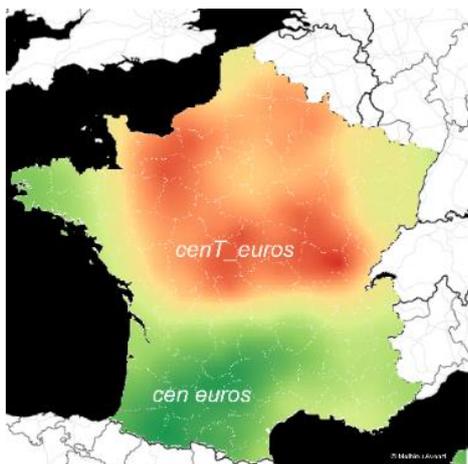
"rose", "jaune", "piquet", etc. Enfin, il faudra s'évertuer à avoir une prononciation soignée et faire attention aux liaisons.

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 4. Résumez les propos recueillis dans ce texte.

"Rose", "vingt", "exact"... prononcez-vous ces mots comme un Nordiste ou un Sudiste ?

Peut-être l'avez-vous déjà remarqué au détour d'une conversation, à la télévision, ou entre amis dans votre salon, le français que nous parlons n'est jamais tout à fait le même. Dites-vous "cen euro" ou "cent-euros"? "poulé" ou "poulè"? "rôle" ou "rause"? Les questions vous paraissent enfantines? Eh bien, sachez qu'une large moitié de la population française répondra l'exact opposé de votre réponse. C'est en tous les cas ce que montrent les résultats de quatre enquêtes, publiés par Mathieu Avanzi. Mises en ligne sur son blog *Français de nos régions*, grâce à la participation de quelque



10 000 internautes, les conclusions du chargé de recherche révèlent, cartes en camaïeu à l'appui, de grandes disparités phonétiques entre le nord et le sud de l'Hexagone.

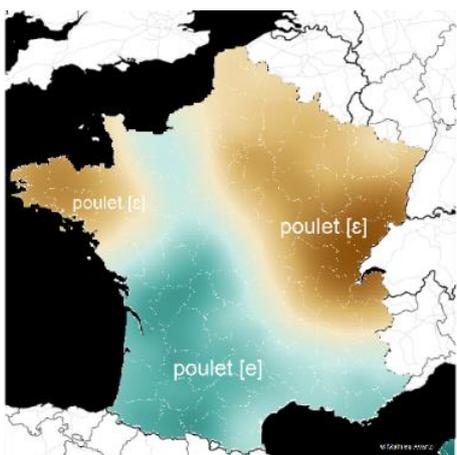
C'est un fait, on ne parle pas de la même manière selon que l'on se situe en Bretagne, à Strasbourg ou dans les Alpes. Cette différence lexicale se retrouve dans le parler de tous les jours. "Le français ne s'est pas établi aux mêmes siècles", explique Mathieu Avanzi au *Figaro*. Et de préciser, "ni aux mêmes endroits".

"L'usage veut que l'on préconise le parler autour de Paris aujourd'hui"

Malgré le centralisme parisien, les accents chantants colorent en effet toujours et encore l'Hexagone. "On constate ces différences entre le Nord et le Sud du pays notamment". Sur la dizaine de cartes publiées par Mathieu Avanzi, on note par exemple une opposition notoire sur la prononciation du mot "persil". À Paris et ses alentours, jusqu'en Bourgogne, les Français omettent le "l" final. À l'inverse, on observe une disparité très forte entre l'Est et le reste de la France quand il est question du mot "vingt". Les Alsaciens ayant tendance, à l'instar de leurs homologues Suisse, à énoncer le "t" et ainsi dire "vinte".



"Il y a une règle phonétique qui s'appelle la loi de position", note le chargé de recherche. "Quand vous êtes en syllabe fermée (lorsque la syllabe est suivie d'une consonne), on dit "seur" ("eu" de monsieur). Quand elle est ouverte on dit "sœur" ("eu" de "heure")."

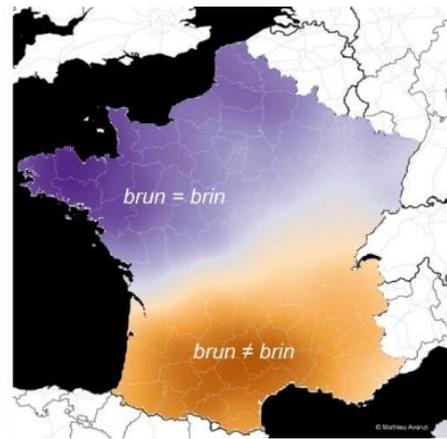


Toutefois note Mathieu Avanzi l'usage veut que l'on ferme aujourd'hui les voyelles en syllabes ouvertes. "Prenons le mot poulet par exemple. On a tendance à dire "poulé", alors qu'il faudrait dire "poulè", comme le font les Sudistes. " Et ce n'est pas leur seule prononciation correcte... Quoique les Nordistes veulent bien en dire! "Les Sudistes ont un système plus cohérent d'un point de vue linguistique", affirme M. Avanzi. De là à dire que le parler du Sud de la France devrait être la langue de référence? Que nenni!

"L'usage veut que l'on préconise le parler autour de Tours, d'Orléans ou autour de Paris aujourd'hui", indique M. Avanzi. Un choix qui n'est toutefois pas sans conséquence. "Certains accents ont disparu en France."

Sur son blog, le chargé de recherche rappelle qu'au début des années 1940, une carte réalisée par André Martinet sur la différence de prononciation entre "brun" et

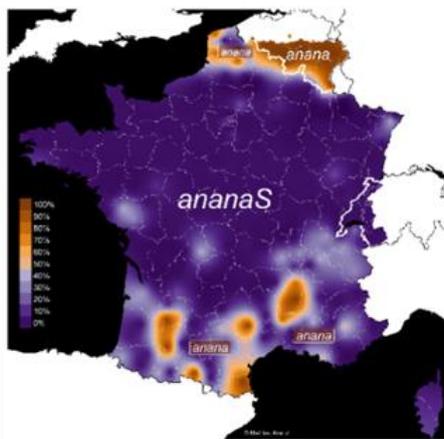
"brin" montrait des disparités entre le bassin parisien et le reste de la France. "On voyait déjà que l'opposition commençait à se perdre à Paris et ses alentours, mais aussi en Bretagne alors qu'elle se maintenait très bien dans l'ensemble de la France. "Aujourd'hui, toute la partie septentrionale a fait disparaître cette particularité phonétique. "De même, nous précise M. Avanzi, l'opposition entre "é" et "è" a tendance à s'amoinrir au profit du "é". Les mots "piquet", "lait", "jouet" se prononçant tous avec un "é" final, contre les recommandations des puristes.



Plus on est âgé, plus on ne prononce pas la consonne finale

"Les consonnes finales ont eu tendance à ne jamais être prononcées (comme pour *outil, fusil, almanach*), explique l'auteur. Toutefois, sous l'effet de l'orthographe, de la lecture de textes écrits, les gens se sont mis à prononcer les consonnes finales de plus en plus." Ajoutez à cela des mouvements socio-historiques et la prononciation est ainsi devenue le fait des régions. Cela se constate par exemple avec le mot "exact", dont l'accentuation fait débat depuis près de quatre siècles.

Au XVIII^e siècle déjà, le mot fait beaucoup de grabuge chez les linguistes. Si certains recommandent exclusivement sa prononciation intégrale, c'est-à-dire, "egzakt" et non "egza", beaucoup d'autres refusent son accentuation, arguant que le son "egzakt" est "très mal". Qu'à cela ne tienne! Un siècle plus tard, les thésaurus donneront exclusivement la prononciation "egzakt". Ne croyons pas toutefois la hache de guerre enterrée!



Au XX^e siècle, note Le Trésor de la langue française, de nombreux dictionnaires tels Le Petit Robert, Le Petit Larousse et Le Littré – qui a une préférence pour le son "egza" – acceptent les deux accentuations. Difficile donc, de voir une quelconque exactitude dans les prescriptions des thésaurus.

La prononciation "egza" est en train de se perdre avec le temps, comprend-on en parcourant l'ouvrage de Mathieu Avanzi. Si elle est encore (très) présente en Belgique, dans l'Eure et Loir, l'Orne, le Calvados et dans la Haute Garonne, le Gers et le Tarn, elle décroît néanmoins selon notre année de naissance. Graphique à la main, l'auteur montre ainsi que les enfants nés après les années 1960 préfèrent la prononciation "egzakt". Ce, bien qu'il semble s'opérer un léger recul depuis le début du nouveau millénaire...

Conclusion? "Plus on est âgé, plus la tendance veut que l'on ne prononce pas la consonne finale; à l'inverse, note Mathieu Avanzi, plus on est jeune et plus on aura tendance à la prononcer." C'est le cas également du mot "août" que nos aïeux auront davantage tendance à prononcer "ou" que "out".

Mais n'y voyons pas à terme une disparition totale des accents en France! Les différences phonétiques se transmettent par l'héritage et la culture. Et ces liens ne sont pas près d'être brisés. "Car, note finalement Mathieu Avanzi, la bonne prononciation, c'est celle que les gens pratiquent autour de nous. Si nous nous rendons dans un restaurant ou dans un café, il ne faut pas hésiter à adopter le parler local! " Voilà la richesse du français.

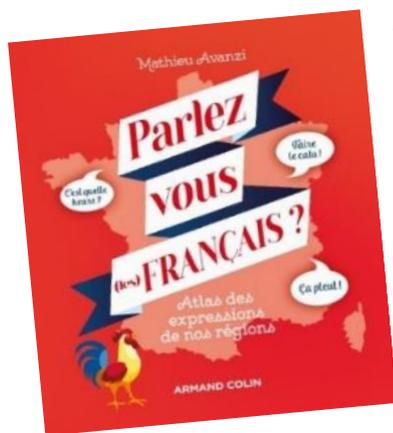
Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 5. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Comment peut-on expliquer l'attachement aux régionalismes dont font preuve les Français sur les réseaux sociaux?
2. Qu'entend-on par un "bon français"?
3. Quels facteurs historiques ont contribué à ce que les locuteurs adoptent un français normatif?
4. Dans quelles régions de France trouve-t-on le plus de mots et d'expressions typiques? Pourquoi?

Mathieu Avanzi: "Le français de Paris est un français pauvre"

Connaissez-vous l'expression "*avaler par le trou du dimanche*"? Elle nous vient de l'Est et signifie "avaler de travers". Et le terme "*drache*"? Dans l'ex-région Pas-de-Calais, ce mot est employé par parler d'une "averse, pluie soudaine et abondante". Selon *Le*



Trésor de la langue française,

ce mot nous vient du néerlandais et date du XX^e siècle.

Mathieu Avanzi, maître de conférences en linguistique française à la Sorbonne, rassemble ces formules et mots des différents territoires de l'Hexagone dans un savoureux ouvrage, *Parlez-vous (les) français, atlas des expressions de nos régions* (Armand Colin). L'occasion de revenir sur l'origine, l'histoire et l'évolution de ces français qui font la richesse de notre patrimoine.



LE FIGARO. – Quel lien les Français entretiennent-ils avec la langue française?
Mathieu AVANZI. – Nous avons tendance à penser la langue française comme homogène. Mais ce qui est étonnant, et le livre le montre bien, ce sont les énormes variations d'expressions propres à chaque partie de France. Ce qui m'étonne surtout,

et ce qu'il n'y avait pas il y a vingt ans, c'est l'attachement aux régionalismes dont font preuve les Français sur les réseaux sociaux. Avant, les locuteurs avaient honte de parler un français régional. Désormais, c'est une fierté revendiquée. Il n'y a pas si longtemps, il fallait effacer ses particularismes et parler un "bon français".

Qu'entendez-vous par un "bon français"?

Le français que nous parlons aujourd'hui est le résultat des dialectes que l'on entendait dans le bassin de l'Ile-de-France, dans la partie septentrionale. Là où se trouvaient le Roi et sa cour. C'est à Paris que se trouvent les grands centres intellectuels, là où se construit la langue de référence. Le Pays de la Loire, l'Ile-de-France: voilà des lieux où tout le monde se rejoint, efface ses différences, y compris linguistiques. Il ne reste que le socle commun du français parisien. D'un point de vue historique, il convient de rappeler que les lois Jules Ferry ont empêché les gens de continuer à parler leur patois. Il y a eu un effet d'uniformisation: il faut imaginer qu'un Occitan n'aurait jamais pu comprendre un Normand qui n'aurait pas saisi un seul mot prononcé par un Provençal. L'instauration de l'école obligatoire, l'industrialisation, l'exode rural: tout ceci a contribué à ce que les locuteurs adoptent un français normatif. Puis, il y eut la Grande Guerre: la disparition de combattants Français a entraîné la disparition de dialectes. De plus, les soldats se parlaient en français dans les tranchées. Ceux qui ont pu rentrer chez eux ont continué de le pratiquer.

Quels mots régionaux ont d'abord eu tendance à disparaître?

Les mots qui étaient "trop locaux". Les noms d'oiseaux, de plantes, par exemple. Mais aussi, tout ce qui relève de la vie du village. On n'entend plus le mot "*lavoir*" et pourtant, c'était un lieu important où les femmes allaient laver leur linge dans des bassines. Il reste quelques traces de patois: le "*caïon*" en Savoie par exemple. Des mots de la maison, issus du cercle familial ou du domaine conceptuel de l'affection: l'on dit "*faire un schmutz*" en Alsace au lieu de "faire un bisou". Ou encore, "*faire un gâté*" dans le Midi de la France, qui signifie "faire un câlin".

Les mots de patois survivent quand le français n'a rien à proposer. Par exemple, l'expression "*être nareux*", un terme de la même famille que "*narine*", et qui s'emploie pour qualifier une personne "difficile sur la nourriture". Il y a aussi les verbes "*s'empierger*" ou "*s'empierguer*" qui veulent dire "se prendre les pieds dans quelque chose" dans l'ex-région Champagne-Ardenne.

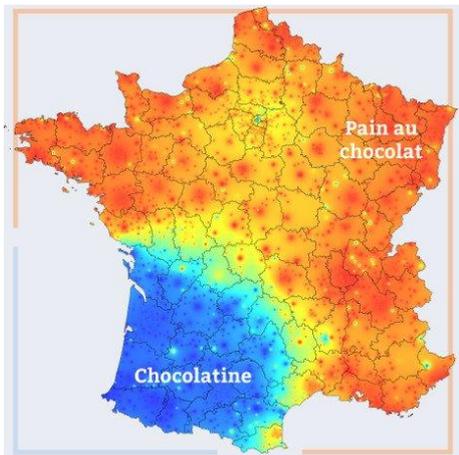


Parmi les expressions régionales, lesquelles ont, à l'inverse, tendance à se répandre?

Il y en a beaucoup! "*Faire le calu*", c'est-à-dire "faire le fou", que l'on a d'abord entendu dans le Sud-Est de la France. L'adjectif "*calu*" désigne une personne qui agit de façon idiote ou excessive. Il y a aussi une "*cagole*" qui vient de Marseille et que

l'on emploie pour décrire une femme un peu provocante, vulgaire. La "*peuf*" qui signifie la "neige poudreuse": voilà un mot de patois savoyard qu'à l'origine, on entend uniquement à Chamonix. Il y a cent ans, personne ne savait ce qu'était un "chalet". En patois savoyard, un "*chalet*" désignait une "maison". Et il est entré dans l'usage. Tout comme "*cagnard*": tout le monde le prononce mais c'est un mot provençal.

Dans quelles régions de France trouve-t-on le plus de mots et d'expressions typiques?



typiques?

D'abord, il y a le Grand Sud. Mais aussi, la Normandie, qui en a gardé énormément. Ce sont des zones où l'on parle encore généralement le patois. Et puis, il y a des villes où l'on ne parle plus de patois depuis longtemps comme Marseille, Toulouse ou Lyon mais qui ont une identité régionale très forte. Bien sûr, l'on pense au débat "*chocolatine*" ou "*pain au chocolat*". "*Chocolatine*" est un terme plutôt récent puisqu'il apparaît dans les années 1970. Ce n'est pas un mot patois mais une création locale qui

a eu du succès il y a une dizaine d'années, à un moment où les gens en avaient assez qu'on leur impose un langage. Ils ont commencé à revendiquer une identité régionale qui s'est traduite, entre autres, par l'emploi de certaines expressions ou une prononciation précise. Et dans les boulangeries en Belgique on vend des "*couques au chocolat*"!

À Toulouse, on est fiers de dire "*chocolatine*" mais aussi de prononcer le "s" final de "*moins*". En Alsace, on vous regarde de travers si vous ne prononcez pas le "t" final dans "*vingt*". C'est ce que l'on appelle en sociologie, la théorie des marchés linguistiques. Chaque marché linguistique a une valeur symbolique et culturelle. Plus on exploite les éléments d'un marché linguistique, plus on est riche. Cela explique le succès des produits de "nos régions" que l'on voit dans les supermarchés. Il en va de même pour la langue. Je me souviens du succès il y a quinze ans d'un t-shirt "*Juste fais-y*", la version savoyarde du slogan de Nike *Just do it*. Ce "y" savoyard est très présent: on dit "*j'y mange*", "*j'y dis*". J'avais partagé la photo de ce t-shirt sur les réseaux sociaux et les internautes avaient adoré!

Donc le "vrai français" n'existe pas?

Non, chaque région a son vrai français! Bien parler français, c'est aussi savoir s'adapter au marché. La qualité d'un bon francophone, c'est de s'aligner sur le français de la région dans laquelle il se trouve et éviter de placer sa variété comme norme. La variété de Paris n'est pas mieux que celle de Toulouse. Tous les français sont légitimes. Il y a un français de référence, il ne s'agit pas de le nier: le français de Paris qui est un français neutre, compris de tous puisque tout ce qui est régional disparaît de son vocabulaire. Mais en réalité, le français de Paris est un français pauvre, dépouillé de ses particularités.

Les plus jeunes emploient-ils encore des termes régionaux?

Oui, ils leur donnent même un second souffle puisqu'ils en créent. C'est une manière pour eux de s'identifier par rapport à la génération supérieure: créer un argot est important pour ne pas se faire comprendre des adultes. Et pour créer un langage cryptique, les jeunes vont parfois chercher des mots régionaux: on a vu le succès de "dégun" à Marseille, qui a fini par être repris par Adidas dans sa campagne de pub. "Dégun" vient du latin *nec unum* et signifie "il n'y a personne", est passé par l'occitan avant de finir dans la bouche des nouvelles générations. C'est incroyable!

Il y a les langues régionales mais aussi les accents. Certains se plaignent d'être les victimes de "glottophobie".

La glottophobie est un concept qui existe depuis longtemps. Le mot a été introduit par Philippe Blanchet en 2016. C'est une réalité: il y a encore énormément de discrimination envers les personnes qui ont un accent régional. Il est intéressant d'identifier quels préjugés se cachent derrière une certaine intonation. J'ai proposé à mes étudiants d'écouter différents accents prononcés par un homme politique, un jeune des banlieues, etc. En général, on voit que tous ceux qui ont un accent régional sont perçus comme des personnes qui n'ont pas fait beaucoup d'études. Alors que parmi les enregistrements sonores que j'ai fait écouter, il y a un vétérinaire qui vient du Jura, qui a un accent à couper au couteau mais qui ne peut pas se permettre de le perdre puisqu'il soigne les bêtes des agriculteurs dont il doit se faire comprendre. Hélas, les préjugés sur l'accent ont encore la vie dure...

Vous parlez de l'accent d'un "jeune des banlieues". Comment le définir?

Cet accent est né dans les années 1990 est un mélange de verlan et de mots empruntés à l'arabe dialectal. L'intonation est particulière, avec des montées et descentes très fortes à la fin de chaque phrase. C'est très mélodieux et expressif, en fin de compte. C'est un accent qui s'est exporté jusqu'en Suisse romande, dans le Jura! J'entendais des gamins qui n'étaient jamais allés à Paris et qui parlaient comme ceux de la périphérie de la capitale. Cependant, c'est un accent que l'on entend de moins en moins. Il a tellement été stigmatisé. Les jeunes qui sortent de leurs banlieues et qui vont à l'université ne l'ont plus aujourd'hui. C'est un accent qu'avaient leurs parents surtout et qu'ils ont décidé de ne pas reprendre parce qu'il est très connoté.

Par Claire Conruyt, *Le Figaro*

Devoir 6. "Être chocolat", "se tenir à carreau", "métro, boulot, dodo"... On les emploie au quotidien et, bien que nées à Paris, dans diverses régions. Découvrez quelques expressions typiquement parisiennes.

Être chocolat

L'expression "être chocolat" a une origine qui remonte au XIX^e siècle à l'époque des clowns Footit et Chocolat au Nouveau-Cirque de Paris. Chocolat était un clown

Auguste noir (le terme chocolat désignant les hommes de race noire avant les années 1880), et son personnage ne cessait de se faire avoir par son acolyte. Il répétait régulièrement dans son jeu de scène "Je suis Chocolat, je suis Chocolat!"... C'est ainsi que serait née l'expression "être chocolat" qui associait le fait de se faire avoir, d'être trompé, d'être floué.



Finalement, cette expression peut avoir pour origine le jeu de Bonneteau. Jeu d'argent clandestin, très courant à l'époque dans les rues de Paris, il consiste à faire circuler à vive allure un objet parmi des gobelets afin de tromper la personne qui a misé dessus. Le "chocolat" était le complice qui appâtait les joueurs de bonneteau. Par analogie le perdant, friand de gains, se retrouvait alors "Chocolat".

Par la suite, lorsque l'on voulait désigner quelqu'un de berné, qui ne tirait aucun bénéfice d'une situation à laquelle il croyait, qui était naïf au point d'être trompé et d'en rester bouche bée, on utilisait l'expression devenue populaire "il est chocolat". Relevons également la formule "**faire le chocolat**", qui signifiait "faire le naïf" à la fin du XIX^e siècle.

C'est la fête à Neu-Neu

De par sa confusion avec le terme "neuneu", qui désigne le sot ou le niais, l'expression tend de plus en plus à désigner toute manifestation manquant d'intérêt. Revenons, cependant, sur l'origine de la locution née à... Neuilly-sur-Seine. Là où, en 1815, sous le règne de Napoléon, se tenait une ancienne fête foraine. L'abréviation "Neu-Neu" fut "sollicitée par l'abbé Delabordère, maire en fonction à l'époque".



L'événement fut abandonné en 1925 pour raisons de travaux de voirie avant d'être de nouveau organisé en 2008 sous le patronyme "Fête au Bois". En 2010, à la demande des citoyens, la fête reprit son ancien nom, "Fête à Neu-Neu".

Se tenir à carreau

Lorsqu'une personne se met à l'abri du danger, prend bien garde à rester calme et discrète on dit qu'elle se "tient à carreau".

Une expression apparue dans le courant du XIX^e siècle, dans le langage des forces de l'ordre. Le mot "carreau" faisait en effet référence, dans l'argot des policiers de Paris, au domicile d'une personne, la "carrée" ou la "carre" désignant sa chambre, ou dans un sens plus figuré "cachette". Ainsi, les agents disaient couramment qu'un individu qu'ils surveillaient "se tenait à carreau" pour signifier que leur cible se terrait tranquillement chez elle afin de se faire oublier.

L'autre origine possible à cette expression proviendrait des cartes à jouer, chaque emblème représentant une arme. Le cœur serait le courage, la noblesse, donc la cavalerie. Le pique serait l'arme de l'infanterie et le trèfle le fourrage. Le carreau

quant à lui représente le projectile tiré par l'arbalète. "Être sur le carreau" serait donc "être derrière l'arme", donc stable, en position de force, mais tout de même méfiant. D'ici est tiré le dicton "qui se garde à carreau n'est jamais capot". Autrement dit, celui-ci qui "se garde à carreau", qui surveille bien son jeu, qui est sur ses gardes, ne perd jamais.

Payer en monnaie de singe

Comprenez "régler ses dettes avec de bonnes paroles ou simplement ne pas les payer". Autrement dit, une pratique sans doute pas exclusivement parisienne. Pourtant, l'expression est bien née dans la capitale. Au XIII^e siècle, même. À cette époque, le roi Saint Louis établit un droit de péage à l'entrée du pont qui reliait l'île de la Cité à la rue Saint-Jacques. Les seuls exemptés étaient les montreurs de singe qui s'en libéraient en faisant faire des singeries à leur animal pour divertir ceux qui encaissaient l'argent du passage.



La fin des haricots

L'histoire de cette expression est particulièrement savoureuse. Ainsi, il exista, au sommet de la montagne Sainte Geneviève située dans le V^e arrondissement, une école célèbre pour sa rude discipline, ses fortes études et ses maigres repas. Les écoliers baptisèrent le lieu "Hôtel des Haricots", à cause de l'usage immodéré de cette piètre nourriture. Puis il y eut la Révolution. Elle supprima la caserne universitaire pour en faire une prison militaire pour les gardes nationaux récalcitrants. Le lieu ne changea pas pour autant de surnom. Et l'on sait que pour beaucoup de prisonniers, l'internement se terminait sur l'échafaud: la fin des haricots.

Faire un bœuf

Lorsqu'ils se lancent dans un concert improvisé, les musiciens disent souvent qu'ils "font un bœuf". Une expression qui n'a aucun rapport avec l'animal, et qui est née à Paris dans le courant des années 1920 et 1930.

À l'époque, un bar du 8^e arrondissement, baptisé *Le Bœuf sur le Toit*, avait en effet pour réputation d'accueillir de nombreux artistes, et en particulier des musiciens. Parmi eux, figuraient notamment les jeunes Léo Ferré et Charles Trenet. Même s'ils ne se connaissaient pas forcément, les chanteurs et les instrumentistes se rendaient souvent dans cet établissement en fin de soirée pour jouer ensemble.

Une habitude qu'ils ont fini par appeler "faire un bœuf", à une époque où le jazz était très populaire. À noter que le terme anglais équivalent est la "jam", pour les jazzmen qui s'offraient une session de musique improvisée.



Être charrette

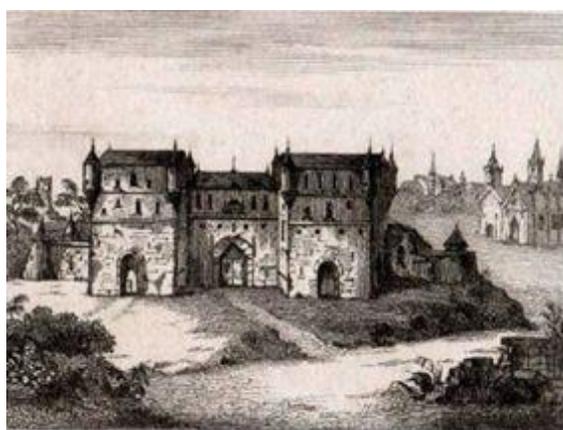
L'expression s'emploie pour traduire le fait d'être en retard ou, comme on dit, "limite limite". La formule est née au XIX^e siècle dans le VI^e arrondissement. En effet, elle sort tout droit de la bouche des architectes de l'École des beaux-arts de Paris. Cependant, il existe deux hypothèses: la première qui suggère qu'au matin de la présentation au jury, l'administration faisait envoyer une charrette pour récolter les travaux lourds, fragiles et volumineux, qui devaient arriver achevés. Certains étudiants n'hésitaient pas à apporter une dernière touche à leur travail alors même que la charrette était en route.

La seconde affirme que les étudiants en architecture qui avaient un travail urgent à faire en matière de dessins, cartons et maquettes demandaient aux livreurs d'emprunter leurs charrettes, installées près de la gare Montparnasse, non loin de l'école.

Aller au diable Vauvert

L'origine de l'expression serait liée au château de Vauvert à Gentilly ou bien à l'abbaye de Vauvert, maison de chartreux située rue d'Enfer à Paris, ou bien encore à un sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Vallée verte, à Vauvert dans le Gard.

Au Moyen Âge, on racontait que des actes blasphématoires y étaient commis au château de Vauvert, également appelé château de Val



Vert, à proximité de Paris. Dans l'esprit populaire, le diable n'était donc jamais bien loin de ce lieu. Saint Louis décida au XIII^e siècle de purifier l'endroit et d'y créer un couvent. À cette époque, "aller au diable Vauvert" voulait dire "s'aventurer dans une dangereuse et longue expédition", car les Parisiens s'en allant vers Vauvert parlaient ainsi pour un long voyage. Dès le XV^e siècle, "au diable" signifiait déjà extrêmement loin, le fait de l'ajouter accentue encore l'idée de distance.

Ce nom était aussi celui d'une abbaye de Chartreux située au sud de Paris, à peu près là où se trouve actuellement le carrefour Denfert-Rochereau. Il faut d'ailleurs reconnaître que, pour aller au diable, la première partie du nom du carrefour n'est pas mal du tout... Cette abbaye aurait été le théâtre de manifestation plus ou moins diaboliques, peut-être orchestrées par les moines eux-mêmes pour que le roi Louis IX leur fasse donation du domaine.

Pour d'autres, c'est la petite ville de Vauvert dans le Gard en Camargue, qui serait à l'origine de l'expression. Située sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, cette importante étape était l'occasion pour les pèlerins d'assister à des saynètes bibliques. Le personnage du diable avait une place importante dans ces spectacles de rue, et de nombreuses personnes venaient de très loin pour y assister. L'expression initiale était d'"aller au diable de Vauvert". Elle aurait ensuite perdu la préposition "de" pour prendre la forme que l'on utilise encore aujourd'hui, tout en conservant cette notion d'éloignement.

Méto, boulot, dodo

C'est une expression inventée en 1968 par Pierre Béarn à partir d'un vers qu'il a écrit et censée représenter le rythme quotidien des Parisiens: "méto" – trajet en métro le matin, "boulot" – journée de travail, "dodo" – retour au domicile et nuit de sommeil. Cette expression, ainsi que le poème, est une critique de la monotonie et la répétition d'un quotidien trop constant et vu sans issue possible. Elle est devenue un des slogans de Mai 68.

Par *Le Figaro*

Devoir 7. Tous les proverbes illustrent à la fois le patrimoine commun des hommes et la diversité de chaque culture. Qu'ils nous fassent rire, nous choquent ou nous laissent perplexes, les proverbes font la richesse des langues. Mémorisez les principaux proverbes français et leur interprétation.

À beau mentir qui vient de loin = celui qui arrive d'un pays lointain ne risque guère d'être démenti s'il raconte des choses fausses.

À chaque jour suffit sa peine = il faut limiter son effort et son ambition à ce qu'il est possible de faire dans la journée.

À cœur vaillant rien d'impossible = avec du courage, on vient à bout de tout.

Aide-toi, le ciel t'aidera = pour mener à bien une entreprise ou pour sortir d'un mauvais pas, il faut d'abord faire soi-même l'effort nécessaire.

À l'œuvre on connaît l'ouvrier = c'est au résultat du travail qu'on juge celui qui l'a fait.

À père avare, enfant prodigue = un défaut, surtout lorsqu'il est très accentué chez une personne, peut déterminer, par réaction, le défaut contraire chez l'un de ses enfants.

Après la pluie, le beau temps = les événements agréables succèdent aux ennuis, la joie à la peine.

À quelque chose malheur est bon = un événement fâcheux peut avoir un côté utile.

À tout péché miséricorde = toute faute peut être pardonnée.

Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois = les personnes moyennement douées paraissent très intelligentes au milieu des gens sots.

Aux grands maux, les grands remèdes = devant des situations graves, il faut prendre des mesures énergiques.

Bien faire et laisser dire = il faut agir selon sa conscience sans écouter les critiques.

Bien mal acquis ne profite jamais = on ne jouit jamais pleinement d'un bien acquis malhonnêtement.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée = il vaut mieux être considéré que fortuné.

Ce que femme veut, Dieu le veut = les femmes arrivent toujours à leurs fins.

C'est en forgeant qu'on devient forgeron = l'habileté s'acquiert par l'exercice répété.

C'est le ton qui fait la chanson = c'est la façon dont sont exprimées les choses qui indique les intentions.

Charbonnier est maître chez soi = chacun est libre dans sa maison d'agir à sa guise.

Chat échaudé craint l'eau froide = on craint même l'apparence de ce qui nous a déjà nui.

Chose promise, chose due = il y a obligation matérielle et morale de tenir la promesse qu'on a faite.

Comme on fait son lit, on se couche = il faut s'attendre à subir les conséquences de ses actes.

Dans le doute, abstiens-toi = ne prends pas parti, ne décide rien si tu n'as pas tous les éléments nécessaires.

Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter = il faut admettre que chaque personne ait ses goûts particuliers et il serait vain d'en discuter.

Fais ce que dois, advienne que pourra = il faut faire son devoir, sans se préoccuper de ce qui peut en advenir.

Goutte à goutte, l'eau use la pierre = avec le temps et par l'effet de petites actions successives accumulées, on vient à bout des entreprises les plus difficiles.

Honni soit qui mal y pense = que la honte soit sur quiconque juge de façon déshonnête un acte accompli dans une intention pure.

Il faut battre le fer quand il est chaud = profiter sans attendre du moment favorable pour agir.

Il faut casser le noyau pour avoir l'amande = on n'obtient rien sans peine.

Il faut toujours garder une poire pour la soif = il faut économiser un peu en prévision des besoins futurs et des mauvais jours.

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois = il ne faut pas chercher à atteindre en même temps deux buts différents.

Il ne faut pas réveiller le chat qui dort = il ne faut pas ranimer une querelle assoupie.

Il ne faut pas se fier à l'eau qui dort = il faut se défier des gens qui ont l'air inoffensif.

Il ne faut pas se fier aux apparences = les apparences sont souvent trompeuses.

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué = il ne faut pas annoncer un succès avant qu'il soit effectif ou tenir une chose pour sienne et en disposer avant de la posséder réellement.

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre = on obtient plus facilement une réponse d'un sourd véritable que d'une personne feignant, par parti pris, de ne rien entendre ou de ne rien comprendre.

Il n'y a pas de fumée sans feu = généralement, un bruit qui court a pour origine un fait réel.

Il n'y a pas de roses sans épines = pas de bonheur sans peine.

Il n'y a que la vérité qui blesse = le fait d'être blessé par les paroles entendues prouve la vérité de celles-ci.

Il n'y a que le premier pas qui coûte = le moins aisé est de commencer quelque chose.

Il y a temps pour tout = chaque chose peut et doit être accomplie à son heure.

La nuit, tous les chats sont gris = dans la confusion d'une foule, les qualités et les défauts individuels peuvent passer inaperçus.

La parole est d'argent, mais le silence est d'or = il vaut mieux se taire que dire des sottises.

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a = il ne faut pas exiger d'autrui plus qu'il ne peut faire ou donner.

L'appétit vient en mangeant = tant qu'on ignore une chose agréable, on s'en passe, mais dès qu'on en a joui, on cherche à en avoir davantage.

L'eau va toujours à la rivière = l'argent va aux riches, ceux-ci ayant plus de moyens que les pauvres pour en gagner.

Le chat parti, les souris dansent = quand le maître est parti, les élèves ou les employés en profitent pour se divertir au lieu de travailler.

Le mieux est l'ennemi du bien = à vouloir trop bien faire, on finit par gâter ce qui, sans être parfait, était acceptable.

L'enfer est pavé de bonnes intentions = rien ne sert d'avoir de bonnes intentions s'il n'en résulte que des conséquences fâcheuses.

Les absents ont toujours tort = on profite de l'absence de quelqu'un pour le critiquer ou agir contre ses intérêts.

Les bons comptes font les bons amis = lorsque les comptes sont réglés exactement, aucune des parties n'est redevable à l'autre et l'amitié ne peut en souffrir.

Les chiens aboient, la caravane passe = lorsqu'on est sûr d'être dans la bonne voie, il ne faut pas se soucier des critiques.

Les conseillers ne sont pas les payeurs = ce ne sont pas les donneurs d'avis qui encourent les risques qu'ils conseillent de prendre.

Les cordonniers sont les plus mal chaussés = on ne pense pas toujours à tirer avantage des choses qui sont à notre portée.

Les loups ne se mangent pas entre eux = les personnes appartenant à une même catégorie ne se font pas de mal mutuellement.

Les murs ont des oreilles = il faut être circonspect dans ce qu'on dit, car on peut être écouté sans s'en douter.

Les petits ruisseaux font les grandes rivières = en accumulant des petits bénéfices, on parvient à s'enrichir.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a = à vouloir paraître plus spirituel qu'on ne l'est, on finit par donner l'impression de manquer réellement d'esprit.

Le temps, c'est de l'argent = on s'enrichit à bien mettre le temps à profit.

Le soleil luit pour tout le monde = chacun a droit aux choses que la nature a départies à tous.

Le temps perdu ne se rattrape jamais = rien ne peut suppléer aux retards qu'entraînent les pertes de temps par négligence.

L'habit ne fait pas le moine = ce n'est pas sur les apparences extérieures qu'on doit juger les gens.

L'habitude est une seconde nature = une seconde nature se substitue à notre nature originelle sous l'influence de nos habitudes.

L'homme est un loup pour l'homme = le pire ennemi de l'homme est l'homme lui-même.

L'occasion fait le larron = on est enclin à profiter de certaines occasions, même si elles ne sont pas toujours très honnêtes.

Loin des yeux, loin du cœur = l'absence altère souvent l'amitié, la fidélité.

Mieux vaut tard que jamais = lorsque le bien est en jeu, il est préférable d'agir avec retard que de ne pas agir.

Nécessité fait loi = la nécessité dicte impérativement la conduite des personnes qui se trouvent dans l'extrême besoin ou en péril, dût cette conduite être contraire aux convenances ou aux lois.

Nul n'est prophète en son pays = dans les milieux où l'on est connu familièrement, on ne passe pas facilement pour un être exceptionnel.

On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs = on n'arrive pas au terme d'une entreprise difficile sans consentir des sacrifices ou se résigner à des pertes.

On ne peut être à la fois au four et au moulin = on ne saurait bien faire deux choses à la fois.

On ne prend pas les mouches avec du vinaigre = ce n'est pas en brutalisant les gens qu'on arrive à les convaincre.

On ne prête qu'aux riches = (au sens propre) les riches trouvent plus facilement que les pauvres de l'argent à emprunter; (au sens figuré) on attribue volontiers des succès à ceux qui ont l'habitude d'en remporter.

On récolte ce qu'on a semé = nous supportons les conséquences de nos actes.

Pas de plaisir sans peine = tout plaisir est le fruit d'un effort parfois pénible.

Passé la fête, adieu le saint = on oublie vite un bienfaiteur dès qu'on n'a plus besoin de lui.

Pauvreté n'est pas vice = il n'est pas honteux d'être pauvre.

Petit à petit, l'oiseau fait son nid = peu à peu, par la persévérance, on vient à bout de l'œuvre entreprise.

Petite pluie abat grand vent = il suffit parfois de peu de choses pour calmer une grande colère.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse = celui qui change souvent de profession ne s'enrichit pas.

Plus fait douceur que violence = on obtient davantage par la douceur que par la violence.

Pour un clou, Martin perdit son âne = il arrive qu'une petite chose fasse échouer une affaire importante.

Promettre et tenir font deux = il est beaucoup plus difficile de remplir un engagement que de le prendre.

Prudence est mère de sûreté = les personnes prudentes évitent les dangers.

Quand le vin est tiré, il faut le boire = il faut accepter les situations, même mauvaises, dans lesquelles on s'est mis.

Qui casse les verres les paie = celui qui cause un dommage doit le réparer.

Qui dort dîne = le sommeil peut tenir lieu de repas.

Qui ne risque rien n'a rien = la réussite ne s'obtient pas sans quelque risque.

Qui paie ses dettes s'enrichit = celui qui paie ses dettes augmente son crédit.

Qui peut le plus peut le moins = celui qui est capable de faire une chose difficile peut en faire une qui l'est moins.

Qui sème le vent récolte la tempête = celui qui favorise le désordre doit s'attendre à souffrir à son tour des mêmes inconvénients multipliés.

Qui se ressemble s'assemble = ceux qui ont les mêmes traits de caractère se recherchent.

Qui s'excuse s'accuse = celui qui cherche à se justifier d'une action avant d'être accusé d'avoir mal fait agit comme s'il se reconnaissait coupable.

Qui va à la chasse perd sa place = quand on quitte sa place, on peut s'attendre à y trouver quelqu'un d'autre à son retour.

Qui veut voyager loin ménage sa monture = on doit ménager ses moyens d'action pour les faire durer aussi longtemps qu'ils sont nécessaires.

Qui veut la fin veut les moyens = qui veut absolument arriver à un résultat ne doit pas hésiter quant au choix des moyens.

Qui vole un œuf vole un bœuf = celui qui est capable de voler une petite chose est capable d'en voler une de bien plus grande valeur.

Rira bien qui rira le dernier = celui qui se moque de quelqu'un risque d'être tourné en ridicule à son tour par sa victime.

Tel père, tel fils = le fils est comme le père, il a les mêmes qualités ou les mêmes défauts.

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera = un jour peut être bon, le lendemain mauvais.

Tous les chemins mènent à Rome = on peut atteindre un même but par de nombreux moyens.

Tous les goûts sont dans la nature = il faut admettre que chaque personne ait ses goûts particuliers et il serait vain d'en discuter.

Tout ce qui brille n'est pas or = il ne faut pas se fier aux apparences.

Toute médaille a son revers = il n'est pas de situation apparemment favorable qui ne présente quelque inconvénient.

Tout est bien qui finit bien = lorsqu'une chose arrive à bonne fin, on oublie tout le mal qu'on s'est donné et les déceptions qu'on a éprouvées à son sujet.

Tout vient à point à qui sait attendre = toute chose vient au moment voulu pour qui sait être patient.

Un clou chasse l'autre = les nouvelles préoccupations s'installent à la place des anciennes et font oublier celles-ci. Se dit également des distractions, des goûts, des modes, des idées, etc.

Une fois n'est pas coutume, se dit en manière d'excuse pour une faute ou un petit excès qu'on ne commet pas d'habitude.

Une hirondelle ne fait pas le printemps = un fait isolé ne permet pas de tirer une conclusion générale.

Un homme averti en vaut deux = on se tient bien mieux sur ses gardes lorsqu'on est prévenu des dangers qui menacent.

Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès = il en coûte moins cher de s'arranger à l'amiable que de plaider, si bonne que soit l'issue du procès.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras = la possession effective d'une chose vaut mieux que la simple promesse d'une chose de plus grande valeur.

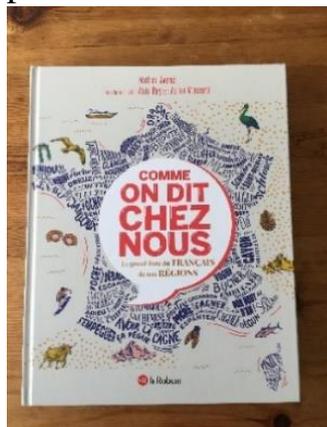
Ventre affamé n'a pas d'oreilles = il est inutile de tenter de moraliser les gens qui manquent du nécessaire.

Devoir 8. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Précisez la différence entre une langue régionale, un dialecte, un patois et une langue non-territoriale.
2. C'est un fait: il n'y a aujourd'hui presque plus de locuteurs natifs de langues régionales qui ont appris une langue sur les genoux de leur mère. Pourquoi?
3. À l'inverse, on parle d'un vrai retour en force des régionalismes en France. Pourquoi?
4. Êtes-vous d'accord que parler une langue régionale c'est aussi une façon de préserver son histoire? Argumentez votre avis.
5. "Pour avoir un territoire uni, il faut une langue unique". Commentez cette idée.

Mathieu Avanzi: "Les régionalismes sont une façon de réaffirmer une identité nationale"

C'est une invitation au voyage, qui depuis les "*soleils mouillés*" et les "*ciels brouillés*" de Baudelaire, n'a rien perdu de sa poésie. Les langues régionales nous emmènent en balade sitôt qu'on les entend prononcer. Il suffit d'un mot, "gauger",



pour fouler le pavé blanc de Dijon et

d'un autre, "cagole", pour se retrouver sur le port de Marseille. Cette richesse des Français, Mathieu Avanzi, linguiste et maître de conférences à Sorbonne Université, la célèbre dans un grand livre intitulé *Comme on dit chez nous* (Le Robert). L'ouvrage dresse l'atlas des parlers locaux d'aujourd'hui et d'hier à travers une myriade de cartes, analyses linguistiques. Un tour de France passionnant qui nous rappelle la place des dialectes dans notre patrimoine.



LE FIGARO. – Dans l'introduction de votre livre, Alain Rey explique que les régions linguistiques de France ne correspondent pas à celles qui ont été découpées par l'administration. Comment avez-vous donc procédé pour réaliser vos cartes?

Mathieu AVANZI. – Lors de la création de ce livre, on avait prévu de procéder à un découpage en grandes régions administratives, mais Alain Rey a rappelé, avec raison, que les régions administratives actuelles ne correspondent pas à des aires linguistiques et historiques pertinentes linguistiquement. On range dans la région Rhône-Alpes-Auvergne plusieurs anciennes provinces (Savoie, Dauphiné, Lyonnais, Stéphanois, etc.) qui ne partagent pas forcément les mêmes particularismes en français. À l'inverse, isoler la Normandie du Poitou n'est pas forcément toujours pertinent du point de vue linguistique (les deux régions partageant de nombreux traits communs). Nous avons donc choisi de ne pas suivre un découpage régional.

Quel mot est-il préférable d'employer: dialecte, patois ou langue régionale?

Le mot patois désigne un système linguistique propre aux locuteurs d'un village. Le mot dialecte désigne un ensemble de systèmes linguistiques parlés dans plusieurs villages adjacents. De ce point de vue, la différence entre le patois et le dialecte est numérique, et repose sur le nombre de locuteurs. Quant à la notion de langue régionale, on l'emploie pour désigner des systèmes linguistiques disposant d'un patrimoine littéraire et culturel, qui sont enseignés à l'école (un célèbre linguiste disait qu'une langue c'est un dialecte avec une armée): c'est le cas de l'occitan, du breton, de l'alsacien, etc.



Parle-t-on tous une certaine forme de langue régionale?

D'une certaine façon, oui. On parle tous une langue qui a des colorations, des teintes en fonction des régions d'où l'on est originaire.

La propriété de la variété de français de l'Île-de-France, c'est qu'elle a une teinte régionale en creux, en négatif: on y parle un français sans marques propres (i.e. qu'on ne retrouve que dans cette région et pas ailleurs).

Comment expliquer cette variété de français?

Dans certaines régions, le français a été importé et a remplacé des systèmes linguistiques en place qui jouent le rôle de substrats. D'un bout à l'autre de la France, ces "couches en-dessous" ne sont pas les mêmes. De fait, quand le français a commencé à être parlé en Gascogne, en Savoie ou dans le Nord-Pas-de-Calais, il s'est teinté des spécificités des substrats que constituaient les dialectes locaux. Dans certaines régions, comme dans les Pays-de-la-Loire, les dialectes étaient proches de la langue qu'on parlait à Paris. De fait donc et compte-tenu de ces similarités, le français parlé dans ces régions est resté très proche du français standard. De plus le français ne s'est pas exporté à la même vitesse et au même moment en fonction des régions. Enfin, certaines villes ont conservé une identité très forte, et les locuteurs continuent d'y utiliser les régionalismes comme des marqueurs d'identité. Parler de "chocolatine" à Toulouse, c'est revendiquer sa région. Cette réaffirmation se constate

de plus en plus avec les réseaux sociaux. Il y a un vrai retour en force des régionalismes en France.

Si les régionalismes connaissent "un vrai retour en force", est-il vrai de dire que langues régionales disparaissent?

Il est toujours délicat de dire qu'une langue disparaît, mais c'est un fait: il n'y a aujourd'hui presque plus de locuteurs natifs de langues régionales (i.e. de locuteurs qui ont appris la langue régionale sur les genoux de leur mère). À l'inverse, les régionalismes prennent le relais comme une volonté de réaffirmer une identité nationale. Durant la Coupe d'Europe, Lyon était en demi-finale, sur les réseaux sociaux, on pouvait lire le hashtag #yachermoy, ce qui voulait dire "y a grave moyen", qu'on parvienne en finale. L'utilisation de cher pour marquer l'intensité est un régionalisme typique de la ville de Lyon. Il n'a pas eu d'avenir par la suite puisque Lyon a perdu, mais Adidas avait retweeté le hashtag. Cela ne m'étonnerait pas maintenant de retrouver prochainement le régionalisme dans des campagnes de pub...

Parler une langue régionale est-ce aussi une façon de préserver son histoire?

Parler une langue régionale, c'est d'une certaine façon continuer un usage ancestral. Vouloir faire perdurer ces langues, c'est vouloir préserver son l'histoire. Cela sous-entend un devoir patrimonial et un devoir de mémoire envers sa langue. Les Français sont très attachés à leur histoire, cela se traduit par la préservation de ces langues régionales. Cependant, comme le français, les dialectes ont évolué avec le temps, notamment au contact du français. L'occitan que l'on parlait il y a 50 ans n'est pas le même que celui qu'on parle aujourd'hui.

Alors pourquoi ont-elles quasiment disparu?

Le premier coup dans l'aile à ces langues régionales date de la création de l'Académie française, en 1635, qui a fait du français la langue noble, celle du roi et de sa cour. Cela a donc relégué les dialectes au-delà du centre du pouvoir. Mais ce n'est pas l'Académie qui a engendré la disparition des langues régionales. On aurait très bien pu vivre – comme c'est le cas en Allemagne, en Italie – avec une langue standard et des dialectes à côté. Mais il y a eu la Révolution française, et la chute des provinces. On pensait alors que pour uniformiser le territoire, il fallait que tout le monde parle français. "Pour avoir un territoire uni, il faut une langue unique", c'est ainsi qu'on le disait. Mais le fait d'enseigner une langue standard et le fait de parler une langue régionale à la maison, ne devait pas empêcher les dialectes d'exister. C'est avec l'instauration des lois Jules Ferry à partir de 1880 que tout a vraiment commencé. On a obligé les petits Français à parler le français à l'école, et on leur a interdit de parler leur dialecte dans son enceinte. Cela étant, le patois était utile au sein du village, lorsqu'il fallait aller au lavoir, lorsqu'il y avait des travaux à faire, etc. La vie se faisait à l'intérieur du village donc on parlait la langue du village. Et puis, il y a eu l'industrialisation, la Première et la Seconde Guerres. Il y avait un besoin d'unité nationale sur le front comme à l'arrière, alors que les femmes commençaient à travailler. Si l'on venait du Sud-ouest, et qu'on devait rejoindre Verdun, on ne pouvait décemment pas parler son occitan. Il fallait une langue commune. Et puis, le

mouvement s'est accéléré et comme rien n'a été fait pour la survie de ces langues, elles ont fini par disparaître car elles n'étaient plus nécessaires dans la vie de tous les jours. Aujourd'hui, on essaye de les faire revivre mais elles ne seront plus jamais aussi utiles qu'auparavant.

Votre livre est-il donc un plaidoyer pour leur sauvegarde?

Je voudrais montrer avec ce livre que la langue française est plurielle, que derrière cette notion d'unité du français, il y a des particularismes dont beaucoup viennent des dialectes et des anciennes formes de français. Ce livre donne de la place à des mots qui n'en ont pas toujours dans les dictionnaires français. Ils en intègrent mais ils ne pourront jamais tous les mettre, car il n'y a pas assez de place. Il y a donc une volonté de sauvegarde, de patrimoine, d'archives, c'est vrai, mais aussi encyclopédique pour montrer la spécificité des régions, notamment tout ce qui touche à la gastronomie. Ces mots régionaux reflètent des réalités locales, qui font partie du paysage français.

S'il n'y a pas une langue mais plusieurs langues françaises, cela implique une certaine verticalité. Y a-t-il un meilleur français qu'un autre?

Il y a un seul français avec des déclinaisons régionales. Y a-t-il une langue meilleure qu'une autre? Dans un sens, oui, car dans certaines situations, on a besoin d'un français standard. Il y a des standards à l'écrit comme à l'oral, car on associe certains stéréotypes aux accents comme aux mots régionaux. Si l'on se trouve dans un village avec des paysans qui ont l'habitude de parler entre eux, le meilleur français, c'est celui qu'ils parlent, le français local. En revanche, si l'on se rend à un entretien à la Sorbonne, on s'attend à ce que l'on ait un français dépourvu d'accent et articulé selon les règles de l'Académie. A priori, on ne devrait pas être stigmatisé, mais il y aura des attentes. Ce français est associé à un certain niveau d'études et un certain milieu social. Il y a donc des situations qui font que l'on parle un meilleur français plutôt qu'un autre.

Chocolatine, pinzutu, gaugé, spritz... Comment avez-vous fait pour recenser les régionalismes préférés des Français?



Pour voir quels étaient les régionalismes préférés, nous avons établi une liste des mots les plus fréquents sur internet puis l'on a demandé aux gens quels étaient selon eux les mots les plus représentatifs de leurs régions. Il y a eu "bouiner", qui veut dire "ne rien faire, faire du mauvais travail", "pinzutu", c'est-à-dire "celui qui parle pointu, le touriste, le Français du Continent" dans la langue corse, mais aussi la fameuse "chocolatine", très présente dans le Sud-Ouest. Que faut-il préférer entre "pain au chocolat" ou "chocolatine"? Tout est relatif! Si l'on se situe à

Toulouse, il sera préférable d'employer ce mot-ci. Si l'on est à Paris, on aura tendance à parler de "pain au chocolat". Les deux mots seraient apparus en même temps, c'est

pour cela qu'on a du mal à tracer leur origine et leur date précisément. Ils se disputent toujours leur nom dans les boulangeries. Mais disons tout de même que "pain au chocolat" est la formule la plus répandue aujourd'hui...

On le constate dans votre livre, nombre de mots "français" viennent d'anciennes langues régionales.

Lorsque des mots régionaux ont servi à décrire des réalités qui n'existaient pas ailleurs, on a décidé de les utiliser. Le mot "cagnard", par exemple, qui vient du sud de la France, s'est dérégionalisé parce qu'il permettait de décrire ce que le français ne savait pas dire. Mais comment sont-ils passés dans la langue? On ne le sait pas vraiment. Encore une fois, il nous manque des données. Mais nombre de régionalismes se sont implantés dans le français. Je pense que le terme "cagole", issu de Marseille, finira par être intégré dans les dictionnaires sans qu'il soit précisé qu'il s'agisse d'un régionalisme dans quelques années. C'est une forme de victoire, si l'on peut le dire ainsi. Avant d'employer le mot "abeille", qui est un régionalisme, on parlait de "mouche à miel" en français. On l'a oublié mais connaître la vie des mots nous rappelle que les origines de la langue française ne sont pas uniquement parisiennes. La langue française, à ses sources, n'est absolument pas centralisée.

On le constate aussi, les langues régionales se lisent dans la toponymie...

On trouve nombre de traces des langues régionales dans le nom des villes françaises. "Ac", par exemple, est la forme qu'a pris le suffixe latin dans certaines régions du quart sud-ouest de la France. Pensons à Aurillac. Aurellacum, signifie littéralement "domaine d'Aurélien". Il a évolué à travers les siècles pour donner "Orly" en région parisienne, mais il est resté "Aurillac" dans le Sud. C'est le même mot mais avec un destin différent. C'est le cas aussi des "z" et des "x" qui dans certains toponymes ont pu être utilisés pour transcrire une accentuation dialectale. Le "z" signale que l'accent se met sur l'avant-dernière syllabe, le "x" qu'il se met sur la dernière syllabe. Cela permettait aux locuteurs d'écrire le nom de leur localité en francoprovençal.

On ne parle pas de la même façon selon que l'on se situe au nord ou au sud de la France. Est-ce à dire que l'on a tous un accent?

Oui, l'accent est toujours dans la bouche et dans l'oreille de l'autre. Par accent, on entend une façon de prononcer qui est différente de la sienne ou d'une autre, tout est donc relatif. Si l'on se place à Paris, on dira que l'accent qu'on entend à la télévision est neutre et on considérera ainsi que tous ceux qui parlent différemment ont un accent. Si l'on se place dans le sud de la France, on dira que le ministre Jean Castex n'a pas d'accent.



L'accent du périphérique est-il un accent régional?

Si l'on prend les cartes de régionalismes au sens d'un usage propre à une région, ce ne sont pas des régionalismes car on trouve les mots des banlieues dans toutes les

régions de France. Il s'agit plutôt d'une répartition sociale que régionale. Ces mots naissent certes souvent à Paris mais ils se diffusent partout. L'accent banlieue se retrouve de Toulouse à Grenoble. La distinction se lit ici entre centre et périphérie et moins entre la nation et la région. Mais je ne sais pas s'il existe encore aujourd'hui. Dans les années 1990, l'accent s'entendait, mais il me semble que la banlieue a perdu son accent.

Que disent finalement ces régionalismes de notre rapport à la langue?

Il y a encore une certaine identité française plurielle. Les régions, telles qu'on les a connues, sont encore là. Elles n'ont pas disparu malgré l'uniformisation et la dérégionalisation de la France. Il y a un patrimoine qui résiste et qui n'est pas près de disparaître.

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 9. On ne parle pas de la même façon selon que l'on se situe au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest de la France. Retenez quelques mots et expressions qui changent d'une région à l'autre.

Il est un proverbe qui dit que "lorsqu'on sort de chez soi, on s'enquiert de la route et quand on entre dans une région, on s'enquiert des coutumes". À chaque territoire son paysage. Les falaises normandes, les baies bretonnes, les forêts landaises, les massifs du Jura ou des Vosges, les champs de lavande de Provence... C'est naturellement qu'apparaissent des particularités linguistiques, variant selon le terroir duquel elles sont nées.

En Alsace, on aime à parler de "France de l'intérieur" pour caractériser "le reste de la France". En Corse, on désigne le "Français du continent" comme le "Gaulois", tandis qu'en Poitou-Charentes, on ne s'embarrasse pas d'images pour qualifier l'Hexagone de "Continent".



Dans la région Centre, on peut très bien dire "bonsoir" à tout moment de la journée; en Provence, "adiou" peut s'employer comme un équivalent de "adieu" et "bonjour"; en Normandie "boujou" est un synonyme de "salut"; et du côté d'Angers, le mot "topette" peut être une autre façon de dire "salut", "au revoir".

Quoi de mieux donc, pour incarner la diversité des parlers de l'Hexagone, que la nourriture. C'est ainsi que l'on retrouve des formules "qui passent crème", comme disent les Franciliens, de la tête aux pieds du pays.

En Auvergne, quand on est adulte, on ne prend pas un quatre-heures, mais "un dix heures" pour le casse-croûte du milieu de la matinée. En Champagne, lorsque l'on

mange sans grand appétit, on dit que l'on "*béquille*". Mais quand c'est trop bon ou "*gavé bon*", comme on dit en Aquitaine, et que l'on dévore tout, on lance dans le parler breton: "*Tu manges comme une gouelle*." Le mot vient du goéland et décrit l'animal à l'appétit insatiable. Attention toutefois à ne pas trop se goinfrer. Car alors, on risquerait de "*poser une peau de renard*", c'est-à-dire, vomir, comme on dit en Bourgogne. Et puis, si l'on continuait de tout engloutir, on finirait par "*avoir du späck*", littéralement "avoir de la graisse" en alsacien.

"*Le trou du dimanche*", voilà une formule étonnante qui, dans l'Est, s'emploie avec le verbe "avalier": "*avalier par le trou du dimanche*". Peut-être l'aurez-vous compris, l'expression signifie "avalier de travers". Dans le Sud-Ouest, on peut croiser le verbe "*s'escaner*", "*s'entrucher*" en Champagne, "*s'enjoquer*" en Pays-de-Savoie ou encore, "*s'engouiller*" en Mayenne.

Plus typique encore, est la formule "*être nareux*" qui caractérise "quiconque éprouvant une certaine répugnance à boire dans le verre de quelqu'un d'autre, ou qui ressent du dégoût si l'on touche à sa nourriture", "une personne difficile en matière de nourriture, délicate, exigeante". Le Trésor de la langue française explique que le terme est "dérivé à l'aide du suffixe *-eux*, d'un type *nar* comme *narines*, *nez*". Une personne "*nareuse*" se dit en Champagne-Ardenne, dans l'Aisne et en Lorraine. En Auvergne, on dit de cette personne qu'elle est "*régrétive*".

"*Avoir t'chi mangé*". Non, cette expression ne vient pas du Nord de la France mais de l'Isère, du français de Grenoble et de sa banlieue. "Avoir t'chi + verbe au participe passé" équivaut à "avoir rien + verbe au participe passé". Exemple: "*J'ai t'chi bu*" donne "j'ai rien bu". Aussi peut-on entendre "*que t'chi*" qui signifie "rien du tout".

Exemple: "*J'ai mangé que t'chi*".

Si une majorité des Français dégustent des "*pains aux raisins*", les Lorrains de leur côté savourent "*un escargot*", les Alsaciens "*une Schnëcke*" et les Bretons... "*une alsacienne*". Sans oublier les "*pintes*" et "*grandes bières*" baptisées "*sérieux*" dans le Centre-Est, "*baron*" en Normandie, "*véritable*" dans le Vaucluse et "*cinquante*" en Belgique. Si en Vendée, une "*gâche*" est une brioche, dans la région de Lyon, ce mot désigne une "place". Par exemple, à l'école, un camarade peut demander à un autre de

lui "*garder une gâche*" à côté de lui.

On l'a compris, on ne badine pas avec la nourriture en France. D'ailleurs, quand quelque chose ne va pas dans le parler jeune du Centre, on peut dire "*c'est chips*", comprenez "ça craint". En Provence, lorsqu'on a des problèmes, on ne se retrouve pas



de beaux draps mais "*dans un brave pastis*". Et quand il n'y a plus d'espoir et que la fin est arrivée, on dit d'une personne qui est morte "*qu'elle boit le beaujolais par la racine*".

Vous connaissez sans doute l'expression "On n'est pas sorti de l'auberge!". Sachez que dans l'Ouest de la France, on dit "*On n'est pas rendu (à Loches)*". Aussi, l'expression "*être rendu*" peut s'entendre dans d'autres contextes comme "*J'en suis rendu à la moitié de mon livre*" (comprendre: "je suis arrivé à la moitié de mon livre").

Après une longue journée de boulot, on rentre enfin. Dans l'Ouest de la France, on dirait qu'on "*débauche*" au sens de "sortir du travail". C'est donc tout logiquement que le verbe "*embaucher*" prend aussi le sens de "commencer le travail". À noter qu'à l'origine, *débaucher* signifie "entraîner (une personne) à rompre ses engagements, à manquer à son devoir", note Le Trésor de la langue française.

"Flemmarder", "glander", "glandouiller" ou encore, "bayer aux corneilles"... Nombreux sont les termes et expressions décrivant ce si agréable état de léthargie. En Aquitaine, être paresseux, peut se traduire par le fait d'"avoir la cagne"; la "cagne" venant de l'occitan *canha*, "chienne". En Bretagne, en Pays de la Loire et en Normandie, il existe un autre verbe: "*bouiner*" et sa variante "*bouéner*", qui signifie "ne rien faire de sérieux, ne pas avancer dans son travail". Dans le français méridional, on pourrait aussi parler d'une personne "*ensuquée*" pour décrire le fait qu'elle est engourdie, fatiguée. Dans les parlers occitans, le verbe *ensucá* signifie "assommer, frapper sur la tête". On emploie plus largement cet adjectif pour parler d'une personne qui a "reçu un choc, qui est longue à la détente".



Dans le Nord-Pas-de-Calais, si on "*passé la wassingue*", cela signifie qu'on passe la serpillère; le terme "*wassingue*", emprunté au flamand *wassching*, "action de laver". On dira passer la "*panosse*" dans l'est de la région Rhône-Alpes et passer la "*toile*" en Basse-Normandie.

Lorsqu'on se fait rouler de coups, on se prend une "dérueillée", une "torgnole", une "raclée". Dans l'Est, on parle d'une "*schlaguée*". Passé en français par l'intermédiaire des dialectes alémaniques, le verbe "*schlaguer*" signifie "battre, taper", de l'allemand *schlagen*. Un autre verbe surprenant est "*rouméquer*" qui s'entend surtout dans la partie orientale du Midi. Synonyme de "ruminer" ou de "bougonner", il est employé pour exprimer le fait de se plaindre tout en marmonnant dans sa barbe. À noter que le terme est entré dans l'édition 2017 du *Petit Larousse*.

Dans les Hauts-de-France, on demande un "*crayon de bois*", en Franche-Comté, un "*crayon gris*", en Basse Normandie, en Ile-de-France et en Bretagne, un "*crayon à papier*" et dans l'Est, un "*crayon de papier*". D'ailleurs, l'Académie française accepte toutes ses versions!



En Bretagne, on fait ses courses avec des "pochons", dans le Sud-Ouest avec des "poches", dans le Sud-Est et dans le Nord avec un "sachet", mais avec des "cornets" en Franche-Comté, en Savoie et en Lorraine.

Dans l'Ouest de la France on trouve la "pantoufle charentaise" là où le reste de la France parle de "chausson". Enfin, presque. Dans le Grand Est, on entend "schlappé" pour parler de cette chaussure. On le constate aisément que le français n'a rien de monolithique.



Si en Normandie la pomme de pin se dit une "sapinette", on dira une "cocotte" dans la région des Vosges et une "pigne" dans le Sud de la France. Et dans le Pays Aquitain, il existe un mot spécial pour désigner le tapis d'aiguilles de pin sèches de la forêt des Landes – une "garbaye", du gascon, "garbalha".



De la même façon que la cuisine tient une place essentielle dans les salons, la météo fait toujours son entrée dans les assiettes, le ciel est un élément de discussion essentiel. En Auvergne, il est courant d'entendre la formulation "ça fait quel temps?". Reste à espérer que ce n'est pas "ventonge", un ouragan, un

tourbillon de neige, ou "essir" ("ecyre"), tempête de neige, quand la neige chassée en tourbillons épais, aveugle le voyageur qui, quel que soit sa connaissance des lieux, ne peut plus reconnaître sa route, s'égarer, et une fois désorienté, s'arrête et finit par se laisser engourdir par le froid.

Il "pleut des cordes" à Paris quand il "rousine" dans la Sarthe et "roille" en Franche-Comté. Et si vous allez faire un tour dans l'ex-région Pas-de-Calais, peut-être entendrez-vous le verbe "dracher". Autrement dit, "pleuvoir à verse". Il existe également un substantif: la "drache" qui signifie "averse, pluie soudaine et abondante", le mot vient du néerlandais *draschen*, de même sens, et fut emprunté au XX^e siècle. En Aquitaine, si le temps est le même, on parlera toutefois d'"abats d'eau". Et en Bretagne? Pour répondre aux clichés des touristes, on dit "qu'il ne pleut que sur les cons". Enfin, en Bourgogne, si l'on vient de se faire tremper par une "rabasse" (une averse), on pourra lancer: "Je suis complètement gaugé!", c'est-à-dire "je suis complètement trempé". En Franche-Comté, dans le sud de la Bourgogne en ce moment, on peut dire "je me suis pris une rabasse". Comprendre: "une forte pluie, violente et bruyante". Cette forte pluie peut être accompagnée d'une "éloise", le mot toujours vivant dans les parlers de Saintonge (ancien nom de la Charente-Maritime) et du Poitou désignant un éclair, issu du latin *elucere* "luire, briller, éclairer", de *lux*, "lumière".

En France la pluie est une grande source d'images et laisse deviner d'étranges représentations du monde: on dit "il pleut des crapauds et des chats" en Alsace, "il pleut des curés" dans le Berry, "il pleut des dents de herse" en Franche-Comté, "il pleut des capélans (des curés) et des belles-mères" ou "il pleut des pressoirs de moulin" en

Provence, *"il pleut des chats pourris"* en Picardie, *"il pleut des marteaux"* ou *"des fourches"* en Bretagne. Et dans le Languedoc, quand il pleut légèrement il tombe des *"rabanelles"* (des châtaignes grillées), ou bien des *"jambes d'âne"*.

Attention tout de même aux aléas du français! En Franche-Comté, l'expression *"avoir meilleur temps"* n'a rien à voir avec la météo. La formule signifie "avoir intérêt à" ou "faire mieux de". De la même façon, *"faire la neige"* en Lorraine, ne décrit pas un temps d'hiver mais "l'excitation d'une personne comparable à celle des enfants aux premiers flocons".

Notons enfin quelques mots-valises bien sympathiques (et pratiques!). En Champagne-Ardenne, on peut utiliser la jolie locution *"piam piam"* pour dire que quelque chose va tranquillement, doucement. Exemple: *"La vie s'écoule piam piam."* En Alsace, on peut lancer des *"hopla"* à la place de "allez", "on y va", "c'est parti", voire "pardon" ou "oups". En Corse, le mot *"babin"* peut servir de ponctuation pour exprimer l'étonnement. Exemple: *"Babin, comme il y va lui!"* En Aquitaine, on a une expression pour éviter le très retors "ok". On peut dire *"allé pareil"*. Dans le Centre, on n'est pas avare de mots, mais on aime bien la concision. Ainsi, on peut terminer ses phrases par *"epipapu"* à la place de "et puis pas plus", quand on n'a plus rien à ajouter. De quoi *"bader"* – enfin, "rester bouche bée", comme on dit en Aquitaine – devant toutes ces nuances des parlers français!

Alors n'hésitons plus! *"Y'a qu'à faire"*, comme on dit en Auvergne.

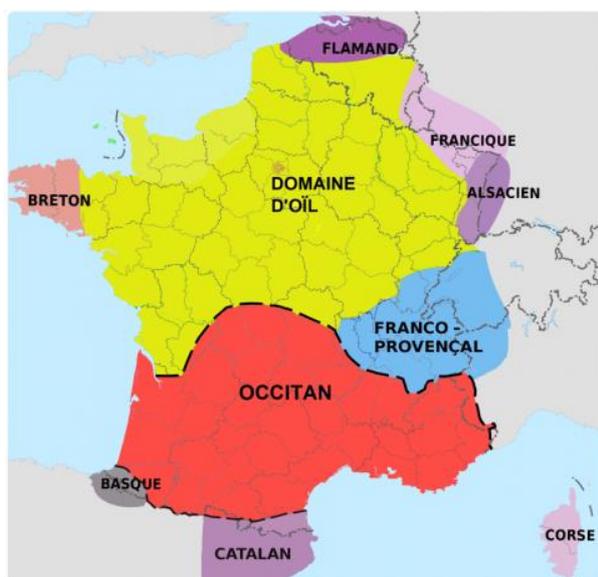
Par *Le figaro.fr*



Devoir 10. On dit qu'il y a autant de parlers français que de fromages français. Chaque région de France a le chic pour créer ses mots et expressions imagées. Retenez-en quelques-uns.

Auvergnat, breton, alsacien, provençal, savoyard... Quel français parle-t-on?

Historiquement, il faut se souvenir que le français, sous sa forme codifiée et normée, née dans les milieux savants à la fin du Moyen Âge, ne s'est pas imposé à la même époque sur l'ensemble du territoire. Le français ne supplantera définitivement les parlers locaux qu'après la Seconde Guerre mondiale! Comme les langues sont des systèmes vivants, chacune des régions où le français s'est implanté a connu des évolutions qui lui sont propres, qu'il s'agisse de la création de mots nouveaux ou du maintien de mots anciens.



Ainsi, le français est une langue aux multiples visages. Il se décline en une foule de dialectes, qui façonnent l'identité du pays. Chacune des régions a le chic pour créer des expressions imagées. Par exemple, une étrange expression que seuls les habitants de Bourgogne reconnaîtront est "*souffler les pois*". Elle signifie "dormir bruyamment, la bouche ouverte et en expirant profondément".

La formule lyonnaise "*avoir la ronfle*" employée pour parler de quelqu'un de pénible, qui grogne et qui rouspète sans cesse. Une autre expression lyonnaise, "*à*

la borniquette", signifie "dans la pénombre".

En Franche-Comté, *le fruitier* est celui qui fabrique des fromages. En effet, le "fruit", du latin *fructus*, au sens concret, englobe les produits qui viennent de la terre, des arbres, mais également des animaux.

À l'Ouest de la France, en Lorraine ou dans la Champagne on entend la formule un "*saute-aux-prunes*" pour désigner une personne de grande taille. En Savoie, "*se marier en bouc*" veut dire vivre dans la famille de sa femme. L'expression aurait pour origine le dicton "On conduit la vache au taureau, mais le bouc à la chèvre".

Il fut un temps où les mineurs de Lorraine et du Nord touchaient leur salaire tous les quinze jours et, bien sûr, en liquide. Certains se faisaient voler leur paie ou pis, de la perdre ou de la boire. Ainsi, est apparue l'expression "*avoir perdu sa quinzaine*" qui signifie "avoir un visage triste".

Crébillonner, voilà un verbe très, très, très localisé. On le trouve à Nantes. Il signifie "traîner en faisant ses courses, flâner en faisant les vitrines". D'où vient-il? Il faut savoir que la rue Crébillon est l'une des principales artères du centre-ville historique de Nantes. La fameuse rue est connue pour ses commerces de vêtements et boutiques de luxe. Quant à celui qui porte son nom, il était un dramaturge français du XVIII^e siècle, membre de l'Académie française et connu pour ses ouvrages quelque peu libertins.



L'alsacien regorge d'expressions truculentes

L'alsacien recouvre un patrimoine culturel et linguistique qui s'est formé aux confins des frontières françaises, allemandes, et alsaciennes. Cette langue régionale est née après l'arrivée des Alamans et des Francs, "deux peuples qui ont envahi l'Alsace au V^e siècle", lit-on sur la Base Numérique du Patrimoine d'Alsace. Leur installation dans la région "entraîne la disparition de la langue gallo-romaine, sauf pour quelques toponymes ou hydronymes", explique l'Office pour la Langue et les

Cultures d'Alsace et de Moselle, au profit de l'alémanique et du francique. Le terme *alsacien* n'est d'ailleurs apparu en France qu'à partir de 1870, lors du "rattachement de l'Alsace à l'empire allemand".



Un Alsacien quand il dit "*salü bisàmme*" sous-entend "salut tout le monde!". *Les kneckes* sont les enfants, les gamins, *une züppele* est une mademoiselle, *une rätsch* est une madame, *un küeche* signifie un gâteau. Quand quelqu'un est *schlass*, il est fatigué. Donc, il peut "*aller schloff*", aller dormir, de l'allemand *Schlafen*, "sommeil". Un chausson, une pantoufle en Alsace est appelé *une schlopp* ou *un schloppa* et se réfère au bruit de glissement que font certains chaussons. L'expression "*ne sors pas sans finette, il fait froid ce soir*" veut dire "ne sors pas sans débardeur".

On "*boit un schlouk*" quand on boit une gorgée, une petite quantité de liquide (*un schlouk d'eau*, par exemple). *Un stück* signifie un morceau, une part ("*vous reprendrez bien un stück?*"). On ne mange pas de spaghetti, mais *des spetzles*. Quand on "*décale à la fecht*", on va à une fête et là on peut rencontrer quelqu'un qui vous fera *un schmoutz*, c'est-à-dire un bisou.

Un Alsacien vous accoste. Il commence à vous faire la conversation. Montrez que vous êtes attentif et que vous comprenez tout. Pour cela, n'attendez pas que votre interlocuteur vous laisse la parole. Sur dix expressions, dites: 2 fois "*Ah yooo*" (bien sûr); 4 fois "*Yo-Yo*" (oui-oui), il est possible de le dire 4 fois de suite; 1 fois "*Nèèèèèè*" (nooooo); 1 fois "*Dés gébt's ném*" (ça n'existe plus); 1 fois "*S'éch kum méli*" (c'est à peine croyable); 1 fois "*S'éch ebs*" (c'est quelque chose). Pour terminer la conversation, pas besoin de vous creuser la cervelle. Un net "*Hopla*" suffira. Car, "*hopla*", ou "*hop-là*", peut signifier: "bonjour", "au revoir", "oui", "non", "oui mais non", "bref", "bon...", "voilà, ça y est", "s'il te plaît", "merci", "pardon", "désolé", "soit", "ça va", "fini ou c'est fait" et "allez hop!"

Connaissez-vous le parler auvergnat?

L'Auvergne n'est pas en reste pour créer des expressions imagées. Ne soyez pas surpris si un vendeur du marché Saint-Pierre de Clermont-Ferrand vous propose de "*plier les œufs*", ou de "*plier vos carottes*". Ici, le verbe *plier* signifie "emballer". Cet usage est aussi très répandu dans la région de Saint-Etienne, dans la Loire.

Le mot *bredin* est de la même famille que "Breton" (*brittus* en bas-latin). Or les Bretons depuis le Moyen-Âge ont eu la réputation d'être un peu idiots. Pour autant, le mot *bredin* se retrouve dans différentes régions – sous les formes de *berdin*, *beurdin*, *bardin* – avec un élément sémantique commun, celui de la déficience intellectuelle, de la sottise, de la niaiserie, de la superficialité... "*Être bredin*", être simplet donc, prend une saveur spécifique



en Auvergne, et particulièrement dans le Bourbonnais, pour une raison médicale. Il s'agit d'un traitement doux, sans médicament, mais par l'opération d'un sain d'esprit, nommé Saint Menoux, dont les restes sont conservés dans un village qui porte son nom et qui est situé à une quinzaine de kilomètres à l'est de Moulins. L'église du lieu contient un sarcophage percé d'un trou dans lequel les pauvres d'esprit sont invités à passer leur tête pour améliorer leurs performances cérébrales.

"Salut" en Auvergne se dit "*adissiatz!*", on le dit pour vouvoyer son interlocuteur. L'expression "*marche que!*" signifie "tant pis!"; "*j'arrive que*" veut dire "j'arrive juste"; "*beauseigne!*" est employé pour "mon Dieu!"; "*être dans ses bonne*" signifie être bien disposé, de bonne humeur, de bonne grâce; "*une idée*" désigne "un peu", "presque pas", par exemple: "*Mon chapeau est une idée trop petit*". "*Pauvre!*" est une exclamation de pitié, de commisération, de tendresse. "*Bonnes-gens!*" est une locution exclamative, qui exprime une commisération bienveillante, une pitié mêlée d'intérêt.

Une maison est appelée *une méizou*, les myrtilles sont dits *les aïrelles*. *Un badadet* est un badaud qui regarde tout d'un air ébahi. On appelle *gadan* un individu doué d'un esprit plus spécialement étroit joint à une taille longue et efflanquée, qui a des prétentions aux belles manières, qui veut faire le faraud, expression surtout usitée à Riom. *Unberchu* est celui qui a perdu une ou plusieurs dents; *un bousaud* est un ventru, affligé d'une forte corpulence; *un padelle* est une personne molle, sans décision, sans énergie.

En Auvergne, *bisou* est un vent froid qui pénètre dans les appartements par les fenêtres et jointures des portes. On appelle la musette *chèvre*, sans doute parce qu'elle est faite en peau de bouc ou de chèvre. *Crapaud* est une pierre massive sur laquelle on appuie, dans les caves, les pièces de bois destinées à supporter les fûts et tonneaux.

Chopiner en Auvergne signifie boire, *une chopine* se dit d'une mesure d'un demi-litre, de vin souvent. Le verbe *fioler* veut dire s'enivrer légèrement. *Bechiller* signifie manger à petites bouchées, par petits morceaux.

La locution "*courir les Baragnes*" est employée pour vagabonder, courir çà et là sans but déterminé. On dit d'une personne qu'elle "*pique son Âne*" lorsqu'ayant un projet arrêté, elle va droit au but sans tenir compte ni se soucier des remontrances et objections qu'on peut lui faire. "*Adorer les milliards*" fait comprendre qu'on adore les clafoutis. Si on "*est regrettif*", on est être difficile en matière de nourriture. L'expression "*tirer misère*", signifie survivre pauvrement. On dit d'un homme qu'il "*a le foie-blanc*" lorsqu'il a enterré plusieurs femmes, c'est à dire lorsqu'il s'est remarié plusieurs fois. *Un bas-percé* se dit d'une personne que l'inconduite, et le défaut d'ordre ont à peu près ruinée. Cette expression fait probablement allusion à une habitude autrefois assez générale, dans chaque ménage on mettait les économies dans un pied de bas. *Un "bas-percé"* désignait donc celui qui ne faisait pas d'économies ou qui les mettait dans un bas sans fond qui ne pouvait les retenir.

"*Faut y faire*". Cette façon de mettre le pronom de lieu "y" au lieu de "le", "la" ou "les" est typiquement auvergnate. Ce solécisme est surtout employé dans l'Allier. Les raisons de cette substitution sont multiples mais la première est sans doute la facilité d'élocution, car "*j'y fais*" et plus facile à prononcer que "je le fais". De plus, "y" est polyvalent et donc peut devenir un passe-partout.

Les indémodables expressions provençales

La région provençale a aussi ses expressions! Pas facile de déchiffrer certaines d'entre elles. Mises en valeur par les poètes provençaux du XIX^e siècle, elles restent indémodables. Ainsi, l'expression "*on dirait caramantran*" désigne une personne qui a l'air déguisé, mal mise, peu sérieuse. "*Avoir les yeux de Gobi*" veut dire "faire l'idiot", "faire l'étonné". Tout comme "*faire le calu*", synonyme de "faire le fou". L'expression est construite à partir de l'adjectif *calu*, qui sert à désigner une personne (souvent un homme) qui agit de façon stupide, téméraire, voire excessive. Dans le Midi, celui qui *bade* est celui qui va "la bouche ouverte", l'occitan *badar* signifie "ouvrir", ainsi on se promène en faisant le badaud. Si vous "*vous éclatez le teston*" (de "*testo*" tête), vous éclatez de rire, mais attention de ne pas "*être fada*", c'est-à-dire être fou, cinglé, niais, ni "*emboucané*", c'est-à-dire "sentir très mauvais", "importuner", ce qui peut arriver si vous "*êtes empégué*", autrement dit "ivre".

Quand une personne dit "*ça m'espante*", elle est surprise, étonnée, stupéfaite. Le verbe *espanter* s'emploie surtout dans les expressions "*ça m'espante*" et "*tu m'espantes*". L'expression "*ça boullègue*" signifie "ça remue". Et quand quelqu'un *décocone*, il déraisonne, parle à tort et à travers. Le verbe *décoconer* désigne l'activité de détacher de leur support les cocons de vers à soie, on l'emploie surtout dans le quart sud-est de la France, dans les régions où l'on élève de la soie. Il s'est peut-être formé sous l'influence du français "déconner".



En Provence, faire un pli lorsqu'on repasse un vêtement se dit "*faire une sardine*". La locution "*être couvert comme Saint-Georges*" constate le fait d'être couvert chaudement, à la référence à Saint-Georges, qui aurait vaincu un dragon à l'abri d'une armure étincelante.

L'expression "*le temps de tuer un âne à coup de figes*" se dit pour une action qui prend beaucoup de temps, peut-être parce que vous "*êtes ensuqué*" (la formule qui désigne "s'endormir", "être engourdi", ou dans un sens plus fort, "être assommé"), ou vous "*vous tanquez*" (pour dire "rencontrer accidentellement un obstacle", s'immobiliser), ou vous "*avez peur de garri-babou*" (signifiant "avoir peur pour pas grand-chose").

"*Peccaire*" et "*pechaire*" sont une exclamation de pitié, de commisération, de tendresse.

Ces mots que seuls les gens du nord de la France connaissent

Dans cette région-ci, le vocabulaire est riche de quelques mots et expressions que seuls les natifs comprennent.

Flobart, écrit parfois *flobard* – un petit bateau ventru, à fond plat, permettant l'échouage sur les plages, utilisé autrefois pour la pêche – est un nom fort ancien, puisqu'on le trouve déjà dans le dictionnaire de moyen français. Un mot délicieusement suranné, qu'il est plaisant de savoir toujours vivace. Tout comme le terme *coulon*, également populaire en Belgique, qui est emprunté au latin *colombus*

et signifie "pigeon voyageur". On parle aussi de *coulon de mer* pour désigner une mouette. Il est également synonyme de navire de grande capacité.

Pour la plupart le verbe "braire" désigne le cri d'un animal. Le mot vient du latin populaire *bragere*, dérivé d'une racine *brag* qui est à rapprocher du gaélique *braigh* "craquer", "crépiter". Mais, dans le nord de la France et en Wallonie dans l'expression "*arrête de braire!*" il prend le sens de "pleurer, sangloter". Peut-être, à la suite d'une *torgnole* qu'il vaut mieux éviter. Et pour cause: il s'agit tout simplement d'une bonne gifle en pleine figure.

À Tourcoing ou à Roubaix, on dit d'un grincheux qu'il a été "*baptisé à l'eau chaude*". En opposition aux personnes baptisées à l'eau bénite, on supposait que l'état calamiteux des ronchons venait de ce qu'ils avaient été baptisés à l'eau chaude.

La formule "*avoir la niflette*" signifie "renifler sans arrêt". Il est possible d'entendre un Ch'ti employer cette formule mais aussi, un Provençal.

Acceptez sans hésiter si l'on vous propose *la babelutte*. C'est un sucre d'orge aromatisé au miel ou à la cassonade. On en trouve en Belgique et dans le nord de l'Hexagone. Aussi savoureuse que le nom qu'elle porte, elle concurrence *les calissons* de Provence! Par contre, faites attention, si on vous propose *une bistouille*. Il s'agit d'un café arrosé, agrémenté d'eau-de-vie. La bistouille, formée de "bis" et de "touiller", est issue du latin *tudiculare*, "broyer", "remuer". Cela consiste donc à mettre une rasade d'eau-de-vie dans son café, le plus souvent du genièvre, alcool de la région, blanc et assez fort.



"*Hé, biloute!*", "*Ça va biloute?*" Extrêmement populaire en terres nordiques, on connaît désormais le terme *biloute* au-delà de ses frontières. Ce mot charmant par sa rondeur est un terme d'affection pour se référer à un petit garçon ou à un homme en général, mais le plus souvent à un jeune homme ou à un ami. Si on vous appelle ainsi, c'est donc bienveillant. Une belle fille, en langue ch'ti, s'appelle *une bélote*. Et quand elle "*fait son samedi*" cela veut dire qu'une femme fait son ménage.

L'expression "*espèce ed boubourse!*" est moins sympa. Une *boubourse*, ce n'est rien moins qu'un imbécile. Et on note ici le "de" inversé cher aux Ch'tis. Quoique visant les fâcheux dans leur ensemble, l'insulte est particulièrement destinée à ceux qui affichent leur mépris vis-à-vis du Nord.

"*Je vais jouer au tirlibibi, tu m'accompagnes?*" Si vous ne comprenez pas d'emblée le sens de cette phrase aussi charmante qu'insolite, pas de panique. Ce mot, que vous avez peut-être déjà croisé sur une boîte de célèbres bonbons, est le nom d'un jeu traditionnel dans le nord de la France. *Le tirlibibi* est, selon la définition donnée par le *Larousse* (entré en 2021), une loterie, à laquelle on assiste dans une fête foraine, une kermesse, ou à *une ducasse*, selon le mot local. L'étymologie de ce mot est obscure, *tirloteux* est le nom régional d'un forain qui tient la loterie et tire les lots au sort.

Si un Ch'ti vous annonce "*J'te dis quoi*", ne lui répondez pas bêtement par un "tu me dis quoi?" interrogatif, ou vous passerez pour une *boubourse*. "*Dire quoi*", dans le Nord, ça veut dire "tenir quelqu'un au courant de la suite". C'est donc plutôt une

marque de considération. Attention! Dès que votre interlocuteur aura un doute sur ce que vous venez de lui dire, il vous demandera de répéter d'un "*hein?!*" tonitruant.

Afin d'encourager l'autre en lui faisant comprendre "vas-y, fonce", on dira "*sake éddins!*", une expression bizarre qui peut se traduire par "tire dedans". Par déformation, ça peut aussi signifier "dépêche-toi".

Drôle de question "*Quoque ch'est qu'te berdoules?*" se traduit communément par "qu'est-ce que tu fiches?" ou "qu'est-ce que tu fabriques?". Soit que vous traînez trop, soit que vous ayez un comportement inopportun. Donc, soyez prêt à vous justifier...

Quelques expressions savoyardes à apprivoiser

La langue savoyarde vient d'un dialecte franco-provençal, lui-même issu d'une langue gallo-romane (avec des restes de latin et de mots gaulois). Les habitants de Savoie disposent d'un large lexique. L'amour de la bonne cuisine à base de fromages notamment et l'esprit jovial des habitants se ressentent jusque dans leur façon de parler.

Si vous n'êtes pas de la région et que vous croisez un montagnard qui prononce la phrase "*Les monchus sont de retour!*", sachez que ce n'est pas un compliment. Le mot très populaire *monchu*, qui signifie "monsieur", est utilisé par les Savoyards pour désigner un touriste, un étranger au Pays de Savoie, en particulier celui qui se fait remarquer. C'est ainsi que les montagnards surnommaient au siècle dernier leurs visiteurs, des citadins, notamment les Anglais et Parisiens fortunés qui venaient respirer le bon air de la montagne.

"*Adieu*", c'est le bonjour montagnard! Et pour dire "au revoir" on utilise l'expression "*A'rvi pâ!*" ou "*arvi*". "*Ar'vi*" est la forme correspondant au français dans les parlers dialectaux et la particule "pa", aussi orthographiée "pâ", est la forme raccourcie de "n'est-ce pas". Pour remercier quelqu'un, employez "*gran maci*". Pour exprime la surprise, dites "*vint diou*" (vingt dieux), l'équivalent de "mince" ou de "zut". Et pour faire savoir "j'étais embarrassé", utilisez la phrase "*j'me suis vu beau dit*".

Si vous êtes un fan de sports d'hiver, le mot *peuf* ne vous est sans doute pas



inconnu et vous comprendrez facilement l'exclamation "*La peuf est excellente!*". Sinon, sachez que la *peuf* désigne la neige poudreuse, encore vierge de toute trace. L'origine du mot remonte au dialecte franco-provençal dans lequel le mot "pœfa" désignait la poussière. Petit à petit, le lien est fait avec ce type de neige dense et poudreuse qui s'envole comme de la

poussière lorsqu'on glisse dessus. Les jeunes Savoyards, eux, parleront de *pow-pow*, un emprunt à l'argot anglais, qui ne figure dans aucun dictionnaire.

Les Savoyards utilisent bien des termes spécifiques pour le vocabulaire relatif à la montagne, la nature et la cuisine. Un *villard* pour "un hameau", un *balme* pour désigner "une grotte servant d'abri temporaire ou du surplomb d'une falaise calcaire", un *nant* pour "un torrent", un *aulp* pour "un alpage", "*une montagne à vaches*" pour signifier que "la montagne est facile d'accès" ou encore, un *violet* pour un "virage

serré en montagne" comme on en trouve beaucoup sur la route lors d'une montée jusqu'au col.

"*Les chamois font la soupe...*" cette expression est utilisée dans un concept bien particulier, lorsque le vent souffle fort et qu'on peut voir les sommets dégager de la fumée. Si vous entendez dire "*Attention, ça va rollier*", rentrez vite, la pluie arrive. Des *niôlles*, "nuages", en seront les indices. À ne pas confondre avec la *gnole* qu'on vous propose en fin de repas pour faire passer la bonne *raclette* (variante des fondues au fromage servie avec des pommes de terre en robe des champs et accompagnée de légumes au vinaigre), le *diot* (la saucisse savoyarde), *les crozets* (les pâtes made in Haute-Savoie à base de sarrasin), la *polente* (la semoule de maïs), le *tartifle* (la pomme de terre). Goutez à la *grolle*, le récipient en bois servant à boire un mélange de café et d'eau de vie. Composé de 6 bec, ce verre de l'amitié se partage avec ses amis. Mais, éviter de "*mouiller la meule*", c'est-à-dire boire comme un trou pour ne pas "*se faire arsouillé*", ce qui veut dire "être mal reçu". L'expression savoyarde "*farter la luge*" qui est normalement un terme assimilé à l'action d'enduire ses skis de fart, une cire qui permet de les rendre plus glissants, se réfère également aux personnes qui ont trop abusé de produits locaux... car il est utilisé pour parler d'une personne qui a trop bu, qui a le nez rouge. "*Qui boit la gnôle, casse la bagnole*", pas besoin de traduction.

Si un jour on vous propose d'aller "*drè dans l'pentu*" en vous désignant une pente raide, sachez que votre interlocuteur vous invite à aller tout droit. Soyez sûr de votre niveau de ski avant de répondre le traditionnel "oui" signifiant en réalité "je ne sais pas ce que tu racontes mais je te suis quand même". Attention là pour ne pas "*se faire snailier*" dans la descente et "*se casser une piaute*", c'est-à-dire ne pas se faire secouer et se casser une jambe. Dans le même genre, on dit *s'éclaffer* quand on chute ou s'écrase. Et prenez garde du *nant*, qui désigne "un torrent", "un ruisseau", et d'une *gouille*, c'est-à-dire "une petite retenue d'eau" sur lesquels vous pouvez tomber. De toute façon, il ne faut pas s'énerver ou comme le disent les montagnards "*prendre un coup de taffu*" ou "*avoir le taffu*".

De nos jours, quand on voit un skieur qui skie sans style (le masque au milieu du front, la veste de ski grande, le pantalon au niveau des genoux), on dit: "*Y est tout ébouélé*". À l'origine, le verbe voulait dire "abîmé". Une autre expression pas très flatteuse "*quel niard ce gars!*" signifie que la personne n'est pas très dégourdie, un peu simplet et hésitante. Vous pouvez également utiliser les termes un *gnâgnou* ou un *bobet* pour désigner une personne niaise ou un idiot.

"*Arrête de faire des gôgnes!*" Autrement dit, "arrête de faire des manières!" ou des "grimaces". Par exemple: "*Ne fais pas tant de gôgnes pour manger ta soupe!*". Dans le même ton, on a aussi l'expression "*oh, arrête de niouler un peu!*", équivalent savoyard de "arrête de traîner des pieds" ou "sois plus dynamique". *Niouler* est un verbe qui veut aussi dire "pleurer". L'origine de ces mots sont difficiles à définir, mais ils viennent tous deux des dialectes franco-provençaux.

"*Se prendre une avoinée*" est une expression savoyarde pour dire qu'on se fait disputer très fortement, se faire réprimander. L'expression vient du XIX^e siècle et tire son origine de l'avoine de cocher. Les conducteurs nourrissaient leurs chevaux avec avant de leur donner un coup de fouet pour les faire avancer. De ces deux actions est né le verbe *avoiner* qui signifie "donner des coups".

De plus, afin de se faire passer pour un Haut-savoyard, n'hésitez pas à rajouter le "y" ou "ça" quand on parle le savoyard pour être bien dans le ton. Il s'emploie à la place de "le", "la", ou "les". Ce qui donne des phrases de ce type: *Faut y faire. Y neige. Ça va t'y? Donnes-y. Laisse-y.* Pensez également à remplacer "encore" par "mé": *Tu vas mé skier! Je suis mé malade. T'as mé fait la rioule toute la nuit! T'es mé rentré à point d'heure!* Pensez aussi à finir vos questions par "Ou bien?": *On va au bar ou bien? On se fait une raclette ou bien?*

Autre singularité, ne prononcez pas le "z" en fin de mots. *La Clusaz* se dit "Clusa", *la Mandallaz*, "Mandalla", *le Col de la Forclaz*, "Forcla" et ainsi de suite. Certains vont jusqu'à ne pas employer le "az" et prononcent la "Giette" au lieu de la Giettaz.

À savoir également que chaque vallée dispose d'un patois qui lui est propre. Parole de savoyard!

Parlez comme un vrai Breton

"C'est joli la Bretagne, et puis c'est pas loin de la France." Coluche se moquait. Mais, derrière toute blague sommeille une vérité.

L'influence des Bretons n'est plus à démontrer. Ils sortent leur drapeau, le *Gwenn ha du*, à toutes les occasions. Et nul doute que leur conquête du monde passera également par la langue. La Bretagne a ses *bretonnismes*, c'est-à-dire des expressions employées en français et héritées de la langue bretonne. Pour rappel, la région n'a été rattachée à la France en qu'en 1532 et est restée longtemps bretonnante.



De nos jours il y a des tournures de phrases qui sont directement héritées du breton. Par exemple, ici, on parle beaucoup à la forme passive comme en anglais. On dira: *"J'ai été manger par le chien"* plutôt que "le chien m'a mordu". De même, dans la conjugaison, on emploie aussi souvent le futur pour parler d'une action quasiment immédiate.

"Comment que c'est?" Cette formule utilisée par les Bretons, et les Lorrains, peut décontenancer la première fois qu'on l'entend. En réalité, il s'agit juste d'une salutation qu'on peut traduire par "Comment ça va?". Par *"degemer mat!"* on vous souhaite la bienvenue.

Le cairn de Barnenez, Plougrescant, la Pointe du Grouin, Gavrinis, les landes de Lanvaux... vous avez passé une semaine à parcourir les côtes bretonnes. Après tout ça, vous *"êtes dans le lagen"*, fatigué, épuisé. Cette expression peut également être utilisée comme synonyme de "gueule de bois" ou "pétrin".

"Yec'hed mat!", une expression très utile en Bretagne, et plus globalement partout où les gens savent savourer une bonne pinte ou des bolées de cidre. Elle signifie "santé", "tchin-tchin" ou encore "à la tienne".

Si on vous invite à *une riboule*, n'hésitez pas et allez-y. Après tout, ce n'est qu'une fête, vous vous amuserez sûrement, *"partir en riboul"* sous-entend "aller faire la fête". La soirée se passe bien, jusqu'à ce qu'on vous demande si on peut vous *"faire un pok"*. N'ayez pas peur, on vous demande juste un "baiser". Puis, *"t'as du goût?"*, vous

questionne votre pote alors que vous vous servez votre unième verre de *gwin* (du vin) ou de punch. Décontenancé, vous lui répondez que "oui, c'est bon, je suis pas encore si torché que ça". Sauf qu'il vous demandait juste si vous vous amusiez! "*Tu as du goût*" veut dire "tu prends du plaisir?" Après avoir enchaîné les bars de "la rue de la soif" de Rennes, votre soirée est partie "*en distribil*", en grand n'importe quoi. Espérons que vous ne serez pas traité d'*un poch*, c'est-à-dire d'un individu qui boit beaucoup trop, d'*un grignon*, quelqu'un de pas très propre sur lui ou mal habillé, ou d'*un torr-penn*, celui qu'on trouve casse-pied. Si vous parlez trop, on vous demandera cordialement "*serr da veg*", c'est-à-dire on vous demandera de "fermer votre gueule". Et si un breton vous propose de "*vous envoyez*" chez vous, acceptez. Il vous emmènera là-bas, probablement en voiture, vous conseillera de ne pas "*faire du reuz*" (ou "*freuz*"), ce qui veut dire ne pas "faire de buzz, de bruit", et "*da gousket maintenant*", qui cache en soi "au lit maintenant".

Votre pote maladroit vient de s'étaler à la sortie d'un tram, à Brest: "*la wouelle!*", la honte, quoi. Donc, "*c'est une brell*", qui signifie "il est nul". Pour se consoler il vous propose d'aller prendre *un jus*. Attention, ici on ne vous propose pas un petit jus d'orange ou autre fruit, généralement, c'est un café qui peut être accompagné d'*une lichouserie*, une sucrerie.



S'il fait frisquette, allez mettre un manteau avant de sortir, car "*faire frisquette*", c'est faire froid. Si vous n'avez pas suivi le conseil, vous allez "*attraper le mal*", autrement dit, vous allez tomber malade et ne pourrez pas "*crocher dedans*", l'expression qui sous-entend "se mettre au travail". Et si vous entendez "*Il fait beau toujours*", on veut dire qu'il fait beau tout de même.

Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne!

Par *Le figaro.fr*

Devoir 11. Testez vos connaissances des mots et expressions régionaux.

1. **Dans quelle partie de la France peut-on parler de "*gaulois*" pour désigner les Français?**
 - L'Alsace
 - La Corse
 - La Bretagne

2. **Si on dit "*clencher*" pour "fermer une porte" où est-on en France?**
 - En Lorraine
 - En Aquitaine
 - En Limousin

3. **Où peut-on entendre l'expression "*barrer la porte*" pour "fermer la porte"?**
 - En Normandie

- En Bourgogne
 - En Poitou-Charentes
4. **Que signifie l'expression "*aller à la ducasse*"?**
 - Faire la fête
 - Se battre
 - Aller au boulot
 5. **D'où vient l'expression "*faire un bœuf*"?**
 - Du nom d'un groupe breton
 - Du nom d'un cabaret parisien
 - Du nom d'un célèbre boucher auvergnat
 6. **Qu'est-ce que "*les chicons*" dans le Nord?**
 - Des dents
 - Des nuages
 - Des endives
 7. **Que sont les "*nounous*" dans le Nord?**
 - Des petits flocons de poussière accumulée
 - Des sage-femmes
 - Des miettes de pain sur la table
 8. **Quel est l'autre mot pour désigner "*une serpillière*" dans le Nord-Pas-de-Calais?**
 - Une wassingue
 - Une toile
 - Une panosse
 9. **L'"*escargot*" désigne dans le nord-est de la France...**
 - Un pain aux raisins
 - Un crayon à papier
 - Un café
 10. **Dans le Nord si on boit un café agrémenté d'eau-de-vie, on "*boit une...* " :**
 - Sucette
 - Bistouille
 - Bouille
 11. **Dans le Nord si on boit le café en laissant fondre un morceau de sucre dans la bouche, "*on boit le café...* " :**
 - À la bistouille
 - À la marée

- À la sucette
- 12. Que signifie dans le Nord l'expression "*Il drache!*"?**
- Il neige
 - Il tombe des cordes
 - Il pleuviote
- 13. Au Nord de la France, à quoi correspond le mot "*maronne*" dans l'expression "*perdre ses maronnes*"?**
- À des repères
 - À des neurones
 - À un pantalon
- 14. Que signifie l'expression "*avoir perdu sa quinzaine*" dans le Nord ou en Lorraine?**
- Avoir un visage méchant
 - Avoir un visage triste
 - Avoir un visage inquiet
- 15. Qu'est-ce que des "*castilles*" en Basse-Normandie?**
- Des myrtilles
 - Des groseilles
 - Des cerises
- 16. Qu'est-ce qu'une "*sapinette*" en Normandie?**
- Un petit sapin
 - Un savon
 - La pomme de pin
- 17. Toujours en Normandie, en Pays de Caux, que veut dire le verbe "*boujouter*"?**
- Bougonner en marmonnant
 - Bousculer en marchant sur les pieds
 - Se dire bonjour en s'embrassant
- 18. Qu'est-ce qu'un "*nachu*" en Normandie?**
- Quelqu'un qui a mauvais caractère
 - Quelqu'un de très laid
 - Quelqu'un de radin
- 19. Qu'est-ce qu'un "*horsain*" chez les Normands ?**
- Une personne qui n'est pas normande
 - Une sorte de petit cheval (poney)

- Un clocher normand
- 20. Quand une personne en Normandie, en Bretagne ou en Pays de Loire "*pass*e sa journée à *bouiner*", cela signifie qu'elle**
- Passe sa journée à pleurer
 - Passe sa journée à traîner
 - Passe sa journée à se plaindre
- 21. Si on commande un "*baron*" en Normandie ou en Champagne, on demande:**
- Un paquet de cigarettes
 - Une pinte
 - Un croissant
- 22. Qu'est-ce qu'un "*saute-aux-prunes*" en Lorraine ou dans la Champagne?**
- Une personne de grande taille
 - Une personne qui rougit facilement
 - Une personne susceptible
- 23. Quelle expression signifie "*aller dormir*" en Lorraine?**
- Aller schlaff
 - Aller schloff
 - Aller schluff
- 24. Qu'est-ce qu'une "*schnücke*" en Alsace?**
- Un torchon
 - Un pain aux raisins
 - Un escargot
- 25. Si on fait un "*schmoutz*" en Alsace, on...**
- Fait un bisou
 - Fait rien
 - Fait un gâteau
- 26. Quel verbe synonyme de "*s'étrangler*", "*avalé de travers*" peut-on entendre dans le Grand Est?**
- S'entricher
 - S'entracher
 - S'entrucher
- 27. Des "*schlappes*" sont, dans le Grand-Est...**
- Des pâtes
 - Des chaussons
 - Des viennoiseries

- 28. Comment appelle-t-on un "pain au chocolat" dans l'est de la France?**
- Un escargot au chocolat
 - Un croissant au chocolat
 - Une vallée en chocolat
- 29. Dans les Vosges, une pomme de pin est une...**
- Pigne
 - Sapinette
 - Cocotte
- 30. Que signifie le verbe "marmuser", qu'on entend dans l'Ouest, en Bourgogne et dans le Centre ?**
- Murmurer, chuchoter
 - Bavarder, discuter
 - Crier, hurler
- 31. Que signifie l'expression "souffler les pois", qui vient de Bourgogne?**
- Pleuvoir à fines gouttes
 - Mal travailler, s'y prendre de travers
 - Dormir bruyamment
- 32. Qui est "Mademoiselle de Nancy" en Champagne?**
- La bergamote
 - La nounou
 - Le vent du nord
- 33. En Champagne-Ardenne que veut dire la phrase: "J'y vais piam piam"?**
- J'y vais dans trente minutes
 - J'y vais tranquillement, doucement
 - J'y vais, fiche-moi la paix
- 34. Une personne "nareuse" en Champagne-Ardenne, dans l'Aisne et en Lorraine, ou "régrétive" en Auvergne, est...**
- Gourmande
 - Avare
 - Difficile en matière de nourriture, délicate, exigeante
- 35. Quand un Champardennais mange sans appétit, il...**
- Hoquette
 - Béquille
 - Trotte

- 36. Quelle est la définition du verbe "s'entrucher", qui vient de Champagne?**
- Se cogner contre quelqu'un
 - Éternuer
 - Avaler de travers
- 37. Que veulent dire les habitants du Centre quand ils disent "c'est chips"?**
- C'est entendu, ok !
 - C'est trop bien
 - Ça craint
- 38. La "beurrée de beurre" à Anjou est...**
- Un gâteau au beurre
 - Une femme enceinte
 - Une bonne grosse tartine beurrée
- 39. Quel est, dans le Val de Loire, le surnom de la Voie lactée?**
- Le chemin de saint Jacques
 - Le chemin de saint Marc
 - Le chemin de saint Luc
- 40. Que veut dire "faire zire" dans l'Ouest?**
- Ennuyer, dégoûter
 - Faire plaisir
 - Se dépêcher
- 41. Si on "klouke" en Bretagne, on...**
- Se mouche en faisant du bruit
 - Mange avidement
 - Répond tout de go
- 42. En Bretagne, un "grignon" est...**
- Un charmeur
 - Un voleur
 - Un malpropre
- 43. En Bretagne, le "gwin" est...**
- Du beurre
 - Du vin
 - Du cidre
- 44. "Bouiner" est synonyme, en Bretagne, de...**
- Embrasser
 - Glander

- Pleurer
- 45. En Bretagne, si un conducteur a consommé trop de chouchen ou de lambig, sa voiture "*partira a-dreuz*". On peut se garer "*a-dreuz*". Ou prévenir quelqu'un qu'il a mis sa chemise "*a-dreuz*". Trouvez son équivalent:**
- Partir de travers
 - Partir sans avoir rien préparé
 - Partir à la va-vite
 -
- 46. Si on "*me ramite*" avec quelqu'un dans le Maine, on**
- Se dispute avec lui
 - Retombe amoureux
 - Redevient ami avec lui
- 47. Que désigne le mot "*éloise*", dans la Charente-Maritime et en Poitou?**
- Lumière
 - Eclair
 - Etincelle
- 48. Les Nantais ne flânent pas, ils...**
- Mettent à la jaille
 - Crébillonnent
 - Tiaffent
- 49. Quel animal est le "*gorin*" dans l'Ouest et le Sud-Ouest?**
- Le coq
 - Le cochon
 - Le chien
- 50. Être paresseux, en Aquitaine, peut se traduire par le fait:**
- Se boudier sur son ventre
 - D'achaler
 - D'avoir la cagne
- 51. En Nouvelle Aquitaine, si on va "*à la chasse aux cagouilles*", cela signifie qu'on va ramasser:**
- Des fleurs
 - Des escargots
 - Des champignons
- 52. Que signifie, en Aquitaine, le verbe "*chuquer*"?**
- Tomber en roulant

- Sucer son pouce
- Envoyer un coup

53. En Auvergne, "*chopiner*" signifie:

- Boire
- Grignoter
- Draguer

54. Une maison en Auvergne se dit...

- Etxea
- Méizou
- Demat

55. On dit en Auvergne de quelqu'un qu'il a "*fait la bujade*" quand...

- Il a beaucoup maigri
- Il a bu à excès du Gamay d'Auvergne
- Il a trop dansé la bourrée la veille

56. L'expression "*tirer misère*", qui vient de l'Auvergne, signifie:

- Survivre pauvrement
- S'endetter
- Escroquer

57. Que signifie l'expression auvergnate "*Marche que!*"?

- Hors de question!
- Tant pis!
- Bien sûr!

58. L'expression auvergnate "*Adorer les milliards*" signifie

- Aimer l'argent
- Apprécier admirer les étoiles
- Adorer les clafoutis

59. En Auvergne "*entamer une fourme*", c'est...

- Piocher dans ses économies
- Rentrer dans le lard
- Entamer une conversation

60. Trouvez la bonne définition du verbe "*chougner*" en Auvergne.

- Pleurnicher, geindre
- Manger à contre-cœur
- Râler

- 61. Dans le Sud-Ouest, pour exprimer la surprise ou l'agacement, on s'exclame:**
- Boudien!
 - Boudu!
 - Boudo!
- 62. L'équivalent d'être "entassé comme des sardines" en Languedoc-Roussillon est...**
- Être quiché
 - Être prunier
 - Être entarté
- 63. Dans le Languedoc, quand il pleut légèrement il tombe des...**
- Rabanelles
 - Canards
 - Des pois
- 64. Dans le Midi, que signifie le verbe "*bader*"?**
- Se morfondre
 - Se promener
 - S'échapper
- 65. "*Faire le calu*", qu'on entend dans le sud-est de la France, est synonyme de...**
- Faire le fou
 - Brûler un feu rouge
 - Être feignant
- 66. Qu'est-ce qu'une "*malle*" dans le Sud de la France?**
- Un cercueil
 - Un gros bagage
 - Un coffre de voiture
- 67. Dans le Sud de la France "*s'espattarrer*" signifie...**
- Se confondre en excuses
 - Tomber, s'étaler
 - Avoir tort et rester campé sur ses positions
- 68. En Provence, on dit qu'il pleut des...**
- Chats pourris
 - Belles-mères
 - Jambes d'âne

- 69. "Il est habillé comme un caramentran". Saurez-vous deviner ce qui est à l'origine de ce mot provençal?**
- Les habits de moine
 - Le carême
 - Les pompes funèbres
- 70. Quand une personne de la partie centre-occidentale du Midi de la France dit "ça m'espante", elle est...**
- Exaspérée, impatiente
 - Surprise, étonnée
 - Épouvantée, terrifiée
- 71. Que signifie en Provence l'expression "faire une sardine"?**
- Faire un pli
 - Faire une bêtise
 - Trahir la confiance de quelqu'un
- 72. "Avoir peur du garri-baboù". Que veut dire cette expression provençale?**
- Avoir peur de l'orage
 - Avoir peur de son ombre
 - Avoir peur du noir
- 73. Comment nomme-t-on plus volontiers un "crayon de papier" en Provence-Alpes-Côte d'Azur?**
- Un crayon à papier
 - Un crayon de bois
 - Un crayon gris
- 74. Si dans la région de Lyon on vous demande de garder "une gâche", on vous dit:**
- De garder confiance
 - De garder une place
 - De garder de l'argent
- 75. Si on passe la "panosse" à Lyon, on passe...**
- L'éponge
 - La serpillière
 - Un savon
- 76. Dans la région lyonnaise quand quelqu'un "décocone", il...**
- Est très drôle
 - Drague obstinément
 - Déraisonne, parle à tort et à travers

- 77. Qu'est-ce qu'un "bambane" à Lyon?**
- Une blague
 - Une personne incapable
 - Un individu lent et paresseux
- 78. Que veut dire en argot lyonnais le mot "banaver"?**
- Regarder avec envie
 - Parler pour rien
 - Draguer une fille
- 79. Dans la région lyonnaise, quelle est le sens du verbe "débarouler"?**
- Se promener
 - Tomber en roulant
 - Débarquer dans une pièce
- 80. "De toute façon, on y sait tous, c'est un trépané!" Trouvez la bonne définition de ce dernier mot lyonnais.**
- Un idiot
 - Un artiste
 - Un traître
- 81. "Il n'y avait pas un pelo..." Que signifie le mot "pelo" dans l'argot lyonnais?**
- Du monde
 - Un chat
 - Un homme
- 82. Que signifie l'expression lyonnaise "à la borniquette"?**
- Dans la pénombre
 - À l'amiable
 - À la sauvette
- 83. "Avoir la lache" signifie dans l'argot lyonnais...**
- Avoir bonne mine
 - Avoir confiance en soi
 - Avoir la honte
- 84. "Qu'est-ce que tu me chabes?" Trouvez le sens de cette phrase lyonnaise.**
- Qu'est-ce que tu me fabriques?
 - Qu'est-ce que tu as à me regarder?
 - Qu'est-ce que tu me racontes?

- 85. Que signifie la phrase "j'ai t'chi mangé" courante en Isère?**
- J'ai bien mangé. C'était très bon.
 - J'ai trop mangé
 - J'ai rien mangé
- 86. En Franche-Comté le "ch'ni" désigne...**
- Un cadeau
 - Un éternuement
 - La poussière
- 87. En Franche-Comté, le "fruitier" est celui qui fabrique:**
- Du vin
 - Des fromages
 - Du pain
- 88. En Savoie, "se marier en bouc" veut dire:**
- Se marier enceinte
 - Se marier une seconde fois
 - Vivre dans la famille de sa femme
- 89. Pour les Savoyards et les Haut-Savoyards, un "monchu" est:**
- Un touriste
 - Un radin
 - Un peureux
- 90. Que signifie l'expression corse "Toccu lu nasu, persu l'onori"?**
- Nez touché, courage perdu
 - Nez touché, honneur perdu
 - Nez touché, bonheur perdu

Bilan

Activité 1. Suivez le lien pour ouvrir la carte des accents francophones:
<http://www.cite-sciences.fr/auprogramme/expos-temporaires/la-voix/jeux/jeu-2/instructions.php>

Écoutez attentivement les accents de ces francophones et retrouvez de quelles régions ces personnes sont originaires.

Activité 2. Suivez le lien pour ouvrir la carte des langues de France
https://www.lexilogos.com/france_carte_dialectes.htm

Cliquez sur une région afin de naviguer et d'avoir plus d'information.

Activité 3. Présentez un parler régional de France.

Unité 3. Noms propres dans la civilisation francophone. Découvrir, comprendre et apprendre les expressions idiomatiques avec un toponyme, anthroponyme et zoonyme.

Devoir 1. Lisez les textes qui suivent et organisez un débat autour du sujet présenté:

1. Synthétisez les propos des articles.
2. Interprétez les chiffres cités.
3. Repérez les villes citées sur la carte.

Les 10 plus grandes villes de France en population

Il y a plusieurs façons de classer les villes de France selon leur population. On peut se contenter de les classer par **commune**, c'est-à-dire selon la taille de la population vivant sur le territoire de la municipalité (par exemple Paris, Lyon, Pau, Aurillac, Brest, etc.). On peut aussi établir un classement des plus grandes villes de France selon la taille de la population des **métropoles**. Les métropoles sont des entités juridiques définies par l'article L5217-1 du code général des collectivités territoriales. Ce sont des agglomérations d'un seul tenant et sans enclave de communes associées pour mener des politiques en commun. Mais l'objet juridique "métropole" est mal connu de la population et est difficilement identifiable. Le meilleur élément selon lequel on peut établir un classement des plus grandes villes est selon l'**aire urbaine**. L'aire urbaine est une notion de l'INSEE qui la définit comme suit: un ensemble de communes, d'un seul tenant et sans enclave, constitué par un pôle urbain (unité urbaine) de plus de 10 000 emplois, et par des communes rurales ou unités urbaines (couronne périurbaine) dont au moins 40 % de la population résidente ayant un emploi travaille dans le pôle ou dans des communes attirées par celui-ci. En d'autres termes, l'aire urbaine prend en compte un centre (une grande ville comme Montpellier par exemple) et l'ensemble des territoires à qui elle fournit beaucoup d'emplois. La notion d'aire urbaine permet de connaître l'influence réelle d'une ville sur la région qui l'entoure: les grandes communes ne sont jamais des territoires entourés d'une muraille au-delà desquelles la ville ne s'étend pas.

Ainsi, le classement des plus grandes villes de France selon la taille de la commune seule ou de l'aire urbaine diffère grandement!

Les plus grandes villes de France selon l'aire urbaine:

1. **Paris** qui peut, de prime abord, paraître une ville modeste en superficie et en population: 2 206 488 habitants (quand Londres en compte 12 millions, et Shanghaï plus de 23) pour une superficie de 105,4 km² (891,8 km² pour Berlin, 789 km² pour

New York). Cependant, Paris a bien sûr une aire urbaine très importante de 1 766 communes des proche et lointaine périphéries. Elle compte 12 532 901 habitants. L'influence de Paris s'étend à toute l'Île-de-France (12 012 km²) et au-delà, aux régions voisines. La superficie de Paris et des trois départements limitrophes (Hauts-de-Seine, Val-de-Marne et Seine-Saint-Denis) s'élève à 762,4 km².

2. La commune de **Lyon**, avec ses 513 275 habitants, est la troisième plus peuplée de France derrière Marseille. Cependant, son aire urbaine, rassemblant 503 communes, est plus importante que sa rivale phocéenne. En effet, elle compte 2 291 763 habitants. On trouve en banlieue de Lyon certaines communes importantes, comme Villeurbanne, Vénissieux ou Vaulx-en-Velin. La région est attractive. Enfin, la métropole de Lyon, collectivité au statut spécial qui rassemble Lyon et 58 communes de sa périphérie, compte 1 370 678 habitants.

3. La commune de **Marseille**, seule, est la deuxième de France avec 861 635 habitants. Cependant, son aire urbaine de 90 communes avec Aix-en-Provence, est au troisième rang derrière celle de Lyon. Elle compte 1 752 398 habitants. Les autres grandes villes de cette aire urbaine sont Martigues, Aubagne, Istres, etc. On peut noter que la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur (PACA) est très peuplée: elle compte plus de 5 millions d'habitants.

4. **Toulouse** est à la fois la quatrième commune de France (471 941 habitants) et la quatrième aire urbaine de France (1 330 954 habitants), avec 453 communes. L'aire urbaine de Toulouse est en outre une des plus attractives de France avec sa croissance.

5. **Bordeaux** et ses 249 712 habitants est au neuvième rang des communes de France selon la population. L'aire urbaine de Bordeaux compte en revanche 1 215 769 habitants pour 252 communes et elle en outre attractive. On peut ajouter qu'un projet de Ligne à grande vitesse entre Toulouse et Bordeaux a été confirmé.

6. La commune de **Lille** est la dixième de France avec ses 232 741 habitants. L'aire urbaine de Lille comptait 1 184 708 habitants pour 125 communes, mais elle est moins attractive que ses homologues occitane et girondine. Elle compte des villes importantes, comme Roubaix, Tourcoing et Villeneuve-d'Ascq. Il faut ajouter que Lille étant une ville frontalière, l'agglomération de villes se poursuit au-delà de la frontière belge avec Mouscron, Courtrai, etc.

7. La commune de **Nice** est la cinquième de France (342 522 habitants). Son aire urbaine de 129 communes compte 1 005 891 habitants. Elle rassemble des villes comme Antibes, Cannes, Grasse, etc. L'aire urbaine de Nice s'étale sur trois départements, les Alpes-Maritimes, le Var et les Alpes-de-Haute-Provence. Sa population évolue à rythme très faible.

8. **Nantes** est la sixième ville de France (303 382 habitants). Son aire urbaine de 108 communes compte 949 316 habitants. Sa croissance est importante.

9. **Strasbourg** est la huitième commune de France (277 270 habitants). Son aire urbaine de 259 communes comptait 780 515 habitants. Sa croissance est modérée. Strasbourg étant une ville frontalière, l'agglomération de ville se poursuit au-delà de la frontière allemande avec Kehl, Offenbourg, etc.

10. **Rennes** est la onzième commune de France (215 366 habitants). Son aire urbaine de 189 communes comptait 719 840 habitants. La croissance de l'aire urbaine est importante.

10 villes qui ont été capitales de la France

On connaît Paris pour être une des plus belles villes du monde, mais surtout parce que c'est la capitale de la France. Or, cela n'a pas toujours été le cas. Au fil de l'histoire, de nombreuses autres villes ont été la capitale de l'Hexagone plus ou moins longtemps. L'histoire des capitales de France n'est donc pas toute simple.

Lyon - De l'an 27 av. J.-C. à 297, Lyon, alors appelé Lugdunum, est la capitale des Gaules. C'était en fait une colonie romaine, fondée à l'occasion de troubles après la mort de Jules César. De nombreux vestiges de cette époque ont été découverts à la suite de fouilles archéologiques.

Tournai - Cette ville belge a été de 431 à 508 la première capitale du royaume franc. Conquis par Clodion qui profitera de la faiblesse de la défense romaine, Tournai aura donc été pendant quelques années la capitale d'un pays dans lequel elle n'est plus.

Soissons - À la suite de la bataille de Soissons, la ville devient la capitale française, de 486 à 508. C'est donc après le siège et la victoire de Clovis sur l'armée du général romain Syagrius que la ville devient pour quelques années la capitale du royaume des francs.

Paris - Paris devient la capitale de la France pour la première fois en 508 et jusqu'en 768. C'est ici aussi Clovis qui prend cette décision. Elle redeviendra officiellement la résidence des rois de France en 900, et ce, jusqu'en 1417.

Aix la Chapelle - la ville qui se situe à 5 km de la jonction des frontières de l'Allemagne, des Pays-Bas et de la Belgique modernes. En 765 le roi franc Pépin le Bref bâtit un château à Aix (ville mentionnée comme *Aquis villa*). Son fils Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, apprécie l'endroit (en raison de son penchant pour les sources thermales, et son attachement familial) et en fait son lieu de résidence et la capitale de l'empire carolingien, également surnommée "seconde Rome". Unifiant une grande partie de la France, de l'Allemagne actuelle, mais aussi la Suisse, l'Autriche et la Hongrie, cet empire est considéré comme précurseur de l'Union Européenne.

Troyes - De 1417 à 1422, Troyes devient la capitale française en pleine guerre de Cent Ans. C'était en fait le siège du gouvernement royal, pour seulement quelques années.

Tours - De 1588 à 1594, Tours devient la capitale, sous la décision d'Henri III. À ce moment-là, Paris est assiégée et le roi compte bien reconquérir la ville. En 1589, Tours lui sert de base arrière, pendant qu'il tente d'assiéger Paris.

Versailles - Connue pour avoir été une ville témoin de l'histoire, Versailles a été la capitale française de 1682 à 1715. En effet, c'est Louis XIV qui décide d'en faire sa résidence. Versailles devient donc la luxueuse ville que nous connaissons aujourd'hui avec ses grands jardins et son immense château.

Bordeaux - En septembre 1914, et après de nombreux changements de capitale entre Paris et Versailles, Bordeaux devient pour une courte durée la capitale française. En ce début de Première Guerre mondiale, le gouvernement craint que Paris ne tombe

rapidement sous l'occupation des Allemands, et décide donc de déménager pour quelque temps.

Vichy - Capitale de la France tristement célèbre, Vichy accueille de 1940 à 1944 le gouvernement français. Même si Paris reste la capitale française, le gouvernement siège tout de même à Vichy, jusqu'à la Libération de la France.

Brazzaville - (Congo) Pendant qu'une partie de la France est occupée par les Allemands, le général de Gaulle annonce la création d'un Conseil de défense de l'Empire. Brazzaville devient donc la capitale de la France libre, pendant trois ans.

Devoir 2. Mémorisez la prononciation correcte, mais pas toujours évidente, de certaines villes.

"Metz", "Bruxelles"...

Comment faut-il prononcer ces noms de ville?

Ce sont des débats aussi vieux que celui qui oppose les pros et anti-chocolatine. Faut-il prononcer le "x" dans Bruxelles ou au contraire l'amoindrir au profit d'un "s" sifflant? Qu'en est-il de la ville de Laguiole? Doit-on suivre son écriture et insister sur la consonne gutturale ou l'effacer?

"Metz" ou "Mess"?

Metz, la capitale des mirabelles recueille autrement que des petites prunes rondes, de curieuses appellations bien fruitées dans sa ville. Que penser par exemple de "Metss", "Metzze" ou encore de "Mess"? Ces prononciations déclenchent souvent de houleux débats à l'oral. Qui a raison, qui à tort? *Le Petit Robert des Noms propres* nous éclaire. N'en déplaise aux aficionados du "t" et du "z", selon le thésaurus, il faudrait, pour être correct, dire "Mess". Rappelons en effet que les habitants de la cité s'appellent les "Messins" et non les "Metzins".



"Auxerre" ou "Ausserre"? "Bruxelles" ou "Brusselles"?

Faut-il prononcer le "x" ou au contraire le gommer et préférer un bref sifflement? Les partisans du "x" vous diront que les mots s'écrivent chacun avec un "x". Pour être correct, il faudra donc suivre son écriture à

l'oral. Les partisans du "ss", vous diront au contraire qu'il ne faut pas se fier à son orthographe et gommer le "x". Qu'en est-il dans les faits?

Selon *Le Petit Robert des Noms propres* le "x" doit être prononcé "s". Pour être exact donc, on parlera de la ville d'"Oser". Idem pour la ville de Bruxelles qui devra se dire "Brusselles". Le thésaurus donne deux raisons. La première nous vient de la phonétique du nom de la ville, issue du néerlandais "brysel" et la seconde, du mot Bruxelles originellement écrit en néerlandais "Brussel", formé sur *bruoc* "marais" et *sella* "habitation".



"Bourguenbresse" ou "Bour-en-bresse"?

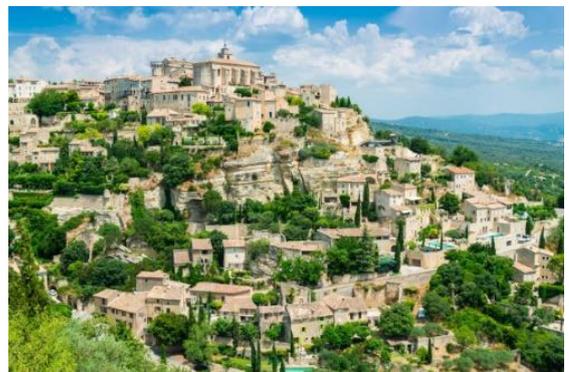
La capitale du poulet, Bourguenbresse, a une prononciation autrement étonnante que son surnom. Car, si l'on se fie aux bouches qui la prononcent, elle doit tantôt se dire "bourguenbresse" tantôt "bourenpresse". Mais qu'en est-il dans les faits? Faut-il amoindrir le "b" pour en faire un "p"? Faut-il au contraire souligner le "g" pour en faire un son très

guttural? Rien n'est moins sûr... *Le Petit Robert* nous rappelle d'ailleurs que l'unique prononciation de la ville dans l'Ain est "bourkanbresse". Le mot "bourg" vient en effet du francoprovençal, *borg* qui se prononçait "bourk".

Luberon

C'est une querelle qui oppose les Anciens et les Modernes. Les premiers disent "Luberon", les seconds "Lubéron". Mais qui a raison? Selon *Le Petit Robert des noms propres*, deux formes peuvent être admises: Luberon et Lubéron. Idem pour *Le Larousse* qui note à la fois "Luberon" et "Lubéron". Ce, bien que ce dernier terme soit inscrit en plus petit sur son site. Alors que faire?

Si l'on se fie à l'*Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix*, la toponymie de Lubéron dériverait du grec *Louerionos* ou *Louerio*. Elle impliquerait donc une prononciation en "Lubéron". Mais attention! Si cette origine paraît plausible, rappelons qu'un certain Maxime Pazzis, mentionnait le nom de Luberon sous la forme "Léberon" dans son livre *Mémoire statistique sur le département de Vaucluse* (1808). Un nom qui ne pouvait que se prononcer avec un "eu" fermé...



"Cassi" et le "Cassise"?



Attention ici à la prononciation de la consonne finale. Car le "cassi" et le "cassise" ne désignent pas une même réalité. Si vous dites "cassise", vous nommez le fruit du cassissier. En revanche, si vous préférez la prononciation "cassi", vous parlerez alors non seulement d'une "rigole pratiquée en travers d'une route pour l'écoulement des eaux", mais aussi de la ville Cassis.

"Maastriche", "Maastrichte" ou "Maastrikte"?

Les prononciations auraient, selon certaines légendes, commencé à différer en 1992. À la date de signature du traité sur l'Union européenne, dans la ville néerlandaise de Maastricht. D'aucuns ont pensé que depuis ce jour, les anti-européens et les pro-européens ont choisi de prononcer différemment le nom de la ville pour évoquer, de manière discrète, leur position politique.



En réalité cette différence d'accentuation est surtout due à une méconnaissance du parler néerlandais en français. Ainsi que le signale *L'Office québécois de la langue française*, la ville qui signifie "passage de la Meuse" peut se prononcer selon deux



manières. La finale en "- cht" du nom de cette ville peut se prononcer [k] ou [kt]. Conclusion? On peut dire [mastRik] (mas-trik) ou [mastRikt] (mas-trikt).

Bonus:

Ainsi que le note *le Musée du couteau Laguiole*, le nom de la ville de l'Aveyron doit se prononcer comme on le faisait hier, en patois et en occitan. C'est-à-dire "layole".

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 3. Retenez ces expressions idiomatiques de la langue française avec un toponyme que seuls les Français peuvent comprendre.

Les événements historiques, sociaux, politiques, même la situation économique ou les aspects psychologiques trouvent leur écho dans la toponymie. Par les données

historiques, géographiques et étymologiques, les toponymes ont une valeur documentaire. Certains d'entre eux ont aussi des significations anecdotiques, moqueuses, parfois caricaturales. Avec d'autres sens ils sont entrés dans des locutions et expressions idiomatiques significatives pour l'histoire culturelle française. Prononcées dans le pays auxquels elles font allusion, ces formules toponymiques n'auraient plus beaucoup de sens et sonnerait bien étrange aux oreilles de ses habitants.

Filer à l'anglaise

L'expression signifie "partir sans se faire remarquer, discrètement". De l'autre côté de la Manche, l'on dit "to take French leave". Mais enfin, d'où vient la formule? Les Anglais et les Français ont été les ennemis mortels quasi permanents pendant sept longs siècles et davantage. C'est tout naturellement que cette animosité réciproque s'est traduite dans la langue française. Ainsi, au XV^e siècle, un "Anglais" pouvait désigner un "créancier", un "grippe-sou" ou encore, un "usurier".



Vraisemblablement, la locution "filer à l'anglaise" n'apparaît qu'au XX^e siècle. Faut-il y voir une formation argotique à partir du verbe "anglaiser", c'est-à-dire "voler", en usage à la même époque? Ainsi, "à l'anglaise" serait "à la manière sournoise de celui qui vient d'anglaiser quelqu'un": "se tirer à l'anglaise", partir "comme un voleur"? Une autre hypothèse quant à l'origine de cette expression existe. Dès 1883, "l'Anglais" pouvait signifier "les latrines des conscrits à Saint-Cyr". En somme, les cabinets. Ainsi, "dire deux mots", ou "écrire à l'anglais" reviendrait à "s'enfuir clandestinement en utilisant le subterfuge des toilettes".

Avare comme un Écossais

Les clichés portant sur les traits de caractère des autres peuples sont multiples. À en croire certains, les Belges seraient idiots; les Polonais, ivres; les Italiens, machos. Les Écossais, eux, seraient "très près de leurs sous". D'où vient cette formule? Sans doute est-elle issue de la réputation que donnèrent à ce peuple les Anglais qui firent des guerres longues et acharnées pour assurer l'Écosse et dominer ses vaillants habitants. Ainsi, la pauvreté de l'Écosse d'antan généra jadis l'expression. Il se murmurait dans les faubourgs de Londres que l'Anglais dépensait une livre, là où l'Écossais dépensait un penny.

Une querelle d'Allemand

On emploie la formule pour désigner une "querelle sans sujet sérieux, pour des raisons futiles". Au XVI^e siècle on disait plutôt "une querelle d'Allemagne". On la trouve en l'occurrence chez Montaigne. Il y a plusieurs versions d'où vient cette étonnante expression. Mais l'hypothèse la plus communément admise vient du fait que le Saint Empire romain germanique était constitué d'un ensemble de minuscules états dont les souverains cherchaient toutes les plus ou moins bonnes occasions de batailler avec

leurs voisins. Et tout cela, bien sûr, dans le but d'agrandir leur territoire et d'asseoir leur pouvoir.

Travailler pour le roi de Prusse

Autrement dit, "travailler pour rien; ne pas être payé de ses peines, alors que d'autres en tirent profit". Il existe plusieurs explications éclairant l'origine de cette formule. La première: l'allusion au royaume des Hohenzollern vient de ce que leurs souverains, du moins au XVIII^e siècle, payaient fort mal les mercenaires engagés dans leurs armées.

Il existerait également un chant datant de 1757, se moquant de la défaite du maréchal Soubise à la bataille de Rossbach. Ainsi peut-on entendre ces paroles: "Il a travaillé pour le roi... de Prusse". L'on peut également lire en cette expression une référence à celui que l'on surnomma le "Roi-Sergent": Frédéric-Guillaume, père de Frédéric II. Il était réputé pour son extrême vigilance quant aux dépenses de la cour, allant jusqu'à payer avec un lance-pierre ses ministres, considérant qu'ils avaient l'insigne honneur de travailler pour le bien du royaume.

Soûl comme un Polonais

Voilà un exemple d'une expression moqueuse et un tantinet xénophobe. Sans aucun doute, l'ivresse est connue de tous les hommes, quelle que soit leur nationalité. La formule daterait du XX^e siècle même si on la trouve déjà sous la plume de Zola: "boire comme un Polonais".

Au XVII^e siècle, l'on disait "**soûl comme un Suisse**". À cette époque, les mercenaires suisses employés par les armées royales n'hésitaient pas à consommer l'alcool de manière peu raisonnable. Un siècle plus tard et au XIX^e siècle, sous Napoléon, les mercenaires utilisés étaient polonais. Hors activités militaires, ils devaient probablement se conduire comme les Suisses, ce qui aurait provoqué l'apparition de l'expression, les Suisses du siècle précédent étant oubliés.

Parler comme une vache espagnole

La formule s'emploie pour désigner le fait de parler très mal le français, notamment avec un fort accent étranger. L'image apparaît au XVII^e siècle et serait, en réalité, une déformation de l'expression "parler français comme un Basque espagnol".

En effet, à cette époque, on désignait les Gascons et les Basques sous le terme générique de "Vasques" ou "Vasces". Ces derniers parlaient le basque ou le patois gascon. Alors, bien sûr, lorsqu'ils s'exprimaient en français, ils étaient la risée de ceux à qui ils s'adressaient, tant leur accent était pittoresque. Au fil des siècles, le mot "vasque" disparut et se transforma en "vache".

Ainsi, il existe une autre hypothèse: la plus probable des origines viendrait d'une combinaison de choses péjoratives propres à l'époque. En effet, la "vache" est généralement un mot à connotation négative. Et, à la date d'apparition de l'expression, "espagnol" était également un qualificatif désagréable.



On disait en effet "**payer à l'espagnole**" pour quelqu'un qui "payait" en donnant des coups ou on désignait une "fanfaronnade" d'"espagnolade". L'association des deux termes aurait fini par qualifier la manière de parler un mauvais français.

Bâtir (construire) des châteaux en Espagne

Au XI^e siècle, Henri de Bourgogne conquiert de nombreux territoires sur les Infidèles, au-delà des Pyrénées, à l'occasion des croisades favorisées par les alliances familiales, l'influence des moines de Cîteaux et des papes bourguignons. Les chevaliers qui l'avaient suivi furent récompensés par les biens qu'il leur distribua – particulièrement des châteaux; outre que cela garantissait la sécurité des nouvelles conquêtes territoriales, les générations suivantes eurent un exemple à suivre: quel plaisir que de posséder un château en Espagne. L'expression est synonyme de rêves chimériques et d'utopie. "Bâtir des châteaux en Espagne", c'est faire des projets merveilleux.

Cette expression apparaît déjà au XIII^e siècle, dans le "Roman de la rose". Au XVI^e siècle, elle fait partie du langage courant. En 1531, Étienne Pasquier expliqua que vouloir chercher des châteaux en Espagne était quelque chose de vain, car il n'y en avait pas, dans le seul but d'empêcher que les Maures, lors de leurs incursions, n'en trouvent et n'en profitent pour s'installer à demeure. C'est ainsi que les "châteaux en Espagne" sont devenus la métaphore de ce qui est jugé infaisable. C'est bien se lancer dans des projets irréalisables ou illusoire.

Il ne reste plus qu'à trouver pourquoi ce sont les châteaux d'Espagne, qui sont restés dans l'usage de l'expression.

Téléphone arabe

Comprendre: "transmission très rapide d'une information par le bouche-à-oreille". L'expression apparaît au XX^e siècle par référence aux pays nord-africains pendant la colonisation. Alors, ces territoires ne disposent pas des technologies modernes. Les informations circulaient déjà très rapidement par le bouche-à-oreille, via des messagers ou des informateurs.

C'est à Bab El Oued ça!

Dans la langue française, la locution est utilisée pour désigner un lieu lointain. Bab El Oued (en arabe, "porte de la Rivière") est une commune de la wilaya d'Alger en Algérie, mais aussi un quartier populaire de la ville historique d'Alger, situé sur la façade maritime nord de la ville et où vivent 100 000 personnes. Célèbre par sa place des Trois-Horloges et par son marché Triolet, elle possède de nombreux ateliers et manufactures.

C'est Byzance! On emploie l'expression pour manifester son émerveillement devant ce qui est "superbe, fastueux". Comment en est-on arrivé à associer cette ancienne cité grecque à l'idée de luxe? Ainsi, avant sa chute en 1453, Byzance était surnommée "la Deuxième Rome" en raison de sa



rivalité religieuse avec le pape, de sa suprématie sur l'Orient chrétien et des splendeurs de la ville, de ses églises et de ses icônes.

À ne pas confondre avec des "**querelles byzantines**" qui désignent des disputes portant "sur des objets futiles qui occupent ou divisent les esprits pendant que les dangers extérieurs sont menaçants", lit-on dans le Littré.

La flèche de Parthe

Voilà une bien jolie formule qualifiant une "attaque verbale consistant à placer un trait piquant, ironique, vachard, à la fin d'une phrase, à décocher un argument final massue, qui laisse sans réplique"? Revenons sur son histoire. Les Parthes sont un peuple de l'Antiquité qui vivait en Asie Mineure. Leurs cavaliers avaient une sacrée réputation! On raconte que lorsque ces derniers s'enfuyaient, ils n'hésitaient pas à se retourner et décocher des flèches mortelles sur les ennemis qui les poursuivaient.

Notez par ailleurs que l'expression "**s'enfuir comme un Parthe**" signifie "prendre ses jambes à son cou".

Voir Naples et (puis) mourir

Formule née au XIX^e siècle exprime un ardent souhait, l'accomplissement d'un désir dont la réalisation semble tellement nécessaire qu'au-delà, la vie perd tout son sens. La beauté exceptionnelle de cette ville justifierait l'expression. La baie de Naples passe pour l'un des plus beaux paysages du monde, et dans la vision touristique petite-bourgeoise de la fin du XIX^e siècle, fait partie de ces lieux à voir.



Un jeu de mots pourrait aussi expliquer la formule. Il existe une ville appelée Morire, située au pied du Vésuve, d'où l'expression "voir Naples et Morire". D'autres font allusion à Mori, une petite île près du port de Naples ou encore à Mori une petite localité de la province de Trente.

Une réponse de Normand

C'est une réponse pleine d'équivoque et d'ambiguïté. L'origine de l'expression viendrait d'une ancienne loi normande donnant le droit à une personne ayant signé un marché de se rétracter dans les 24 heures. Ce qui faisait des Normands des personnes pas très fiables.

La signification de l'expression "ne dire ni oui ni non" a comme point de départ un proverbe: "Un Normand a son dit et son dédit" (On ne pouvait aucunement se fier à la parole et même à la signature d'un Normand).

On l'utilise ses locutions notamment pour certaines réponses de politiques!

Être vieux comme les arènes d'Arles

L'expression est une allusion aux personnes âgées. La comparaison est basée sur un fait historique: les Romains ont soulevé de nombreux bâtiments dans les endroits atteints.

Arles devient sous Jules César (46 avant J.C.) un centre important de la Gaule romaine. Parmi les ruines gallo-romaines (le théâtre antique du I^{er} siècle, une cathédrale du IV^e siècle), sont connues les arènes du début du II^e siècle. Malgré la conquête par les Wisigoths (480), puis par les Sarrasins (730), la ville devient en 879 la capitale du royaume d'Arles, passa au XII^e siècle à la dynastie de comtes catalans. En 1251 elle fut sous la domination de la maison d'Anjou.



D'ailleurs, "**Jouer l'Arlésienne**" se dit lorsque'on ne cesse de parler d'une personne qu'on ne voit jamais. "**C'est l'Arlésienne**" peut aussi se dire d'un événement, d'une décision, d'une loi que l'on attend en vain.

Prendre les armes de Bourges

L'expression se dit quand on veut traiter quelqu'un d'ignorant. Ces armes, comme tout le monde sait, se composaient d'un âne assis dans un fauteuil. L'origine de ce singulier emblème remonte à l'invasion de la Gaule par les Romains.

Selon certains connaisseurs de l'histoire de la guerre des Gaules, Avicarum dut son salut au fait qu'Asinius Pollio, gouverneur mis en place par César, empêché de combattre par une crise de goutte, qui rejoint ses hommes en débandade assis sur son siège et les harangua si bien qu'ils repartirent au mastic et finirent par bouter le Gaulois belliqueux hors de la ville. Avec le temps Asinius devint asinus (l'âne) et l'histoire retint qu'un âne assis sur un siège avait sauvé la ville.

À ne pas confondre avec **porter les armes de Bourges**, l'expression qui devint alors le meilleur synonyme de regarder les autres bosser bien confortablement installé le séant vissé dans un fauteuil, certainement encouragé dans son expansion par un esprit gaulois toujours vexé de s'être fait botter le train par les Romains et faisant feu de tout bois pour nuire à la mémoire de Jules. "Porter les armes de Bourges" c'est même diriger sans se mouiller et surtout sans compétences.

Ça tombe comme à Gravelotte

On le dit quand il pleut fortement. C'est une version équivalente à l'expression "il tombe des cordes".

Pour comprendre la formule, il faut remonter dans le temps, au XIX^e siècle. Près de Metz, le 16 août 1870, à Gravelotte, lors de la guerre franco-prussienne eut lieu l'hécatombe qui se produisit lors d'un combat. Le maréchal Bazaine perdit 12 300 soldats, dont six généraux et 830 officiers, tués, blessés ou portés disparus. La densité du tir des armes à feu a donné naissance à l'expression utilisée lorsqu'il pleut ou il grêle énormément.

Cela va faire du bruit dans Landerneau

L'affirmation s'utilise à propos d'un événement qui suscite une forte polémique dans un milieu fermé ou une affaire qui va faire scandale. Le point de départ est la réplique

d'un personnage de la pièce de théâtre d'Alexandre Duval, *Les Héritiers*. Il met en scène la résurrection d'un officier dont les héritiers se faisaient une joie de recevoir leur succession, mais qui vont vite être déçu par cette nouvelle. Ainsi, on utilise l'expression pour qualifier un fait inhabituel qui va générer beaucoup de discussions, de polémiques, d'où le sens de "faire du bruit".

Landerneau est une commune du département du Finistère en Bretagne.

Avoir l'air de revenir de Pontoise

Pontoise "pont sur l'Oise" fut l'une des places fortes du Vexin français, un lieu de résidence pour les rois capétiens. Briva Isara des Romains (gaul. briva "pont", anc. Isara "Oise"), elle fut prise plusieurs fois pendant la guerre de Cent Ans. Elle donna asile à Louis XIV pendant la Fronde, et le Parlement y fut exilé en 1720 et 1753. Aujourd'hui c'est le chef-lieu du département du Val-d'Oise.

Malgré cette passé glorieuse, le nom Pontoise a reçu des connotations négatives. L'expression "avoir l'air de revenir de Pontoise" signifie "avoir l'air ahuri", "avoir l'air confus, troublé", "répondre avec embarras", allusion à une certaine moquerie des Parisiens pour les provinciaux.

Voilà deux explications historiques: un seigneur féodal cruel menaçait les voyageurs à cet endroit. Ou encore: des parlementaires, à leur retour de Pontoise où ils siégèrent au XVI^e siècle, étaient assaillis de questions.

Aller à Rouen

Le sens "se ruiner" est établi par la ressemblance phonétique des mots "Rouen" et "ruine".

Aujourd'hui Rouen est le chef-lieu de la Seine Maritime en Normandie. À l'époque romaine, la ville s'appelait Rotomagus, la capitale des Véliocasses, peuple belge du Vexin. La Normandie fut disputée entre les rois de France et d'Angleterre. Le 30 mai 1431 Jeanne d'Arc y fut brûlée.



Être de Marseille

Être de Marseille, ou raconter des histoires marseillaises, veut dire raconter des histoires exagérées, invraisemblables. Il est bien connu que dans l'imaginaire collectif les Marseillais aiment bien inventer des histoires ou faire des plaisanteries destinées à mystifier.

Aller à Argenton

Le sens de la locution est "recevoir de l'argent". L'origine du nom Argenton est liée au travail de la monnaie en argent. Au XI^e siècle un atelier monétaire frappait une monnaie locale. Argenton connut le développement du commerce: à partir du XII^e siècle, la ville haute d'Argenton s'établit sur la rive gauche de la Creuse; en 1958, Argenton est devenu Argenton-sur-Creuse.

Les soldats de Valmy

Des patriotes fervents. C'est un rappel de l'héroïsme des révolutionnaires français qui, le 20 septembre 1792, à Valmy, remportent une victoire sur les Prussiens au cri de "Vive la Nation" et "Ça ira".



Une image d'Épinal

Une représentation schématique et souvent élogieuse d'une réalité complexe.

On fait allusion aux célèbres images, vendues autrefois par des colporteurs, qui illustraient naïvement une chanson ou un événement héroïque. Leur premier éditeur, Jean-Charles Pellerin, habitait Épinal (Vosges).

Pétaouchnok

Nom de fantaisie censé imiter un nom de village russe ou ukrainien. Familièrement, il désigne donc un lieu imaginaire censé se trouver très loin, un village lointain, perdu, difficile à trouver.

Créé dans le but d'imiter un nom de ville russe lointaine, comme Petropavlovsk (Kamtchatski). Attesté dès les années 1920 sous la forme Pétaouchnock, tout comme la forme Pataoufnof, pour donner une destination loin de tout. On pourra dire: "J'ai un mariage ce week-end à Pétaouchnok. Ouais, au Perreux-sur-Marne."

Dans la culture populaire occitane on dit Pamparigouste (Pampaligosta, Pampaligòssa). Il s'agit aussi d'un pays imaginaire, lointain ou inconnu.

Perpète-lès-oies

L'expression relie le mot "perpète" qui indique un endroit lointain et "oie" qui ajouterait un aspect rural et fait allusion à un lieu imaginaire. Elle est employée pour signifier qu'une personne habite très loin, dans un endroit inconnu ou précisément connu pour n'être visité qu'au terme d'un voyage au bout de la nuit et à l'autre bout du monde.

À propos du terme "oies", son emploi se justifie car beaucoup de petits villages anciens en pleine campagne portent des noms avec des animaux de ferme. Ainsi, "perpète-lès-oies", désigne un petit village perdu au milieu de la campagne. Pour varier les plaisirs, on peut également dire "**Perpète-lès-Olivettes**". Veillez toutefois à ne pas oublier l'accent sur le "lès", forme ancienne de lez, la préposition est issue du latin *latus* qui signifie "à côté", "près de".

un glissement de sens provoquant le passage vers "bourré" en plus d'une publicité tapageuse qui a accentué la notoriété de ce biscuit pour faire d'un homme complètement ivre, "un beurré comme un petit lu". L'histoire retint ainsi l'expression: "beurré comme un petit-beurre".

Par *Le Figaro*

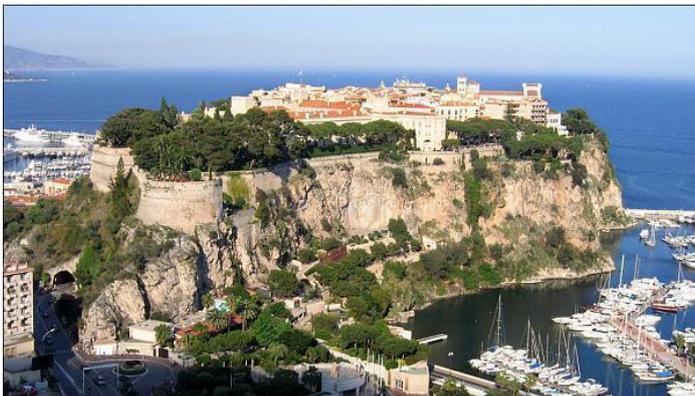
Devoir 4. Qu'ils soient pleins de douceur ou de moquerie, romantiques, originaux, mignons comme tout... Les surnoms des lieux sont multiples et ont des caractéristiques surprenantes. Ils se transmettent de génération en génération et il y en a pour tous les goûts! Retenez ces formules figées.

Le territoire français offre des paysages divers et variés. La France est un pays d'Histoire et ses grandes villes ont reçu de nombreux surnoms. Du Nord au Sud, d'Est en Ouest, toutes sont caractérisées par une particularité. Ces formules figées, fréquemment employées par les journalistes pour désigner les lieux, restent parfois obscures quant à leur motivation.

Si **la Grande Bleue**, la Mer Méditerranée, est pour les Français une appellation limpide, sans jeu de mots, sa couleur ne fait pas l'unanimité. En effet, les anciens Égyptiens l'appelaient *la Grande Verte*, alors que pour les Turcs il s'agissait de *la mer Blanche* (c'est-à-dire mer de l'ouest, par opposition à la mer Noire, de l'autre côté du Bosphore), tandis que les Romains, qui n'étaient pas de grands navigateurs, affirmaient leur domination du pourtour méditerranéen d'un possessif *mare nostrum* "notre mer". Attention, car l'expression **le Grand Bleu** s'emploie pour désigner l'océan Atlantique.



Prenez garde de confondre **le Rocher** avec **le Caillou**! Ce rocher constitue la partie la plus ancienne de la principauté de Monaco, promontoire rocheux sur lequel fut



construite une forteresse au début du XIII^e siècle et où se trouvent aujourd'hui la vieille ville et les principales institutions de la petite cité-État. Le **Caillou** est beaucoup plus grand puisqu'il s'agit de la Nouvelle-Calédonie, et plus précisément de l'île principale, la Grande Terre. Ce nom est une allusion à la richesse minière de l'île,

le caillou étant en effet le minerai brut, qu'il va falloir trier avant d'en extraire le précieux nickel, l'or vert. Au-delà de cette métonymie, le mot a une connotation affectueuse en français calédonien, une manière pour les non-autochtones d'exprimer leur attachement. L'employer est aussi un moyen d'échapper aux comparaisons induites par les autres dénominations, que ce soit *Nouvelle-Calédonie* (nom donné en 1774 par l'explorateur britannique James Cook en hommage au vert pays d'Écosse, *Caledonia* en latin) ou *Territoire*, terme administratif soulignant la dépendance à la métropole.

Lyon est **la capitale des Gaules** et son évêque est le **primat des Gaules**. Pourquoi tant de Gaules? La ville antique, Lugdunum, est la capitale de la **Gaule lyonnaise** et le siège du pouvoir impérial pour les trois provinces romaines. En effet, la Gaule transalpine (au-delà des Alpes pour les Romains) était divisée en trois provinces impériales – **Gaule lyonnaise**, **Gaule aquitaine** et **Gaule belgique**. Lyon est aussi appelé **la Ville lumière** (tout comme Paris et Bordeaux), **Capitale de la gastronomie** (avec entre autre ses fameuses **quenelles**) et **la Ville aux deux collines** (Fourvière – "**la colline qui prie**", et Croix-Rousse – "**la colline qui travaille**").



Fondé par des colons grecs venus de Phocée (aujourd'hui Izmir, en Turquie), cité prospère d'Asie Mineure en -600 avant Jésus Christ, le comptoir de Massalia va être à l'origine de Marseille, qui restera **la Cité phocéenne**. Les Phocéens fondèrent plusieurs comptoirs sur la côte: Agde, Antibes, Nice, Hyères, Aléria en Corse, Empuries en Catalogne (le grec *emporio*

signifiant "marché, entrepôt", les comptoirs maritimes s'opposant aux colonies de peuplement), développant à partir de leur métropole marseillaise un puissant réseau en Méditerranée occidentale.

Sachez que **la Cité des papes** se trouve bien en France: il s'agit d'Avignon. La papauté y ayant résidé entre 1309 et 1423. Neuf papes se succédèrent dans le palais des Papes, remarquable édifice gothique, résidence pontificale et siège de la chrétienté d'Occident. À la fin de cette période, durant 39 ans, l'Église est déchirée en deux obédiences, avec un pape régnant à Rome et un autre à Avignon: c'est le grand schisme d'Occident. Le surnom est resté pour cette ville très fière de son héritage. Avignon est également connue comme **Ville au pont**, pour son célèbre pont Bénézet qui a inspiré la fameuse comptine pour enfants.



La Ville lumière désigne tout d'abord Paris. Ce surnom date du XVII^e siècle, époque où la criminalité fait rage à Lutèce et où Gilbert Nicolas de la Reynie (chef de la police à Paris) décide de mettre des lumières partout pour que les brigands n'agissent plus dans l'ombre. Ainsi, Paris adopta très tôt le gaz d'éclairage, par le gaz de distillation du bois,

invention attribuée à l'ingénieur Philippe Lebon, puis au début du XIX^e siècle par le gaz hydrogène selon le procédé anglais, par distillation de houille. Les becs de gaz se multiplient dans la capitale, de grandes usines à gaz fleurissent à la périphérie, et les allumeurs de réverbères opèrent leur reconversion, passant des lanternes à huiles aux lampes à gaz. L'invention d'Edison en 1878 les réduira au chômage. D'ailleurs, Paris a été la première ville en Europe à être illuminée à l'électricité.

Cependant, la ville de Paris a d'autres surnoms! Si les origines de la *Ville des amoureux*, *Ville de l'amour* ou bien encore *La plus belle ville du monde* ne sont pas difficiles à comprendre (Paris est l'une des villes les plus romantiques et ce ne sont pas les nombreux films s'y déroulant qui diront le contraire), il est beaucoup moins évident avec le célèbre surnom de *Paname*. Trois versions ressortent: soit le nom est associé au fameux scandale du Panama, avec lequel la bourse de Paris était intimement liée, soit celle assimilée à la mode parisienne, ou bien il s'agit de l'argot parisien! Au début du XX^e siècle, les habitants de la capitale avaient adopté comme couvre-chef le panama. Ce chapeau avait été mis à la mode par les ouvriers creusant dans le canal. Du coup, *Paname* représentait la "ville des élégants" avant de devenir suite au scandale boursier, celle des illusions et des désillusions. Et dans son Dictionnaire de l'argot, Jean-Paul Colin explique que l'étymologie du mot Paname signifie "énorme, confondant". Paname, ou ville panama, signifierait "ville énorme".

Sachez qu'en France il existe *Le petit Paris* – la ville de Tours (également connue comme *La terre des écrivains*, *La terre des artistes*, *La muse des artistes* ou *Le jardin de la France*). Et *Paris sur mer* – Deauville (surnommée aussi *Le 21^e arrondissement de Paris* ou *La Cannes du Nord*).



Deuxième ville française à abriter le plus de monuments classés, Bordeaux, le second *Petit Paris*, hérite son autre surnom peu flatteur *La belle endormie* de la grande quiétude inspirée par son centre-ville historique. Du calme et beaucoup de beauté pour la ville de Gironde qui depuis le Moyen Âge, du fait d'un large méandre en forme de croissant, que décrit la Garonne lorsqu'elle passe dans la ville, est connu comme *Le port de la Lune*. En fait, un croissant de lune est représenté sur le blason de *La cité des merveilles*.

Si Toulouse, la cité occitane aux élégants bâtiments de brique de terre cuite rosée, est baptisée *la Ville rose*, il ne faut y voir aucune connotation politique avec le parti socialiste. C'est la couleur du matériau de construction traditionnel, la brique de terre cuit qui s'est imposée en raison de l'environnement géologique local, caractérisé par l'abondance d'argile et l'absence de pierre de taille à proximité. Pour le plaisir des yeux!



Par contre, Limoges doit son surnom de **La Ville rouge** justement au fait de sa tradition de vote de gauche et des événements ouvriers qu'elle connut au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Attention! Ne pas confondre avec **La Rouge**, le surnom pour Albi, ici du fait de la couleur des briques de sa cathédrale et de son centre historique.

Les Anglais ont longtemps occupé La Rochelle qui, vue de la mer, se présente d'une blancheur éclatante. En plus, les falaises de calcaires proches de la ville sont aussi blanches, et



les navires anglo-saxons la qualifiaient donc de *White City*, **la Ville blanche** ainsi que **La porte océane** du fait de la présence de ses trois ports (de pêche, de commerce et de plaisance).

La Noire (avec ses maisons aux toits en ardoise) est un des surnoms d'Angers qui en porte plusieurs: **La Ville verte** (en référence à ses industries du végétal et de

ses très nombreux parcs), **Angers la Blanche** (en référence à ses façades en tuffeau), **la Ville des fleurs**, dès le Second Empire, ou **L'Athènes de l'Ouest** (surnom du XIX^e siècle, en référence à son université, ses grandes écoles et ses cercles culturels).

Si on reste dans le cadre des couleurs, il y a en France **La Ville grise**, un surnom péjoratif reçue après la désindustrialisation par Mulhouse, également connue comme **La Manchester française**, puisque cette ville était un des plus grands pôles industriels d'Europe à un paysage urbain bien particulier que celui des villes issues de la révolution industrielle du XIX^e siècle. Attention! Il existe aussi **Le Manchester français**, la ville de Roubaix, l'une des capitales mondiales du textile, abritant même la bourse de la laine, qui porte son second surnom de **La ville aux mille Cheminées**, car comptait plus de 1 000 cheminées d'usine (il n'en reste plus que 37). **La Cité noire**, à cause des mines de charbon, désigne Saint-Étienne, connue aussi comme **La Ville verte**, à cause de sa célèbre équipe de football, ou **La Ville aux sept collines**.

Le diamant noir surnomme Clermont-Ferrand, ville bâtie au cœur d'un ancien volcan, en référence à cette pierre de lave de Volvic qui a servi à sa construction. Attention à ne pas confondre avec la ville d'Agde, située en Occitanie et surnommée **La perle noire de la Méditerranée**, la cité qui rayonne par le charme de son dédale de ruelles, bordées d'habitations et d'édifices bâtis en pierre noire basaltique, celle du volcan d'Agde.



Il existe bien d'autres perles en France! **La Perle des Alpes françaises** désigne Annecy, une ville de la Haute-Savoie, surnommée ainsi pour l'environnement et la qualité de vie. **La Perle de l'Occident** est le surnom du célèbre Mont-Saint-Michel.

La perle des palaces désigne Cannes. *La perle de l'Atlantique* – Royan, *La perle de l'Anjou* – Saumur, *La perle du Limousin* – Uzerche, surnoms dus à leurs sites pittoresques. Et Menton, célèbre station touristique balnéaire de la Côte d'Azur, est *La perle de la France!*

La perle de la Côte Fleurie – Honfleur, une ville portuaire normande située sur



la rive sud de l'estuaire de la Seine, en face du Havre, est surtout connue pour son Vieux Bassin pittoresque, caractérisée par ses maisons aux façades recouvertes d'ardoises, et pour avoir été maintes fois représentée par des artistes, dont Gustave Courbet, Eugène Boudin, Claude Monet et Johan Barthold Jongkind, formant l'École de Honfleur qui a contribué à l'apparition du mouvement

impressionniste et explique son second surnom de *La cité des peintres*.

Perle de la Côte d'Opale désigne Le Touquet-Paris-Plage, la station balnéaire française la plus titrée, au bord de la Manche et à l'embouchure de la Canche, qui bénéficie d'une très vaste forêt, d'un important patrimoine architectural de style anglo-normand et connu également comme *Arcachon du Nord*, *Jardin de la Manche*, *Paradis des sports* ou *Station des quatre saisons*.



La perle de la Côte d'Argent, la ville de Mimizan, est située dans le pays de Born, sur la côte landaise, à 87 km au sud-ouest de Bordeaux.

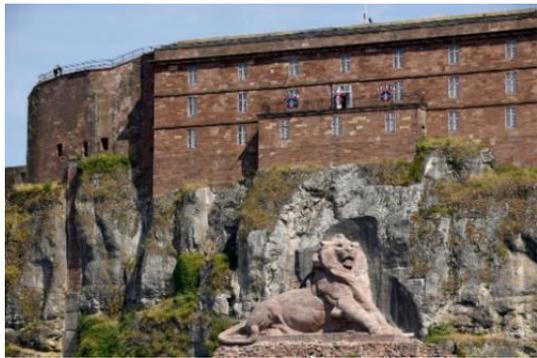
On appelle Valence *La Porte Du Midi* car nombreux sont ceux qui considèrent la cité drômoise comme le début du Sud. "À Valence le Midi commence!", dit un petit proverbe. Rien à voir avec le repas de milieu de journée, l'appellation est ici géographique! Tout comme Brest, deuxième port militaire en France situé à l'extrémité ouest de la Bretagne et nommé *La cité du Ponant*, le ponant étant le nom donné au vent d'ouest. Toulon, le premier port militaire en France, *La vieille militaire*, est appelé également *Le port du Levant*, par rapport à Brest, levant signifiant "orient" et désignant à l'origine tous les territoires méditerranéens à l'est de l'Italie. Toulon est aussi connu comme *La ville des fontaines* en raison du nombre élevé de sources qui jaillissaient dans la ville, située au pied d'une haute formation calcaire retenant les eaux de pluie.



La Cité des Sacres, *La Cité des Rois* surnomment Reims, la ville où Clovis est baptisé par saint Remi et où ont été sacrés un grand nombre de rois carolingiens puis capétiens pendant plus de dix siècles de Louis le Pieux en 816 jusqu'à Charles X en 1825. La ville est également connue

comme *Le Sourire de l'Europe*, surnom dû à la statue de *l'Ange au Sourire*, dénommé aussi *Sourire de Reims*, devenue symbole du génie français et du patrimoine.

En référence à une gigantesque statue d'un lion couché, la sculpture d'Auguste Bartholdi située au pied de la falaise de la citadelle, Belfort, charmante ville de du Nord-Est, a reçu le surnom *La cité du Lion*. Cette



sculpture symbolise la résistance de la ville face aux nombreux assauts des Prussiens durant la guerre de 1870. À l'époque, le Territoire de Belfort était la seule partie de l'Alsace qui restait française. Rien à voir avec le camembert donc.

Le nom *la Cité corsaire* est bien mérité par la ville de Saint Malo dont le port fut tenu par des corsaires du XVI^e au XVII^e siècle. Ces

derniers parcouraient les océans et faisaient fortune en s'attaquant aux navires de commerce ennemis (Hollande, Espagne, Angleterre etc.) ou en leur demandant des droits de passage. Et il faut admettre que ce surnom c'est plutôt classe!

La cité de Guillaume le Conquérant désigne la ville de Caen que duc de Normandie, futur roi d'Angleterre, proclame jadis sa capitale. Elle porte aussi les surnoms de *L'Athènes Normande*, *La cité des Deux-Abbayes* (l'Abbaye-aux-Hommes et



l'Abbaye-aux-Dames, grands monastères bénédictins fondés vers 1060 par Guillaume le Conquérant et sa femme, Mathilde, en réparation de l'irrégularité de leur mariage dénoncée par le Pape), ou *La Ville aux cent clochers*, tout comme Rouen (*Le Hambourg de l'Ouest*, *Le pot de chambre de la Normandie*, *La ville musée*, *L'Athènes du genre gothique*), Dijon (*La belle endormie*) et Poitiers (*La ville aux trois «S»* (sainte, savante, saine), *La romane*, *La plus petite des grandes villes*) en raison du nombre élevé d'églises qui y sont présentes.



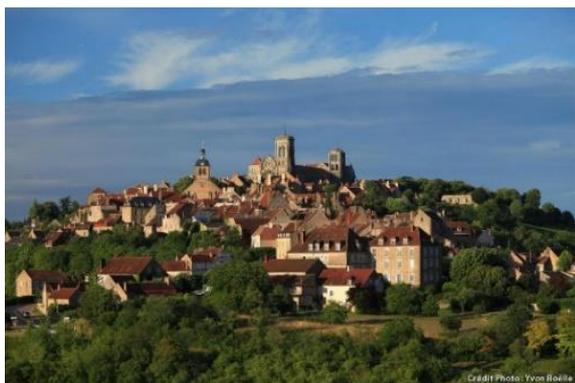
Toujours dans le Nord, se trouvent *La cité des Géants*, ville de Douai, en référence aux géants portés pendant le carnaval, Gayant, Marie Cagenon et leurs enfants, emblèmes de la ville, et *La cité de Jean Bart*, Dunkerque (Jean Bart est un corsaire célèbre pour ses exploits au service de la France durant les guerres de Louis XIV, originaire de la ville).

Le nom de *la Cité impériale* porte Ajaccio, à titre de ville natale de Napoléon I^{er}. *La Cité Ducale* est le surnom de Nancy,

également connue comme *La capitale des ducs de Lorraine* ou *La Ville aux Portes d'Or*, référence aux portes dorées de la Place Stanislas. *La cité des Ducs* peut désigner Chambéry (le lieu de résidence des ducs de Savoie de 1329 à 1562 qui accueillait la cour au Château), Dijon (surnommée aussi *Cité des Ducs de Bourgogne* pour éviter la confusion) ou Nantes (du fait qu'on y trouve les châteaux des Ducs de Bretagne et qu'on appelle également *Cité des Ducs de Bretagne*). Nantes est aussi connue comme *La belle endormie* (tout comme Bordeaux et Dijon), *La reine des magnolias* et *La Venise de l'Ouest*. Mais bon, des Venise il y'en a 10 000 à peu près dans le monde! Par exemple, en France, toujours à cause des nombreux cours d'eau qui traversent ces villes, Sète est surnommée *La Venise du Sud* ou *La Venise du Languedoc*, Martigues – *La Venise provençale*, Annecy – *La Venise savoyarde* ou *La Venise alpine*, Pont-Audemer – *La Venise Normande*, Amiens – *La petite Venise du Nord*, et Châlons-en-Champagne – *La petite Venise*, tout court.



Ville fortifiée sur une colline, Laon possède de nombreux monuments médiévaux, des hôtels particuliers et des maisons des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles; son sous-sol est sillonné de souterrains, carrières et puits, mais c'est sa cathédrale, située à son sommet, qui lui a valu le surnom majestueux de *Montagne couronnée*.



Située également sur une haute colline et renommée en raison de sa basilique Sainte-Marie-Madeleine, qui aura contenu les reliques de Marie de Magdala, et dont la symbolique tourne autour du thème de la lumière divine, la ville de Vézelay mérite bien ses surnoms de *La colline éternelle* ou *La colline inspirée*.

Nice est appelée *Nissa la bella* par ses habitants. C'est d'ailleurs un hymne chanté en langue niçoise en l'honneur de la ville et du Pays niçois. Une première version a été écrite le 14 juillet 1903 sous le nom de *A la mieu bella Nissa* (À ma belle Nice), elle a ensuite été reprise et rebaptisée. Aujourd'hui, cet hymne fédérateur est repris dans les stades lorsque le club de football l'OGC Nice joue un match. Nice fait partie de la French Riviera, elle est aussi appelée *La cité des Anges* en référence à Los Angeles.

Non loin de Nice se trouve *La cité du citron*, la ville de Menton où, grâce à un climat méditerranéen très doux, des citronniers fructifient. *La cité du sel* désigne Porto-Vecchio, en raison de marais salants et les salines, actives depuis le XVIII^e siècle jusqu'aux années 2000. *La cité des violettes* est une des appellations de Toulouse, célèbre de la culture de la violette. Cannes est



La cité du luxe ou ***La Cité des Festivals***. Plus prosaïquement, Lille est surnommée ***La cité nordiste, La Métropole, ou La capitale des Flandres***.

La Reine des plages et la plage des rois s'associe avec la station balnéaire de Biarritz, lieu de villégiature préféré de toute aristocratie européenne. ***La Reine des villes d'eau*** désigne Vichy, station thermale par excellence mondialement connue. Aix-en-Provence, dont la réputation est due aux eaux thermales, tient son surnom de ***La ville aux mille fontaines***.



Plusieurs villes sont connues comme capitale d'une activité quelconque. Ainsi, on appelle ***La capitale du temps*** la ville de Besançon, centre de l'industrie horlogère. ***La capitale des arts du feu*** – Limoges, en raison de la présence de grandes maisons de porcelaine et des ateliers d'art travaillant l'émail ou les vitraux. ***La capitale du rugby*** – Toulouse, avec son club du rugby à XV, détenant le plus riche palmarès sur le plan national comme sur le plan continental. ***La capitale de la bande-dessinée*** – Angoulême, par le célèbre Festival international



de la bande dessinée qui contribue largement au renom international de la cité. ***La capitale du thermalisme*** – Dax, une station thermale de Gascogne très fréquentée. ***La capitale du cerf-volant*** – Dieppe, située sur la côte de la Manche et abritant le festival International de cerf-volant, surnommée aussi ***La ville aux quatre ports*** (le ferry/port Transmanche, le port de commerce, le port de pêche et le port de plaisance). ***La capitale de Noël*** – Strasbourg, qui depuis 1570 accueille chaque année le Marché de Noël, baptisé alors "Christkindelsmärik" (marché de l'enfant Jésus). Depuis, Strasbourg perpétue la tradition d'un Noël alsacien traditionnel, authentique, chaleureux et généreux. ***La capitale de la tapisserie*** – Aubusson, en région Nouvelle-Aquitaine, un savoir-faire vraisemblablement importé depuis les Flandres au XIV^e siècle. Elle atteint son apogée aux XVI^e et XVII^e siècles, Colbert lui accordant le titre de Manufacture royale. La particularité de la rivière la Creuse, qui fixe naturellement les couleurs, a permis à cet art de se développer. ***La Capitale de la pipe*** – Saint-Claude à Cogolin qui nichée au creux des Montagnes du Jura évoque la fabrication de la pipe de bruyère, un savoir-faire millénaire. ***La capitale de l'accordéon et des armes*** – Tulle, l'un des centres de fabrication des armes (Manufacture d'armes) et de l'accordéon (Accordéons Maugein). ***La capitale du balai*** – Lapalud, un beau village du Vaucluse Provençal connu pour ses balais de sorgho qui étaient vendus le long de la route nationale. ***La capitale de la bonneterie*** – Troyes, ville qui jusqu'aux années 1980 a régné en maître sur la production française d'articles en tricot: bas, chaussettes, sous-vêtements...

La capitale du parapluie – Aurillac, le berceau du parapluie de fabrication française. La légende veut que la Jordanne, rivière qui traverse Aurillac, charriait des paillettes d'or. Cet or était échangé contre du cuivre que rapportaient les pèlerins

revenant de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ainsi naquit dès le Moyen-Âge à Aurillac une tradition de batteurs de cuivre, les dinandiers. À partir de ce cuivre étaient réalisées les pièces métalliques entrant dans la fabrication des parapluies: noix, coulants, aiguillettes. Les forêts cantaliennes étant riches, une industrie de mâts de parapluies et de poignées en bois pour parapluies, s’y est développée. Enfin, les paysans cantaliens qui allaient en Espagne vendre leurs chevaux, ramenaient de la toile de coton. C’est à partir de celle-ci que furent confectionnées les premières couvertures puis les toiles de parapluies. En effet, c’est à Aurillac que plus de la moitié des parapluies de France sont fabriqués.



La capitale du chocolat – Bayonne, où la première chocolaterie est créée en 1580 quand les juifs expulsés du Portugal par l’Inquisition s’installent à Bayonne et développent la fabrication du chocolat. La méthode de fabrication du chocolat, fut très vite apprise par les Bayonnais, ils seront les premiers artisans du royaume de France à travailler la fève de cacao. Aujourd’hui encore les fameux chocolats noirs, à forte teneur en cacao, amers, font la réputation de la ville.



La méthode de fabrication du chocolat, fut très vite apprise par les Bayonnais, ils seront les premiers artisans du royaume de France à travailler la fève de cacao. Aujourd’hui encore les fameux chocolats noirs, à forte teneur en cacao, amers, font la réputation de la ville.

La capitale mondiale de l’alpinisme – Chamonix-Mont-Blanc, la commune ayant l’altitude la plus haute de France et d’Europe occidentale, très prisée des amateurs d’alpinisme et des sportifs de montagne en général.

La capitale mondiale de la soie – Lyon qui s’impose comme une place forte de l’industrie de la soie depuis la Renaissance. De la filature, à la création de motifs en passant par le tissage et l’apprêt (traitement appliqué aux étoffes), le savoir-faire des soyeux lyonnais a tout naturellement positionné la ville à ce rang mérité. Son déclin est venu avec l’apparition de fibres artificielles, à partir du XIX^e siècle.



Aujourd’hui, la soie se limite aux articles de luxe, ce qui explique sa rareté. À Lyon, quelques rares soyeux résistent, continuant à tisser avec les techniques d’autrefois.



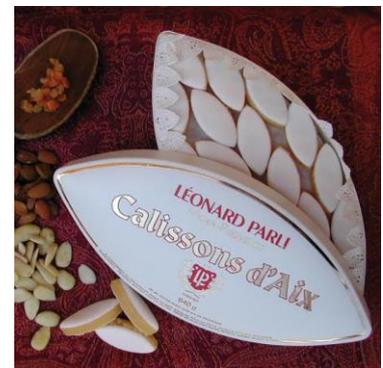
La capitale mondiale du parfum – Grasse qui fournit plus de la moitié de la production française de matières premières pour la parfumerie, arômes et cosmétiques. Au XVI^e siècle. Grasse était alors connue pour son savoir-faire en matière de tannage de cuir et grâce à son industrie de ganterie. Seulement, les méthodes de traitement des peaux étaient très odorantes et pour cause: à l’époque les artisans utilisaient de

l'urine et des excréments pour tanner le cuir. Jusqu'au jour où un artisan plongeait ses gants dans de l'essence parfumée et créa un nouvel essor. Durant ce siècle, le métier de parfumeur se développe sur le territoire et beaucoup d'artisans commencent à se spécialiser dans la distillerie et la parfumerie. De nos jours, la ville possède des plantations de fleurs à parfum, dont la rose, le jasmin, les fleurs blanches (fleur d'oranger, tubéreuse et pistachier), les violettes, le mimosa et surtout la lavande.

La capitale mondiale de la paix – Verdun, qui s'efforce de devenir un symbole de la réconciliation entre les peuples. La frontière belge se situe à 40 km, celle du Luxembourg à 50 km, celle d'Allemagne à 80 km, et celle de Suisse à 220 km. Forteresse de l'Est de la France, la ville est le théâtre de plusieurs batailles, mais c'est surtout la bataille de Verdun de 1916, au cours de la Première Guerre mondiale, qui rend à jamais célèbre la ville dans le monde entier. Les présidents Mitterrand et Kohl s'y sont donné la main en 1984.

Il faut enfin mentionner les surnoms dus aux différentes spécialités locales. Ainsi,

Montélimar est **Capitale du nougat**, Aix-en-Provence **Capitale du calisson** (une confiserie faite d'une fine pâte de melon confit (ou d'autres fruits confits) et d'amandes broyées ensemble, nappée de glaçage royal et posée sur un fond de pain azyme, souvent parfumée à la fleur d'oranger et en forme de navette est une spécialité locale depuis le XV^e siècle). Le Mans – **Capitale des Rillettes** (les rillettes sont une préparation culinaire de viande de porc ou de volaille (oie, poulet) ou de poisson (saumon, thon, etc.),



voire de crustacé (crabe par exemple), cuite longuement à feu doux dans la graisse. Ensuite, les filaments de chair se détachent facilement et forment des "rillettes". En refroidissant, la graisse remonte).



Bourg-en-Bresse – **La capitale du poulet** (en référence à la poule de Bresse AOC élevée dans la région), Castelnaudary – **La capitale mondiale du cassoulet**, Cavaillon – **Capitale du melon**, Metz – **Capitale de la mirabelle**, Solliès-Pont – **Capitale de la figue**, Vergt (Dordogne) – **Capitale de la fraise**, Thurins – **Capitale de la framboise**, Agen – **Capitale des pruneaux**, Vinay – **Capitale de la noix**, Cancon – **Capitale de la noisette**, Privas – **Capitale du marron glacé**, Nyons – **Capitale de l'olive**, Hœrdt – **Capitale de l'asperge**, Piolenc – **Capitale de l'ail provençal**.

Mortagne-au-Perche est **Capitale du boudin noir**, Krautergersheim – **Capitale du chou à choucroute**, Erquy – **Capitale de la coquille Saint-Jacques**. Bordeaux est **La capitale mondiale du vin**, Beaune – **La capitale des vins de Bourgogne**, Épernay – **La capitale du Champagne**.

Si la plupart des surnoms datent de plusieurs siècles, **La surdouée** est très récent puisqu'il date des années 1990. Années où la ville de Montpellier a connu une véritable croissance économique, mais également démographique, sous l'impulsion de Georges Frêche qui, à l'époque, était maire de la ville et qui fut l'artisan de sa croissance remarquable. C'est d'ailleurs lui qui a pondu ce slogan dans une campagne

de pub. Depuis, c'est resté, car de nombreux penseurs et philosophes sont nés à Montpellier, c'est le cas notamment du philosophe et fondateur du positivisme Auguste Comte, de l'écrivain et poète Francis Ponge ou encore de Léon Malet, le créateur du héros Nestor Burma. D'autres intellectuels ont arpenté les ruelles étroites de la ville comme Rabelais, Paul Valéry mais également André Gide.



Devoir 5. Leurs noms racontent un pan de l'histoire. Découvrez les surnoms donnés aux villes des États francophones.

Belgique

Bruxelles – *La Capitale, La Capitale de l'Europe, La Capitale de la Bande-dessinée*; **Andenne** – *La cité des ours*; **Anvers** – *Le port, La ville du diamant*; **Ath** – *La cité des géants, La capitale du pays vert/des collines*; **Bruges** – *La Venise du Nord*; **Charleroi** – *Capitale du Pays noir* (Pays noir étant l'ancienne dénomination du Pays de Charleroi); **Dinant** – *La ville Citadelle*; **Durbuy** –



La plus petite ville du Monde; **Ecaussinnes** – *Cité de l'amour*; **Gand** – *La Cité des comtes*; **La Louvière** – *La cité des Loups*; **Liège** – *La Cité Ardente, La Cité des Princes évêques, La ville aux 100 clochers, l'Athènes du Nord, Le Petit Paris, La petite France des bords de Meuse, Un petit coin de France perdu en Belgique*; **Louvain-la-Neuve** – *La capitale mondiale de la guindaille, La ville estudiantine*; **Mons** – *La cité du Doudou*; **Ostende** – *la Reine des plages, La Perle de la mer du Nord*; **Péruwelz** – *la Cité des sources*; **Schaerbeek** – *La cité des ânes*; **Seraing** – *La cité du fer*; **Soignies** – *La Perle des Ardennes, La cité thermale*; **Tournai** –



La ville aux cinq clochers (dont quatre sans cloche); **Verviers** – *La cité de la laine*; **Visé** – *La cité des oies*.

Suisse

Berne – *La ville des ours, La ville fédérale*; **Genève** – *La Rome Protestante, La Cité de Calvin, La Ville du bout du Lac*; **Zurich** – *La Capitale économique*; **La Chaux-de-Fonds** – *La Métropole horlogère*; **La Brévine** – *La Petite*



Sibérie, La Sibérie de la Suisse; Fribourg – La Cité des Zähringen; Lausanne – La Belle Paysanne; Sierre – La cité du soleil; Vevey – Ville d’images.

Québec

Montréal – *La ville aux cent clochers (ou aux mille clochers), La ville des saints, La ville du péché, L’Amsterdam de l’Amérique du Nord, La Cité lumière, Le réverbère, La grande île, La métropole;* **Amos** – *Le berceau de l’Abitibi;* **Berthier-sur-Mer** – *Capitale de la voile;* **Boucherville** – *La Venise du Canada;* **Dolbeau-Mistassini** – *Capitale mondiale du bleuet;* **Matane** – *Capitale mondiale de la crevette;* **Montmagny** – *Capitale de l’Oie blanche;* **Québec** – *La Capitale de la Belle*



Province, La Vieille Capitale, La Vieille ville, La capitale nationale, Le grand village, La Belle ville, La Ville des fonctionnaires, Le Gibraltar de l’Amérique; **Rimouski** – *Capitale océanographique du Québec;* **Rougemont** – *Capitale de la pomme;* **Rouyn-Noranda** – *Capitale du cuivre;* **Saint-Jean-Port-Joli** – *Capitale de la sculpture sur bois, Capitale de l’artisanat;* **Saint-Pacôme** – *La Capitale du roman policier;* **Saint-Pie** – *Capitale du meuble;* **Saint-Tite** – *Ville du cuir;* **Salaberry-de-Valleyfield** – *La Venise du Québec;* **Sherbrooke** – *La Reine des Cantons de l’Est, Trois-Rivières, Cité de Laviolette, Capitale mondiale des pâtes et papiers, Capitale mondiale de la poésie;* **Victoriaville** – *Le berceau du développement durable au Québec, La Capitale de la poutine;* **Warwick** – *La Capitale des fromages fins du Québec.*



Devoir 6. On vient du monde entier pour les visiter: hauts-lieux du patrimoine français, les villes ont modelé l’allure, la culture et l’identité du pays. Testez vos connaissances de la toponymie française.

- 1. À combien de mètres s’élève le Mont Blanc?**
 - 5 678 mètres
 - 7 857 mètres
 - 4 809 mètres
- 2. Parmi ces montagnes, laquelle est un volcan?**
 - Le Puy-de-Dôme
 - L’Aiguille du Midi

- Le col du Tourmalet
3. **Pourquoi parle-t-on du "Ballon des Vosges"?**
 - Les premiers habitants lançaient des ballons depuis son sommet
 - La coutume est de skier avec un des "skis-ballons"
 - À cause de la forme arrondie de son relief
 4. **D'où vient le nom "Paris"?**
 - Du héros grec Pâris
 - De l'ancien nom de la Seine
 - Du nom des premiers pêcheurs celtes qui y vivaient: les Parisii
 5. **Quel peuple jeta les premiers fondements de la ville de Marseille?**
 - Les Espagnols
 - Les Grecs
 - Les Arabes
 6. **Quel était à l'origine le nom de Bordeaux?**
 - Burdum
 - Bord-d'eau
 - Burdigala
 7. **Arles fut...**
 - L'une des capitales de l'Empire romain d'Occident
 - Première ville où les chrétiens furent martyrisés
 - Chef-lieu de l'Empire gréco-romain
 8. **Que signifie le mot "Aix"?**
 - "Air", provenant des montagnes alentours
 - "Axe", chemin à suivre
 - "Ville d'eau", du latin aquae
 9. **D'où vient le nom "Le Touquet"?**
 - Du mot "touque": la pointe, l'angle
 - C'était le nom du fondateur de la ville
 - Nom d'une espèce d'oiseaux présente dans la région
 10. **À quelle époque a été créée La Rochelle?**
 - Au X^e siècle
 - Au V^e siècle
 - Au XII^e siècle

- 11. À quels pays/provinces appartenait Lille avant de devenir française?**
- Les Flandres, l'Anjou et l'Angleterre
 - Les Flandres, la Normandie et l'Auvergne
 - Les Flandres, la Bourgogne et l'Espagne
- 12. D'où viendrait le nom de Nice?**
- Du mot grec Victoire
 - D'une résurgence d'eau douce
 - Du nom du peuple perse qui envahit la cité
- 13. Quel roi est à l'origine de la création de la ville du Havre?**
- François I^{er}
 - Louis XIII
 - Henri II
- 14. D'où vient le nom de la ville de "Nancy"?**
- D'un jeu de mots de sa première peuplade
 - Du mot marais
 - Du prénom de la petite-fille du roi polonais Stanislas
- 15. D'où vient le nom de la ville de Rouen?**
- De l'expression "tous les chemins mènent à Rome"
 - Du mot "route"
 - De la locution "lieu d'échange"
- 16. Quel est le surnom le plus connu de la ville de Bordeaux ?**
- La Romantique
 - La Bien Nommée
 - La Belle Endormie
- 17. Quelle ville appelle-t-on "La cité du Lion"?**
- Lyon
 - Belfort
 - Montpellier
- 18. Quelle ville surnomme-t-on "La Surdouée" ?**
- Montpellier
 - Nancy
 - Nantes
- 19. Quelle est le surnom le plus courant de Nantes?**
- La cité phocéenne
 - La cité des Ducs

- La ville aux sept viaducs
- 20. Quelle ville est appelée la "Capitale de Noël"?**
- Lille
 - Paris
 - Strasbourg
- 21. Quel est le surnom d'Orléans?**
- La cité johannique
 - La cité de l'amour
 - La ville aux cents clochers
- 22. Quelle ville appelle-t-on "Perle de l'Atlantique"?**
- Arcachon
 - Royan
 - Biarritz
- 23. Quelle ville est appelée la "Capitale des Gaules"?**
- Lyon
 - Paris
 - Marseille
- 24. Quel est un des surnoms de Paris?**
- La Porte du Nord
 - La Ville Lumière
 - La Capitale de l'Ivresse
- 25. Quelle ville surnomme-t-on "La porte du Midi"?**
- Arles
 - Montpellier
 - Valence
- 26. Quelle ville appelle-t-on "La cité corsaire"?**
- Bonifacio
 - Saint-Malo
 - Marseille
- 27. Quel est le surnom de la ville de Sète?**
- La perle de la Méditerranée
 - La Venise du Languedoc
 - La Capitale de la figue

- 28. Quelle ville appelle-t-on "La Ville Rose"?**
- Toulouse
 - Reims
 - Albi
- 29. Comment surnomme-t-on la ville de Tours?**
- La colline éternelle
 - La cité de pierre
 - Le petit Paris
- 30. Quelle est cette ville que l'on surnomme "La perle noire de la Méditerranée"?**
- Agde
 - Aix-en-Provence
 - Six-Fours-les-Plages
- 31. Quel est le surnom d'Amiens?**
- La ville aux mille fontaines
 - La petite Venise du Nord
 - Macron City
- 32. Quel est le surnom d'Albi?**
- La rouge
 - Le balcon du Sud-Ouest
 - La ville verte
- 33. Quelle ville est surnommée "La cité des sacres"?**
- Reims
 - Versailles
 - Vincennes
- 34. Comment est surnommé le centre-ville de Troyes?**
- Le centre doré
 - Le bouchon de champagne
 - La cité bourguignonne
- 35. Quelle ville est la capitale de la bande dessinée?**
- Angoulême
 - Besançon
 - La Rochelle
- 36. Comment appelle-t-on également Avignon?**
- La cité du lion

- La belle endormie
- La cité des papes

37. Quel est la "Capitale des ducs de Lorraine"?

- Nancy
- Metz
- Colmar

38. Comment doit-on prononcer le nom de la ville d'Auxerre?

- Ausserre
- Aussaire
- Aucserre

39. Comment faut-il prononcer "Bruxelles"?

- Brucselles
- Brusselles
- Les deux prononciations sont possibles

40. Faut-il prononcer le "s" final de Cassis (Bouche-du-Rhône)?

- Non
- Oui
- Les deux prononciations sont possibles

41. La ville de Gex doit se dire:

- Gè
- Gexe
- Gé

42. La ville de Chamonix doit se prononcer:

- Chamoni
- Chamonixe
- Les deux prononciations sont possibles

43. Choisissez la bonne prononciation pour la ville de Montpeulier:

- Montpeulier
- Montpélier
- Les deux prononciations sont possibles

44. Comment prononcer le nom de la ville Bourg-en-Bress?

- Bourgue-en-Bresse
- Bourk-en-bresse
- Bourge-en-Bresse

Devoir 7. Il paraît que les prénoms nous prédestinent. Nombreux sont ceux à croire en effet aux vertus d'une appellation. Est-ce à cause de rencontres, de héros de romans, du petit et grand écran ou bien simplement de la famille? Nombreuses sont en français les expressions à corrompre les prénoms!

Découvrez les prénoms associés à des dictons francophones.

Ces prénoms qui sont devenus des expressions familières

Pleurer comme une Madeleine

L'expression est célèbre. Elle signifie "être inconsolable". Mais ne vous laissez pas duper! Ici, la "madeleine" ne fait guère allusion au gâteau chéri de Proust, mais à Marie-Madeleine, personnage de l'Évangile et ancienne prostituée repentie aimée du Christ. Ainsi, après la crucifixion de Jésus, cette dernière, prise de remords au sujet de la vie dissolue qu'elle avait menée auparavant, se serait agenouillée au pied de la croix et aurait versé des torrents de larmes tout en confessant ses péchés. Ses pleurs auraient alors lavé les pieds du Christ. Ainsi, l'on associa le fait de "pleurer à chaudes larmes" à cette figure.

Fait intéressant, au XIII^e siècle, "**faire la madeleine**" signifiait "faire semblant d'avoir des remords", ou encore, "prendre un air faussement contrit".

Marie couche-toi là

La formule, peu élégante, de "Marie couche-toi là" signifie une "femme facile, débauchée". Faut-il y voir une référence à Marie-Madeleine, la prostituée, personnage de l'Évangile et ancienne prostituée repentie aimée du Christ?

Selon d'autres sources, la locution serait née au XVIII^e siècle, de la vie que menait un très grand nombre de femmes de chambre, nommées "Marie". Ces dernières pour ne pas perdre leur place, se voyaient contraintes de fricoter avec leurs maîtres. Aujourd'hui, l'expression sans équivalence masculine désigne une femme aux mœurs légères.

Il n'est pas inhabituel de croiser en français des expressions peu flatteuses dans lesquelles se trouve le prénom Marie. Une "**Marie j'ordonne**" s'emploie pour qualifier une femme autoritaire; une "**Marie-bon-bec**" désigne une femme bavarde.

Faire sa Marie-Chantal

Avouons-le, l'expression est peu sympathique. Mais force est de constater que les prénoms féminins associés à des dictons ou proverbes en français sont rarement glorieux. La belle Marie-Chantal repart ici habillée du surnom de "sotte".

Vraisemblablement issue d'un livre de Jacques Chazot, *Les Carnets de Marie-Chantal*, l'expression "Faire sa Marie-Chantal" serait née de femmes vaniteuses aux discussions complètement déconnectées de la réalité. Une autre représentation des précieuses peuplant les salons de la haute société.

Aujourd'hui "faire sa Marie-Chantal" signifie "tenir des propos ahurissants tout en étant persuadé de dire la plus stricte vérité". Et avec chic!

Être une Margot

Encore une appellation au sens commun peu flatteur. Le prénom Margot, diminutif de Marguerite, s'employait jadis pour désigner "une femme bavarde, ou une femme aux mœurs légères", renseigne le Trésor de la langue française. On disait aussi jadis "courir les margottons". Le sens de "jeune fille légère" apparaît au XIV^e siècle, sans que l'on sache pourquoi. Au XIX^e siècle, une "margot" est aussi une "femme bavarde", le prénom étant devenu un synonyme populaire de "pie".

Coiffer Sainte-Catherine

Cette formule, quelque peu désuète, signifie "pour une femme, arriver à l'âge de vingt-cinq ans en n'étant pas mariée".

Sainte Catherine, jeune femme pieuse, très érudite et restée vierge, est morte au IV^e siècle, décapitée après avoir été partiellement déchiquetée par des roues armées de pointes et de rasoirs. C'est ainsi qu'elle devint la patronne des jeunes filles mais également des étudiants et des philosophes. À noter que son nom vient du grec *katharos*, "pur".

Au XVI^e siècle, il était d'usage pour les jeunes filles célibataires et vierges d'honorer la mémoire de leur patronne tous les ans, le 25 novembre. Les "Catherinettes" se coiffaient aux couleurs de la Sainte et imploraient sa pitié: "*Sainte Catherine, aide-moi. Ne me laisse pas mourir célibataire. Un mari, sainte Catherine, un bon, sainte Catherine; mais plutôt un que pas du tout*". Elles se rendaient à l'église et couvraient les statues de leur sainte de guirlandes de fleurs, de chapeaux et parfois de rubans. D'où l'expression.

Faire sa Sophie

Voilà une expression qui peut rendre difficile l'usage de ce prénom. Elle remonterait au XIX^e siècle et signifie: "faire des manières, se montrer difficile ou hautaine". Le prénom connaît à cette époque un regain de popularité, probablement grâce à son étymologie: Sophie vient du grec *sophía*, la "sagesse". Selon le Littré, "faire sa sophie", dans un langage de mauvaise compagnie, veut dire "faire la prude".

On raconte aussi que la formule serait née dans le milieu des modistes, où une "sophie" désignait un modèle de femme en carton qui servait de mannequin. D'où le sens d'apparence sage, figée.

Embrasser Fanny

Si les versions divergent quant à la véritable naissance de la locution, on retient néanmoins celle qui provient de Savoie. Selon la légende, à l'aube du XX^e siècle, quelques mois avant la Première Guerre mondiale, une serveuse du nom de Fanny a pour habitude de distribuer des baisers (sur la joue) à tous les jeunes gens qui viennent de perdre aux jeux de boules (ou pétanque). Pourtant un jour, la bise dérape. En cause? Le maire du village. Avait-elle une dent contre lui? Une volonté de l'humilier? Nul ne le saura. Toujours est-il qu'au lieu de lui tendre sa pommette, celle-ci décida de lui

montrer une autre paire de joues rebondies: son postérieur. Sans se départir de son flegme, le maire décida alors de jouer le jeu et de lui donner deux baisers.

L'expression serait restée pour faire référence, non pas à des gens s'adonnant à des pratiques culottées en public, mais pour qualifier des individus ayant perdu une partie sans marquer de point.

En voiture Simone!

"En voiture Simone, c'est moi qui conduis, c'est toi qui klaxonnes!" Là encore, la formule n'est pas très heureuse... Mais de quelle Simone parle-t-on? Eh bien, nous sommes en 1929. L'abrogation du Code Napoléon (commencée en 1938 et terminée en 1975) n'a pas encore commencé et les jeunes femmes sont encore soumises à leur mari. Qu'à cela ne tienne! Simone Louise de Pinet de Borde des Forest alors âgée de 19 ans exige de passer son permis. Sa liberté, sa voiture! La jeune royannaise ne transige pas. Elle veut l'obtenir et elle l'aura. La même année. Non contente d'avoir décroché son permis, Simone devient un an après son diplôme pilote de course automobile professionnelle. Ce, jusqu'en 1957. Un parcours exemplaire qui inspira les plus grands dont le pilote argentin Fangio et... le dictionnaire.

Une belle preuve de féminisation du vocabulaire français. Toutefois, il convient de signaler que la suite fréquente à la locution est assez machiste. "En voiture Simone, c'est moi qui conduis", probablement née aux alentours des années 1950, nous rappelle amèrement la place secondaire d'une femme dans une voiture. Ainsi, l'expression "en voiture Simone" est prononcée lorsqu'une femme prenait le volant.

Avoir un Jules

En apparence, la formule est charmante. Quelque peu surannée. Un "jules" est avant tout un "pot de chambre, un vase de nuit". La formule idiomatique "avoir un jules", synonyme de "avoir un amoureux, un petit ami", a d'abord désigné dans l'argot un "homme du milieu", et en particulier "un proxénète". En effet, elle vient de l'appellation "Julot" qui désignait autrefois un "maquereau". D'où vient ce sens peu glorieux, caché sous le prénom d'un des plus célèbres empereurs romains? Le "jules", en langage populaire, est un "homme, un mec, un type". Le glissement de sens vers "mari", puis "amant" et "proxénète", est dû à un emploi ironique de ce prénom, sans que l'on sache précisément pourquoi. On parle aussi d'un "julot", de même sens. Ainsi, il y a différentes sortes de "Julot": le "Julot mie de pain", un proxénète "de petite envergure" ou encore, le "Julot casse-croûte" à savoir, un homme qui prostitue sa femme, de temps en temps.

Bonne nouvelle tout de même pour les porteurs de ce prénom: il est aussi employé pour désigner un "homme énergique et courageux".

Faire son Joseph

Dès 1867, l'expression "faire son jojo" est attestée et s'emploie pour désigner quelqu'un qui se montre puritain. Ainsi, Jojo est le redoublement expressif de la première syllabe de "Joseph" dans "faire son Joseph". Comment expliquer que ce prénom masculin finisse par exprimer le fait d'être prude? Par allusion au

comportement chaste de Joseph, fils de Jacob et Rachel, qui résiste aux avances de la femme de l'officier égyptien Putiphar dans l'Ancien Testament.

L'expression "**faire sa Joséphine**" est une variante de "faire sa sophie", pour désigner une femme qui affecte un air de chasteté, et repousse avec indignation les propositions galantes d'un homme.

Un affreux Jojo

La locution familière "un affreux Jojo" désigne un enfant insupportable, mal élevé, turbulent qui cause du désordre, un enfant qui ne sait pas se tenir.

Traditionnellement, Jojo est l'abréviation de "joli" et du prénom "Georges". L'expression date du début des années 1960. Son origine est controversée. Elle viendrait soit de la chanson *L'Affreux Jojo* chantée par Jacques Estérel en 1955, soit du personnage créé par le dessinateur Georges Tardy (dit Georges Ami) dans son roman illustré *Les Vacances de l'affreux Jojo*, publié en 1961.

Faire le Jacques

À savoir: "faire l'imbécile (avec une connotation positive, dans le cas de plaisanteries et drôleries, ou négative, dans le cas de bêtises)". La formule apparaît vers 1880. Jacques, Jean, Gilles, Guillaume... Au XIX^e siècle, ces prénoms désignent un "simple d'esprit, un naïf, un niais". Cependant, il se pourrait bien que l'expression vienne d'Outre-Manche, où la locution anglaise *to play the Jack* utilisée par Shakespeare, voulait dire "faire le farceur ou le fourbe".

Être habillé comme la chienne à Jacques

L'expression est fort courante au Québec, et naquit il y a près de cinq cents ans! Elle désigne une personne "mal emmanchée, bizarrement accoutrée, qui porte des vêtements qui ne sont pas appropriés". La première de ses origines, la plus répandue, tient de la croyance populaire. Elle fait référence à un certain Jacques, qui habitait dans le bas du fleuve Saint Laurent. Vieux garçon, il vivait avec sa pauvre chienne malade. Pour la protéger des rudes hivers, il l'habillait avec des guenilles. Ses voisins se gaussaient alors de lui, et de la façon ridicule dont il "habillait" sa chienne. L'expression se serait ainsi rapidement propagée dans tout le Québec, au détriment du pauvre Jacques.

La deuxième origine de l'expression est plus sérieuse. Elle remonte au XVI^e siècle, à l'époque des premiers colons français. Ces derniers se sont installés en territoire canadien pour y fonder "la Nouvelle-France". Hommes, femmes et enfants arrivaient de France pour y bâtir une société. C'est dans ce contexte qu'est née la fameuse "chienne à Jacques". Le mot aurait été construit à partir du mot "jaje", et désignait à l'époque le manteau de protection que portaient les lévriers pour la chasse au sanglier. On peut imaginer que les colons aient dit une chienne à jaje en parlant de l'animal. Le mot "jaje" est par la suite substitué par "Jacques", surnom donné à l'époque aux paysans français. Jacques est devenu un nom commun qui signifie "imbécile, niais".

Un fesse-mathieu

À l'origine, un "fesse-mathieu" désignait une personne "qui prête sur gage". Par extension, l'expression caractérise à présent une "personne avare".

L'expression fait ici référence à Saint Matthieu, apôtre du Christ et l'un des quatre évangélistes. Selon la tradition, il fut prêteur ou changeur avant de se convertir et d'être martyrisé en Éthiopie (ou en Perse, selon d'autres sources). Ainsi les usuriers furent-ils surnommés les "confrères de saint Matthieu". À l'origine, donc, un "fesse-mathieu" désigne un "usurier". Et "fesser mathieu" signifie "prêter usure".

Tout de même il existe une autre interprétation de l'expression: "fesse-mathieu" serait une corruption de "Fête-mathieu". Un jour lors duquel les huissiers du Châtelet faisaient une quête après la messe. Dans les deux cas, le lien avec l'avarice est clair...

Faire le coup du père François

À savoir "prendre en traître" ou "utiliser une manœuvre déloyale". Attestée dès 1868, l'expression "faire le coup du père François" revenait à "détrousser le péquin moyen qui avait l'audace et l'imprudence de se promener la nuit dans des rues mal éclairées". Ainsi, l'on alpaguait le promeneur avant d'engager la conversation pendant qu'un complice jetait autour du cou une courroie à boucle sans ardillon, disposée de façon à faire le nœud coulant. La victime était alors étranglée alors que le premier malfaiteur lui vidait les poches. La fameuse "courroie" était surnommée "père François" du nom du bandit qui s'en servit le premier.

D'autres y voient une allusion au célèbre lutteur qui vécut à la deuxième moitié du XIX^e siècle et que l'on surnommait "le Père François" ou encore, "le Terrible Savoyard". "Il était notamment connu pour ses étranglements qui étaient l'une de ses techniques favorites", comme l'explique *Histoire des expressions populaires françaises*.

Être Gros-Jean comme devant

La signification de la locution verbale quelque peu désuète "être Gros-Jean comme devant" est loin d'être limpide. Elle signifie "éprouver une désillusion" ou encore, pour être plus précis, "avoir conçu de grandes espérances et se retrouver dans la même situation qu'auparavant".

Un "Gros-Jean" est un rustre, un nigaud, le type social du benêt ordinaire. "Gros" est un synonyme de grossier, et Jean, prénom très commun, a parfois servi à désigner un sot. Ainsi, le terme "Gros-Jean" désignait une personne stupide. Le mot "devant" il faut comprendre dans l'expression comme voulant dire "avant". Ainsi, lorsqu'on donne une information à quelqu'un de bête et que ce dernier ne la comprend pas, il est toujours aussi bête qu'avant qu'on lui ait parlé.

C'est Jean de la Fontaine qui a popularisé cette expression dans *La Laitière et le Pot au lait*, qui décrit une laitière qui conçoit de grandes espérances de la vente de son lait, et se voit déjà propriétaire d'un cochon bien gras, jusqu'à ce qu'elle sorte de sa rêverie par un accident où elle casse le pot de lait.

Il existe une autre expression avec Gros-Jean: "**c'est Gros-Jean qui en remontre à son curé**", pour parler de celui qui ne sait rien mais prétend apprendre des choses à celui qui détient le savoir, un ignorant qui veut corriger un homme cultivé.

Avaler le Gaspard

Tous les Gaspard seront ravis d'apprendre que leur prénom est synonyme de... "rat". Ce sens commun est apparu pendant la Grande Guerre, quand cette vermine infestait

les tranchées, picorant les maigres provisions des soldats. Mais l'expression "avaler un gaspard" n'a rien à voir. Elle signifie: "prier" ou "aller communier", sans que l'on sache précisément pourquoi ce prénom-ci plutôt qu'un autre. Sans doute est-ce parce qu'un "rat", le second sens de ce prénom, est aussi un synonyme péjoratif d'un "individu qui fréquente un lieu avec une assiduité excessive", ainsi que le relate le TLFi. On parle ainsi de "rat d'église, de sacristie".

Se faire appeler Arthur

Comprendre: "se faire gronder, réprimander". D'où vient cette étrange formule? En réalité, il existe deux hypothèses. Elle daterait de la Seconde Guerre mondiale, dans une France occupée où le couvre-feu a lieu dès vingt heures. Ceux qui ne respectent pas l'horaire se font réprimander par les patrouilles allemandes qui, en indiquant le cadran de leur montre, rouspètent: "Acht Uhr!", c'est-à-dire "huit heures!".

La seconde hypothèse indique que l'expression daterait de 1920 et serait liée à l'argot où un "arthur" désignait un proxénète, sans qu'on sache vraiment pourquoi. Malheureusement, rien n'indique pour quelle raison ces deux prénoms ont été utilisés de manière ironique dans ces deux expressions similaires.

Tu parles, Charles! C'est une locution interjective pour faire comprendre "bien sûr", "c'est ça". Une exclamation, "oui" intensif ou "oui" ironique.

Fonce, Alphonse! Autrement dit "dépêche-toi", "accélère le pas".

T'as le bonjour d'Alfred! Pour dire "au revoir"; "je dois y aller".

Au hasard, Balthazar! Traduction: "prenons le risque", "au pif".

Ça colle, Anatole! L'expression désigne "pas de problème".

Tranquille, Emile! Pour dire "restons calme".

Cool, Raoul! Une autre possibilité de dire "restons calme".

Relaxe, Max! Traduction: "détends-toi", "prends ton temps".

À l'aise, Blaise! C'est (tellement) facile, l'équivalent de "relax, Max". Généralement, on donne les deux expressions à la suite.

À la tienne, Étienne! Traduction: "à ta santé!"

Par Le Figaro

Devoir 8. Certains prénoms sont devenus avec le temps des antonomases, noms communs ou des expressions que les francophones utilisent quotidiennement. Découvrez-les.

C'est le sel de la langue française. En témoigne le nombre de prénoms devenus des noms banals, utilisés au quotidien. Pensons à la "*madeleine*", ce gâteau cher à Proust, qui fut d'abord un prénom, et fort ancien puisqu'une certaine Marie-Madeleine existait déjà à l'époque romaine.



"*Jacqueline*" est également passé de l'autre côté de la barrière des noms propres. Il désigne, sans majuscule, "une bouteille à large panse, une cruche rustique en faïence", renseigne le Trésor de la langue française. L'apôtre incrédule Thomas qui plaça ses doigts dans les plaies de Jésus serait une fois encore



abasourdi. Un "*thomas*", passé dans la langue commune, ne désigne rien d'autre qu'un... urinoir. C'est "un vase de nuit", une "tinette de nuit" dans le langage populaire vieilli, précise le Trésor de la langue française. Dans l'argot militaire, le "thomas" est un "baquet où urinaient les soldats". Les soldats disaient aussi "*passer la jambe à Thomas*" quand ils étaient de corvée de latrines, ou qu'ils devaient vider la tinette.



Robin des Bois savait-il que son prénom, rendu célèbre grâce à sa figure de défenseur de la veuve et l'orphelin, donnerait le mot... "*robinet*"? Selon le dictionnaire, un "*robin*" est aussi un homme de peu, prétentieux et sot. Et dans certaines régions, il désigne un mouton, un taureau. Au Moyen Âge, l'orifice d'où jaillissait l'eau des fontaines publiques était souvent orné d'une tête de mouton, et l'on s'est mis à appeler cet orifice *robinet* – "petit mouton".

Un "*robin*" est aussi un homme de robe, un magistrat ou homme de loi.

À Guillaume, nous lui devons les indispensables guillemets. Imprimeur au XVII^e siècle, on ignore son nom de famille. Le mot "*guillemet*" a été trouvé en tant que diminutif de "*Guillaume*".

Un "*guillaume*" est aussi un rabot, un outil de ravaleur servant à gratter les pierres, ainsi qu'une toile métallique placée au-dessus d'un tamis, qui sert à grener la poudre, lit-on dans le thésaurus. Les noms d'outils ont d'ailleurs souvent été formés à l'aide d'anthroponymes.



"*Cesse de faire des jérémiades*", entend-on parfois les parents reprocher à leur enfant qui se plaint. Ce mot a des origines très anciennes, puisqu'il s'est formé d'après le prénom du prophète Jérémie. Ce dernier est l'auteur du livre des *Lamentations*, qui conte les malheurs de Jérusalem. Il existe aussi en français la locution "*faire le jérémie*", qui signifie "se lamenter".

Marcel, ce prénom, très en vogue il y a quelques décennies, s'est mis à désigner familièrement (et sans majuscule) dans les années 1980 le fameux maillot de corps masculin sans manches, également appelé "débardeur", rapporte Muriel Gilbert.



Le **marcel** sans majuscule désigne, au XVI^e siècle, une "pièce de toile ou d'étoffe dont on enveloppe le corps des nouveau-nés". Son sens évolue au début du XIX^e siècle: le maillot est alors une "espèce de caleçon ou de pantalon que les danseurs mettent pour paraître au théâtre". La forme qu'on lui connaît aujourd'hui apparaît dans les années 1840: c'est alors "un vêtement collant et souple qui couvre le haut du corps", que les nombreux manutentionnaires du marché des Halles, à Paris, adoptent pour manier leurs bras

avec plus d'aisance. La première entreprise qui le commercialise n'est autre que la boutonnerie "Marcel", qui siégeait à Roanne, dans la Loire, et qui donne à ce vêtement son nom.

Peut-être avez-vous étudié *Le roman de Renart*, fabuleux récit animalier écrit en ancien français versifié? **Renart** était au Moyen Âge un prénom. L'animal s'appelait à cette époque "goupil". Cette histoire de goupil a connu un tel succès que le prénom de son héros a fini par représenter la race entière des "renards" (avec un d final depuis le XVI^e siècle).

Par Maguelonne de Gestas, *Le Figaro*

Devoir 9. Les noms d'animaux se prêtent souvent pour qualifier de façon péjorative et populaire des individus. Découvrez ce bestiaire au figuré et reprenez ces expressions idiomatiques animalières que les francophones emploient communément.

"*Que vous soyez fier comme un Coq, fort comme un Bœuf, têtu comme un Âne, malin comme un Singe ou simplement un chaud Lapin, vous êtes tous, un jour ou l'autre, devenu Chèvre pour une Caille aux yeux de Biche.*" Imaginez-vous Jean d'Ormesson, l'œil azur, prononcer ces mots de sa voix si singulière...

Le français est une "*langue animale*", affirmait l'écrivain. "*Les termes empruntés au monde animal ne se retrouvent pas seulement dans les Fables de la Fontaine, ils sont partout.*" Il suffit de tendre l'oreille: les conversations sont semées de locutions en lien avec le champ lexical des bêtes. Ne dit-on pas qu'il fait un "froid de canard"? Ou qu'un enfant est "maigre comme un coucou"? Quand on ne veut pas bousculer des

intérêts contradictoires, on dit aussi "ménager la chèvre et le chou." Assurément, la langue française regorge d'une nébuleuse d'expressions animalières.

Aigle. *Avoir des yeux d'aigle*: avoir une très bonne vue. *Avoir un regard d'aigle*: avoir un esprit perspicace, clairvoyant. *Ce n'est pas un aigle*: quelqu'un qui n'est pas spécialement intelligent.



Âne. Un ignorant ou un individu à l'esprit borné, incapable de rien comprendre. *Âne bête*: individu peu compétent qui a beaucoup d'estime de lui-même et se prend au sérieux, pensant œuvrer pour la science ou être d'une grande utilité. *Faire l'âne pour avoir du son*: faire l'imbécile ou jouer le naïf pour obtenir ce que l'on souhaite. *Le pont aux ânes*: une banalité connue de tous. *Peser un âne mort*: peser extrêmement lourd; être dur à transporter. *Être franc comme un âne qui recule*: être hypocrite, mentir. *Passer du coq à l'âne*: passer d'un sujet à un autre. *Tuer un âne à coups de figes*: s'attaquer à quelque chose de très long ou d'impossible. *Être chargé comme un âne (un baudet, une mule, un mulet, un bourricot)*: être très chargé, porter de lourds fardeaux. *Crier haro sur le baudet*: exprimer sa révolte envers un individu ou envers quelque chose. *Tourner en bourrique*: énerver au plus haut point; faire perdre patience; exaspérer.



Anguille. Un individu agile, insaisissable, tortueux. *Il y a une anguille sous roche*: il y a une chose cachée qu'on soupçonne. *Filer comme une anguille*: être insaisissable.



Araignée. *Avoir une araignée au plafond*: avoir l'esprit quelque peu dérangé; une personne fantasque et un peu folle. *Araignée du matin, chagrin, araignée du midi, souci, araignée du soir, espoir*: prévision.

Autruche. *Faire l'autruche*: se voiler la face, refuser d'affronter un problème qui mérite pourtant une attention particulière. *Appliquer (pratiquer) la politique de l'autruche*: refuser de voir le danger. *Avoir un estomac d'autruche*: l'estomac solide.



Bécasse. Une femme idiote ou d'aspect ridicule. *Brider la bécasse*: attraper, tromper quelqu'un.



Bique. *Une vieille bique*: une vieille femme méchante. *Une grande bique*: une grande fille maigre.

Bœuf. *Travailler comme un bœuf*: travailler comme un fou, énormément ou d'une manière excessive, déraisonnable. *Suer comme un bœuf*: suer à grosses gouttes. *Avoir un bœuf sur la langue*: se dit lorsqu'une personne est secrète et ne confie rien. *Mettre la charrue avant les bœufs*: ne pas suivre un ordre logique pour effectuer une action. *Un vent à décorner les bœufs*: un vent particulièrement violent. *Prendre le taureau par les cornes*: affronter ses problèmes. *Faute de bœuf, on fait labourer par son âne*: on fait avec ce qu'on a.



Bouc. Personne qui sent très mauvais. *Être le bouc émissaire*: être accusé à tort d'être le responsable d'un malheur; une personne sur laquelle on fait retomber les torts des autres.



Brebis. *Une brebis galeuse*: personne dangereuse, indésirable dans un groupe; personne rejetée. *Ramener la brebis égarée*: sauver quelqu'un d'un mauvais pas.



Butor. Une personne lourde, stupide, grossière (l'injure est plutôt réservée aux hommes).



Cafard. *Le cafard cafarde*: Personne qui affecte l'apparence de la dévotion ou personne qui dénonce sournoisement les autres. *Avoir le cafard*, c'est avoir des idées noires.



Caméléon. Personne qui change d'opinion, de conduite ou de langage en fonction des situations et toujours au mieux de son intérêt.

Canard. Personne mal adaptée au milieu dans lequel elle se trouve. *Un vilain petit canard*: personne qui n'est pas en harmonie avec son entourage. *Être un canard boiteux*: être celui dont on a honte. *Un froid de canard*: un très grand froid; un froid très vif; *froid de chien*; *froid de gueux*. *Marcher en canard*: marcher en ayant la pointe des pieds dirigée vers l'extérieur. *Ne pas casser trois pattes à un canard*: ne rien avoir d'extraordinaire, être banal; n'avoir rien de remarquable. *Prendre un canard avec le café*: le canard désigne un morceau de sucre que l'on trempe dans un verre d'alcool ou dans un café, et que l'on croque avec délice. *Faire un canard*: tremper un morceau de sucre dans du café ou dans de l'alcool pour le manger ensuite.



Carpe. Personne qui ne parle pas beaucoup ou pas du tout. *Bâiller comme une carpe*: bâiller en ouvrant grand la bouche.



Mariage de la carpe et du lapin: union anormale, illogique. **Muet comme une carpe:** très silencieux.



Chacal. Désigne de façon péjorative un homme avide, cruel, qui tire avantage des succès des autres et s'acharne sur les perdants. **Une haleine de chacal:** fait pour une personne d'avoir une très mauvaise haleine, c'est-à-dire de puer de la bouche.

Chameau. Dans le langage familier, "chameau" est un terme d'insulte envers une personne méchante, désagréable. **Sobre comme un chameau:** personne qui ne boit pas d'alcool, qui ne se saoule jamais. **Faire passer un chameau par le chas d'une aiguille:** essayer ou vouloir quelque d'impossible.



Chat(te). Personne câline. **Avoir un chat dans la gorge,** c'est avoir quelque chose qui gêne dans la gorge, être enrôlé. **Donner sa langue au chat:** ne pas connaître, ignorer la réponse à une question. **Avoir d'autres chats à fouetter:** avoir d'autres choses à faire. **Quand le chat n'est pas là, les souris dansent:** lorsqu'une ou des personnes profitent de l'absence de quelqu'un d'autre. **Acheter chat en poche:** acheter quelque chose que l'on n'a pas vu. **Être (s'entendre, vivre) comme chien et chat:** avoir des relations tendues, difficiles, se disputer continuellement.



Cheval. Grande femme d'allure masculine. **Un vrai cheval (de labour):** personne obstinée, infatigable. **Un mauvais cheval:** sale type, personne mauvaise, méchante personne. **Ce n'est pas le mauvais cheval:** il n'est pas méchant. **Miser (parier) sur le mauvais (bon) cheval:** ne pas faire le bon choix. **C'est son cheval de bataille:** argument, sujet, point de vue dans une discussion; thème de prédilection. **Être à cheval sur les principes:** prendre les règlements à la lettre; être intransigeant sur les principes. **Ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval:** avoir du mal à retrouver quelque chose. **Une fièvre de cheval:** une très forte température. **Monter sur ses grands chevaux:** s'emporter très vite; devenir agressive lorsqu'on tente de défendre son point de vue.



Chèvre. **Devenir chèvre:** se mettre en colère, perdre patience. **Faire devenir chèvre:** embêter, faire enrager quelqu'un. **Ménager la chèvre et le chou:** ménager des intérêts contradictoires; satisfaire deux personnes aux intérêts opposés. **Faire des yeux de biche:** regarder quelqu'un avec un regard langoureux et empreint de douceur, dans le but de le séduire.



Chien. Personne dure, méchante. Terme d'injure. *Nom d'un chien!*: juron qui exprime notamment la surprise, l'étonnement. *Avoir un caractère de chien*: avoir un mauvais caractère. *Une vie de chien*: existence particulièrement pénible. *Un mal de chien*: douleur intense. *Avoir un mal de chien*: avoir des difficultés à faire quelque chose. *Être malade comme un chien*: très malade; souffrir de vomissements provoqués notamment par l'ingurgitation d'aliments ou d'alcool. *Traiter comme un chien*: mal traiter. *Avoir l'air d'un chien battu*: avoir l'aspect de qqn qui aurait reçu des coups; avoir l'air triste, soumis, résigné. *Un temps de chien (un temps à ne pas mettre un chien dehors)*: un très mauvais temps, un sale temps. *Comme un chien dans un jeu de quille*: mal à propos, à un moment inopportun. *Se regarder en chien de faïence*: se dévisager, se regarder mutuellement avec animosité, avec hostilité ou méfiance, tout en gardant le silence. *Ne pas attacher son chien avec des saucisses*: être très avare. *Dormir en chien de fusil*: dormir sur le côté, replié sur soi-même; les genoux ramenés vers le ventre. *Les chiens ne font pas des chats*: en général, les enfants prennent les mêmes comportements que leurs parents. *Avoir du chien*: avoir de la prestance, du charme, surtout en parlant d'une femme. *Entre chien et loup*: au crépuscule; à la tombée du jour; à la tombée de la nuit; à l'heure bleue.



Chouette. Vieille femme laide, souvent méchante et acariâtre. *C'est chouette*: c'est beau; c'est bien; c'est super!

Cobaye. *Servir de cobaye*: être utilisé comme sujet d'expérience. *Faire le cobaye*: être le premier à subir les inconvénients de quelque chose; subir les désagréments de ce qui est neuf, nouveau et mal fini.



Cochon. *Quel cochon!*: personne qui est sale ou qui salit. *C'est un vieux cochon!*: individu qui a le goût des obscénités; personne grossière, immorale. *Caractère de cochon*: mauvais caractère; *caractère de chien*; qui se fâche facilement. *Jouer (faire) un tour de cochon à qqn*: jouer un mauvais tour; jouer un sale tour; agir sournoisement. *Cochon qui s'en dédit*: la promesse faite doit être tenue; les accords du marché doivent être conclus. *Donner de la confiture aux cochons*: donner quelque chose à quelqu'un qui ne le mérite pas et qui ne sait pas l'apprécier; gâcher quelque chose en le donnant à une personne qui n'en ferait pas un bon usage. *Se demander si c'est du lard ou du cochon*: ne pas savoir à quoi s'en tenir; avoir du mal à comprendre de quoi il s'agit. **Porc**: homme débauché, grossier.



Coq. Homme qui séduit ou se vante de séduire de nombreuses femmes. *Un coq du village*: homme jouissant d'une certaine notoriété dans un village; mâle dominant. *Fier comme un coq*: un prétentieux; qui est sottement imbu de sa personne; ayant une attitude fière, orgueilleuse et vaniteuse. *Comme un coq en pête*: qui mène une existence confortable et douillette; bien soigné, choyé, dorloté; ayant toutes ses aises. *Au chant du coq*: au moment du lever du soleil. *Avoir des mollets de coq*: avoir des jambes ou des mollets grêles, peu charnus.



Corbeau. Auteur de messages anonymes. Homme avide et sans scrupules. *Ravitailé par les corbeaux*: abandonné; oublié; isolé du reste du monde; loin des moyens de communication.



Coucou. *Maigre comme un coucou*: personne extrêmement maigre. *Gras comme un coucou*, personne un peu trop grosse.



Couleuvre. Personne très paresseuse. *Avaler des couleuvres*: subir des affronts, se laisser humilier sans protester ou encore croire tout ce qui se dit. *Faire avaler des couleuvres à quelqu'un*: obliger quelqu'un à accepter l'inacceptable. *Paresseux comme une couleuvre*: personne paresseuse, fainéante, qui ne prend pas la peine de fournir beaucoup d'efforts.

Crabe. Vieil homme têtu. *Panier de crabes*: milieu dont les membres cherchent à se nuire, se déchirent; individus se haïssant et voulant se nuire les uns les autres.



Crocodile. *Verser des larmes de crocodile*: verser des larmes hypocrites pour émouvoir et tromper l'entourage; tristesse de façade; regrets hypocrites; c'est aussi pleurer facilement et en abondance.

Dinde. Femme stupide. *Être le dindon de la farce*: être la victime, la dupe dans une affaire en même temps que l'objet de la risée publique.



Éléphant. *C'est un éléphant du parti démocrate*: personnage important d'un parti politique. *Un éléphant dans un magasin de porcelaine*: personne maladroite qui intervient dans une affaire délicate, quelqu'un sans aucune finesse. *Faire d'une mouche un éléphant*: exagérer. *Avoir une mémoire d'éléphant*: avoir une très bonne

mémoire. **Éléphant blanc**: une réalisation, un ouvrage de grande ampleur et de prestige, la plupart du temps initiée dans le domaine public, et qui s'avère plus onéreuse qu'utile et dont, finalement, l'existence devient un poids financier. **Voir des éléphants roses**: fait pour une personne d'être victime d'hallucinations sous l'empire d'un état alcoolique ou d'une quelconque substance illicite.

Escargot. Personne qui agace par sa lenteur. **Avancer comme un escargot**: aller très lentement, prendre son temps.



Faisan. Individu qui vit d'affaires louches.



Faucon. Partisan de la force dans le règlement d'un conflit.



Fourmi. Personne laborieuse, économe. **Avoir des fourmis dans les jambes**: avoir envie de passer à l'action. Signifie aussi: avoir des picotements dans les membres.



Travail de fourmi: travail minutieux qui demande une grande patience.



Fouine. Personne désagréablement curieuse.



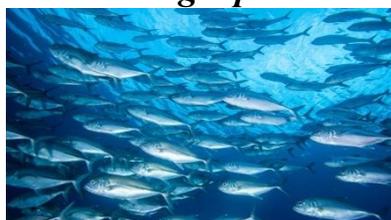
Girafe. **Peigner la girafe**: faire un travail inutile et très long; ne rien faire d'efficace; paresser.

Grenouille. **Sirop de grenouille**: eau; pluie. **La mare aux grenouilles**: un milieu politique malhonnête. **Une grenouille de bénitier**: personne très attachée à la religion et ses pratiques, une bigote. **Manger la grenouille**: dilapider ses économies; s'approprier le fond commun.



Grue. Prostituée. **Faire le pied de grue**: attendre quelqu'un debout à la même place pendant un certain temps.

Guêpe. Femme rusée. **Pas folle la guêpe!**: se dit de quelqu'un qui a trop de ruse pour se laisser tromper. **Taille de guêpe**: une taille très fine.



Hareng. Injure. **Serrés comme des harengs**: être dans une grande promiscuité, particulièrement serrés; être collés les uns aux autres; ne pas avoir la place de bouger;

être serrés comme des sardines. **La caque sent toujours le hareng**: lorsqu'on a de basses origines, on en conserve toujours la vulgarité.

Hibou. Homme triste, solitaire. **Viens mon chou, mon bijou, mon joujou, sur mes genoux, et jette des cailloux à ce hibou plein de poux** est la phrase apprise par les enfants afin de les aider à retenir les exceptions à la règle du pluriel des mots se terminant par "-ou".



Lapin. **Un chaud lapin**: homme porté sur les plaisirs de l'amour. **Faire le coup du lapin**: faire un coup violent et sournois. **Ne pas valoir un pet de lapin**: n'avoir aucune valeur. **Poser un lapin**: ne pas venir au rendez-vous qu'on a fixé. **Détaler (courir/partir/ filer) comme un lapin**: partir vite, fuir, partir en courant; courir bien, être ingambe, être en pleine forme. **Le mariage de la carpe et du lapin**: une alliance impossible, un mariage mal assorti, une union, éventuellement ratée, de contraires. **Lapine**: femme très prolifique.



Larve. Être inférieur, végétatif, qui paraît ne pas avoir complètement évolué.



Lézard. **Faire le lézard**: se chauffer paresseusement au soleil. **Y'a pas de lézard**: il n'y a aucun problème, ce n'est pas grave, il n'y a aucun souci.



Limace. Personne qui agace par sa lenteur.



Limande. Personne servilement soumise. **Plat comme une limande**: très plat; sans aucune courbe; avec peu de poitrine.



Linotte. Personne écervelée, agissant à la légère. **Tête de linotte**: étourdi; crétin; espèce d'idiot; distrait; personne sans mémoire.

Lion. **Cœur de lion**: personne dotée d'un grand courage. **Manger du lion**: posséder une énergie incroyable. **Avoir bouffé du lion**: être agressif; manifester une certaine volonté de combattre. **Avoir la part du lion** voulait dire avoir la part la plus grosse. **Se battre comme un lion**: mettre toutes ses forces et toute sa hargne dans un combat dans le but d'arracher la victoire. **Tourner comme un lion en cage**: s'ennuyer profondément en faisant les cent pas, ou



s'agiter face à une situation qui nous dépasse. **Entrer dans la fosse aux lions**: faire face à un grand danger, être confronté à un public impitoyable.

Loup. *Un jeune loup (aux dents longues)*: politicien, homme d'affaires jeune et ambitieux. *Vieux loup de mer*: homme endurci et expérimenté. *Avoir une faim de loup*: avoir très faim. *Froid de loup*: froid très vif. *Marcher à pas de loup*: marcher sans faire de bruit. *Entre chien et loup*: entre l'heure des chiens et celle des loups, entre jour et nuit. *Être connu comme le loup blanc*: être connu de tout le monde. *Laisser entrer le loup dans la bergerie*: laisser pénétrer un individu dangereux, malfaisant, dans un lieu où il peut faire du mal. *Mettre (ou faire entrer) le loup dans la bergerie*: placer dans une structure une personne qui nuira de l'intérieur. *Se jeter dans la gueule du loup*: aller droit vers le danger. *Crier au loup*: lancer une fausse alerte. *Quand on parle du loup (on en voit la queue)*: se dit quand une personne dont on est en train de parler arrive.



Mante. *Une mante religieuse*: femme cruelle avec les hommes, qui les "dévore".

Maquereau. Dans le langage populaire, désigne un souteneur.



Merlan. *Faire des yeux de merlan frit*: lever les yeux au ciel de façon ridicule en ne montrant que le blanc des yeux.

Merle. Personnage peu recommandable. *Faute de grives, on mange des merles*: on fait avec ce qu'on a. *Rare comme un merle blanc*: extrêmement rare; introuvable.



Moineau. Individu désagréable ou méprisable. *Manger comme un moineau*: avoir un faible appétit, manger en petite quantité; chipoter. *Cervelle de moineau*: cervelle d'oiseau; *tête de linotte*: personne très étourdie. *Tirer sa poudre aux moineaux*: agir en vain; dépenser vainement ses ressources; se démener inutilement, ne pas produire de résultat.



Mouche. *C'est une fine mouche*: personne habile, rusée. *Comme des mouches*: en grand nombre, en masse. *Faire mouche*: action d'impressionner en atteignant son objectif. *Les mots font mouche*: les paroles sont frappantes, touchantes. *Prendre la mouche*: se vexer. *Gober les mouches*: se laisser aller, être guidé par la paresse et jouer les



fainéants, rester passif. **La mouche du coche**: personne inutile mais persuadée du contraire. **Faire la mouche du coche**: s'agiter beaucoup sans rendre de réels services. **Après moi les mouches**: peu importe ce qui se passera après, car on ne sera plus là pour le voir. **Enculer les mouches**: être très pointilleux, accorder de l'importance à des choses qui n'en ont pas. **Entendre une mouche voler**: c'est le silence, percevoir tellement peu de bruit, que l'on pourrait entendre le son d'une mouche qui vole. **On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre**: on obtient plus facilement quelque chose par la douceur. **Quelle mouche t'a piqué?**: qu'est-ce qui ne va pas, pourquoi te mets-tu en colère comme ça? **Mouche à miel**: abeille.

Moustique. Enfant ou personne minuscule.



Mouton. 1. Personne crédule et passive, incapable de prendre une décision, qui se laisse facilement mener ou

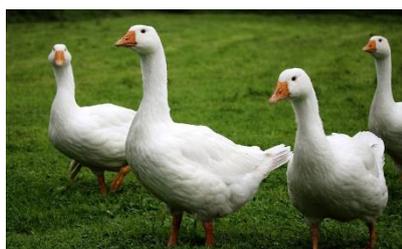


berner. 2. Compagnon de cellule que la police donne à un détenu, avec mission de provoquer ses confidences et de les rapporter à la justice. **Un mouton noir**: personne gênante ou indésirable dans un groupe; personne qui n'est pas en harmonie avec son entourage; *brebis galeuse*. **Un mouton à cinq pattes**: personne ou une chose extrêmement rare, de hors-norme. **Un mouton enragé**: personne habituellement paisible qui cède soudain à une violente colère. **Compter les moutons** est un exercice mental censé aider à trouver le sommeil en comptant des moutons. **Être doux comme un agneau**: être très gentil. **Se faire tondre**: dépouiller quelqu'un de son argent, l'exploiter. **Revenons à nos moutons**: revenons au sujet principal de la conversation.

Mule. 1. Personne très entêtée. 2. Passeur de drogue qui transporte la marchandise d'un pays à un autre pour le compte d'un narcotrafiquant (capsules de cocaïne ingérées par exemple). **Être têtu comme une mule**: garder son opinion sans écouter l'avis des autres. **Chargé comme une mule**: désigne faire preuve d'exagération. **Avoir une tête de mule**: personne têtue, obstinée; une personne bornée.



Oie. Personne très sotte, niaise. **Une oie blanche**: jeune fille naïve, très innocente au comportement très prude et timide, réfugiée derrière les attentes de son éducation. **Bête comme une oie**: particulièrement stupide. **Au pas de l'oie**: pas cadencé utilisé par certains corps d'armée durant leurs défilés militaires.



Oiseau. *Oiseau rare*: personne aux qualités exceptionnelles; personne impossible à trouver, vraiment unique. *Oiseau de nuit*: personne aimant vivre la nuit, noctambule. *Oiseau de malheur*: porteur de mauvaises nouvelles; annonciateur de catastrophe. *Un appétit d'oiseau*: manger très peu; un tout petit appétit; *manger comme un moineau*. *À vol d'oiseau*: en ligne droite; sans suivre de détours; à vol d'hirondelle. *Comme l'oiseau sur la branche*: dans un état d'incertitude. *Donner des noms d'oiseau*: avoir des paroles blessantes envers une personne, l'injurier, l'insulter. *Avoir une cervelle d'oiseau*: être étourdi; *être une tête de linotte*. *Le petit oiseau va sortir*: prenez la pose, la photo va être prise.



Ours. Homme qui fuit la société et recherche la solitude. *Un ours mal léché*: un être à l'aspect rébarbatif, aux manières grossières. *Comme un ours en cage*: fait pour une personne de se sentir enfermée quelque part et de tourner en rond en ruminant de mauvaises pensées. *Le pavé de l'ours*: fait de causer du tort à quelqu'un en voulant lui venir en aide. *L'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours*: fait part d'une rumeur évasive. *Vendre la peau de l'ours*: disposer d'un produit de valeur qui ne nous appartient pas encore. *Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué*: il ne faut pas utiliser ou considérer comme acquise une chose avant de l'avoir en sa possession.



Paon. Personne vaniteuse, orgueilleuse. *Faire le paon*: se vanter. *Être fier comme un paon*: présenter une allure hautaine. *Être vaniteux comme un paon*: être fier de soi, avoir une grande opinion de soi. *Se parer des plumes du paon*: chercher à tirer parti; se vanter d'avantages; se vanter de mérites qui reviennent à autrui.



Perroquet. Personne qui répète, qui récite sans comprendre. *Parler comme un perroquet*: parler sans comprendre ce que l'on dit; répéter les paroles d'une personne sans chercher à se faire sa propre opinion; parler d'après autrui. **Perruche.** Femme bavarde qui fatigue par des propos sans intérêt.



Pie. Personne très bavarde. *Bavard comme une pie*: très bavard. *Être voleur comme une pie*: passer son temps à dérober des objets. *Trouver la pie au nid*: faire une découverte d'importance, spéciale, extraordinaire. *Voleur comme une pie*: personne qui est tentée de prendre ou de voler dès que quelque chose l'attire, l'intéresse. *Jacasser comme une pie*: bavarder; cancaner; parler sans cesse.





Pigeon. Homme naïf qu'on attire dans une affaire pour le dépouiller, le rouler. *Se faire passer pour un pigeon*: se faire duper; passer pour sot. *Être le bon pigeon*: être quelqu'un de crédule; être quelqu'un qui se fait avoir.

Poisson. *C'est un gros poisson*: personnage éminent. *Ni chair ni poisson*: de nature ou d'aspect indéfinissable; sans caractère déterminé; d'une nature ambivalente.

Engueuler comme du poisson pourri: assaillir d'insultes. *Être (se sentir) comme un poisson dans l'eau*: être très à l'aise, être dans son élément.

Comme un poisson hors de l'eau: mal à l'aise; pas dans son élément. *Nager comme un poisson*: nager avec aisance. *Noyer le poisson*: embobiner



quelqu'un; créer la confusion; embrouiller les choses pour éluder une question. *Finir en queue de poisson*: achever quelque chose d'une manière décevante. *Petit poisson deviendra grand*: les plus faibles d'aujourd'hui pourront aussi grandir forts plus tard; tout le monde finit par prendre de l'importance. *Poisson d'avril*: plaisanterie, farce.



Porc-épic. Personne irritable.

Poule. Personne poltronne, timorée. *Poule mouillée*: personne sans courage ou sans

énergie. *Une mère poule (un papa poule)*: mère

protectrice, mère très attentionnée, très maternante. *Une poule de luxe*: femme qui se fait

entretenir, prostituée travaillant uniquement pour les hommes fortunés. *Quand les jpoules auront des dents*: action ou événement qui ne se

produiront jamais. *Comme une poule qui aurait*

trouvé un couteau: avoir l'air embarrassé par un objet dont on ne sait que faire.

Tuer la poule aux œufs d'or: se priver de profits futurs importants pour satisfaire des intérêts immédiats; n'agir que pour le court terme; détruire par avarice la source d'un profit important. *Se coucher avec les poules*: se mettre au lit de très

bonne heure; se coucher très tôt. *Avoir la chair de poule*: avoir peur ou avoir froid.

Une cage à poule (immeuble): endroit très exigü. *C'est le fils de la poule blanche*: la poule blanche désigne une personne extrêmement heureuse en toutes choses. *Cœur de poule*: grande poltronnerie.



Poulet. Désigne familièrement un policier. *Se remplir le cimetière à poulet*: se remplir le ventre; manger.

Pou. *Être fier comme un pou*: personne a l'allure arrogante; très orgueilleux. *Laid comme un pou*: au physique très ingrat. *Moche comme un pou*: quelqu'un de très laid. *Vilain comme un pou*: particulièrement laid. *Chercher des poux (la petite bête)*: être extrêmement méticuleux; s'efforcer de découvrir une erreur; déceler toute irrégularité; regarder trop aux détails. *Chercher des poux dans la tête de quelqu'un*: importuner quelqu'un pour des problèmes sans importance.



Puce. Personne de très petite taille. *Avoir la puce à l'oreille*: éveiller la méfiance; éveiller les soupçons; donner des indices pour la découverte de quelque chose. *Mettre la puce à l'oreille*: se douter de quelque chose. *Saut de puce*: tout petit saut. *Caresse de chien donne des puces*: il ne faut pas se laisser charmer par les louanges.



Punaise. Personne méprisante, surtout en parlant d'une femme. *Punaise de sacristie*: personne qui est perçue comme une bigote, mais pour qui la foi semble être un subterfuge pour cacher sa réelle nature.



Rat. Personne avare, pingre. *Être gueux comme un rat d'église*: être très pauvre. *Avare comme un rat*: un avare. *Rat de bibliothèque*: personne qui est passionnée par la lecture et qui aime s'instruire dans les bibliothèques. *Petit rat de l'opéra*: jeune élève danseur de l'opéra. *Rat d'hôtel*: voleur ou cambrioleur qui agit principalement dans les chambres d'hôtel afin de détrousser les clients de l'établissement. *Être comme un rat dans la paille*: être à son aise. *Être comme un rat mort*: être tout seul et s'ennuyer. *S'ennuyer comme un rat mort*: s'ennuyer vraiment beaucoup. *Être fait comme un rat*: être pris; être dans une situation sans issue; être pris au piège. *Les rats quittent le navire*: chacun pour soi (dans une situation désespérée). *À bon chat bon rat*: les adversaires sont de force égale.



Renard. Homme d'un âge mûr qui possède une grande expérience des affaires, et que l'on ne peut berner. *Fin, vieux renard*: personne fûtée, rusée, maligne. *Être rusé comme un renard*: être malin, intelligent, mais pour tromper les autres. *Faire comme le renard et les raisins*: faire semblant de mépriser quelque chose que l'on ne peut pas atteindre. *Il vaut mieux un renard au poulailler, qu'un homme en chemise en février*: un mois de février trop chaud est un très mauvais signe pour la saison agricole à venir.





Requin. Personne cupide et impitoyable en affaires.

Rossignol. Livre invendu, sans valeur (qui reste perché sur les rayonnages comme le rossignol dans l'arbre); objet démodé, marchandise invendable.



Sauterelle. Personne maigre et sèche.

Serin. Niais, nigaud.



Serpent. Personne perfide et méchante. *Serpent de mer:* sujet qui revient régulièrement dans l'actualité; sujet



d'actualité dont on ne voit jamais la réalité. *Réchauffer un serpent dans son sein:* prendre sous sa protection quelqu'un qui cherchera à vous nuire; aider une personne ingrate. *C'est le serpent qui se mord la queue:* cercle vicieux sans fin.

Singe. Personne laide, contrefaite; personne qui contrefait, imite. *Payer en monnaie de singe:* payer par de belles paroles, de vaines promesses, arnaquer. *Faire le singe:* faire des bêtises ou des grimaces, se comporter d'une manière idiote.



Tarentule. *Être piqué de la tarentule:* très agité; qui éprouve un grand engouement pour quelque chose.

Taupe. 1. Vieille femme désagréable. 2. Espion infiltré dans le milieu qu'il observe. *Myope comme une taupe:* se dit d'une personne accusant d'importants problèmes de vue. *Avoir la taupe au guichet:* avoir un besoin urgent d'aller aux toilettes.



Teigne. Femme méchante, hargneuse.

Tigre. *Jaloux comme un tigre:* homme extrêmement jaloux. *Tigre de papier:* une chose apparemment menaçante, mais en réalité inoffensive. **Tigresse:** femme agressive, très jalouse.





Tortue. Personne très lente. *À pas de tortue:* avec une lenteur et une difficulté extrême.

Vache. *Cette vache de propriétaire:* personne méchante, intraitable, qui se venge ou punit sans pitié. *Une peau de vache:* personne méchante. *Un coup vache:* une action faite en traître. *Être la vache à lait:* personne exploitée financièrement par d'autres. *Quelle grosse vache!:* femme trop grosse. *Manger de la vache enragée:* souffrir de dures privations. *Avoir mangé de la vache enragée:* avoir une attitude énervée. *On n'a pas gardé les vaches (les cochons) ensemble:* ne pas être familier, ne pas être proches, pour exiger de qqn un peu plus de politesse, de respect, de déférence. *Aller comme un tablier à une vache:* lui aller très mal.



Vautour. Personnage dur et rapace; un partisan d'une attitude intransigeante, des solutions de force, dans le règlement d'un conflit.

Veau. Nigaud, paresseux, mou. *Faire le veau:* être dans une attitude avachie. *Adorer le veau d'or:* avoir le culte de l'argent; être friand de biens matériels; vénérer l'argent. *Crier comme un veau:* pousser un grand cri, hurler pour se manifester. *Pleurer comme un veau:* pleurer beaucoup, à profusion.



Ver. Personne faible, méprisable. *Ver rongeur:* remords qui tourmente continuellement; chagrin obsédant. *Le ver est dans le fruit:* la situation se dégrade durablement. *Nu comme un ver:* complètement nu; à poil. *Tuer le ver:* boire à jeun un verre d'alcool. *Tirer les vers du nez:* réussir adroitement à faire parler quelqu'un; faire dire ce que l'on veut savoir; faire avouer.



Vipère. Personne malfaisante, dangereuse. *Nid de vipères:* milieu dont les membres cherchent à se nuire; *fosse aux serpents;* *nid de guêpes;* *panier de crabes.* *Avoir une langue de vipère:* être particulièrement médisant.



Zèbre. Individu bizarre. *Un drôle de zèbre:* quelqu'un d'étrange, bizarre, un peu hors norme, anticonformiste; *un drôle de pingouin.* *Courir comme un zèbre:* cavalier, galoper, aller très vite.

Devoir 10. *Mémorisez ces surnoms qui disent votre amour en français*

Ce sont des petits mots que l'on se susurre au creux de l'oreille et qui font à chaque fois gonfler notre cœur de bonheur. Les surnoms amoureux! Voilà ce qui transforme le temps de leur prononciation, notre estomac en millier de papillons. Comment résister en effet aux "petit cœur", "ma chérie", "mon chat" ou "mon trésor"? Impossible de ne pas succomber à la tentation de les répéter, inlassablement, éternellement... Mais d'où viennent ces expressions devenues courantes dans la bouche des tourtereaux?

Mon cœur

Il peut être un coquillage, un fromage, une tomate, du chou, des bottes, la couleur d'un valet dans un jeu de cartes, la partie centrale d'un tronc d'arbre et bien sûr, le siège de nos sentiments. Le cœur est – osons l'uchronie – depuis la nuit des temps, celui que l'homme et la femme convoquent pour parler de leurs grandes amours. Ne dit-on pas en effet qu'il "bat la chamade" quand on l'ouvre à celui qui nous l'a conquis?

Du latin classique *cor*, "siège de la vie, des fonctions vitales et des passions" et du grec ancien *kardia*, "l'entrée de l'estomac", "siège des facultés de l'âme", le cœur désigne depuis plus de deux millénaires l'organe maître de notre matérialité et spiritualité.

Attesté dès le XI^e siècle dans nos écrits, le cœur opérera moult transformations pour tantôt désigner "la poitrine" (XII^e), "l'estomac" (XIII^e), "une cerise" (XVII^e), sans jamais dévier toutefois de son premier sentiment. Le lecteur le retrouvera ainsi à la fois dans la *Chanson de Roland* (XI^e) et à travers le personnage de Lancelot du Lac, au XIII^e siècle, dans le sens de "personne chérie".

Mon chéri

"Ma chérie, nous avons aux mains le plus terrible pouvoir qui soit: l'amour." Comme Maupassant avait raison dans *Le Baiser*! S'il est le plus beau des sentiments du monde, l'amour demeure un animal sauvage, qui, sans rennes, ne peut jamais être maîtrisé. Et encore moins acheté. Ou presque... La preuve avec le doux surnom de "chéri".

L'homonyme francophone de "cherry", "sherry" dérive du verbe "chérir", c'est-à-dire "aimer tendrement". Issu du mot "cher", ce dernier terme remonte au latin classique *carus*, qui signifiait "cher, coûteux, précieux". Des sens on ne peut plus mercantiles donc! Mais attendez la suite. Car loin d'avoir seulement trouvé ses sources dans le liquide de nos aïeux, le mot "cher" trouva également son origine dans le sens de "aimé, estimé". Deux significations attestées dès la fin du X^e siècle, sous la plume du critique italien D'Arco Silvio Avalle.

Le mot "cher" se déplacera, par la suite, en épithète de nos lettres, dans le sens de "précieux" puis dans les expressions "coûter cher", "être cher", "payer cher". De nos jours, le terme s'utilise pour qualifier des personnes à qui l'on voue une affectueuse

tendresse, indique le Trésor de la langue française, mais aussi pour qualifier un objet "d'un prix élevé". Définition que l'on retrouve, par extension, dans le verbe chérir: "Attacher un grand prix à quelque chose." Comme quoi tout peut s'acheter...

Mon bébé

Lui est peut-être petit mais, il n'en demeure pas moins grand à nos yeux. Surtout s'il est employé pour désigner notre âme sœur. Attesté tardivement dans nos dictionnaires, ainsi que le précise le CNRTL, le "bébé" dériverait du radical onomatopéique "beb" – variation de "bab-", que l'on retrouve par exemple dans "babiller", "babine" – peut-être né sous l'influence de "be-" que l'on usait autrefois dans le mot *bellot*, "enfant".

Employé dès le XVIII^e siècle, notamment à la cour du roi Stanislas, le bébé acceptera au fil des ans diverses significations, tels "enfant en bas âge", "poupée", "petit d'un animal", "canon de petite taille", "un siège confortable" jusqu'à revêtir le sens "naïf de caresse".

Qu'en est-il du "**doudou**" pelucheux de nos bébés? Né du redoublement du mot "doux", le doudou doit son origine au terme latin *dulcis*, "doux". De nos jours, le thésaurus fait remonter la définition du mot "doudou" dans les Antilles et lui donne pour signification: "appellation tendre donnée à une femme". Désolé pour vous messieurs...

Mon chat, mon poussin, biche, puce, lapin

Madame de Sévigné employait les surnoms affectueux "mon petit chat", "poussin", Balzac "mon petit lapin" et Barbey d'Aurevilly "ma petite biche". Mais d'où vient donc ce curieux bestiaire amoureux?

Du bas latin *cattus* "chat", l'animal apparaît dès la deuxième partie du XII^e siècle sous la plume de Chrétien de Troyes. Il s'emploiera peu à peu sous diverses formes, dans le sens de femelle du chat (XIII^e), d'instrument de musique (XVIII^e) ainsi que dans des expressions telles "saut du chat" (saut exécuté par des jongleurs), "le jeu du chat perché". C'est aux environs du XVII^e siècle que le chat deviendra un terme d'affection.

Qu'en est-il du "poussin"? Rien de bien compliqué. Le mot est issu du bas latin *pulliceinus*, "jeune poule" qui a par la suite donné *pullicinus* "poussin".

Le mot "biche" pour sa part pose davantage de problèmes, la linguistique hésitant encore sur ses racines. Retenons toutefois l'explication traditionnelle, qui voudrait que le petit animal dérive du latin vulgaire *bistia* "bête".

Le mot lapin, quant à lui, est issu du mot lapereau, lui-même né du thème ibéro-roman *lappa* "pierre plate", note le CNRTL. L'animal aurait commencé à circuler dans les conversations grâce au commerce fluvial et plus particulièrement, à la vente des peaux de lapins. Ce dernier mot a remplacé le "conil", terme qui s'employait dès le XII^e siècle, dans des jeux de mots obscènes.

À noter que le lapin a longtemps imagé les conversations de nos aïeux. On le retrouvait par exemple dans les locutions "courir comme un lapin" (courir à toute vitesse), "sentir le lapin" (dégager de mauvaises odeurs), "un vrai lapin" (homme brave), etc. Tout comme on le note encore aujourd'hui dans les expressions "ne pas

valoir un pet de lapin" (ne pas valoir grand-chose), "le coup du lapin" (attaquer par-derrière) et bien évidemment "chaud lapin" (un homme porté sur les plaisirs sexuels).

Par Alice Develeyn, *Le Figaro*

Devoir 11. Testez vos connaissances des locutions contenant un prénom et les expressions animalières francophones.

1. Que signifie l'expression "faire son Joseph"?

- Repousser les avances d'une femme
- Jouer au timide
- Faire preuve de cynisme

2. "On n'est pas lous d'or" veut dire:

- Nous ne naissons pas tous privilégiés
- Peu ont une bonne oreille
- On ne peut pas plaire à tout le monde

3. Quel fut le surnom donné à la "guillotine"?

- Madeleine
- Louisette
- Marianne

4. Que pouvait signifier, au XIX^e siècle, une "Manon"?

- Une femme célibataire
- Une gourgandine
- Une jeune femme

5. Quelle expression du XIX^e siècle signifie "Lever l'index et le médium pour avertir un complice"?

- Faire le Michel
- Faire le Saint-Jean
- Faire le Jude

6. Un "thomas" est un terme populaire qui désigne:

- Un pot de chambre
- Un chaudron
- Un mendiant

7. Que pouvait désigner un "balthazar" au XIX^e siècle dans l'argot des étudiants?

- Un verre de mauvais vin

- Un vieux dictionnaire
- Un repas copieux

8. Quelle expression correspond à la définition suivante: "se scandaliser à propos d'une conversation un peu libre, montrer plus de sagesse qu'il ne convient"?

- Faire son Charles
- Faire son Jacques
- Faire sa Sophie

9. Qu'est-ce qu'un "fesse-mathieu"?

- Un idiot
- Un fou
- Un avare

10. Au XIX^e siècle, une "margot" était...

- Une femme aux mœurs légères
- Une jeune femme célibataire
- Une couturière

11. De quelle couleur est une "robe isabelle"?

- De couleur jaune pâle
- De couleur bleu roi
- De couleur chair

12. En argot, un "jules" put désigner...

- Un apprenti boulanger
- Un baron
- Un proxénète

13. Une "alysse" est une...

- Assiette décorative que l'on fixe sur un mur
- Femme qui refuse de se marier
- Plante d'agrément à fleurs jaunes ou blanches

14. En Normandie, une "lise" peut désigner...

- Le vent froid et sec
- Du sable mouvant des bords de mer
- Un petit gâteau rond au beurre

15. Quelle variété de fleur peut être "l'agathe"?

- Une iris
- Une tulipe

- Un lys

16. Que put désigner le mot "*ana*"?

- Un souvenir heureux
- Un discours anarchiste
- Un recueil d'anecdotes attribué à un auteur célèbre

17. Attendre quelqu'un debout à la même place pendant longtemps est dit "*faire le pied de...*"

- Biche
- Chat
- Grue

18. Lorsque qu'une personne est bourrue, solitaire, qu'elle fuit les contacts humains, on dit que c'est...

- Un ours mal léché
- Un ours mal luné
- Quelqu'un qui a ses ours

19. Quelqu'un qui "*roule des yeux de merlan frit*" a...

- Les yeux qui clignent
- Les yeux qui roulent dans leurs orbites
- Les yeux levés au ciel, ne laissant paraître que le blanc de l'œil

20. Que signifie "*donner un coup de pied en vache*"?

- Agir en traître
- Frapper violemment quelqu'un
- Agir de manière frontale

21. Quand quelqu'un se retrouve pris au piège, il est...

- Attrapé comme un rat
- Pris comme un rat
- Fait comme un rat

22. L'expression "*se regarder en chiens de faïence*" signifie...

- Se regarder avec hostilité, en se défiant du regard
- Se regarder avec intérêt et hésitation
- Fuir le regard de l'autre

23. Quelle est la locution qui dit qu'une personne est enfermée dans un lieu où elle peut faire du mal?

- Lâcher le loup sur les moutons
- Enfermer le loup dans la bergerie

- Enfermer les moutons avec le loup

24. Terminez ce proverbe: "*Qui veut noyer son chien.....*"

- ...l'accuse de mordre"
- ...l'accuse de la peste"
- ...l'accuse de la rage"

25. L'expression française pour dire qu'une personne dort beaucoup est...

- "Dormir comme un loir"
- "Dormir comme un ours"
- "Dormir comme un âne"

26. Que signifie la métaphore "*noyer le poisson*"?

- Anéantir quelqu'un par des mots assassins
- Créer la confusion, embrouiller les choses pour éluder une question
- Etourdir quelqu'un par un flot de paroles incessant

27. Quand quelqu'un "*fait sa chattemite*", il...

- A l'obsession de la propreté
- Se lève au lever du soleil
- A des manières doucereuses et hypocrites pour tromper ou séduire quelqu'un

28. Que signifie l'expression "*avoir des rats dans la tête*"?

- Faire des caprices, avoir des idées bizarres
- Être avare
- Avoir très mauvais caractère

29. Quand une affaire, un engagement est conclu, on dit:

- Cafard qui s'en dédie!
- Cochon qui s'en dédie!
- Vipère qui s'en dédie!

30. Quand une chose est dite "*en peau de lapin*" elle...

- A une origine douteuse
- Est très chère
- À peu de valeur

31. Qu'est-ce qu'un "*merle blanc*"?

- Une personne fausse, hypocrite
- Une personne ou une chose extrêmement rare
- Une personne très naïve

32. Quand une chose est insignifiante, c'est...

- De la roupie d'animal
- De la roupie de singe
- Du singe de roupie

33. Si une personne a "*une araignée dans le plafond*", elle est...

- Rêveuse, dans la lune
- Sale, peu soignée
- Farfelue, un peu folle, excentrique

34. L'expression "*c'est chouette*" remonte au Moyen Âge, d'après le verbe ancien français "*choeter*". Que signifiait ce verbe?

- Être élégant, faire le coquet
- Être séducteur
- Être flatteur, flagorneur

Bilan

Activité 1. *La toponymie est souvent composée de noms qu'il nous est difficile d'interpréter. Éclairez l'origine et la signification de quelques noms des lieux d'un État francophone (villes, villages, bourgs, rues, places, quartiers, jardins, parcs et autres endroits publics).*

Activité 2. *Retrouvez les prénoms les plus donnés aux enfants ces dernières années. Examinez si on préfère un prénom à la mode ou indémodable, composé ou simple, ancien ou original. Citez de nouveaux prénoms qui font leur entrée dans le palmarès des intemporels.*

Unité 4. S'exprimer en français comme un locuteur natif. Découvrir les règles et usages pour communiquer efficacement, par écrit ou oralement, en situations professionnelles et au quotidien.

Devoir 1. Lisez les documents qui suivent et comparez l'usage en question en France et en Ukraine.

Lettre de motivation:

"Pour intéresser les autres, il faut leur parler d'eux"

INTERVIEW - Lettres manuscrites, papier de couleur, formules de politesse... La lettre de motivation peut se transformer en véritable casse-tête. Gilles Payet, conférencier et chroniqueur emploi, débroussaille ces pièges à éviter.

Elle est – en général – exigée avec un CV. Et si son petit bout de papier, n'a en soi, rien d'effrayant, il peut en un instant en faire trembler plus d'un. La lettre de motivation. Voilà l'horrible bête noire! Comment faut-il l'écrire? Que dire en si peu de lignes? De quelle manière? Les questions et les inquiétudes sont nombreuses.



Et pour cause! Ses erreurs de construction et son écriture pourraient vous empêcher de décrocher l'emploi de vos rêves. Alors que faire? Gilles Payet conférencier et auteur du blog www.questionsdemploi.fr confie ses astuces pour ne plus faire de fautes.

LE FIGARO – Les lettres de motivation sont-elles toujours utiles à l'heure de l'Internet?

Gilles PAYET – Bien sûr, même si, lorsque l'on pose la question aux recruteurs, ils sont une majorité à dire ne plus les lire. Mais attention! Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas le temps, mais parce que dans 90 % des cas, les lettres des candidats sont très mal écrites ou inutiles. En général, il s'agit d'une redite du CV, remplie de formules convenues, où il n'y a pas d'informations.

Ces lettres de motivation sans intérêt sont bâties sur le modèle dominant que promeut Pôle emploi, c'est-à-dire, le "vous-je-nous". Comprenez "l'entreprise", "moi j'ai fait ça" et "nous, voilà ce que l'on pourrait faire ensemble". C'est un modèle abêtissant qui ne produit que de la médiocrité intellectuelle.

Dans le "vous", vous allez dire: "Vous êtes une entreprise leader". Mais en disant cela, vous écrivez plein de bêtises car vous n'en savez rien. De plus, vous l'aurez sûrement pris sur le site corporate où il sera inscrit des informations de communication. Vous n'êtes donc pas dans la réalité de ce que cherchent les recruteurs.

Le "je" est un procédé égocentrique qui n'intéressera pas votre recruteur. Il faut préférer le "nous". Or, c'est souvent le paragraphe le plus mal écrit. Le "nous", c'est un paragraphe qui dit "rencontrons-nous, pour en discuter". Il faut que vous fassiez la liste de tout ce que vous allez pouvoir apporter pour le poste. On ne parlera pas de littérature, mais de choses factuelles. Et cela passera par exemple dans la formule: "Mon champ de compétence est large. Voici à titre d'exemple tout ce que je pourrais vous apporter..."

Y a-t-il des formules à éviter?

Ce ne sont pas tant les formules que la structure égocentrée qui est à éviter. Mais cela vaut également dans les relations humaines! Quelqu'un qui va vous parler de vos besoins, va vous ouvrir votre cœur et votre intérêt. Pour intéresser les autres, il faut leur parler d'eux.

Est-il préférable d'éviter la lettre de motivation manuscrite?

Oui, car comme dans le cas du CV, il faut être le plus lisible possible. Une lettre écrite avec de l'Arial ou du *Century gothic* sera 10 000 fois plus lisible qu'une lettre écrite à la main. Même s'il s'agit de la plus belle des calligraphies! Il faut qu'en un minimum de temps vous parveniez à capter l'attention de votre recruteur.

Est-il une bonne idée de rédiger une lettre de motivation sur du papier de couleur?

Ce peut être une bonne idée. Même si la grande majorité des candidatures est dématérialisée. Vous sortirez du lot. Je pense d'ailleurs qu'à l'heure du numérique, cela peut être une jolie idée d'aller à l'accueil de l'entreprise pour déposer votre candidature en format papier, en complément de votre CV dématérialisé.

Comment valoriser une candidature quand on a peu d'expérience? Que faire lorsqu'une entreprise demande une expérience significative d'au moins un an?

Compensez votre relatif manque d'expérience par des idées, des projets pour le poste convoité. Quels clients souhaiteriez-vous décrocher pour ce recruteur? Quelle est votre méthode, le process que vous mettriez en place pour les démarcher? Que pouvez-vous dire de tel produit phare ou service de cet employeur? Ne pouvez-vous pas réaliser une mini-étude de marché sur sa propre offre de service (un document Powerpoint à glisser à votre candidature)? Allez aussi chercher des idées, des références chez la concurrence: parler de ses concurrents à une entreprise, est toujours une façon intéressante de la piquer au vif, et de l'intéresser!

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Qu'est-ce qu'un CV moderne justement?

Un CV moderne est celui dont les codes graphiques sont actuels. Et cela commence par le choix de la police. Le *Times New Roman*, par exemple, est une survivance du passé. Il est désuet et donc à éviter si l'on veut sortir du lot. On préférera une police comme le *Century gothic*, qui est bien plus moderne. L'écriture est ronde, davantage ancrée dans les codes actuels.

Cette modernité, peut également passer par des couleurs. Elles vont faire en sorte que votre CV brille un peu plus. Mais gare au sapin de Noël! S'il y en a trop, ce sera tout sauf professionnel. Une deuxième couleur est préférable. Avec le bleu, par exemple, vous ne prendrez aucun risque. Cela ajoutera naturellement du graphisme à votre document.

Vous pouvez aussi ajouter des pictogrammes. Cela apportera une pâte graphique, une touche de fraîcheur, à l'ergonomie générale de votre CV. Attention là aussi à ne pas en abuser.

La modernité de votre document passe enfin par la photo. Avant, il était d'usage de l'intégrer dans un format rectangulaire. Mais aujourd'hui, pour être moderne, il faut en avoir une ronde.

Par *Le Figaro*

Devoir 2. Qu'il s'agisse d'une correspondance ou d'un simple courriel, quelle formulation choisir? Lisez les documents qui suivent et résumez les règles de la rédaction des courriels professionnels en français.

Comment rédiger un mail efficace (et obtenir une réponse)?

INTERVIEW – Formules de politesse, "objet" d'un courriel, phrases d'introduction... Anne-Marie Gagnard, auteur de *Coaching pour un mail efficace et sans faute*, livre ses astuces pour écrire un mail parfait.

Faut-il préférer "salutations" à "cordialement"? "Bonjour monsieur" ou "cher monsieur"? La rédaction d'un courriel est chose ardue. Hélas, nous nous frottons à ce cruel exercice quotidiennement. Et à chaque fois, nous hésitons sur l'orthographe des mots, sur l' "objet" à mettre, les formules de politesse à inscrire. Anne-Marie Gagnard, auteur de *Coaching pour un mail efficace et sans faute*, nous livre quelques astuces.



LE FIGARO. – Comment écrire un mail efficace à une personne qui en reçoit une cinquantaine par jour?

Anne-Marie GAINARD. – D'abord, il faut réfléchir à ce que vous voulez lui dire. Cela aide à être plus concis. Ma méthode est celle du Q.Q.O.Q.C: Qui? Quand? Où? Pourquoi (de Quoi parle-t-on)? Comment? Posez-vous la question: à qui je m'adresse? Pourquoi je lui écris? Comment vais-je m'y prendre?

On sait qu'en moyenne, votre lecteur retient 30 % du message que vous lui adressez. Ainsi, il faut être efficace: arrêtez de faire des phrases à rallonge avec des "car" ou des "donc". Si l'envie vous prend de mettre ces mots de liaison, remplacez-les par un point. Faites des phrases courtes. Ne dépassez pas les quatre paragraphes. Et puis, lancez-vous! "Bonjour", ça marche toujours. Si vous connaissez la personne, son prénom et son nom, vous pouvez tout à fait écrire "Bonjour Paul". Quant au "cher", attention: cela relève de la sphère affective. On écrit "Chers parents". Lorsqu'on inscrit "cher", on est en capacité de tutoyer la personne à qui on s'adresse.

À quoi sert l'"objet" d'un mail?

Il répond à la question "Pourquoi je lui écris?". Alors, pourquoi écrivez-vous ce mail? Est-ce pour un rendez-vous à décaler? Une question de livraison? Dans ce cas, écrivez "Notre rendez-vous du 4 juin" ou "Livraison refusée", tout simplement. Ne faites pas de phrases avec des verbes ou des sujets et n'insérez aucun signe de ponctuation. Tapez fort! Évitez la faute d'orthographe dans l'objet: cela peut vous être fatal. On sait que dans les grosses boîtes, une faute d'orthographe place un courriel directement dans les "spams". Vous vous rendez compte? Vous êtes mis à la poubelle avant d'être lu!

Est-il réellement possible de rédiger un mail à la fois formel et personnalisé?

Bien sûr. Le truc magique, c'est ce que j'appelle T.G.V.O.O: toucher, goût, vue, odorat, ouïe. Vous souhaitez inviter votre patron à déjeuner? Fermez les yeux, réfléchissez à votre demande, au restaurant dans lequel vous aimeriez vous retrouver. Si vous choisissez un restaurant indien, il est tout à fait possible de lui envoyer: "Bonjour, (*à la ligne*) Que diriez-vous d'un peu de curry dans votre assiette?" Il faut oser!

Je donne toujours ce conseil: avant de rédiger votre mail, dessinez une pendule. Placez-y les heures. La première moitié de cette pendule, de midi à 6 heures, correspond à la question "pourquoi je lui écris?" et "comment?". La seconde, de 6 heures à 11 heures, c'est le "T.G.V.O.O". Passé six heures, faites appel à l'hémisphère droit de votre cerveau, là où se trouvent la rêverie et l'imaginaire.

Comment transmettre une "émotion" dans un mail?

Ne rechignez pas à l'envie de placer des adverbes ou des adjectifs. La bienveillance est toujours la bienvenue. Si vous avez un rendez-vous, rien ne vous empêche d'écrire: "à mardi, avec joie". Bien sûr, la personnalisation se limite au type de relation que l'on entretient avec notre destinataire. Il faut l'avoir côtoyé, de près ou de loin, assez de fois pour se permettre certaines choses.

Comment se mettre en valeur dans un mail?

Tout d'abord, il faut éviter les marques négatives! Enlever les "n" apostrophe et les "ne". Cela fera mauvaise impression. Il faut être affirmatif. De même, oubliez les formules "Je me permets de vous écrire" ou "Excusez-moi de vous déranger mais..."! Ce n'est pas nécessaire. Aujourd'hui, à l'ère du numérique, il faut être direct, factuel. Aérez vos phrases avec des virgules! Une virgule, cela change tout. "J'ai, rangés dans mon bureau, des livres" ne revient pas à écrire "J'ai rangé dans mon bureau des livres".

Quelle faute d'orthographe est impardonnable?

Il y en a plusieurs: d'abord, l'accord raté. "Vous trouverer" au lieu de "vous trouverez". C'est rédhibitoire. Il faut savoir que plus de 40 % des mails envoyés comportent une ou deux fautes d'orthographe. Aux yeux de votre lecteur, c'est une marque de nullité. Il y a aussi les accords pronominaux comme: "Mes deux assistantes se sont téléphonées" au lieu de "se sont téléphoné". Lorsque nous faisons une faute, nous sommes immédiatement catégorisés. Combien de fois ai-je entendu: "Ah, celui-là, il est excellent commerçant. Mais il ne faut pas lui confier la rédaction d'un courriel!" On passe pour quelqu'un d'idiot.

Trouvez des astuces pour retenir l'orthographe de certains mots. Nous hésitons souvent sur le mot "accueil". Quand vous accueillez quelqu'un, vous le faites avec vos mains: les deux "c" représentent ces mains. Puis, vous lui proposez un café ou un thé: le "u" a la forme d'un verre. C'est en trouvant ce genre de moyen mnémotechnique que la graphie d'un mot s'inscrit dans votre mémoire à long terme.

Que penser des abréviations comme "cdt" au lieu de "cordialement"?

C'est interdit. Malheureusement, certaines personnes pensent qu'un mail a la même valeur qu'un texto. Il y en a même qui s'étonnent du fait qu'il faille écrire "rendez-vous" en toutes lettres au lieu de "rdv". Mais aujourd'hui, la RH évalue un profil selon son niveau de rédaction. Et ce, avant même de lire le CV! De même, ceux qui signent la fin de leur mail avec les initiales de leur prénom et nom font preuve d'un manque de respect. Cela donne vraiment l'impression qu'ils n'ont pas pris le temps de faire remarquer qui ils étaient.

Que répondez-vous à ceux qui trouvent les formules de politesse inutiles?

Il faut que les gens, les plus jeunes notamment, comprennent que le monde du travail n'est pas un monde de copains. Ces formules sont une marque de courtoisie importante. Aussi, il faut savoir les utiliser à bon escient. Pour une première approche, "Sincères salutations" ou "Salutations distinguées" sont très bonnes. Je lis beaucoup "cordialement". Mais dans "cordialement", il y a le mot "cœur". Il faut s'interroger: dois-je envoyer un "cœur" à cette personne? Concernant les "bonne/ belle journée" ou "bonne soirée", il faut avouer que c'est un peu vide. Si vous êtes au travail, préférez "Bon courage...": c'est mignon! Évitez les formules que vous croyez "percutantes" comme "je compte sur vous": c'est un peu envahissant. Préférez "je sais que vous serez au rendez-vous".

Pensez aux termes que vous utilisez: on a vulgarisé les verbes, en oubliant ce qu'ils signifient vraiment, parce qu'on maltraite la langue française. Ainsi le verbe "agréer"

peut introduire les termes d'expression ou d'assurance: "Veuillez agréer l'expression de mes hommages, de mes respects, l'assurance de ma considération." On se souviendra donc que l'on ne peut transmettre que l'expression d'un sentiment, d'une attitude. La formule "l'expression de mes salutations distinguées" est donc incorrecte et constitue un non-sens. La phrase exacte est: "Veuillez, Madame, Monsieur, agréer mes salutations distinguées."

Par Claire Conruyt, *Le Figaro*

Quelques conseils pour savoir comment terminer votre courrier

Les formules se ressemblent et se confondent. Impossible de savoir s'il vous faut préférer les "*salutations*" aux "*hommages*", les "*sentiments*" aux "*respects*". Le degré d'amitié ou de déférence, le statut du destinataire, son sexe, doivent orienter le choix de votre formulation.

Très déférent

Ces formules vous paraîtront peut-être désuètes. Leur maîtrise reste pourtant privilégiée dans la correspondance, lorsqu'une déférence particulière est exigée vis-à-vis de votre interlocuteur. Elles ne sont pas aussi compliquées qu'il n'y paraît. Il faut simplement faire attention à certains points. Par exemple, lorsqu'un homme s'adresse à une femme, la formule à préférer sera la suivante: "*Je vous prie d'agréer, Madame, l'hommage de mon respect.*" Le verbe "prier", au sens d'adresser à quelqu'un une demande, a quelque peu vieilli dans le langage courant, mais reste le plus utilisé. À décliner ensuite selon les exemples que voici.

"Nous vous prions d'agréer, Madame/Monsieur, nos sentiments respectueux et dévoués."

"Nous vous prions de croire, Madame/Monsieur, à l'expression de nos sentiments respectueux."

"Nous vous prions de croire, Madame/Monsieur, à l'expression de nos sentiments les plus dévoués."

"Je vous prie d'agréer, Madame/Monsieur, l'assurance de notre parfaite considération»."

"Je vous prie d'agréer, Madame/Monsieur, l'hommage de mon respectueux dévouement."

"Je vous prie agréer, Madame, l'hommage de mon respect."

Aimable

Voici quelques formules moins solennelles peut-être, mais dont la maîtrise vous fera faire un sans-faute de politesse.

"Nous vous prions de croire, Madame/Monsieur, à l'expression de notre considération distinguée". La "*considération*" s'appliquera notamment aux relations professionnelles avec un supérieur hiérarchique.

"Nous vous prions de croire, Madame/Monsieur à l'assurance de notre sentiment distingué."

"Nous vous prions de croire, Madame/Monsieur, à l'assurance de nos sentiments distingués."

"Nous vous prions de recevoir nos salutations distinguées." Cette formule est d'une neutralité implacable. Elle est notamment tout indiquée dans le cadre de relations professionnelles sans rapport direct de hiérarchie, ou dans les relations commerciales.

Plus sec

Des formulations plus courtes, et donc plus passe-partout. Elles permettent ainsi de finir avec élégance une petite carte de remerciement, ou un courriel officiel.

"Agréez nos salutations distinguées." L'impératif en tête de phrase donne un ton plus sec à la formule de politesse. Attention cependant: si la phrase commence par une formulation faisant référence au destinataire, on se mentionnera à la première personne. Ainsi, on écrira *"En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer mes salutations distinguées"*.

"Veuillez agréer nos salutations distinguées." On ne dira jamais "Veuillez agréer l'expression de nos salutations distinguées". En effet, on exprime des sentiments, mais pas des salutations.

"Veuillez croire à l'assurance de nos salutations distinguées." Parler d'"assurance" au singulier est en effet moins déférent qu'"assurances" au pluriel.

Très amical

Comment finir un courriel simple, ou un SMS? S'il s'agit d'un message assez protocolaire, vous pouvez conclure par *"salutations distinguées"*, *"sincères salutation"* ou *"bien cordialement"*. En fonction du degré de proximité avec votre interlocuteur, *"amicalement vôtre"*, *"bien à vous"* ou *"bien à toi"* sont également des ressources sûres.

À proscrire

Comme si le florilège de formules précédentes n'offrait pas l'embarras du choix, certaines fins de courriels fleurissent en société. Que penser, par exemple, de l'horripilant "belle journée"? On espère ainsi faire original et sortir du lot, tandis qu'il ne s'agit que de suivre une mode somme toute assez risible. Dans le même panier se glissent également nos "jolie journée", "douce journée", ou "merveilleuse année" lorsqu'on adresse ses vœux du nouvel An. On ne fera pas non plus de commentaire sur le "prenez soin de vous", qui s'immisce maladroitement dans la vie privée de votre interlocuteur. Et que penser de cette nouvelle conclusion en vogue à l'heure des Jeux Olympiques de Paris, "sportivement vôtre"?

Par *Le Figaro*

Devoir 3. Grammaire, conjugaison, vocabulaire, pléonasmes, anglicismes... Les erreurs se glissent dans les courriels professionnels. Personne n'est infaillible.

Lisez l'interview et analysez les erreurs que les Français ne pardonnent pas.

"On ne fait pas confiance à un employé qui fait des fautes d'orthographe"

INTERVIEW – Les fautes d'accord, de conjugaison ou de syntaxe peuvent coûter cher en entreprise. Aurore Ponsonnet, formatrice, auteur et ancienne orthophoniste, affirme qu'aujourd'hui, une orthographe non maîtrisée peut empêcher un employé d'évoluer professionnellement.

L'orthographe est un code. Un code dont les règles sont tortueuses, sournoises et difficiles à retenir. D'après le dernier baromètre du Projet Voltaire, établi sur les résultats en orthographe de plus de 100.000 Français, 52 % des salariés connaissent les règles fondamentales. Les collégiens, eux, ne sont que 27 % à les maîtriser.



LE FIGARO – La maîtrise de l'orthographe est-elle plus importante, en entreprise, qu'avant?

Aurore Ponsonnet – Oui. Aujourd'hui, tout passe par l'écrit. Ce qui n'était pas le cas il y a trente ans. Avant, on donnait des consignes à l'oral ou on téléphonait. Maintenant, à chaque fois qu'on parle à quelqu'un, on dit toujours "Envoyez-moi un mail de confirmation" ou "envoyez-moi tout ça par écrit". Parce qu'on veut laisser des traces et l'email donne cette possibilité.

J'ai formé des gens en entreprise qui n'avaient jamais écrit depuis leur arrivée et qui se sont retrouvés avec un ordinateur, ordonnés de devoir maîtriser le mail ou Word. Prenez les commerciaux: avant, on postulait sur rendez-vous à l'oral. Les gens qui avaient un certain bagou étaient ceux qui savaient convaincre. "Toi, tu es fort pour parler, tu vas vendre, donc on te prend". Aujourd'hui, on leur demande d'écrire, et ce sont eux qui se trouvent face à leurs lacunes et difficultés.

Nous sommes dans l'époque de l'instantanéité. A-t-on le temps de se relire, comme avant?

Non. Il faut aussi comprendre qu'il y a des années, il y avait des secrétaires. À cette époque, l'email n'existait pas. Alors, l'émetteur écrivait un brouillon, se relisait, tapait son message qui passait ensuite entre les mains d'un secrétaire qui, par sa formation, avait un haut niveau d'orthographe. Et c'est seulement après ces étapes qu'on envoyait le courrier. On réfléchissait avant d'écrire. Combien de fois entendons-nous

aujourd'hui "Envoyez-moi ce document dans la journée" ou même "dans l'heure"! La vitesse est l'ennemie de l'orthographe.

Quelle attitude un patron adopte-il envers un employé qui fait des fautes?

On ne fait pas confiance à un employé qui fait des fautes d'orthographe. Un patron aura tendance à ne plus lui confier de missions importantes comme l'envoi des courriers adressés aux clients. Pire, un patron peut décider de ne pas le faire évoluer professionnellement à cause de son problème d'orthographe. Je forme des personnes qui me disent: "Si je n'améliore pas mon niveau, je ne pourrai pas progresser dans ma boîte" ou "On m'a dit: Si tu veux avoir ce poste, un poste de cadre par exemple, il faut que tu améliores ton orthographe, car c'est notre crédibilité qui est en jeu".

Y a-t-il un enjeu économique derrière l'exigence d'une orthographe maîtrisée?

Des études montrent qu'il y a des pertes de profit engendrées par les fautes d'orthographe. Par exemple, si vous allez sur un site d'achat en ligne et que vous voyez des fautes dans le descriptif, vous vous dites "Ils ne sont pas sérieux" et vous allez voir ailleurs. On peut faire le lien avec les spams que l'on reçoit: quand vous recevez un message de Free soi-disant, qui vous demande de "renseigné" votre numéro de carte, vous vous dites "Ah, il y a une faute d'orthographe, ce n'est pas normal. Ce n'est pas Free". Imaginez quand c'est un vrai commercial qui vous envoie ça!

Un CV criblé de fautes d'orthographe peut donc être instantanément mis de côté?

Il est évident que ça fait la différence. S'il y a 50 personnes qui postulent pour le même emploi et qui ont le même niveau, le même parcours, il est certain que celle qui maîtrise la langue française va être privilégiée. Même si le CV est moins bon, mais qu'il a un bon niveau en orthographe, c'est un gage de sérieux en plus, d'attention et d'intelligence. Un recruteur se dit "Quel que soit le poste, on doit pouvoir écrire correctement. Cette personne a des difficultés et donc, va être plus lente et il faudra la corriger". Plus largement, un patron peut se dire "Cette personne n'a même pas fait relire sa lettre de motivation. Elle n'est pas motivée!"

Et puis, il y a le patron qui est particulièrement sensible à l'orthographe et qui ne prendra pas du tout le candidat au sérieux ou pire, qui le trouvera idiot. La faute écrite engendre un a priori négatif. Surtout si la personne en question vise un poste à responsabilité. Là, la faute d'orthographe est rédhibitoire.

Y a-t-il des fautes particulièrement rédhibitoires?

Elles concernent surtout la grammaire et la conjugaison. "J'ai acheter", ça ne pardonne pas. Les accords simples doivent être maîtrisés: le fait de ne pas accorder un adjectif avec un nom est mal perçu. On considère que c'est la base du français. De même, si on oublie la marque du pluriel, comme le "s" à "plusieurs personnes", ça peut coûter cher.

Et puis, il y a des fautes plus subtiles comme le conditionnel "je serais" et le futur "je serai". Là, un recruteur peut se montrer plus indulgent. Il y a des fautes qu'il ne verra même pas comme "il faut qu'on se voit" au lieu de "se voie". Les adjectifs de couleur comme les "jupes oranges" qu'on devrait écrire "jupes orange" sans "s". Mais qui

connaît cette règle? On doit être 10 % à le savoir. Non, il faut vraiment connaître les règles les plus simples: accorder l'adjectif, maîtriser la conjugaison du présent.

L'importance accordée à l'orthographe peut-elle être stigmatisante?

Malheureusement, oui. La faute d'orthographe fait naître un préjugé qui ne colle pas au réel. Un recruteur intolérant peut se dire que quelqu'un qui ne sait pas écrire est bête, stupide. Or, j'ai rééduqué des dyslexiques et des dysorthographiques super intelligents. L'erreur est de croire qu'intelligence et dyslexie sont liées. La dyslexie est un trouble isolé, qui n'a rien à voir avec le manque d'intelligence. Or, beaucoup continuent de faire le lien. J'ai rencontré des personnes qui ont bac +5 ou +7 dont le niveau d'écriture ne traduit pas leurs hautes études.

La faute d'orthographe est-elle devenue un facteur de discrimination sociale?

Oui, l'orthographe est discriminante et élitiste. Certains n'hésitent pas à lancer sur les réseaux sociaux: "Quand on ne sait pas écrire, on se tait" ou "Achète-toi un Bescherelle". Mais ce qu'il faut saisir, c'est que l'orthographe et ses règles sont elles-mêmes critiquables. Le lien des Français avec l'orthographe est un peu maladif, pathologique. On se sent juges du niveau de l'orthographe des autres alors qu'elle est complexe et que pour la maîtriser, il faut faire des études sur ce domaine très spécifique.

Il y a des règles qui sont dingues et pour certaines, nées d'erreurs à l'origine. Le "x" à "bijoux", vient d'une erreur d'interprétation de textes écrits au Moyen Âge, par exemple. L'orthographe de certains mots est plus complexe que ce qu'elle aurait pu être ("théâtre" en français, car le "th" est la trace de la lettre grecque *théta*, tandis qu'on écrit "teatro" en espagnol et en italien).

Comment expliquer la baisse de niveau générale en orthographe?

L'orthographe étant complexe, il faut y passer des heures d'enseignement. Or, ces dernières années, l'école a complètement changé. Il y a quelque temps, les gens sortaient avec un certificat d'études avec un très bon niveau en orthographe. Mais alors, il y avait très peu de matières et les journées étaient consacrées à l'écrit: dictée, orthographe, grammaire. Maintenant, le nombre de matières a augmenté, nous avons voulu ouvrir les enfants sur le monde. Donc on a enlevé des heures d'études de l'orthographe pour se focaliser sur l'étude de textes, l'éducation civique, les exposés, le théâtre...

Mais on peut prendre le problème à l'envers: si la langue n'était pas aussi complexe, on ne serait pas obligé d'y passer 2 800 heures. Les dictées sont un très bon outil mais il faudrait qu'elles ne soient pas notées, participatives, ludiques. Sinon, elles peuvent être décourageantes.

Par Claire Conruyt, *Le Figaro*

Devoir 4. Le dédale de règles de la langue française conduit souvent à l'erreur. Retenez les règles typographiques qui régissent l'emploi des majuscules en français.

Les règles typographiques qui régissent l'emploi des majuscules sont nombreuses et complexes. Celles qui sont brièvement détaillées ici sont celles qui ont été choisies lors de la rédaction du premier tome de la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* et suivent, pour l'essentiel, les règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale.

La majuscule signale un nom propre par essence (*Clemenceau*) ou par occasion (*le Tigre*), le nom commun acquérant la qualité de nom propre quand il individualise la personne ou la chose qu'il désigne.

Dans les dénominations formées de plusieurs mots, le principe général est de réserver la majuscule au premier mot caractéristique, c'est-à-dire à celui qui permet l'identification, ainsi qu'à l'adjectif qui éventuellement le précède: *la guerre de Sécession, la révolution d'Octobre, le musée du Louvre, la guerre de Cent Ans, le Petit Trianon*, etc.

De nombreux cas particuliers existent, qui échappent à ce principe qu'on voudrait général et qui souvent reflètent le poids de l'histoire, l'importance accordée à certains événements mais aussi certains choix politiques ponctuels, qui se sont définitivement imposés. C'est ainsi qu'il est d'usage de mettre une majuscule à *empereur* pour désigner Napoléon, que les groupements révolutionnaires portent la majuscule (*les Girondins*), que *révolution* ne prend une majuscule que lorsqu'elle est française et qu'il s'agit de celle de 1789 (*la Révolution française* mais *la révolution de Juillet, la révolution russe* ou *chinoise*), etc.

Majuscules en géographie

On met une majuscule aux noms propres, non aux adjectifs qui leur sont adjoints (*l'Italie méridionale*), sauf dans les cas où l'appellation fait office de nom propre, de quasi nom composé: *le Grand Nord, l'Asie Mineure*.

Selon le principe général énoncé plus haut, les noms communs d'entités géographiques (*lac, mer, pic, mont*, etc.) individualisés par un nom propre ou un adjectif gardent leur minuscule initiale. C'est le terme distinctif qui prend la majuscule: *la baie des Anges; la mer Méditerranée, le pic du Midi, le golfe du Lion*. Certains adjectifs généraux prennent en géographie une valeur caractéristique et porteront la majuscule: *le mont Blanc, le fleuve Jaune, l'océan Pacifique, la mer Noire*.

Il en va de même pour les monuments, les jardins: le premier mot caractéristique prendra la majuscule (nom propre, nom commun ou adjectif dérivé d'un nom propre). On écrit *la fontaine Médicis, la tour Eiffel, le pont des Arts, la colonne Trajane, la chapelle Sixtine*, etc. Si le substantif général n'est accompagné que d'un adjectif également général, c'est ce substantif qui prendra la majuscule (ainsi, éventuellement, que l'adjectif antéposé): *la Cour Carrée, la Grande Galerie, le Petit Palais*.

Les noms de peuples, d'habitants prennent une majuscule. On écrira donc: *les Celtes, les Étrusques, les Français, les Méridionaux. Il a épousé une Parisienne, une*

Berbère. Les Blancs, les Noirs. Les Juifs (en tant que peuple). En revanche, on ne mettra pas de majuscule pour les adeptes d'une religion, d'une doctrine, les membres d'un parti, etc.: *les chrétiens, les musulmans, les juifs, les bonapartistes, les communistes*, etc.

Majuscules en histoire

Les périodes géologiques, préhistoriques et historiques sont souvent assimilées à des noms propres. On mettra donc une majuscule au nom caractéristique et à l'adjectif qui précède. *Le Crétacé supérieur, le Tertiaire* (mais *l'ère tertiaire*), *l'Antiquité, le Siècle d'or, l'Ancien Régime, la Belle Époque*. Les noms désignant de grands événements prennent généralement la majuscule: *la Fronde, la Réforme, la Libération, la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale*.

Les noms de régimes politiques prendront la majuscule lorsqu'ils sont employés comme noms propres pour désigner un pays, une époque: *l'Empire romain, la Régence, la Troisième République, le Directoire*. Dans le cas contraire, on écrira *le principat d'Auguste, le royaume de Suède*.

En ce qui concerne les locutions, c'est encore une fois le mot caractérisant (et l'adjectif qui le précède éventuellement) qui recevra la majuscule tandis que le nom d'espèce conservera la minuscule: *la journée des Dupes, la paix des Dames, le concile de Trente, le congrès de Vienne, l'édit de Nantes, la bataille des Nations, la guerre des Six Jours, les guerres de Religion, la fête du Travail, le jour des Rois*.

Majuscules dans les noms d'organismes et d'institutions,

Les noms des organismes (organismes d'État, organismes culturels et éducatifs, etc.), lorsqu'il en existe plusieurs de leur espèce, ne prennent pas de majuscule; c'est le nom propre ou le nom de spécialisation qui les accompagne éventuellement qui la prend: *le conseil général d'Île-de-France, la cour d'appel de Versailles, la mairie de Paris, l'académie de Toulouse, le ministère de la Culture, le lycée Fénelon, la bibliothèque Mazarine. Le musée Rodin, le musée des Arts décoratifs* (mais, seulement suivi d'un adjectif non dérivé d'un nom propre: *le Musée océanographique, le Musée postal*).

En revanche, s'ils sont seuls de leur espèce (à l'échelle nationale ou internationale), le premier mot nécessaire à l'identification porte la majuscule, ainsi que les adjectifs le précédant éventuellement: *l'Académie française, l'Institut de France, la Bibliothèque nationale, la Cour de cassation, la Haute Cour de justice, le Conseil de l'Europe, les Nations unies, la Croix-Rouge, l'École polytechnique, l'École normale supérieure...*

Majuscules dans les fonctions, titres

Les noms des fonctions, titres et charges civils, publics ou privés, administratifs et religieux sont en minuscules, et c'est encore une fois le terme caractérisant qui prend la majuscule: *le ministre de la Défense, le docteur Untel, le frère François, l'archevêque de Lyon, le président de la République* (mais *le Président*), *le secrétaire général de la mairie, l'empereur Napoléon III*. On écrira aussi *il est chevalier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre du Mérite*. Certains sont assimilés à des

noms propres et prennent la majuscule: *le Régent* (pour Philippe d'Orléans), *le Duce*. Les titres honorifiques prennent la majuscule (*Sa Majesté, Votre Sainteté, Votre Excellence*), majuscule que l'on retrouve de manière plus large dans les formules de courtoisie ou d'appel.

Majuscules dans le domaine religieux

Le terme *église* prend une majuscule lorsqu'il désigne l'institution ou l'ensemble des fidèles: *l'Église catholique* (ou absolument *l'Église*), *les Églises protestantes*, etc. La minuscule est réservée au bâtiment. Cette remarque s'applique à d'autres termes relevant de domaines différents, quand il s'agit de distinguer deux réalités bien distinctes que désigne un même mot (*la raison d'État, l'état des lieux; la Bourse de commerce, une bourse d'études*).

Concernant les ordres et les congrégations, on met une majuscule quand on désigne l'ensemble de l'ordre, de la congrégation, etc.: *les Jésuites, les Dominicains*. Mais on met une minuscule lorsqu'on ne parle que d'une partie des membres: *un couvent de dominicains*.

Rappel concernant le mot *Saint*: quand il désigne le personnage lui-même, *saint* est un nom commun qui s'écrit sans majuscule: *Les trois saints de glace sont saint Mamère, saint Pancrace et saint Servais*. Seule exception *Saint Louis*, considéré comme un nom propre. En revanche, *saint* prend la majuscule lorsqu'il entre dans la formation d'un nom de famille, d'un nom de lieu, de rue, de ville, de fête, etc., et il est suivi d'un trait d'union: *le duc de Saint-Simon, la Sainte-Chapelle, la place Saint-Marc, les feux de la Saint-Jean, l'île Saint-Louis; Les Saint-Germainois sont les habitants de Saint-Germain-en-Laye*. Il prend également la majuscule dans certaines expressions traditionnelles historiques ou religieuses: *la Sainte-Alliance, le Saint-Empire, le Saint-Office, le Saint-Esprit, le Saint-Siège, la Sainte-Trinité, le Saint-Père*.

Majuscules en botanique et zoologie

Les noms correspondant aux différentes catégories hiérarchisées des classifications scientifiques traditionnelles (règne, embranchement, classe, ordre, famille, genre) s'écrivent avec une majuscule initiale: *les Vertébrés, les Mammifères* ou *les Angiospermes*. Cette règle s'applique aussi à tous les niveaux intermédiaires (superclasse, sous-ordre, etc.) sauf aux espèces (dernier niveau). *Homme* ne prendra une majuscule que lorsqu'il désigne le genre *Homo*: *les origines de l'Homme, les premiers vestiges de l'Homme* (mais *les droits de l'homme*).

La majuscule vaut si l'on évoque l'ensemble de la catégorie: *Les chiens font partie des Mammifères, le muguet fait partie des Liliacées*. Lorsqu'on évoque une partie de la catégorie, un ou plusieurs individus de la catégorie, on mettra la minuscule: *Le chien est un mammifère (de la famille des Canidés), le cerfeuil est une ombellifère*.

Majuscules dans les titres d'œuvres

Dans tous les titres d'œuvres, le premier terme au moins (ainsi bien sûr que les noms propres) prend la majuscule.

Si le titre commence par un article défini, le premier nom qui suit cet article ainsi que les adjectifs et adverbes le précédant éventuellement prennent la majuscule: *Les*

Misérables, Les Très Riches Heures du duc de Berry, Le Petit Chaperon rouge, Le Vilain Petit Canard.

L'article défini en tête de l'œuvre ne prend la majuscule que s'il fait intrinsèquement partie du titre, et n'est pas contracté: *l'Iliade; Les Bienveillantes*, mais *un chapitre des Bienveillantes*.

Si le titre ne débute pas par un article défini ou s'il consiste en une phrase conjuguée, seul le premier terme prend la majuscule (sauf s'il s'agit d'un adjectif: dans ce cas, le substantif suivant prend aussi la majuscule): *À la recherche du temps perdu, Terre des hommes, Un taxi mauve, Le train sifflera trois fois*.

Si le titre est double ou s'il met en opposition ou en parallèle deux termes, on applique les règles précédemment citées aux deux parties du titre, mais si la deuxième partie est introduite par un article défini, celui-ci perd sa majuscule: *Le Rouge et le Noir, Vendredi ou les Limbes du Pacifique*.

Jours de la semaine

Les noms des jours de la semaine, tout comme les noms des mois, sont des noms communs. Ils s'écrivent en minuscules et sont variables en nombre. On écrira ainsi: *Les membres de l'Académie française se réunissent tous les jeudis*.

Accentuation des majuscules

On ne peut que déplorer que l'usage des accents sur les majuscules soit flottant. On observe dans les textes manuscrits une tendance certaine à l'omission des accents. En typographie, parfois, certains suppriment tous les accents sur les capitales sous prétexte de modernisme, en fait pour réduire les frais de composition.

Il convient cependant d'observer qu'**en français, l'accent a pleine valeur orthographique**. Son absence ralentit la lecture, fait hésiter sur la prononciation, et peut même induire en erreur. Il en va de même pour le tréma et la cédille.

On veille donc, en bonne typographie, à utiliser systématiquement les capitales accentuées, y compris la préposition *À*, comme le font bien sûr tous les dictionnaires, à commencer par le *Dictionnaire de l'Académie française*, ou les grammaires, comme *Le Bon Usage* de Grevisse, mais aussi l'Imprimerie nationale, la Bibliothèque de la Pléiade, etc. Quant aux textes manuscrits ou dactylographiés, il est évident que leurs auteurs, dans un souci de clarté et de correction, auraient tout intérêt à suivre également cette règle.

Par l'Académie Française

Devoir 5. Faut-il écrire "M." ou "Mr" à la place de "monsieur"? Qu'en est-il du raccourci de "messieurs", "Monseigneur", "comte" ou "capitaine"? Retenez les abréviations de titres de civilité.

À l'écrit, les titres de civilité peuvent être inscrits en toutes lettres ou sous leur forme abrégée dans certains cas. Les abréviations des titres de civilité sont censées

faire gagner du temps, éviter l'erreur d'orthographe et fluidifier les documents. Or, ces abréviations demandent une attention soutenue, elles imposent des règles très précises. Attention à ne pas confondre les abréviations entre elles et surtout à employer la bonne forme dans les mails comme sur les courriers.

● Titres d'appel

De nos jours, les termes de civilité les plus courants sont "monsieur" et "madame".

Attesté depuis 1314, "monsieur" à l'origine écrit *monsor* est la contraction de l'adjectif *mon* et du nom *sieur*, lui-même abréviation de "seigneur". L'employer au XII^e et XIII^e siècles, c'est s'obliger à l'égard d'un homme de condition. Au XVI^e siècle, le "monsieur" devient un titre polysémique. Il se retrouve à la fois pour désigner un évêque, un maître de maison, le frère aîné du roi, puis, tout homme dès 1592.

Encore courante dans les lettres françaises au XVIII^e siècle, l'abréviation "Mr" n'a désormais plus sa place dans les usages. Elle est un diminutif du mot "mister" en anglais et ne doit, par conséquent, pas être confondu avec "**M.**", qui est l'actuel raccourci français du mot "**monsieur**". Attention à son pluriel! N'allez pas par exemple écrire "Mrs" pour "**messieurs**", car on parlerait alors d'une "mistress", c'est-à-dire "une maîtresse" en anglais! Pour être correct, on notera "**MM.**".

Qu'en est-il de ces dames? Le terme "**mademoiselle**" qui désignait autrefois une jeune femme non mariée et sans titre tend à disparaître. Depuis les années 1970, son usage a été régulièrement contesté par les mouvements féministes. Ce titre n'est d'ailleurs plus utilisé dans les documents administratifs à partir de 2012. Quel que soit l'âge de la femme, le terme de civilité utilisé est désormais "madame", autrefois réservé aux femmes mariées, veuves ou divorcées. En dehors de l'administration, le terme "mademoiselle" peut encore être utilisé, en général pour parler d'une jeune fille mineure. On se souviendra toutefois que son abréviation est "**Mlle**" et "**Mlles**" pour "**mesdemoiselles**".

Le raccourci du mot "**madame**" est quant à lui "**Mme**" et "**Mmes**" lorsque ces dernières sont quelques-unes. C'est la contraction de l'expression du respect *ma* et du nom *dame*, du latin *domina*, de *dominus*, "seigneur", "maître", "celui qui domine". Historiquement "Madame" était le titre donné aux impératrices, reines, princesses, à toutes les filles de maison souveraine, lors même qu'elles n'étaient pas mariées. Plus généralement ce titre a été employé pour désigner les femmes de haute naissance, dames nobles, épouses ou filles de grands seigneurs ou pour s'adresser à elles. Sous l'Ancien Régime, le titre nommait la fille aînée du roi ou du dauphin, ou la femme de Monsieur, frère du roi. Au XVI^e siècle ce titre (précédant la charge du mari) commence à être donné aux femmes de la bourgeoisie et aux religieuses : *Madame l'abbesse. Madame la juge. Madame la mairesse. Madame la bouchère. Madame l'horlogère.*

Aujourd'hui, c'est le titre que l'on donne à toutes les femmes, soit en parlant d'elles, soit en leur parlant ou en leur écrivant. "Madame" se dit aussi par politesse, à la 3^e personne, en parlant à une dame ou en parlant de la maîtresse de la maison par opposition à "monsieur" qui se dit du maître de la maison.

Si le mari d'une femme est décédé, elle est désignée "**veuve**", en usage officiel "**Vve**".

Notez que la forme abrégée des titres de civilité "M./ MM." "Mme/ Mmes" ou encore "Mlle" est en général utilisée devant un nom de famille, un titre de noblesse, fonction ou grade qui ne prennent pas de majuscule: *Mme Brunot se rend au marché. Mmes Martin et Sapin sont arrivées au dîner en avance. M. le secrétaire général de la mairie, Pascal Lacanaux, a signé deux nouveaux règlements. MM. Dupont et Laval, directeurs administratif et financier, sont en déplacement aujourd'hui.*

Cependant, dans la correspondance, si l'on s'adresse directement à la personne concernée, comme dans l'appel, dans la formule de salutation d'une lettre (de motivation par exemple), et sur l'enveloppe, il faut écrire le titre de civilité en toutes lettres, avec la majuscule initiale. Il s'agit d'une majuscule de courtoisie, de respect: *Madame, Monsieur. Chère Madame, cher Monsieur. Madame la Commissaire. Madame/ Monsieur le Procureur de la République. Je vous prie de croire, Madame, Monsieur, en mes sentiments respectueux. Je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes cordiales salutations. Veuillez agréer, Madame X/ Monsieur X, l'expression de mes sentiments distingués. Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur le Maire, l'expression de mes sentiments les meilleurs. Je tiens tout d'abord à vous remercier, Monsieur le Président, de votre accueil chaleureux. Je vous prie de croire, Monsieur/ Madame le Recteur, en l'assurance de mes respectueuses salutations.* La capitale induit ici une déférence, la majuscule du titre rappelle celle du prénom du destinataire.

On met également une majuscule de position à "madame", "monsieur" lorsqu'ils commencent une ligne, par exemple dans une adresse, dans une signature ou sur une carte professionnelle.

À l'inverse "madame", "monsieur" ne prendront pas de majuscule initiale dans le corps d'un texte, et notamment si le titre sera accompagné du nom de la personne, mais qu'on ne s'adressera pas à elle: *Il a parlé de mon dossier à madame Laura Meunier. Envoyer votre courrier à l'attention de monsieur le président du conseil d'administration.*

De même, on s'abstiendra de mettre une capitale, lorsqu'on parlera de personnes sans employer leur nom: *Le vieux monsieur lui a demandé l'heure. J'ai parlé à madame votre mère cet après-midi. Si ces messieurs veulent bien me suivre... Si madame veut me donner le bras, je la conduirai dans le jardin.*

• Titres académiques

Ni *Le Petit Robert* ni *le Trésor de la langue française* n'ont pas encore admis les raccourcis des docteurs, professeurs et maîtres dans leurs colonnes. Pourtant, ces titres académiques sont centenaires, voire millénaires. Seul *Le Petit Larousse* accepte l'abréviation "Dr" pour "docteur". Concernant le "Pr" pour "professeur", le thésaurus propose "symbole chimique du praséodyme" et "abréviation de sentier de petite randonnée" pour "P.R."

Cela étant dit, un public averti reconnaîtra parfaitement "**docteurs**", qui se cache derrière l'abréviation "**Dr**" ou "**Drs**", s'ils sont quelques-uns. Employés sans autre précision, le mot "docteur" et son abréviation ne s'appliquent en français qu'aux

diplômés en médecine, en dentisterie et en art vétérinaire. Pour désigner les titulaires d'un autre doctorat universitaire, il convient le plus souvent d'employer selon le cas M. (monsieur) ou Mme (madame). Dans les listes de participants à des colloques, des congrès, des séminaires etc., on peut, si l'on doit reproduire les titres et qualités de chacun, rendre "Docteur" par l'abréviation appropriée (Ph. Dr., Litt. Dr., Dr. ès L., etc.), après le nom de la personne.

"Pr" ou "Prs" remplacent "**professeurs**", personne(s) exerçant les fonctions de professeur des universités. "Pr" et "Dr" sont idem pour les formes féminisées en France. Néanmoins, *Le Petit Robert* rappelle qu'on pourra tout à fait écrire "**docteure**" et "**professeure**" si l'on veut suivre le modèle du français du Canada abrégés comme "**Dre**" ou "**Dres**" et "**Pre**" ou "**Pres**".

Les formes "Me" ou "Mes" désignent "**Maîtres**", toute(s) personne(s) exerçant les métiers juridiques suivant: avocat, avoué, notaire, huissier de justice, commissaire-priseur public ou judiciaire, mandataire et liquidateur judiciaire. "**Aud.**" est employé pour "**auditeur**", un officier chargée de l'audit d'une entreprise. "**Arch.**" veut dire "**architecte**", personne détentrice d'un diplôme d'architecte et inscrit à l'ordre des architectes.

En Belgique, une personne détentrice d'un diplôme d'**ingénieur civil** ou d'**ingénieur agronome** est désignée par le raccourci "**Ir**", et celle détentrice d'un diplôme d'**ingénieur industriel** – "**Ing.**"

Notez que dans la correspondance ces titres académiques ne prennent pas obligatoirement de majuscule quand on parle de la personne qui les porte, par contre il faut les écrire en toutes lettres: *Je vous prie d'agréer, docteur, l'expression de mes salutations distinguées. Veuillez agréer, docteure, l'expression de ma considération distinguée. Je vous prie d'agréer, cher/ chère maître, l'expression de mes sincères salutations. Je vous prie d'agréer cher/ chère Maître, l'expression de mes respectueuses salutations.*

● Titres ecclésiastiques

L'appellation "**Sa Sainteté**", également utilisée sous la forme "**Votre Sainteté**", est le traitement accordé aux plus hautes autorités de certains groupes religieux. Le titre vient du latin *sanctitas* "sainteté", lui-même dérivé de *sanctus* "saint". Dans le catholicisme, il était à l'origine utilisé pour tous les évêques, mais depuis le VII^e siècle, il n'est plus utilisé que pour les papes. Abrégé "**S.S.**", son usage depuis le XIV^e siècle est réservé au pape et aux patriarches orthodoxes. Le titre est utilisé officiellement dans le protocole diplomatique international sans tenir compte de ses origines doctrinales, philosophiques et théologiques.

Le mot "**Monseigneur**", composé de l'adjectif possessif *mon* et de *seigneur* est employé dès l'année 1160. On le retrouve sous la forme *mon seignor*, dans le sens de "titre accompagnant le nom d'un saint" puis *monseigneur* en 1216, pour qualifier "un titre donné à des personnages éminents". Son abréviation attestée est "**Mgr**" et "**Mgrs.**", "**Messeigneurs**" pour un groupe d'évêques ou d'archevêques. Une qualité d'un évêque peut être titrée "**S.Exc.**", raccourci de "**Son Excellence**".

Attention! "**Son Excellence**", abrégé "**S.Ex.**", est le titre honorifique que l'on donne aux ambassadeurs et aux maréchaux de France. Sous forme "**S.E.**", "Son

Excellence" s'écrit pour toutes les personnes exerçant les fonctions de président de la République ou d'ambassadeur à l'extérieur du pays.

Le titre honorifique accordé aux cardinaux à partir du XVIIe siècle est "**Son éminence**", abrégé "**S.Ém.**" Il provient du latin *eminentia*, de *eminere*, "exceller" et signifie littéralement "haut degré d'élévation, de supériorité (de quelqu'un ou de quelque chose)". Notez que la formule d'appel est "Monsieur le Cardinal" et le traitement, notamment dans la correspondance, est "Votre Éminence", employé à la troisième personne du singulier. *Son Éminence le cardinal X nous honorera de sa visite dans deux de jours.*

Le "**frère**", dans le lexique chrétien, désigne "l'homme considéré en tant que membre de la famille chrétienne". Son abréviation est "**F.**" et il s'agit des personnes de sexe masculin qui suivent la Règle, exerçant les fonctions de moine, de disciple ou d'apprenti. Il peut être employé dans la formule *les frères séparés* et signifier "les non-chrétiens ou les chrétiens qui n'appartiennent pas à l'Église romaine", *frère convers*, c'est-à-dire "religieux qui n'est pas clerc et qui vaque aux besognes d'un couvent" et *frère mineur*. Dans ce dernier cas, il caractérisera un homme issu de l'ordre de Saint-François.

La "**sœur**", personnes de sexe féminin exerçant dans un couvent, une abbaye pour femmes, un prieuré pour femmes ou assistant un curé dans une église, est notée "**Sr**".

Un "**père**" est une civilité employée pour un prêtre catholique, son abréviation étant "**P.**" La majuscule indique un Père de l'Église, c'est-à-dire l'un des auteurs théologiques majeurs des premiers siècles du christianisme. Le "**RP**" est l'abréviation de "**révérend père**", personnes exerçant les fonctions de prêtre régulier, d'abbé, de prieur ou de dirigeant d'un monastère. Emprunté au latin *reverendus*, "vénérable", le mot "révérend" est un titre d'honneur accordé à un religieux ou une religieuse. On écrira "**RR PP**" quand on parlera de plusieurs révérends.

Concernant la "**mère**", personnes exerçant les fonctions de mère supérieure d'un couvent, de mère prieure ou de mère abbesse, on notera "**M.**" et "**RM**" ou "**Re.M.**" pour la "**révérende mère**" au singulier et "**RR MM**" au pluriel.

Dans la correspondance, les titres religieux ne sont jamais abrégés et s'écrivent par une majuscule de respect: *J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, de Votre Sainteté, le très humble et dévoué serviteur. Je vous prie d'agréer, très Saint Père, l'expression de mon immense et profonde dévotion. Je vous prie d'agréer, Monseigneur l'évêque, l'expression de ma respectueuse et sincère dévotion. Daignez, Votre Excellence, agréer l'expression de ma très respectueuse considération. Veuillez agréer, Monsieur le Cardinal, l'expression de mon plus profond respect. Daignez, Votre Éminence, agréer l'expression de mon très profond respect. Je vous prie d'agréer, Monsieur l'abbé, l'expression de mon respectueux souvenir. Je vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'expression de ma respectueuse et sincère considération. Je vous prie d'accepter, ma très Révérende Mère, l'expression de ma considération respectueuse. Je vous prie d'agréer, Ma Sœur, l'hommage de mon profond respect. Je vous prie d'agréer, Mon Frère, l'expression de mes sentiments respectueux.*

● Titres honorifiques et de noblesse

Historiquement, les titres de noblesse réfèrent à l'exercice de fonctions d'autorité déléguées de celles du souverain: militaires, judiciaires, honorifiques à la cour ou dans le conseil du roi. Dans la féodalité, le titre correspondait à la possession d'une terre et au pouvoir souverain sur celle-ci (duché, marquisat, comté, vicomté, baronnie) et ses habitants, les serfs, qui étaient attachés à la circonscription territoriale et attendaient protection de leur seigneur en cas de guerre. Chaque seigneur était lié par les liens d'obligations et devoirs à son suzerain, jusqu'au roi. Avec le temps, les titres ont été hiérarchisés en perdant un peu leur signification historique et devenant honorifiques. Des prédicats de politesse y furent ajoutés, ils diffèrent selon les latitudes: *Son Altesse Impériale*, *Son Altesse Royale*, *Son Altesse Sérénissime*, *Son Altesse*, *Votre Grâce*, *Monseigneur*...

La hiérarchie des titres français de noblesse va ainsi: prince royal, archiduc, prince, duc, marquis, comte, vicomte, baron, chevalier (un noble sans titre qui appartenait à un ordre de chevalerie, sieur).

Le "**S.M.**", est une forme raccourcie attestée de "**Sa Majesté**", titre honorifique des monarques exerçant les fonctions de roi ou de reine, parfois exprimé par "**Sa Majesté Royale**", abrégée en "**S.M.R.**" "**Sa Majesté Impériale**", honore les monarques exerçant les fonctions d'empereur ou d'impératrice et est notée "**S.M.I.**"

"**Son Altesse**", les princes et princesses de sang royal ainsi que les membres secondaires des familles régnantes et princières européennes, est notée "**S.A.**". La variante "**S.A.I.**", pour "**Son Altesse Impériale**", désigne un prince ou une princesse issus d'une famille impériale. "**S.A.R.**" pour "**Son Altesse Royale**", est employé à l'égard des membres d'une famille régnante à dignité royale et pour le Grand-duc du Luxembourg. "**S.A.S.**", "**Son Altesse Sérénissime**", note les princes souverains des principautés de Monaco et de Liechtenstein. Au pluriel, les lettres initiales du titre se doublent: "**L.L.A.A.**" pour "**Leurs Altesses**", "**L.L.A.A.R.R.**" pour "**Leurs Altesses Royales**".

On peut toujours retrouver ces titres honorifiques dans le protocole diplomatique international, sous sa forme complète ou abrégée selon le cas précis.

Les titres de "**duc**", personne possédant le pouvoir de direction sur un duché ou héritant ce titre d'un ancêtre, et son féminin "**duchesse**" ne sont jamais abrégés. L'origine de ce titre remonte à l'Empire romain. À l'époque franque, sont constitués des grands commandements qualifiés de *duché*, composé de plusieurs comtés, où le duc exerça, au nom du souverain, une autorité militaire et judiciaire. Sous les Capétiens la puissance territoriale des ducs diminua à mesure que grandit le pouvoir royal, et le titre de duc finit par n'être plus qu'une dignité.

"**Marquis**", un noble possédant le pouvoir de direction sur un marquisat ou héritant ce titre d'un ancêtre, s'écrit "**Mis**" et "**Mise**" pour "**marquise**". Un marquis était à l'origine un chef militaire chargé de la défense et de l'administration d'une région frontalière (dite *marche* ou *marquisat*). Cette situation géographique stratégique et périlleuse donnait à cette époque aux marquis une sorte de prépondérance sur les comtes qui perdura dans la hiérarchie des titres nobiliaires. À partir d'Henri IV, plusieurs maîtresses royales ont reçu le titre de Marquise pour être présentées à la Cour.

Issu du latin *comes*, "compagnon", le mot "**comte**" caractérise de nos jours un "noble, dont le titre, conféré par le souverain ou reçu en héritage, se situe entre ceux de marquis et de baron". Sa forme abrégée est "**Cte**" et "**Ctesse**" pour son équivalent féminin la "**comtesse**".

Le mot "comte" faisait déjà parler de lui dans la deuxième moitié du X^e siècle, indique *Le Trésor de la langue française*. Il désignait "un haut dignitaire du royaume qui a souvent reçu du roi un commandement civil ou militaire", le dignitaire chargé de l'administration d'une province. Devenu, au Moyen Âge, suzerain de cette province, le comte y posséda des droits régaliens (haute justice, droit de battre monnaie, droit de guerre, voire d'anoblir). La royauté, par la suite, érigea en faveur de sa noblesse des terres en *comtés*.

Le titre de "**vicomte**", est attesté abrégé "**Vte**" et "**Vtesse**" pour son homologue féminin "**vicomtesse**". Un vicomte était sous les carolingiens le remplaçant du comte (vice-comte). C'était soit un officier suppléant un comte dans son gouvernement, dans les villes secondaires d'une province ou l'administration de la justice (on disait aussi lieutenant d'un comte), soit le fils cadet d'un comte. Lorsque les fiefs devinrent héréditaires, les vicomtes se constituèrent dans les territoires dont ils avaient la charge avec les comtes, de véritables fiefs qui reçurent le nom de *vicomté* et s'affranchirent de l'autorité comtale devenant de hauts barons.

"**Baron**", le titre médiéval emprunté au german *baro* "homme libre" ou "guerrier", a le raccourci de "**Bon**". Employé dès le X^e siècle dans le sens de "grand seigneur du royaume", le baron désigna un "vassal issu de la haute noblesse" qui tient directement son fief du roi mais également un "homme brave et valeureux" (XII^e). Peu à peu ce titre perdit de son importance et à partir du XVI^e siècle, le baron ne fut plus que le seigneur d'une *baronnie*, terre groupant plusieurs fiefs. De nos jours il caractérise un gentilhomme (ou celui) qui possède une terre donnant droit à ce titre, une baronnie, ou accordé de façon héréditaire et par extension un "homme puissant". Son équivalent féminin "**baronne**" doit s'écrire en abrégé "**Bonne**".

"**Chevalier**", personne, qui a été adoubé ou héritant ce titre d'un ancêtre, est désigné "**Cher**". Les chevaliers sont devenus associés par le biais de la littérature à l'honneur, à la bravoure, à la foi et à la notion d'amour courtois. Le mot vient du latin *caballarius* dont les mots "cavalerie" et "cavalier" sont dérivés. L'intention étant, en tous cas, de distinguer le noble chevalier combattant à cheval, du paysan, soldat d'infanterie ou artilleur. Son homologue féminin n'existe pas.

En général, les titres honorifiques s'abrègent lorsqu'ils sont suivis de la mention de la qualité ou du titre de noblesse de la personne et que l'on parle de la personne en question: *S.M. le roi Philippe VI, roi d'Espagne. S.A.R. le prince de Galles*. On peut aussi recourir à la graphie en toutes lettres: c'est une marque de respect. Les titres ne s'abrègent pas quand on s'adresse à la personne elle-même ni, par conséquent, dans une adresse ou dans la vedette d'une lettre. On met toujours la majuscule aux noms et aux adjectifs, qualificatifs ou possessifs, qui entrent dans la composition des titres honorifiques: *La foule se pressait sur le passage de Sa Majesté. Leurs Altesses Royales visiteront l'exposition technologique*. Par contre, les titres de noblesse prennent la minuscule initiale: *le roi de Suède, le duc de Saint-Simon, Sa Majesté la reine*.

L'adjectif ou le participe qui se rapporte aux titres honorifiques comme *Sa Majesté*, *Son Excellence* ou *Sa Sainteté*, employés seuls, s'accorde avec le titre, qui est repris par un pronom féminin (même si le titulaire est un homme): *Sa Majesté est souffrante, elle vous recevra demain. Votre Altesse est trop bonne. Sa Sainteté est en voyage à l'étranger; elle a un horaire très chargé.* Par contre, si le titre honorifique est suivi d'un nom avec lequel il forme un tout, l'accord se fait avec ce nom: *Sa Majesté le roi est absent. Sa Sainteté le pape est arrivé hier.*

Puisque la noblesse n'a pas disparu, même si elle se fait plus discrète, voici quelques formules de politesse à utiliser pour une personne noble dans la correspondance où les titres ne sont jamais abrégés: *Je vous prie de bien vouloir croire, Mon Altesse Royale, en l'assurance de mes respectueuses et honorables salutations. Je vous prie de bien vouloir croire, Mon Altesse Sérénissime, en l'assurance de ma considération. Je vous prie de croire, cher prince / chère princesse, en l'assurance de ma plus haute considération. Je vous prie de bien vouloir agréer, Madame la duchesse/ Monsieur le duc, en l'expression de mes plus respectueuses salutations. Je vous prie de bien vouloir croire, cher comte/ chère comtesse, en l'assurance de ma considération. Je vous prie de bien vouloir agréer, Madame la baronne / Monsieur le baron, l'expression de mes honnêtes et respectueuses salutations.*

● Titres militaires

Les films de guerre ont popularisé les grades de l'armée de terre dans la langue vernaculaire. Des titres spécifiques qui rentrent dans une hiérarchie est un ensemble d'usages très strict, ainsi que le note le Ministère des armées sur son site. Pour l'Armée de terre française cet ordre est le suivant: soldat *soldat de première classe *caporal *caporal-chef *sergent *sergent-chef *adjudant *adjudant-chef *major *aspirant *sous-lieutenant *lieutenant *capitaine *commandant *lieutenant-colonel *colonel *général de brigade *général de division *général de corps d'armée *général d'armée *maréchal.

Ces titres ne sont pas éligibles tous à la contraction attestée. On évitera donc des fantaisies sur le papier et tâchera de respecter ceux dont l'abrégement est passé dans les usages.

Le terme de "**sous-lieutenant**" apparaît à la fin du XVI^e siècle, sous le règne d'Henri II. Le grade est créé en 1669 et progressivement il remplace celui d'"enseigne" dans les régiments d'infanterie. Petit à petit le système s'impose dans toutes les compagnies d'avoir un capitaine, secondé par un lieutenant, lui-même secondé par un sous-lieutenant. À partir de 1781, l'ordonnance dite "de Ségur" rend obligatoire d'avoir quatre grands-parents nobles pour devenir sous-lieutenant. Cette disposition est supprimée à la Révolution française et à partir de 1805, il est nécessaire pour devenir sous-lieutenant de passer par une école d'officiers ou d'avoir quatre années d'expérience comme sous-officier.

De nos jours, "sous-lieutenant" est un grade donné aux officiers-élèves dans une école militaire et il correspond à la première année de service en tant qu'officier proprement dit. Le grade militaire de sous-lieutenant est le premier des grades

d'officiers dans nombre d'armées. Il est noté "**SLT**" dans l'armée française, "**Slit**" dans les forces canadiennes et "**SLt**" dans les composantes Terre belges.

Composé de "*lieu*" et de "*tenant*", c'est à dire "remplaçant", le "**lieutenant**", terme attesté dès le XIII^e siècle dans le sens de "celui qui est immédiatement au-dessous d'un chef, qu'il supplie en certains cas". D'abord terme administratif, il devient grade vers 1540. En effet, ce grade s'implante sous Louis XII pour donner un adjoint au capitaine, commandant la compagnie.

Le Ministère des armées précise que le mot a pu donner naissance à plusieurs autres grades au fil du temps. "lieutenant-général", locution aujourd'hui disparue, "lieutenant-colonel", encore en usage et "lieutenant-capitaine", dont le seul mot de lieutenant perdure. Le titre s'abrège en "**LTN**" en France et "**Lt**" au Canada, en Belgique et en Suisse.

En Suisse il existe le grade de "**premier-lieutenant**". C'est le second grade des officiers subalternes de l'armée suisse, situé entre les grades de lieutenant et de capitaine. En effet, ce grade correspond à celui de lieutenant de l'armée française, belge ou canadienne car le grade suisse de lieutenant correspond, quant à lui, au grade de sous-lieutenant des armées mentionnées. Le premier-lieutenant, noté "**Plt**", est plus expérimenté que le lieutenant, il peut être remplaçant du commandant de compagnie.

Le "**capitaine**", emprunté au bas latin *capitaneus*, dérivé de *caput*, "qui est en tête, qui domine, important, capital", a commencé par être une institution civile de grande importance dans le royaume de France de la fin du règne de Philippe le Bel, c'est-à-dire vers le XIV^e siècle. Les capitaines nommés se lient par serment avec les populations qu'ils encadrent. À ce titre, ils surveillent le stock d'armement de ces habitants et prennent la tête de la défense civile. Ce sont toujours des nobles, professionnels de la guerre, qui pour prix de leur service, perçoivent des gages directement auprès des populations dont ils obtiennent qu'elles se défendent par elles-mêmes. En effet, toute communauté urbaine, surtout quand elle est dotée de murailles, veut un professionnel de la guerre pour la protéger. Au XV^e siècle Charles VII décide de réorganiser les milices françaises et le terme s'est étendu par la suite pour caractériser "tous les commandements particuliers", note le ministère. Louis XIV met fin au milieu de son règne à cette institution qui a eu un rôle capital dans les opérations politiques et militaires du XIV^e au XVII^e siècles en France. Ces capitaines croisés systématiquement dans la documentation pendant des siècles et dans toutes les villes n'ont pas justifié d'études universitaires.

Aujourd'hui, le capitaine désigne le chef à la tête d'une unité élémentaire de 100 personnes environ (batterie, compagnie, escadrille) et est le plus élevé en grade des officiers subalternes. Son abréviation attestée en France est "**CNE**", "**Capt**" au Canada et en Belgique, "**Cap**" en Suisse.

Le "**commandant**", le titre qui apparaît avec la création de l'unité dont il porte le nom dans l'infanterie. D'abord simple commandant du bataillon, ses droits sur les autres capitaines sont passagers. Le grade est créé en 1774, puis supprimé, puis réapparu en 1793. Ce grade indique, historiquement et différemment en fonction de l'organisation de chaque armée, l'aptitude à commander telle ou autre unité militaire.

De nos jours, en France il est le premier grade des officiers supérieurs, chef de bataillon dans l'infanterie ou le génie et chef d'escadron dans l'artillerie. Il s'écrit "**CDT**".

Dans les armées canadienne, belge et suisse le grade correspondant est celui de "**major**", abrégé "**Maj**".

Effectivement major est un grade militaire, qui se situe différemment dans la hiérarchie militaire selon les époques et les pays. En France, sous l'Ancien Régime, le grade de major permettait aux officiers sans fortune d'éviter l'achat d'une compagnie. On y parvenait en passant par la fonction d'aide-major, assimilée au grade de lieutenant. Le major était le second du colonel chargé de l'administratif dans son régiment, ainsi que le commandant d'une place forte après le gouverneur et le lieutenant du roi. Le major avait autorité sur les capitaines. Pendant la période napoléonienne, le grade de major remplace celui de lieutenant-colonel. Il est chargé du commandement du dépôt régimentaire. En 1815, c'est un emploi, et non plus un grade, tenu par un chef de bataillon. Au XIX^e siècle un officier récemment promu comme commandant était habituellement appelé "major" tant qu'il n'avait pas le commandement effectif d'un bataillon. Au XXI^e siècle il s'agit du grade le plus élevé chez les sous-officiers dans l'armée française.

Étymologiquement, le "**lieutenant-colonel**" désigne celui qui "tient lieu" de colonel, c'est-à-dire l'officier en second d'un régiment, susceptible de le remplacer en cas d'absence. Créé au XVII^e siècle, le grade n'était ni achetable ni transmissible à la différence des grades de capitaine et de colonel. Les lieutenants colonels étaient donc promus parmi les capitaines méritants et expérimentés, alors que les colonels étaient bien souvent des fils de riches familles aristocratiques qui faisaient l'acquisition d'un régiment et s'assuraient ainsi la promotion au grade. La figure du lieutenant-colonel est donc celle de l'officier d'expérience contre celle du colonel, inexpérimenté et souvent absent. Il arrivait fréquemment que le lieutenant-colonel assurait la charge réelle du régiment.

De nos jours le lieutenant-colonel, abrégé en "**LCI**" en France, "**Lcol**" au Canada, et "**Lt Col**" en Belgique et en Suisse, est le grade immédiatement inférieur à celui de colonel.

De l'italien *colonnello* "chef d'une colonne de soldats", c'est-à-dire le capitaine qui commande une "colonne", ou régiment. Le titre de "**colonel**" apparaît au XVI^e siècle quand Henri II crée cinq "colonels et capitaines généraux des gens de pied" s'imposant définitivement en 1788. Comme celle de capitaine, la charge de "colonel général" était vénale, c'est-à-dire achetable et transmissible librement. En effet, de riches familles étaient propriétaires de leur régiment et contribuaient à le financer. Cela était fort onéreux, mais très prestigieux. Par conséquent, les enfants de la haute noblesse pouvaient accéder au grade de "mestre de camp" (officier commandant un régiment) à un âge très précoce et ainsi être en bonne position pour obtenir des promotions à l'ancienneté au grade de "brigadier". Lorsque la charge de "colonel général" de l'infanterie est supprimée en 1661, les mestres de camp prennent le titre de "colonel" dans cette arme. Les colonels deviennent des chefs de brigade sous la Révolution, car les régiments qu'ils commandent sont devenus des demi-brigades.

Ainsi, ce grade indique, historiquement et différemment en fonction de l'organisation de chaque armée, l'aptitude à exercer un commandement important. Le colonel occupe aussi diverses positions de niveau stratégique au sein des quartiers généraux. Le titulaire de ce grade militaire reste un officier supérieur le plus élevé abrégé "**COL**" ou "**Cel**" dans l'armée française et "**Col**" pour les forces de terre canadiennes, belges et suisses. Il est suivi des grades des officiers généraux.

Le "**général**" pour sa part, emprunté au latin *generalis*, "qui appartient au genre" est un grade créé au XVI^e siècle. Avant cela, il désignait depuis le XII^e siècle ce qui est "commun à un ensemble de cas ou d'individus". Établi en 1848, le "général de brigade" (GBR) est à différencier du "général de division" (GDI), créé en 1621 sous l'appellation "lieutenant-général". Sous l'Ancien Régime, la restauration et la monarchie de juillet, plusieurs officiers portaient ce titre. D'une manière générale, ce titre de lieutenant-général désignait un suppléant ou un délégué investi de tous les pouvoirs de la personne qu'il est censé remplacer. Au XX^e siècle, le grade de lieutenant-général a donné naissance à deux rangs distincts: "général de corps d'armée" (GCA) et "général d'armée" (GA). Depuis un décret du 6 juin 1939, un général de division peut être élevé au rang et appellation de général de corps d'armée, puis éventuellement à celui de général d'armée, avec des responsabilités et des privilèges supérieurs.

L'abréviation attestée en France de tous ces titres est "**Gal**". Au Canada, en Belgique et en Suisse le titre est noté "**Gén**".

Au Canada il existe les rangs du "brigadier-général" (Bgén), du "major-général" (Mgén) et du "lieutenant-général" (Lgén), ce dernier étant le grade le plus haut de la hiérarchie militaire.

En Belgique on peut être promu au rang du "général-major" (Gen Maj), le deuxième grade d'officier général, puis du "lieutenant général" (Lt Gen).

En Suisse, c'est seulement depuis 2003 que l'armée s'est dotée d'un véritable Chef de l'Armée en temps de paix, "commandant de corps" (Cdt C). En temps de guerre, un général est élu par l'Assemblée fédérale. Autrement, à l'exception des visites à l'étranger où le titre de général peut être attribué en accord avec les homologues des autres armées étrangères, il n'y en a pas.

Dans l'armée suisse, au grade du "général de brigade" correspond celui de "brigadier". Le grade d'officier général suisse le plus élevé en temps de paix est celui du "divisionnaire" (Div), commandant d'une division territoriale, chef de l'État-Major de l'Armée. Son grade correspond à ceux de "général de division" ou "major général". Le troisième grade d'officier général après ceux de brigadier et de divisionnaire est le "commandant de corps". Dans les relations internationales, les commandants de corps suisses portent le grade de lieutenant-général (Lt Gén).

Le mot "**maréchal**" vient du bas latin *marescallus* ou *mariscallus*. Ce terme désignait au début le domestique chargé des soins aux chevaux. Il fut d'abord le troisième chef militaire derrière le *sénéchal* (le premier officier de la couronne qui commandait l'armée et rendait la justice dans les domaines royaux; charge supprimée en 1191 et abolie au XIV^e siècle) et le *connétable* (le premier des offices militaires de la couronne; charge créée au début du XI^e siècle et abolie en janvier 1627). Il est depuis Louis XIII le plus haut grade de l'armée. Louis XIV en fit une dignité de l'État.

De nos jours, avec maréchal, il ne s'agit pas d'un grade mais d'une dignité abrégée "Mal". La dignité de maréchal ne peut être attribuée qu'à un officier général ayant commandé victorieusement en temps de guerre.

Lorsqu'un militaire est un homme, on s'adresse à lui à l'oral en faisant précéder son grade de *Mon*, "mon" étant le diminutif de "Monsieur" et non l'adjectif possessif. À noter que l'on commence à dire "mon" devant un titre, à partir du grade d'adjudant: *Mon adjudant, Mon lieutenant* (pour lieutenant ou sous-lieutenant), *Mon capitaine, Mon commandant, Mon colonel* (pour ou lieutenant-colonel ou colonel), *Mon général*. Les appellations restent les mêmes que l'on ait un grade supérieur ou inférieur à la personne à laquelle on s'adresse. Toutefois, l'usage de l'abréviation "mon" ne s'applique pas quand on s'adresse à des femmes gradées. On appelle un officier féminin directement par son grade: *lieutenant, capitaine, commandant, colonel, général*. Ainsi, un homme militaire ne dira pas, par exemple, "mon lieutenant" à une femme militaire et réciproquement.

Attention toutefois! Selon les conventions, tout le monde ne peut pas s'adresser à un militaire de cette façon. Les hommes de la société civile, qui sont passés ou sont destinés à passer par l'armée, observent le plus souvent l'usage militaire pour s'adresser à l'oral à un officier et disent: *Mon commandant, Mon colonel, Mon général* etc. Alors qu'une femme non militaire s'adresse à un officier subalterne en disant "Monsieur" et à un officier supérieur en l'appelant directement par son grade sans le faire précéder de "mon": *Commandant, Colonel, Général*. Les civils qui occupent une haute situation sociale ou ne sont plus d'âge militaire peuvent également supprimer le "Mon".

À l'écrit l'abréviation d'un grade, lorsqu'il accompagne le nom d'une personne, s'écrit toujours avec une majuscule: *J'ai vu le Cne Durand ce matin*. Lorsqu'un grade est employé sans être accompagné du nom de la personne, il est préférable de l'écrire au long, avec une minuscule: *J'ai vu le capitaine ce matin*. Les grades militaires ne prennent pas la marque du féminin. Cependant, dans un texte suivi, le participe passé se met au genre correspondant au sexe de la personne: *Le capitaine Martine Ledoux est née à Marseille*.

Dans la correspondance, quand il s'agit d'une appellation non suivie du nom de la personne, on garde une majuscule de respect et la graphie en toutes lettres qui est marque de déférence: *Je vous prie d'agréer, (Mon) Général, l'expression de ma haute considération. Je vous prie de bien vouloir agréer, mon (Mon) Colonel, mes respectueuses salutations. Veuillez agréer, (Mon) Commandant, l'expression de ma considération distinguée. Je vous prie de bien vouloir agréer, (Mon) Capitaine, mes sincères salutations. Je vous prie de bien vouloir agréer, (Mon) Lieutenant/ Monsieur/ Madame, mes sincères et respectueuses salutations.*

Devoir 6. Testez vos connaissances des accords ingénieux, l'orthographe alambiquée et l'usage subtil des formules.

1. Quelle formule est correcte?

- Je vous envoie les documents demandés
- Je vous envoi les documents demandés
- Je vous envois les documents demandés

2. Quelle phrase est correcte?

- Ci-joint les lettres échangées au cours de l'année.
- Ci-jointe les lettres échangées au cours de l'année.
- Ci-jointes les lettres échangées au cours de l'année.

3. Quelle formule est correcte?

- Ci-inclu la photocopie demandée.
- Ci-inclus la photocopie demandée.
- Ci-incluse la photocopie demandée.

4. Complétez la phrase: "*Lisez ce dossier en entier, la dixième page...*"

- Inclue
- Inclus
- Incluse

5. Complétez la phrase: "*Cochez les cases ... à vos choix*"

- Correspondants
- Correspondantes
- Correspondant

6. Quel est le verbe adéquat dans la phrase: "*La persévérance (...) la réussite de ses projets*"?

- Garanti
- Garantie
- Garantit

7. Choisissez la bonne réponse: "*..., ils ont rappelé à ce numéro.*"

- Comme convenus
- Comme convenu
- Comme convenue

8. Quelle phrase ne comporte pas d'erreur?

- Ils ont été réinvestits par leur parti politique
- Ils ont été réinvestis par leur parti politique
- Ils ont été réinvesti par leur parti politique

9. Quelle forme est correcte parmi les suivantes?

- Dans quelle mesure la question peut-elle se poser?
- Je me demande: "la question peut se poser? "
- On peut se demander dans quelle mesure la question peut-elle se poser

10. Trouvez l'erreur...

- Les notes qu'il a prises
- L'intervention qu'il s'est permise
- Elle s'est permise d'entrer

11. Complétez la phrase suivante: "Ce sont les lettres qu'il a (falloir) trouver pour la réunion"

- Fallues
- Fallue
- Fallu

12. Quelle est la bonne formule?

- Je sais en avance ce qu'il va faire
- Je sais à l'avance ce qu'il va dire
- En avance, je sais ce qu'il va faire

13. Quelle orthographe choisir?

- Bienvenue à vous
- Bienvenus à vous
- Bienvenues à vous

14. À...

- L'attention de
- L'intention de

15. On arrive aujourd'hui à...

- Date butoire
- Date butoir

16. Par ailleurs, n'hésitez pas à leur écrire que:

- Nous leur serions gré de
- Nous leur saurions gré de

17. Veuillez...

- Agréer l'expression de mes salutations distinguées
- Agréer mes salutations distinguées

18. Choisissez la phrase correcte:

- Au vu de cet événement, nous préférons annuler la réunion
- En vue de cet événement, nous préférons annuler la réunion

19. Complétez la phrase: "*Nous nous sommes...* "

- Rendu compte
- Rendus compte

20. Complétez la phrase: "*Vous ... mon nom et mon numéro de téléphone en bas de page?*"

- Incluez
- Inclurez

21. Quelle formule est correcte?

- Nombres d'écrivains n'arrivent pas à vivre de leur métier
- Nombre d'écrivains n'arrivent pas à vivre de leur métier

22. Quelle phrase est fausse?

- Quelque vingt minutes après le spectacle, voilà que les comédiens apparaissent
- Quelques vingt minutes après le spectacle, voilà que les comédiens apparaissent

23. Quelle formule est correctement orthographiée?

- Trois cent millions d'euros
- Deux cents millions d'euros
- Quatre cent million d'euros

24. Quel mot est incorrect?

- Deux cent un ans
- Quatre-vingt-trois ans
- Deux cent ans

25. Complétez la phrase: "*J'ai gagné...*"

- Quatre-vingt-dix euros
- Quatres-vingts-dix euros
- Quatre-vingts-dix euros

26. Complétez la phrase: "*Tous les jours, je prends la ligne ... du métro.*"

- Ligne un
- Ligne une

27. Quelle est la réponse incorrecte:

- Le train partira voie une...
- Ils sont vingt et un dans sa classe
- Ouvrez vos livres, page un...

28. Quelle phrase est incorrecte?

- Je vous sais gré
- Vu les circonstances
- Ils se sont lavé

29. Quelle phrase est incorrecte?

- Elle s'est pris au piège
- Ils se sont plu
- Ils se sont parlé

30. Quelle phrase est juste?

- Ils se sont rencontrés, se sont plus et finalement, se sont séparés
- Ils se sont rencontrés, se sont plu et finalement, se sont séparé
- Ils se sont rencontrés, se sont plu et finalement, se sont séparés

31. Laquelle de ces phrases est correcte?

- Les artistes avec qui elle a chanté
- L'heure qu'il a attendue
- Ils vous ont donnés raison

32. Quelle phrase est incorrecte?

- Elle s'est fait faire de nouvelles chemises
- Elle s'est fait mal
- Elle s'est plaint

33. Choisissez la bonne réponse:

- Elle s'est faite enrôler
- Ils se sont faits enrôler
- Il s'est fait enrôler

34. Quelle phrase est fausse?

- Feu mes oncles...
- Envoyez le plus de lettres possibles
- Elles se sont fait faire des robes

35. Choisissez la bonne formule:

- Après qu'il a quitté son poste de directeur, il a fait le tour du monde
- Après qu'il ait quitté son poste de directeur, il a fait le tour du monde

- Après qu'il ai quitté son poste de directeur, il a fait le tour du monde

36. Quelle phrase est fautive parmi les suivantes:

- Malgré qu'il pleuve, il a pris son vélo
- Malgré le fait qu'il pleuve, il a pris son vélo
- Bien qu'il pleuve, il a pris son vélo

37. Trouvez la phrase correctement écrite:

- Je souhaite que cette étude ai des conséquences sur notre façon d'agir
- Je souhaite que cette étude ait des conséquences sur notre façon d'agir
- Je souhaite que cette étude aie des conséquences sur notre façon d'agir

38. Trouvez la bonne orthographe du verbe "se contredire" à la deuxième personne du pluriel au présent...

- Vous vous contredisez
- Vous vous contredites
- Vous vous contredîtes

39. Quelle phrase est juste?

- C'est toi qui as raison
- C'est toi qui a raison
- C'est toi qui ait raison

40. Quelle graphie choisir?

- La soirée toute entière est consacrée à Notre-Dame de Paris
- La soirée tout entière est consacrée à Notre-Dame de Paris
- La soirée tout entier est consacrée à Notre-Dame de Paris

41. Qu'écrire?

- Elle a l'air heureux
- Elle a l'air heureuse
- Les deux réponses sont possibles

42. Quelle phrase parmi les suivantes est incorrecte:

- Elle était toute étonnée
- Elle était tout étonnée
- Elle était tous étonnée

43. Laquelle de ces locutions est mal accordée?

- En tous cas
- Un film tous publics
- En toutes lettres

- 44. Laquelle de ces locutions est mal accordée?**
- De toute façon
 - En tous points
 - De toutes pièces
- 45. Quelles phrase est correcte?**
- Les orgues sont beaux.
 - Il se rappelle ses premières amours.
 - J'aime tous ces bons gens.
- 46. Quelles phrase est correcte?**
- Les vieilles gens sont souvent seuls.
 - Toutes ces vieilles gens sont ennuyeuses.
 - Tous ces vieux gens sont gentils.
- 47. Quels mots sont mal écrits?**
- Un chiffre d'affaires
 - Des timbres-postes
 - Un appel d'offres
- 48. Complétez la phrase: "Je n'ai jamais assisté à autant de... "**
- Demi-finales
 - Demis-finales
 - Demies-finales
- 49. Faut-il écrire:**
- Dix mètres carrés
 - Dix mètres carré
 - Dix mètre carré
- 50. Complétez la phrase : "Les ont pu jouer dans la cour."**
- Touts-petits
 - Tous-petits
 - Tout-petits
- 51. Quelle est la réponse correcte?**
- Elle était à demi-nue quand ils sont rentrés
 - Elle était à demi nue quand ils sont rentrés
 - Elle était à demi-nu quand ils sont rentrés
- 52. Quelle formule est correcte?**
- Tous les mercredis matin

- Fermé tous les mercredi et jeudi
- Ils mangent de la salade les deuxième et quatrième jeudi de chaque mois

53. La phrase: "*Fermé les mercredi et vendredi de chaque semaine tous les juins*" est correcte.

- Non
- Oui

54. Complétez la phrase: "*Je vais chez le boucher tous les...* "

- Lundi
- Lundis

55. Complétez la phrase suivante: "*La plupart des examens ...* "

- La plupart des examens ont lieu cette semaine
- La plupart des examens a lieu cette semaine
- La plupart des examens ont lieux cette semaine

56. Lequel de ces adjectifs est mal accordé?

- Des plafonds vert clair
- Des yeux émeraude
- Des bottes fauve

57. Une phrase est incorrecte. Laquelle?

- Des chiennes blanc et noir
- Les orange du peintre Monet
- Des cheveux auburn

58. Trouvez la bonne réponse.

- Une rivière aux reflets bleu-vert
- Une rivière aux reflets bleue verte
- Une rivière aux reflets bleus verts

59. Quel est le pluriel du mot "*aïeul*" qui désigne un grand-père ou une grand-père?

- Les aïeux
- Les aïeuls
- Les deux réponses sont correctes

60. Trouvez la bonne réponse.

- Des robe modèle
- Des robes modèles
- Des robes modèle

61. Où se trouve l'intrus parmi ces noms employés au singulier?

- Un aide-mémoire
- Un vide-ordure
- Un porte-clés

62. Quelle phrase est correcte?

- Quoique je lui dise, il n'en fait qu'à sa tête
- Quoi que je lui dise, il n'en fait qu'à sa tête
- Quoiques je lui dise, il n'en fait qu'à sa tête.

63. Complétez la phrase: "... cent personnes sont venues ce samedi"

- Quelques
- Quelque
- Quel que

64. Complétez la phrase: "... soit ta décision, je la respecterai".

- Quelque
- Quelle que
- Quelconque

65. Quelle est la bonne réponse:

- Je m'en rappelle
- Je me le rappelle
- Je me rappelle de mon enfance

66. Complétez la phrase suivante: "Ces gâteaux, n'en avez-vous pas (manger)"?

- Mangés
- Mangé
- Manger

67. Quelle orthographe est correcte?

- Profite en bien
- Profite s'en bien
- Profites-en bien

68. En parfait français, dit-on:

- De mal en pire
- De pis en pis
- De pire en pire

69. Quelle formule est correcte?

- J'y vais à vélo
- J'y vais en vélo

- J'y vais par vélo

70. Quelle formule est incorrecte?

- Je vais chez Auchan
- Je vais au Carrefour
- Je vais à Leclerc

Devoir 7. Lisez l'interview ci-dessous et répondez aux questions suivantes:

1. Précisez les trois aspects de l'écriture inclusive (lexical, syntaxique, graphique). Lequel crée le plus de polémique. Expliquez pourquoi.
2. Que sous-entend l'"inclusivisme" comme idéologie?
3. Commentez l'idée: "Si certaines décisions linguistiques peuvent aider la langue à être plus en accord avec la société qui la parle, tant mieux. La langue reflète la société, mais avec parfois un temps de retard."
4. Partagez-vous l'avis que "lorsque l'on charge la langue de la mission de refléter dans la conscience linguistique non ce qui est mais ce qui doit être, on en fait une langue artificielle, c'est-à-dire un instrument idéologique mis au service de l'expression verbale du dogmatisme". Argumentez votre opinion.

Pour ou contre l'écriture inclusive? Deux linguistes débattent

Depuis son apparition, l'écriture inclusive cristallise les passions. Qu'elle s'invite à l'université, dans des médias ou au sein des sphères de l'État, à chaque fois son utilisation crée le débat. Franck Neveu, professeur de linguistique française à la Sorbonne, et Julie Neveux, maîtresse de conférences en linguistique à la Sorbonne et auteure de *Je parle comme je suis* (Grasset), ne sont pas d'accord sur son emploi et sa signification. Pour le premier, cette graphie sous-tend "une idéologie", quand pour la seconde, elle est "une nouvelle ressource linguistique disponible".



LE FIGARO. - Que vous inspire l'écriture inclusive?

Julie NEVEUX. - Je suis stupéfaite de la violence des débats autour de l'écriture inclusive, qui me rappellent à quel point la langue est politique, à quel point elle est un enjeu de pouvoir et à ce titre soumise à des jeux de négociation permanents. Pourquoi tant de haine de part et d'autre? De la part des puristes de la langue, qui pensent que leur objet chéri est menacé par ces barbares militantes, mais aussi de la part de certain(e)s défenseuses et

défenseurs de ce type d'écriture, qui croient à tort qu'on peut imposer à tous une façon d'écrire ou de parler...

La langue en réalité, s'accommode mal des positions dogmatiques, elle vit sa vie plus tranquillement assez loin des débats; elle accompagne et reflète les changements profonds de nos sociétés, mais en douceur. Ainsi un volet majeur de l'écriture inclusive, le volet lexical, qui consiste à re-féminiser les noms de métier, comme "autrice" (que trois siècles de domination patriarcale avaient tout simplement évacués alors qu'ils existaient depuis le latin!) s'installe peu à peu dans la pratique des francophones.

On peut voir en l'écriture inclusive non pas une menace terrible, mais une nouvelle ressource linguistique disponible. Dont on peut, selon ses convictions, aussi selon les habitudes nouvelles qui seront prises, se servir. Mais encore faut-il être mieux éclairé sur les termes du débat. Il ne s'agit pas seulement, loin s'en faut, de points médians. L'écriture inclusive comprend en fait trois aspects: l'aspect lexical (féminisation des noms de métiers), lancé au Québec dans les années 1970, arrivé en France près de quarante ans plus tard; l'aspect syntaxique, avec l'accord de proximité (dire "les auteurs et les actrices sont créatives" en accordant "créatives" au nom le plus proche, ici le féminin, ce qui était une possibilité jusqu'au XVII^e siècle); et enfin l'épineux point médian, aspect purement graphique de l'écriture inclusive et proposition qui crée le plus de polémique.

Franck NEVEU. - On sait à présent que ce que l'on appelle "inclusivisme" dans le domaine de la langue ne saurait en aucune manière se limiter à des questions



d'ajustement graphique ou d'usage du lexique. Il ne s'agit pas d'équilibrer les usages du masculin et du féminin dans le discours, comme on le fait avec la nécessaire et légitime féminisation des noms de métiers.

L'inclusivisme, comme idéologie, ne saurait être isolé d'un vaste mouvement entropique qui fait émerger un déconstructionnisme où prévaut la dialectique dominant/dominé. Celle-ci s'évertue à dénoncer en permanence la prétendue mainmise du patriarcat sur les emplois de la langue française, et à revendiquer la visibilité, dans les échanges privés comme institutionnels, des usages communautaires de la langue. Avec les traces laissées dans les emplois de la langue par l'inclusivisme on a quitté la fonction linguistique. Il s'agit souvent de tags qui servent de surligneurs idéologiques.

Nombre d'études ont fait apparaître les incohérences de l'écriture inclusive, l'irrégularité de son application, le développement des aberrations linguistiques qu'elle impose (on a pu voir récemment préconisé au Québec l'usage de "membre" pour membre au féminin; ou plus proche de nous une affiche diffusée dans la ville de Montreuil portant les mentions "marché paysan.ne", "produits fermier.e.s").

Il est un point à souligner. L'extension de fait de l'écriture "inclusive" est en train de se transformer en application de droit. Contrairement à ce que l'on croit l'écriture "inclusive" n'a pas vocation à rester une option pour ceux qui la défendent, elle vise

à s'imposer et à étendre son contrôle à tous les niveaux de l'usage linguistique. Ce qu'elle ferait d'autant plus facilement par l'immixtion mentale de l'autocensure: pour qui est-ce que je vais passer si je ne fais pas l'effort de l'inclusivisme linguistique.

Ajouter des points médians permet-il vraiment de donner plus d'égalité, de visibilité des femmes?

Julie NEVEUX. - Les points médians ne sont qu'une des solutions proposées pour redonner plus de visibilité aux femmes. Pour celles et ceux qui défendent cette écriture, la réponse est oui. Ecrire les *auteurs.trices* serait faire acte de justice dans la langue, en nommant celles à qui les autorités linguistiques ont fait barrage à partir de la moitié du XVII^e siècle, leur interdisant d'accéder aux métiers de prestige (dont celui de l'écrivain, dont le statut se professionnalise à l'époque, devenant un enjeu économique et social majeur).

Je pense à un propos récemment tenu par Madame le Président de l'Académie Française, Hélène Carrère d'Encausse, propos rapporté par Frédéric Martel: «*Si Madame Hidalgo veut se faire appeler Madame la Maire, c'est son droit. Je respecte son choix. Mais "la maire", ce n'est vraiment pas beau*». Mais, pour que la maire de Paris puisse s'autoriser à se désigner comme "la maire", il faut que cette ressource soit disponible! Et tous les arguments esthétiques ("autrice" et "la" maire seraient laids) ne reposent que sur une très longue habitude. Est jugé laid ce qui phonétiquement n'est pas habituel. Linguistiquement, nous sommes tous, spontanément, réactionnaires! Alors, si certaines décisions linguistiques peuvent aider la langue à être plus en accord avec la société qui la parle, tant mieux. La langue reflète la société, mais avec parfois un temps de retard.

Écriture inclusive: faut-il l'interdire dans l'administration?

Franck NEVEU. - Ni les points médians ni aucune autre marque d'"inclusivisme" appliquée à l'usage de la langue ne peut avoir d'effet sur la place des femmes dans la société, ni sur les représentations que l'on peut en avoir. La langue, même "policée", ne saurait prémunir contre les idéologies discriminatoires ou les injustices sociales. Il est curieux d'avoir à rappeler au XXI^e siècle que le mot arbre et l'arbre ce n'est pas la même chose. La réalité à laquelle s'attache l'écriture dite "inclusive" n'a rien à voir avec la langue. Elle s'attache à une réalité sociale et politique. Comme le rappelle Jean-Claude Milner dans un entretien à paraître dans la revue Cités (PUF, n° 86, p. 129): "*À ceux qui croient qu'en généralisant l'écriture inclusive on aura changé la réalité je pourrais répondre qu'ils retrouvent très exactement ce que Marx dénonçait comme idéologie: image inversée de la réalité. On invente une convention orthographique, pour ne pas regarder la réalité en face. [...] Croire qu'en manipulant les signes inscrits sur un support, on change le monde, c'est pire que de l'idéologie, c'est de la pensée magique. Le temps des runes est revenu*". L'écriture "inclusive" ne dit pas ce qui est, mais ce qui, pour ses thuriféraires, devrait être. Lorsque l'on charge la langue de la mission de refléter dans la conscience linguistique non ce qui est mais ce qui doit être, on en fait une langue artificielle, c'est-à-dire un instrument idéologique mis au service de l'expression verbale du dogmatisme.

Les défenseurs de l'écriture inclusive confondraient-ils la question du genre avec le sexe?

Julie NEVEUX. - Non! Ils sont tout à fait au courant bien sûr que le genre de la grammaire n'est pas toujours un indicateur du sexe; et qu'il est, le plus souvent, complètement aléatoire. Beaucoup d'objets inanimés sont ainsi au masculin sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi, à part à remonter le cours du temps et regarder leur étymologie. "Le livre" que l'on lit est au masculin, car "liber" était masculin en latin, tandis que "la livre", unité de mesure, vient du féminin en latin "libra". Il n'y a que pour les personnes qu'on se pose la question du sexe, et que les partisan(s) de l'écriture inclusive revendiquent que le féminin se voie. Et encore. Si je dis "personne", justement, je ne vous donne aucune indication sur le sexe. C'est ce qu'on appelle un terme "épïcène", dont l'emploi fait partie des recommandations de tenants de l'écriture inclusive. Les anglophones pratiquent beaucoup plus que nous les mots épïcènes pour neutraliser la langue. C'est une solution sans doute plus consensuelle. Car il est sûr que l'étiquette "masculin" est peu heureuse et n'apaise pas le débat. Il serait d'ailleurs plus pertinent, d'un point de vue linguistique, de parler de forme non marquée (par défaut), et de forme marquée (le féminin). Tout le débat tient en réalité là: dans cette question de marque, du féminin; mais aussi du pluriel. Ce qui est difficile à comprendre et accepter pour la plupart d'entre nous c'est l'idée que la marque du pluriel ne soit plus capable d'inclure. La forme au pluriel, "les étudiants", exclurait donc les étudiantes. Or ce n'est pas comme ça que nous avons appris à parler français. Mais pour certains militant(e)s, c'est une évolution nécessaire afin de rééquilibrer les formes masculin/féminin dans le langage.

Franck NEVEU. - Les mots n'ont pas de sexe, mais ils ont un genre, qui est conventionnel, et qui en français se répartit entre deux pôles (masculin/féminin). Le genre est une catégorie grammaticale, comme le nombre, l'aspect, par exemple, ou, dans les langues flexionnelles, le cas (c'est-à-dire la fonction). Ces catégories ont un rôle morphosyntaxique. Elles permettent d'établir les relations entre les mots au sein de l'énoncé, les accords par exemple. Elles n'ont aucun effet sur les représentations du monde. Si au restaurant je commande un lapin aux pruneaux je ne demande pas qu'on me serve un lapin mâle. Si j'évoque les sentinelles qui gardent l'entrée d'un bâtiment militaire je ne féminise pas les soldats qui occupent cette fonction. Il n'y a aucune corrélation à établir entre le genre des mots et le sexe de leur référent. La langue est faite de signes. Le signe linguistique est caractérisé par la linéarité et l'arbitraire: la linéarité, parce que deux signes ne peuvent être articulés simultanément; l'arbitraire, parce qu'il est conventionnel. Le déficit de réflexion grammaticale devient préoccupant dans la société française. L'École devrait tenir son rang sur ce point, et ne rien lâcher, sauf à accepter l'idée que des courants de pensée puissent faire fond sur cette ignorance. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que le courant inclusiviste cible régulièrement la discipline linguistique à l'Université, censément porteuse de représentations patriarcales de la langue.

Est-elle vraiment inclusive, dans la mesure où elle complique la langue et la rend difficilement visible pour les personnes qui sont malvoyantes et/ou ont des difficultés à l'écrit?

Julie NEVEUX. - Le point médian peut en effet rendre la lecture plus difficile. Cet aspect de l'écriture inclusive, qui est purement graphique, et n'a d'ailleurs que très peu de cohérence morphologique, est celui qui a selon moi le moins d'avenir, même si je pense qu'il va rester dans l'usage en ce qui concerne les formules d'adresse dans certains milieux, comme à l'université, où l'on dit souvent, depuis quelques années, "bonjour à tous.tes". Aucune réforme n'est jamais apte à convenir à tous, et peut être est-elle en effet portée, en ce cas précis, par un idéal impraticable, et qui n'a pas vocation à être enseigné aux plus jeunes. Mais l'usage, comme toujours, fera son travail: il ne retiendra que ce qui se pratique aisément.

Franck NEVEU. - Une tribune signée en septembre par de nombreux linguistes, et que j'ai co-rédigée, soulignait précisément ce problème. L'écriture inclusive n'est pas seulement un problème majeur pour les personnes souffrant de handicap (malvoyance, dyslexie, dyspraxie), mais bien au-delà, pour les enfants en apprentissage. L'écriture inclusive rompt avec les règles de prononciation et de ponctuation, ainsi qu'avec les règles morphologiques que les jeunes élèves sont en train d'acquérir. C'est pourquoi de nombreuses associations de parents d'élèves et une très large partie du corps enseignant se montrent hostiles à son application dans l'enseignement.

Est-il possible qu'elle entre dans l'usage alors même qu'elle est intenable à l'oral?

Julie NEVEUX. - En fait, on peut très bien imaginer que coexistent différents types d'écrits et différents usages. Un usage administratif, un usage officiel (les candidat.e.s doivent se présenter à telle heure), et un usage plus quotidien. Je m'aperçois pour ma part qu'à force de pratiquer l'adresse inclusive à mes étudiant.es, je me suis mise à les saluer, à l'oral, du mot "toustes", où je prononce le "s" et le "t", pour faire entendre le masculin et le féminin. S'en portent-ils, s'en portent-elles mieux? Je ne le sais pas. Certaines tentatives resteront, la plupart s'en iront.

Franck NEVEU. - L'inclusivisme linguistique strict n'est pas seulement intenable à l'oral, il l'est tout autant à l'écrit. Il est aisé de constater que son application systématique ne dépasse guère les quelques lignes d'ouverture d'un texte. Le reste s'égaré dans des incohérences qui soulignent le fait que son usage systématique est impossible, et que l'écriture "inclusive" n'est finalement qu'une position doctrinale. Quant à se généraliser, encore faut-il prendre conscience du fait que l'usage de la langue ne se limite pas au discours institutionnel. L'inclusive est contre-intuitive, c'est sa faiblesse.

Il est d'ailleurs possible de noter une certaine anarchie dans ces écritures (on lit parfois "tou.tes.s" puis "tous.tes...")....

Julie NEVEUX. - Quand un nouvel emploi arrive, il y a hésitation; regardez l'alternance entre le masculin et le féminin pour "Covid"! C'est donc d'abord la marque de son caractère récent. Mais il est vrai qu'en raison de son peu de cohérence morphologique et étymologique, le découpage par le point ne risque de s'inscrire dans la durée que dans certains usages bien circonscrits.

Franck NEVEU. - Disons que son utilisation n'est pas impossible, puisqu'on l'observe déjà. Mais cette application partielle et incohérente ne peut aucunement représenter l'usage de la langue dans son ensemble. Les usages d'une langue évoluent au gré des locuteurs, et non pas en fonction des règles établies par des groupes de pression.

Faut-il donc l'interdire comme cela a été proposé par des députés de la majorité et de l'opposition?

Julie NEVEUX. - En matière de langue, il est absurde d'interdire. Je parle, car j'ai besoin de parler, car j'ai envie de parler. Pour le faire, je me saisis de ce qui est disponible à ce moment-là dans mon stock lexical et grammatical. Des lois peuvent bien être votées, mais si l'usage se répand, car le plus grand nombre y trouve un écho (parmi ses voisins, ses voisines), une raison (lutter contre l'inégalité), ou juste une possibilité (et pourquoi pas?), elles ne serviront à rien. Les deux dernières interventions de l'État en matière de langue, en 1982 en faveur de la féminisation des métiers et en 1990 pour simplifier l'orthographe, n'ont fait qu'accompagner une évolution plus lente mais inéluctable de la langue. La langue est, en réalité, beaucoup plus mesurée que nous ne savons l'être! C'est en fait la meilleure arbitre de nos débats: le temps passant, elle ne retiendra, de l'écriture inclusive, que l'essentiel...

Franck NEVEU. - La proposition de loi portant interdiction de l'usage de l'écriture dite "inclusive" par les personnes morales en charge d'une mission de service public doit être comprise comme le prolongement des préconisations énoncées en novembre 2017 par le Premier Ministre. Le recours à la loi peut être jugé légitime, même si cela reste de peu d'effet sur les pratiques linguistiques institutionnelles, qu'il s'agisse de l'inclusive ou de l'application de la loi Toubon. Ce que la loi doit protéger, c'est l'intégrité de la morphologie de la langue française, afin de ne pas laisser se diffuser les paralogismes grammaticaux dont les conséquences sont dévastatrices sur les apprentissages linguistiques.

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 8. "Françaises, Français, aidez-moi!" Dans son discours de 1958, Charles de Gaulle distinguait déjà les hommes des femmes. Aurait-il pensé qu'il faisait de l'écriture inclusive? Aujourd'hui, ses militants revendiquent cette pratique systématiquement, là où l'usage en faisait une expression de courtoisie.

Rédaction inclusive, rédaction épïcène et traduction inclusive. Découvrez les bases de ces pratiques.

Le langage épïcène, la rédaction épïcène, le langage neutre, l'écriture inclusive ou le langage dit "non sexiste" ou "dégénéré" est un ensemble de règles et de pratiques qui cherchent à éviter toute discrimination sexiste par le langage ou

l'écriture. Cela se fait à travers le choix des mots, la syntaxe, la grammaire ou la typographie.

Un texte **épicène**, selon l'Office québécois de la langue française, est un texte qui met en évidence de façon équitable la présence des femmes et des hommes. L'adjectif *épicène* signifie "qui conserve la même forme au masculin et au féminin" (ex. *responsable, apte, vous*).

La rédaction épicène est une approche globale d'écriture qui privilégie d'emblée une représentation équitable des femmes et des hommes. Le français offre de nombreuses ressources concernant la rédaction épicène. L'emploi réfléchi et pondéré des procédés de rédaction épicène de même que l'adaptation de ceux-ci au type de texte assureront des textes clairs et lisibles. Cependant, la rédaction épicène n'est pas synonyme de féminisation systématique. L'Office québécois de la langue française rappelle que le souci de rédiger un texte épicène ne devrait pas primer la clarté du message et la cohérence de l'écriture. Tout est une question d'équilibre.

Les principes généraux de rédaction épicène sont les suivants:

- Abandonner la mise au masculin habituelle du texte.
- Penser épicène et rédiger épicène, dès le départ.
- Préserver la lisibilité du texte (ne pas nuire à la lecture).
- Assurer l'intelligibilité du texte (ne pas nuire à la compréhension).
- Veiller à une juste répartition des formes féminines.
- Évaluer la pertinence du recours aux marques de genre et utiliser au besoin des tournures qui n'évoquent pas explicitement qu'il s'agit d'hommes ou de femmes (formulations neutres).
- Utiliser toute la gamme des procédés disponibles (noms neutres, phrases épicènes et doublets et non doublets seulement).
- Adapter la rédaction épicène à chaque type de texte (une convention collective ne se rédigeant pas comme une carte professionnelle ni comme un article journalistique, par exemple).

Ainsi, un texte épicène réussi mettra en évidence de façon équitable la présence des hommes et des femmes sans lourdeur ni monotonie grâce à l'application variée et habile des procédés présentés: la formulation neutre et la féminisation syntaxique.

PREMIER PROCÉDÉ: FORMULATION NEUTRE

Pour varier les procédés de rédaction, on aura recours, entre autres, aux formulations neutres, qui ne présentent pas d'alternance masculin/féminin. On pensera alors à:

• Utiliser les noms neutres:

- nom collectif: *l'assemblée, les autorités, la clientèle, la collectivité, la communauté, le corps enseignant, le corps étudiant, la gérance, l'effectif, l'électorat, la foule, les gens, le groupe, le lectorat, la population, le public, l'équipe médicale scolaire, le personnel* (plutôt que *les employé(e)s*), *le personnel soignant* (plutôt que *les infirmières et infirmiers*), *la main-d'œuvre* (plutôt que *les ouvrières et ouvriers*), *le corps électoral* (plutôt que *les électeurs et électrices*), etc.

Le personnel a les droits et les obligations définis dans la législation.

L'équipe rédactionnelle a arrêté le contenu de la page des sports.

Le corps électoral a été appelé aux urnes.

- nom de fonction et d'unités administratives: *la direction, la présidence, le rectorat, le secrétariat, la trésorerie, le tutorat, l'administration, le bureau, le comité, la commission, le conseil, le département, l'office, la régie, le service de traduction, le service informatique, le service de renseignement, la police, etc.*

L'élection des membres de l'équipe dirigeante a lieu après chaque renouvellement intégral du conseil patronal et pour une période de quatre ans.

L'annualisation du temps de travail est appliquée dans le service à la satisfaction générale.

- nom épïcène: *la personne, l'universitaire, les êtres humains, le ou la responsable, le ou la cadre, le ou la membre, le ou la scientifique, le ou la spécialiste, les partenaires externes, etc.*

Les personnes sinistrées ont été évacuées dès l'arrivée de l'hélicoptère.

La loi prévoit des mesures en vue d'éliminer les inégalités qui frappent les personnes handicapées.

Chaque enfant et chaque jeune a droit à une protection particulière de son intégrité physique et psychique.

- **Utiliser les noms épïcènes au pluriel:**

les bibliothécaires plutôt que la bibliothécaire, le bibliothécaire ou le ou la bibliothécaire; les membres de l'équipe dirigeante, les personnes handicapées, les titulaires d'un master pédagogique, les bénéficiaires d'un passeport européen, les responsables de la sécurité informatique, etc.

Les propriétaires de logement qui hébergent des personnes étrangères doivent en faire la déclaration au commissariat de police.

Dans le système du parlement "de milice", les parlementaires sont dans l'obligation, pour vivre, d'exercer une activité lucrative.

Le but du présent dictionnaire aura été atteint s'il est à même de fournir une réponse aux linguistes, aux psychologues et à toutes les personnes qui s'occupent de près ou de loin de l'analyse du langage naturel.

- **Utiliser des adjectifs épïcènes (apte, convenable, adulte, universitaire, etc.):**

une candidate ou un candidat apte plutôt que une candidate ou un candidat qualifié.

- **Utiliser des pronoms épïcènes: nous, vous, personne, aucun, quiconque, plusieurs, etc.:**

personne plutôt que aucun participant ni aucune participante;

quiconque plutôt que celui ou celle qui;

chaque jeune plutôt que tout ou toute jeune;

chaque être humain a droit à la vie

Fera l'objet d'un jugement quiconque commet un crime ou un délit après l'entrée en vigueur du présent code.

Chaque être humain a droit à la liberté personnelle

- **Rédiger des phrases épiciènes** (qui prennent la même forme au masculin ou au féminin):
Avez-vous la citoyenneté canadienne? plutôt que Êtes-vous citoyenne canadienne ou citoyen canadien?
Si vous désirez poser votre candidature plutôt que Si vous désirez être candidat ou candidate.

On veillera toutefois à ne pas dépersonnaliser le texte ni à le rendre imprécis. Un texte épiciène lisible et intelligible pourra également contenir des marques explicites des deux genres dans le respect des pratiques relatives à la féminisation syntaxique.

Exemple de texte épiciène mettant à profit différents types de formulations neutres
<p>Aux membres (1) de la communauté universitaire (2) L'équipe (3) du Centre culturel est très heureuse de vous (4) présenter sa toute dernière-née: la nouvelle saison d'abonnement. Elle arrive avec le printemps, aussi bourgeonnante qu'ensoleillée! La promesse d'une saison culturelle divertissante et intelligente, voici ce que nous (4) vous (4) proposons avec fierté (5)!</p> <p>Bon printemps et bons spectacles! La direction (6) du Centre culturel</p> <p>(1) Nom épiciène au pluriel (2) Nom collectif (3) Nom collectif (4) Pronoms épiciènes (5) Groupe prépositionnel pouvant remplacer un adjectif non épiciène (ex. nous sommes fiers de vous présenter) (6) Nom de fonction</p>

DEUXIÈME PROCÉDÉ: FÉMINISATION SYNTAXIQUE

Le recours aux marques explicites des deux genres doit se faire avec parcimonie. Ces marques doivent être utilisées en alternance avec les différents types de formulations neutres dans le but d'éviter la redondance et la monotonie. Lorsque ce deuxième procédé sera choisi, on veillera à:

- **Utiliser le doublet** lorsque le nom prend une forme différente au masculin et au féminin, y compris lorsque le féminin semble inusité (ex. *magistrate, mentore, substitute*):

Les candidats et les candidates plutôt que les candidats.

Les magistrats et les magistrates plutôt que les magistrats.

Les infirmières et les infirmiers.

Les éducatrices et les éducateurs.

La garantie des droits politiques protège la libre formation de l'opinion des citoyennes et des citoyens et l'expression fidèle de leur volonté.

La nouvelle Constitution met en relief les fondements de notre État, permettant aux citoyennes et aux citoyens d'en avoir une conscience plus claire.

Un poste de coordinatrice ou de coordinateur est à repourvoir dans les plus brefs délais.

Le Grand Conseil élit sa présidente ou son président pour une année. Cette personne n'est pas immédiatement rééligible.

• **Respecter les pratiques relatives à l'utilisation du doublet:**

- l'ordre du doublet est libre: masculin (m) ou féminin (f) en premier:
les candidats (m) et les candidates (f) ou les candidates (f) et les candidats (m);
- dans un même texte, l'ordre du doublet peut varier, si le type de texte le permet (plus libre dans un texte journalistique que dans une convention collective, par exemple);
- le déterminant (et l'adjectif, s'il y a lieu) est répété ou non devant les noms pluriels formant le doublet:
les conseillers et les conseillères ou les conseillers et conseillères;
toutes les professeures et tous les professeurs ou tous les professeurs et professeures;
- le déterminant est obligatoirement répété devant les noms singuliers formant le doublet:
la conseillère ou le conseiller;
le chargé ou la chargée de cours;
- les noms épiciènes (*secrétaire, psychologue, concierge, comptable, chimiste, collègue*) ne sont pas obligatoirement répétés; si le nom épiciène n'est pas répété, c'est le déterminant qui le sera:
la secrétaire ou le secrétaire ou, moins lourd, la ou le secrétaire ou le ou la secrétaire;
la ou le juge d'instruction;
la ou le médecin.
La ou le juriste veillera à la parfaite conformité du règlement adopté par le groupe de travail.
Une ou un journaliste dirigera la table ronde.
La ou le responsable de la communication établit un contact avec le service en vue de déterminer les actions de communication à entreprendre.
- pour le style, les noms masculins sont placés à proximité des autres mots (adjectifs ou pronoms, par exemple) accordés au masculin, lorsqu'il est possible de le faire:
Les étudiantes et étudiants actifs plutôt que Les étudiants et étudiantes actifs
Pressés, les étudiants et étudiantes plutôt que Pressés, les étudiantes et étudiants;
La doyenne ou le doyen est libéré d'un certain nombre de périodes d'enseignement qui ne peut excéder, en principe, la moitié d'une charge complète d'enseignement.
La médiatrice ou le médiateur responsable est élu par le Grand Conseil.

– si on hésite sur la place du nom masculin, par exemple en présence de deux adjectifs, on peut placer le nom masculin plus près de l'adjectif dont l'accord s'entend:

Pressés, les étudiantes et étudiants actifs.

Pour éviter toute lourdeur, on ne répète pas les adjectifs et les participes passés après le doublet; on les accorde au masculin, singulier ou pluriel, selon le cas. Cette pratique respecte les règles d'accord habituelles du français (*les chaises* (f) et *les bureaux* (m) rangés):

la candidate ou le candidat étranger, les candidates et candidats étrangers moins lourds que la candidate étrangère ou le candidat étranger, les candidates étrangères et candidats étrangers);

• **Respecter les pratiques relatives aux doublets formés de noms composés:**

– on répète obligatoirement les noms et adjectifs entrant dans la formation d'un titre, qu'ils soient ou non épiciques:

les ingénieures forestières et les ingénieurs forestiers plutôt que les ingénieurs forestiers et forestières ou les ingénieures et ingénieurs forestiers;

les adjoints administratifs et les adjointes administratives;

le secrétaire général ou la secrétaire générale;

les travailleuses sociales et les travailleurs sociaux;

les comptables agréés et les comptables agréées;

les conseillers juridiques et les conseillères juridiques;

les ingénieures chimistes et les ingénieurs chimistes, etc.;

– on répète obligatoirement les deux parties d'un titre formé de deux noms soudés par un trait d'union:

les programmeuses-analystes et les programmeurs-analystes plutôt que les programmeuses et programmeurs analystes;

les secrétaires-trésorières et les secrétaires-trésoriers;

les experts-comptables et les expertes-comptables;

un arpenteur-géomètre ou une arpenteuse-géomètre, une infirmière-chef ou un infirmier-chef, etc.;

– pour éviter toute lourdeur, on peut ne pas répéter le complément du nom introduit par une préposition:

les chargées et chargés de cours moins lourd que les chargées de cours et les chargés de cours;

les professeurs et professeures d'enseignement clinique moins lourd que les professeurs d'enseignement clinique et les professeures d'enseignement clinique;

les conseillères et les conseillers en orientation;

un chargé ou une chargée de projet;

un professionnel ou une professionnelle de recherche;

une préposée ou un préposé à la photocopie, etc.

• **Employer les pronoms de reprise de manière appropriée:**

– on peut les répéter lorsqu'un nom neutre précède:

Le personnel pourra se procurer la carte [...], toutefois ceux et celles désirant [...];

Les kinésologues désirant se procurer du matériel [...]. Ils et elles pourront [...]

ou lorsqu'un doublet a déjà été utilisé:

Les éducateurs et les éducatrices désirant rencontrer [...], tous et toutes devront se présenter [...];

– toutefois, lorsqu'un doublet a déjà été utilisé, la reprise au masculin pluriel est moins lourde:

Les éducateurs et les éducatrices désirant rencontrer [...], tous devront [...].

- **Vérifier l'accord du verbe lorsque le sujet est un doublet:**

Le doctorant ou la doctorante devra... (noms singuliers unis par *ou*: accord au singulier).

Les doctorants ou les doctorantes devront... (noms pluriels unis par *ou*: accord au pluriel).

Le doctorant et la doctorante devront... (noms singuliers unis par *et*: accord au pluriel).

Les doctorants et les doctorantes devront... (noms pluriels unis par *et*: accord au pluriel)

- **Employer les tournures passives:**

L'instruction est menée avec diligence plutôt que *Le juge mène l'instruction avec diligence.*

Les émoluments sont calculés en fonction du temps consacré à la prestation plutôt que *Le requérant acquittera un émolument calculé en fonction du temps consacré à la prestation.*

L'accès au centre de documentation est libre plutôt que *Les utilisateurs ont librement accès au centre de documentation.*

Toutefois, on évitera d'abuser des formes passives, car la langue française privilégie l'usage des formes actives.

Plutôt qu'au passif, on peut recourir à des formes en *on*:

Le personnel d'encadrement sportif doit veiller à la sécurité des élèves qu'on lui confie plutôt que *Le personnel d'encadrement sportif doit veiller à la sécurité des élèves qui lui sont confiés.*

- **Ellipses**, le procédé consiste à supprimer un mot ou un groupe de mots, en vue de limiter les répétitions ou d'éviter un marquage sexué. Dans la rédaction épiciène, l'ellipse la plus fréquente est la suppression de l'article:

Cherchons auxiliaire de soins.

PME possédant marque très connue dans l'équipement de bureau recherche responsable de la sécurité informatique.

Étude de notaire désire engager avec entrée en fonction immédiate juriste pour son service des cédules hypothécaires.

Un technicien ou une technicienne en électronique plutôt que *Un technicien électronique ou une technicienne électronique.*

Une allocation (de renchérissement) est versée sur le salaire ou sur certaines de ses composantes plutôt que Une allocation (de renchérissement) est versée à l'employé sur son salaire ou sur certaines de ses composantes.

Madame Dupont, témoin, affirme que... plutôt que Le témoin Madame Dupont affirme que...

Quelques conseils

- Ne pas utiliser uniquement le masculin générique pour désigner des hommes et des femmes.
- Utiliser le masculin générique seulement si une formulation neutre est impossible, que les doublets rendent la phrase difficilement lisible ou intelligible et que les hommes et les femmes se trouvent déjà explicitement nommés dans le texte.
- Ne pas ajouter de marque explicite du féminin si aucune femme n'est concernée: *les policiers présents* et non *les policières et les policiers*, s'il n'y a effectivement que des hommes.
- Éviter les formes tronquées, qui nuisent à la lisibilité du texte: *le.la présenteur.ice*, *la.le reporter*, *du.de la diplomate*, *les agent.e.s territoriaux.ales*, *les étudiant(e)s*, *les expert(e)s*, *les évaluateurs/trices*, *les auteurEs*, *un ingénieur H/F*.
- Ne pas utiliser les noms féminins en *-eure* non retenus: *une superviseure*, *une directrice*, *une recteure* à remplacer par *superviseuse*, *directrice*, *rectrice*.
- Éviter la rédaction bigenrée et néo-accords: emploi de néologismes qui combinent les formes masculines et féminines, et accord des adjectifs et des participes passés au moyen de formes contractées: *tancle* (tante + oncle), *fræur* ou *freure* (frère + sœur), *toustes* (tous + toutes), *créateurice* (créateur + créatrice), *valeureuxe* (valeuroux + valeureuse). Comme un pronom neutre pour désigner indifféremment les hommes et les femmes n'existe pas en français, à la différence du latin ou de l'allemand, les tenants de l'inclusif ont résolu d'en inventer: *iel* ou *ille*, *iels* ou *illes*, *celleux* ou *ceulles*. Ces audacieuses manipulations lexicales et syntaxiques ne sont pas encore implantées dans l'usage, et elles ne sont pas recommandées dans la rédaction soignée.
- À l'utilisation du doublet, éviter l'accord des mots selon la loi de proximité contradictoire à la convention grammaticale qui veut que le genre masculin (qui sert de neutre) l'emporte: *Les étudiants et les étudiantes ont été informés*.
- À l'oral, éviter de prononcer, en la détachant, la finale de la forme féminine, par exemple: le *e* de *employée*, le *e* de *professionnelle* et le *re* de *ingénieure* ou de *professeure*.
- À l'oral, on peut lire une seule des deux formes lorsque la prononciation au masculin et au féminin est identique: on dira *chers employés* et non *chers employés et chères employées*. La version écrite du texte, lorsqu'elle est publiée, comprendra toutefois les deux formes.

Exemple de texte épïcène présentant des procédés de formulation neutre et de féminisation syntaxique et respectant les règles de formation des doublets

Description de tâches (1)

Assistante ou assistant d'enseignement (2) (6) Sous la supervision de la personne responsable du cours (3), fournir (4) une aide à la prestation du cours.

Chargée ou chargé de laboratoire (2) (6)

Assister (4) le personnel (5) dans la réalisation d'expériences.

Correctrice ou correcteur (6)

Sous la supervision de la personne responsable du cours (3), et selon ses directives, corriger (4) les examens ou les travaux dirigés.

(1) Formule épïcène, au lieu de nommer les titres d'emploi (ex. Les tâches des assistantes ou assistants d'enseignement, etc.) (2) Doublets sans répétition du complément du nom (ex. plus lourd avec répétition: assistante d'enseignement ou assistant d'enseignement) (3) Nom épïcène, au lieu des doublets (ex. Sous la supervision de la professeure ou du professeur ou de la chargée ou du chargé de cours) (4) Phrases épïcènes, au lieu des doublets (ex. l'assistante ou l'assistant fournit une aide; la chargée ou le chargé de laboratoire assiste le personnel; la correctrice ou le correcteur corrige les examens) (5) Nom collectif, au lieu des doublets (ex. les chercheuses et les chercheurs) (6) Doublets, au lieu du masculin générique (ex. assistants d'enseignement; chargés de laboratoire; correcteurs)

Exemple de rédaction non sexiste

Version originale

Un nouveau fourneau a été développé et présenté aux **transformateurs** de sorgho. Plus de 80% des **participants** ont bien apprécié le nouveau fourneau. Un atelier de formation sur la mise en marché du sorgho a été tenu. Les **petits et grands producteurs** de sorgho des trois États ont été invités. Cet atelier a permis aux **paysans** de rencontrer les **marchands et les transformateurs** de grain. Les **représentants** des industries du sorgho ont montré aux **paysans** les qualités exigées du grain et comment les obtenir. Les **paysans touchés** par des problèmes de mise en marché ont dit vouloir mettre en œuvre les recommandations; aucun **participant** n'a **exprimé** de réserves quant à la formation. Celle-ci avait aussi une valeur multiplicative

parce que les **participants** ont exprimé le souhait de pouvoir donner à leur tour cette formation aux autres **paysans** de leurs villages.

Version non sexiste

Un nouveau fourneau a été développé et présenté aux **personnes responsables de la transformation (1)** du sorgho. Plus de 80% des **participantes et des participants (2)** ont bien apprécié le nouveau fourneau. Un atelier de formation sur la mise en marché du sorgho a été tenu et on y a invité les **productrices et producteurs (2)** de sorgho à **petite et à grande échelle (3)** des trois États. Cet atelier a permis aux **paysannes et aux paysans (2)** de rencontrer des **responsables de la vente et de la transformation (1)** du grain. Les **représentantes et les représentants (2)** des industries du sorgho ont montré aux **paysannes et aux paysans (2)** les qualités exigées du grain et comment les obtenir. Les **paysannes et paysans (2) aux prises avec (4)** des problèmes de mise en marché ont dit vouloir mettre en œuvre les recommandations; **personne (5)** n'a exprimé de réserves quant à la formation. Celle-ci avait aussi une valeur multiplicative parce que les **personnes ayant suivi la formation (6)** ont exprimé le souhait de pouvoir donner à leur tour cette formation **dans leurs villages (3)**.

(1) Formulation neutre: utilisation d'un nom qui désigne la fonction plutôt que le titre des personnes; (2) Féminisation syntaxique: utilisation du doublet; (3) Formulation neutre: utilisation d'une tournure de phrase épïcène qui permet d'éviter l'emploi du masculin et du féminin; (4) Formulation neutre: utilisation d'un groupe prépositionnel épïcène; (5) Formulation neutre: Utilisation d'un pronom épïcène; (6) Formulation neutre: utilisation d'un nom épïcène.

Pour une traduction inclusive

La rédaction inclusive pose des problèmes particuliers *en traduction*. D'emblée, rappelons qu'un traducteur ou une traductrice se doit de respecter la perspective (y compris l'idéologie) du texte de départ. Ainsi, si la personne qui a rédigé le texte source a fait un effort manifeste d'inclusion, on cherchera à faire de même dans la traduction. Autrement dit, on veut que la traduction témoigne autant de respect aux destinataires que le texte source.

Quelques questions à se poser: le texte à traduire témoigne-t-il d'une volonté d'inclusion? Quelle était l'intention de la personne qui l'a écrit? Qui est le public cible? Quel est le contexte de publication (domaine, type de document, etc.)?

À partir de ces réponses, on doit user de son jugement professionnel. Peut-être sera-t-il tout indiqué de traduire de façon épïcène. Peut-être faudra-t-il employer quelques doublets, là où aucun mot épïcène ne permettrait de rendre parfaitement le sens. Ou peut-être sera-t-il approprié d'alterner entre des tournures neutres et des

appellations générales accordées au masculin (p. ex. *les lecteurs de cet article*), par souci d'allègement ou de précision.

Comme pour les rectifications orthographiques, en tant que langagiers, nous devons rester informés sur la question et observer l'évolution de la langue. Nous devons aussi avoir conscience de la volonté politique ou idéologique qui sous-tend la rédaction inclusive pour savoir quand il est pertinent d'y recourir.

Devoir 9. Retenez les règles de la féminisation des noms de métiers recommandées par l'Académie française.

Le 28 février 2019, l'Académie française a indiqué qu' "*il n'existe aucun obstacle de principe à la féminisation des noms de métiers*". Pour autant, l'institution se montre prudente. Dans un rapport d'une vingtaine de pages, produit par une commission de quatre académiciens, elle se refuse à "*édicter des règles de féminisation*", se bornant à "*indiquer les limites*" des nouvelles formes. Voici ce qu'il faut retenir de ces recommandations.

Cas n°1: les noms de métiers épiciques

Ils ont la même forme au masculin et au féminin: *architecte, artiste, journaliste, juge, secrétaire, comptable, garde, gendarme, diplomate, maire, ministre, peintre, poète*, etc.

Seul le déterminant permet de différencier le féminin: *une architecte, la maire, cette poète...*

Certains de ces noms terminés par un "e" muet, comme *maire, peintre, poète*, faisaient anciennement leur féminin en -esse: *mairresse, peintresse, poétesse*, lequel était plus marqué.

Maître ou maîtresse

Si "maîtresse" est le féminin traditionnel de "maître" (*une maîtresse d'école, une maîtresse de maison...*), la forme "maître" semble se maintenir dans le titre des gens de loi (avocat, huissier, notaire...) et dans d'autres noms comme "*maître d'œuvre*" et "*maître d'ouvrage*".

Cas n°2: les noms de métiers terminés par une consonne

Ils font leur féminin par **l'ajout d'un "e" final** (et, selon les cas, accent grave ou doublement de consonnes):

un artisan > *une artisane*, un banquier > *une banquière*, un cheminot > *une cheminote*, un croupier > *une croupière*, un expert > *une experte*, un financier > *une financière*, un principal > *une principale*, un maçon > *une maçonne*, un mécanicien > *une mécanicienne*

Médecin ou médecine?

La forme *médecine* désignant déjà la discipline médicale, elle n'a pas les faveurs de l'usage, tout comme "camelot" et "marin", qui font "*camelote*" et "*marine*". L'Académie préconise de dire "*une femme médecin*" (comme dans le titre français de

la célèbre série des années 1990 *Docteur Quinn, femme médecin*, où "docteur" reste au masculin...) ou "*une femme marin*".

Plombière et pompière

Dans son rapport, l'Académie passe sous silence ces deux cas. C'est Alain Rey qui nous donne un éclairage: les formes *plombière* et *pompière* (et donc *sapeuse-pompière*) sont tout à fait envisageables, même si elles "ne sonnent pas très bien". Le lexicographe indique également que "*plombières*" est le nom d'une glace (aux fruits confits).

Cas n°3: les noms de métiers en -eur

Ils font leur féminin:

– **en -euse**, lorsqu'un verbe correspond au nom: un carreleur > *une carreuse* (carreler), un contrôleur > *une contrôleuse* (contrôler), un entraîneur > *une entraîneuse* (entraîner), un employeur > *une employeuse* (employer), un démarcheur > *une démarcheuse* (démarcher), un programmeur > *une programmeuse* (programmer).

C'est aussi le cas des disciplines sportives: un basketteur > *une basketteuse*, un footballeur > *une footballeuse*, un volleyeur > *une volleyeuse*.

– **en -eure**, dans les autres cas: un proviseur > *une proviseuse*, etc. Le "e" muet final n'est pas prononcé. Si l'on suit cette logique, "prédécesseur" aurait pour féminin *prédécesseuse*, puisqu'il n'y a pas de verbe "prédécesser"!

Professeur, professeure ou professeuse?

L'Académie indique que le féminin *professeure* est le plus répandu, sans pour autant exclure la simple féminisation de l'article (*la professeur*).

Alain Rey, quant à lui, laisse le choix entre "*professeuse*" (il est vrai que le verbe *professer* existe), "*professoressa*" (sur le modèle de l'italien *professoressa*) ou "*professeure*", à l'instar des Québécois. Il souligne que le féminin en *-eure* a "*un inconvénient assez grave: il ne se marque qu'à l'écrit. À la prononciation, c'est la même chose. C'est une féminisation partielle et des féministes ont raison de protester: si à l'oral, on ne fait pas la différence, on est revenu à la case départ.*"

Cas n°4: Les noms de métiers en -teur

Ils font leur féminin :

– **en -teuse** lorsqu'un verbe correspond au nom: un acheteur > *une acheteuse* (acheter), un rapporteur > *une rapporteuse* (rapporter), un toiletteur > *une toiletteuse* (toiletter);

– **en -trice** en l'absence d'un verbe ou quand le verbe ne comporte pas de "t" dans sa terminaison: un appariteur > *une apparitrice*, un directeur > *une directrice*, un rédacteur > *une rédactrice*.

Attention, la distinction qu'opère l'Académie est loin d'être fiable! Nous employons les formes féminines *auditrice*, *éditrice*, *inspectrice* ou encore *sculptrice*, alors que les verbes *auditer*, *éditer*, *inspecter* et *sculpter* comportent un "t" dans leur terminaison...

C'est grave, docteur?

Jusqu'alors l'usage s'en tenait à la forme masculine (*un docteur* ou *une femme docteur*), désormais c'est la forme **docteure** qui semble s'imposer, supplantant "*doctoresse*".

Auteur, auteure ou autrice?

Au féminin, il devient:

– **auteure**: forme la plus courante;

– **autrice**: forme moins courante, mais qui connaît un regain de vitalité, notamment dans les milieux universitaires. Elle est la plus satisfaisante du point de vue linguistique (on dit bien une *créatrice* ou une *réalisatrice*). À noter que *autrice* n'est pas un néologisme: il était en usage du XVI^e au XIX^e siècle!

L'Académie n'écarte pas pour autant la forme masculine **auteur**, compte tenu du "*caractère tout à fait spécifique de la notion, qui enveloppe une grande part d'abstraction (...) comme c'est le cas pour poète voire pour médecin.*"

De manière générale, l'institution n'écarte pas, dans certains cas, le maintien de la forme masculine: "*Les raisons qui, en certains cas, s'opposent à la féminisation ne peuvent être a priori considérées comme irrecevables*", évoquant des écueils "pratiques" et "psychologiques".

Cas n°5: les noms de grades dans l'armée

Ils peuvent tous être féminisés (leur féminisation est d'ailleurs fixée par un décret): un adjudant > *une adjudante*, un caporal > *une caporale*, un colonel > *une colonelle*, un général > *une générale*, un lieutenant > *une lieutenant*, un préfet > *une préfète*, un sergent > *une sergente*, etc.

Cheffe, oui cheffe!

Cheffe serait la forme féminine la plus usitée. Exemples: *cheffe de chantier*, *cheffe d'équipe*, *cheffe de rayon*, *cheffe de gare*, *cheffe de rang*, *cheffe de bureau*, *cheffe de cabinet*, *cheffe d'orchestre*. Ainsi Marie NDiaye a-t-elle publié en 2018 un roman intitulé *La Cheffe*, roman d'une cuisinière.

L'Académie signale néanmoins d'autres formes comme: (la) "*chef*", "*chèfe*", "*chève*" (comme "*brève*"), "*cheffesse*" (ancien), sans omettre "*cheftaine*".

En revanche, dans les rangs de l'armée, "*chef*" reste invariable car il est pris adverbialement (on sous-entend "en chef"): *caporale-chef*, *sergente-chef*, *adjudante-chef*.

Consulter le rapport: http://www.academie-francaise.fr/sites/academie-francaise.fr/files/rapport_feminisation_noms_de_metier_et_de_fonction.pdf

Devoir 10. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Comment et pour quelles raisons évolue la langue française? Quelles évolutions grammaticales note-t-on depuis 1950?

2. Commentez la phrase: "On n'écrit plus dans un registre soutenu comme dans les textes édités, imprimés. On écrit de façon spontanée, comme on parle".
3. Etes-vous d'accord que "quand on tend l'oreille dans la rue, la langue est très éloignée de ce qu'on a pu apprendre à l'écrit". Argumentez votre avis.

Anne Abeillé: "Le français n'est pas une langue aussi difficile qu'on le prétend"

Vingt ans. C'est le temps qu'il aura fallu, à Anne Abeillé et Danièle Godard, ainsi qu'à 59 linguistes, 32 universités et laboratoires de recherche en France comme à l'étranger, pour mener à bien la première grande grammaire française du français contemporain et francophone, tel qu'il se parle et s'écrit depuis les années 1950 jusqu'à nos jours. Un ouvrage pharaonique!

2 600 pages, 30 000 exemples, plus de 500 textes d'écrivains cités... L'œuvre permet une plongée hors-norme dans "l'usage". Mais pas seulement le bon! C'est une particularité de cette grammaire; elle inclut *"l'écrit et l'oral, les usages standard et les usages non standard, la langue des médias comme la langue littéraire, celle qui est à l'œuvre dans les écrits numériques, sans jamais oublier les variétés régionales"*. Outre que cette grammaire est descriptive, et non normative, elle également *"parlante"*. Un lecteur peut ainsi entendre 2 000 exemples de français parlé, usages régionaux en France et à l'étranger, sur sa version numérique.



Anne Abeillé, agrégée de lettres et normalienne, médaille d'argent du CNRS et membre du laboratoire de linguistique formelle, qui a codirigé ce monument littéraire avec Danièle Godard, en collaboration avec Annie Delaveau et Antoine Gautier, nous raconte cette grande histoire de la langue.

LE FIGARO. - La Grande Grammaire française propose "un véritable état des lieux du français, de ses pratiques ordinaires depuis les années 1950 jusqu'à aujourd'hui", écrivez-vous. Comment se porte la langue?

Anne ABEILLE. - Le projet de cette Grande Grammaire française a été lancé il y a presque vingt ans sous l'égide du CNRS, et avec le soutien de la DGLFLF, et a réuni 59 linguistes de 32 universités. Le français n'a jamais été autant parlé et écrit tout simplement parce qu'il n'y a jamais eu autant de francophones dans le monde. L'arrivée d'Internet à la fin du XX^e siècle a encore décuplé son usage écrit. Le français n'est pas en voie de disparition, loin de là, il n'est pas menacé comme certains le prétendent.

Vous avez choisi d'écrire une grammaire descriptive et non normative. Pour quelle raison?

Nous sommes des linguistes, donc nous observons la langue et ses divers usages, leur fréquence, avec une approche scientifique. D'une certaine manière, notre travail consiste à faire une veille de la langue française afin de voir comment elle évolue et pour quelles raisons. Ainsi, nous n'excluons aucun usage, qu'il soit mal vu ou non. Nous repérons certaines formulations, certaines constructions et tentons de comprendre leur raison d'être. Pourquoi ces usages coexistent-ils alors qu'il est censé exister un "bon usage"?

Vous écrivez ainsi que le mot "faute" est "souvent d'un usage inapproprié".

Oui, si l'on vous dit que c'est faire une faute que de ne pas mettre "ne" quand vous faites la négation, tout le monde est défaillant! Il y a des situations où il convient de le mettre: dans des situations officielles, des copies d'examen... certes, mais il y a aussi des situations intimes, spontanées, sur les réseaux sociaux, où il serait bizarre de le mettre. Chacun d'entre nous a accès à plusieurs registres de langue. Ainsi, on ne parle pas de la même manière selon qu'on se trouve dans sa cuisine ou dans une salle de réunion. Il est admis dans le vocabulaire qu'il y ait des mots familiers, désuets, etc. C'est exactement pareil dans le domaine de la syntaxe. Aujourd'hui, le "viens-tu" est du même ordre que le mot "automobile": désuet. "Est-ce que tu viens", "tu viens" sont peut-être plus familiers mais ils sont plus courants. Tout cela ne nous semble pas une erreur, mais une variation de la langue.

Y aurait-il donc un nivellement de la langue par l'oral?

Ce n'est pas seulement une question d'oral. Avec Internet, les usages oraux s'écrivent. On observe ainsi des tournures familières, un tutoiement généralisé, des phrases négatives sans "ne". Ce qui peut expliquer le sentiment de déclin que peuvent avoir certains. Il y a encore quelques décennies, l'oral était volatile et ne s'enregistrait pas. Désormais, les usages informels sont exposés à l'écrit. On n'écrit plus dans un registre soutenu comme dans les textes édités, imprimés. On écrit de façon spontanée, comme on parle. Ceux qui pensaient que la grammaire était l'écrit, se retrouvent donc à lire une langue beaucoup moins normée, puisqu'oralisée.

Pourquoi la grammaire pâtit-elle d'une mauvaise réputation?

Malheureusement, son enseignement est souvent confondu avec celui de l'orthographe. Qui pense grammaire, pense grammaire de l'écrit, donc dictée, donc fautes d'orthographe. On se focalise sur cette dernière qui est déjà assez compliquée, ne serait-ce que par les mots dont les lettres finales (-e, -s, -t) sont devenues muettes. Les Italiens et les Espagnols s'en sont débarrassés et de nombreux pays européens simplifient régulièrement leur orthographe. Ce n'est pas notre cas, même si l'oral tend à balayer tout cela. En effet, à l'oral, nous faisons rarement des fautes de grammaire. Le système grammatical français admet donc des variations. La grammaire permet de combiner les mots entre eux pour faire des phrases et pour les comprendre. Si on n'avait pas, on parlerait par liste de mots, on pointerait les choses comme une liste de courses. Le français n'est pas une langue aussi difficile qu'on le prétend, nous avons

un ordre des mots dans la phrase comme la plupart des langues du monde. On accorde le sujet et le verbe. En chinois, les mots sont plus difficiles à écrire, mais on n'accorde rien puisqu'il n'y a pas de genre, ni de pluriel. En vérité, ce qui perturbe les gens qui apprennent le français, c'est que la grammaire qu'ils ont étudiée se base sur l'écrit littéraire. Or, quand on tend l'oreille dans la rue, la langue est très éloignée de ce qu'on a pu apprendre à l'écrit...

D'ailleurs, les exemples littéraires que vous citez sont tous contemporains: Tahar Ben Jelloun, Michel Butor, Marie Ndiaye...

Ce qui nous intéresse, c'est le français contemporain à partir des années 1950. On voulait ainsi montrer le français d'aujourd'hui. Nous sommes beaucoup moins proches d'un Chateaubriand dans notre langue que d'un Pennac. Nous n'avons pas mis de limites géographiques, mais une limite temporelle.

"La GGF dépasse le cadre hexagonal pour documenter les nombreux usages, sans oublier les variations régionales de France", écrivez-vous. Il n'y a donc pas un, mais des français?

C'est une vraie question! On voulait intégrer dans nos descriptions des variantes régionales de France. Dans le Midi, par exemple, on ne parle pas de la même façon qu'à Paris. De la même manière, le français de Belgique, de Suisse, du Québec est différent du français de France. Il est étudié depuis longtemps, on ne pouvait donc pas s'en priver. Et tout naturellement, nous avons élargi notre vision avec la Louisiane, les Antilles, les pays d'Afrique, l'île Maurice, La Réunion... Cela va dans le sens du Dictionnaire des francophones (DDF) sorti au printemps dernier. On commence à avoir de plus en plus de connaissances sur le français hors de France, du côté des dictionnaires comme de la grammaire. Partageons-nous donc la même grammaire? Globalement oui.

En 70 ans la langue a beaucoup changé et nombre de constructions sont en voie de disparition: la négation à l'oral, le passé simple, le subjonctif imparfait... Le français évolue-t-il plus vite qu'avant?

La négation ne diminue pas, simplement les rôles respectifs de "ne" et "pas" ont changé; dans un système ancien, avant le XVII^e siècle, ne suffisait à exprimer la négation, maintenant c'est *pas* (ou *rien* ou *jamais* ou *personne*). De même, le subjonctif imparfait a quasiment disparu, mais pas le subjonctif présent, même si on entend rarement la différence avec l'indicatif (*Il faut que tu m'écoutes*), il s'étend même après "après que", par analogie avec "avant que" (*après que tu partes*).

La grammaire évolue-t-elle comme le vocabulaire?

La grammaire évolue beaucoup plus lentement. Chaque année, des mots nouveaux apparaissent, c'est pourquoi il faut mettre à jour les dictionnaires. Mais un mot grammatical nouveau (un pronom, une préposition) met plusieurs décennies, voire plusieurs siècles à s'imposer, par exemple le pronom "ça" né au XVII^e siècle, qui a supplanté "cela" au XXI^e siècle. La plupart des évolutions grammaticales que nous

notons depuis 1950 (diminution de "ne", "on" au lieu de *nous*, les questions sans inversion du sujet...) avaient commencé bien avant.

Ainsi, votre GGF propose dans sa version numérique plus de 2000 sons à écouter. C'est un paysage sonore qui s'étend sur plus de 50 ans, et un paysage international. On entend des voix de Montréal, de Bangui, comme de Liège ou Neûchatel...C'est une grammaire parlante, à tous les sens du terme!

La grammaire est l'un des piliers de la langue française. Récemment, avec l'apparition du pronom "iel", sa structure a été remise en question. Qu'en pensez-vous?

Je ne sais pas si le pronom "iel" remet en question la structure de la langue; il n'y a que deux genres grammaticaux, mais beaucoup de pronoms personnels ne sont pas genrés (je, tu, nous, vous), et si vous dites "je les vois", "je l'aime", vous ne savez pas quel est le genre de "les" ou de "l'". Donc l'incertitude quant au genre est très répandue en français, surtout à l'oral: "Vous êtes joli", "Vous êtes jolie", on n'entend plus la différence (jusqu'au XIX^e siècle, la voyelle au féminin était plus allongée, et elle l'est encore dans certains endroits de la francophonie).

Que pensez-vous de l'écriture inclusive?

Je crois qu'il est plus juste de parler de langage inclusif, c'est-à-dire le fait d'utiliser des mots féminins pour parler des femmes, au lieu d'un masculin générique systématique. Nous notons que la féminisation des noms de métiers, approuvée en 2019 par l'Académie française, est très récente. L'apparition de doublets ("tous et toutes", "étudiants et étudiantes", sur le modèle de "Françaises, Français" du Général de Gaulle) est encore plus récente. L'écriture abrégée avec une parenthèse était bien acceptée sur les cartes d'identité (né(e) le...), elle est toujours recommandée au Québec, même si d'autres signes (trait d'union ou point) apparaissent aujourd'hui sur Internet, comme pour d'autres langues européennes (l'astérisque en allemand par exemple).

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 11. On en fait tous. Inconscients pour la plupart, les tics de langage font partie du quotidien. Anodins pour certains, ils peuvent être horribles pour d'autres. Analysez ces tics de langage qu'on entend trop en français de nos jours.

Un **tic de langage** est une expression qui revient de manière récurrente dans le discours d'une personne. Qu'il s'agisse d'un simple échange entre amis, d'une réunion en visioconférence ou d'un entretien en présentiel, chaque discussion entraîne des sempiternels *euh, en fait, du coup, grave, voilà, quoi, genre, en vrai, tu vois, j'avoue, finalement* ou *non mais oui*.

Année après année, de nouvelles locutions, intègrent le dictionnaire des expressions inutiles. Représentatives d'une époque, ces "mots béquilles" supplantent d'autres mots plus appropriés. Par contre, si la locution utilisée ne prévaut plus pour sa capacité à transmettre du sens ou un contenu, elle est utilisée pour sa capacité à ponctuer l'échange. Ainsi, ces expressions sont un peu comme les accents. De là est cette fâcheuse tendance à prendre appui sur ces béquilles tous les trois mots. Si on côtoie des gens qui usent des tics, on finit par les reprendre. C'est une forme de code. Mais d'où viennent ces mots? À quoi servent-ils vraiment? Que disent de nous ces locutions facilement remplaçables qui envahissent pourtant les conversations?

Du coup/pour le coup

Il détient la palme d'or. L'adverbe se multiplie dans les conversations avec fulgurance. *Du coup, tu fais quoi ce soir? Mais du coup, tu as réagi comment? Et du coup j'ai changé d'avis.* Ce tic, quand il est asséné phrase après phrase, est aussi assourdissant qu'un coup de poing. S'il est tout à fait juste de l'employer pour introduire la conséquence d'un événement, soyez parcimonieux. *Du coup*, ainsi que l'expliquent les sages de l'Académie française, peut s'employer au sens propre lorsque l'on dit: *Un poing le frappa et il tomba assommé du coup.* La locution est de mise lorsqu'elle exprime l'idée d'une cause agissant brusquement, dans le sens "d'aussitôt". Tout autre usage est en revanche à proscrire.

Hélas, *du coup* sert aujourd'hui tant à exprimer la cause que la conséquence, la concession, la supposition, la comparaison, voire l'énumération. Cela dit, pour évoquer le motif, préférez dire "puisque", "étant donné que", "en raison de", ou "dans la mesure où". Lorsque vous mettez en exergue une opposition, favorisez "en revanche", "cependant", "néanmoins", "d'autre part", ou encore "bien que". Et si vous n'êtes pas sûr de votre affirmation, "en admettant que" ou "à condition que" conviendront pour parvenir à la conclusion de votre argumentaire. Veillez à exprimer cette dernière à l'aide des conjonctions "dans le but de", "afin de", mais également "en vue de". Votre interlocuteur vous en saura toujours gré.

Voilà

Servie à toutes les sauces, la préposition *voilà* est devenue un incontournable des conversations. Elle est employée à tout bout de champ, tantôt pour introduire une phrase, tantôt pour la conclure: *Voilà, il m'a dit que tu ne m'aimais plus. J'arrive demain, voilà.*

À l'origine le terme, d'abord orthographié *vela*, s'emploie pour "désigner une personne ou une chose relativement éloignée", indique Le Trésor de la langue française. Progressivement, la préposition intègre de nouvelles significations.

Véritable caméléon de la langue française, la préposition *voilà* sert à la fois "à présenter ce qui est éloigné ou ce qui est passé et *voici*, ce qui est proche ou à venir" mais aussi "à présenter une personne", explique l'Académie française. *Voilà ce que vous avez fait. Voici ce qui reste à faire. Voici l'ami dont je te parle.* Ainsi, on évitera d'en faire "une forme d'adverbe de phrase servant à introduire ce que l'on va dire ou à signaler que l'on n'a rien à ajouter", précisent les sages.

Utilisé pour indiquer une explication, une conclusion, *voilà* est pourvu de mille sens. L'usage le plus fréquent qu'on lui attribue est de terminer une phrase. Et ce, à tort. Cela laisse entendre que le raisonnement est incomplet: *J'ai tenté de tout ranger mais... voilà*. De plus, il instaure un lien logique superflu. *Voilà* est, en effet, souvent précédé d'*alors*, qui lui-même signifie déjà "par conséquent": *Alors voilà, je t'explique, il faudrait trouver une solution*. Autant le bannir, donc.

Conclusion? Il est préférable de ne pas commencer ses phrases par un *voilà* ou de les conclure, sans d'autre objet que de dire... que l'on n'a rien à dire. Voilà tout.

Donc

Ce tic-là s'imisce au début de chacun de nos propos. À peine ouvre-t-on la bouche que le voilà dégainé: *Donc je voulais te dire. Donc à propos de ce projet. Donc tu en es où en ce moment?*

Les sages notent que dans la langue orale, l'adverbe est de mise pour "renforcer l'expression des émotions, des sentiments, suggérés par la situation: irritation, encouragement, admiration, étonnement, impatience, etc." *Donc* marque aussi "le retour à un point antérieur du discours, ou la reprise de la narration, après une digression ou une interruption". Mais ainsi que l'énonce l'adage "ce qui est excessif est insignifiant". Maniez ce mot avec sobriété.

En fait

À l'origine, *en fait* n'est pas un tic dont on se toque. Elle a conservé depuis l'ancien français une valeur précise de "véritablement, en réalité" souvent pour rectifier une opinion estimée fautive. Cependant, comme le constate le Dictionnaire historique de la langue française, "*en fait* est devenu dans les années 1980-1990 une sorte de ponctuation du discours, extraordinairement fréquente à l'oral, et a perdu tout contenu précis". C'est pourquoi on le note un peu partout et dans n'importe quel sens, comme "en vrai", "tu vois", "finalement"...

Comme ces consœurs *tu vois, genre, j'avoue, grave*, la formule *en fait* peut devenir une béquille à l'oral. Une façon de redonner un rythme, une certaine euphonie à une parole – histoire de bien chuter ou de garder le contact avec son interlocuteur (ce que l'on nomme la fonction phatique du langage en linguistique). Exception faite lorsqu'ils *en fait* visent à traduire une réalité, ou qu'ils s'emploient pour confirmer ou renforcer une affirmation.

Cela étant, le tic est aussi agaçant qu'asphyxiant pour celui qui s'en aperçoit. Préférez-lui "de fait", "de telle sorte que" ou "de manière effective" d'un côté, et "effectivement", "vraiment", "certainement", mais aussi "véritablement" de l'autre.

Après

Un connecteur logique, qui marque la contradiction. *C'est clair que j'aurais dû réagir différemment. Après, le mec l'avait quand même bien cherché*. On l'emploie (trop) souvent à mauvais escient: *Tu as raison sur ce point-ci, après je pense que tu as tort sur ce point-là. Je suis invité à dîner ce soir, après je suis fatigué, je ne pense pas y aller*.

Couramment employée dans le sens de "dès lors" ou "cela étant", la préposition *après* marque en réalité la "postériorité dans le temps ou dans l'espace", souligne

l'Académie française. L'usage est de l'utiliser dans ce sens: *Il est rentré à la maison après l'école. Il y a une maison après le lac.*

Après s'emploie également pour marquer "la subordination ou l'infériorité de rang dans une hiérarchie, dans un ordre", expliquent les sages: *Il fait passer sa famille après son travail. Dans les grands conquérants, il place César après Alexandre.*

On se gardera donc d'employer la préposition dans un sens conclusif ou concessif, tel que: *Il s'est enfui, après je lui avais déconseillé de le faire. Ou: Je lui avais déconseillé de le faire, après il fait ce qu'il veut.* Préférez les locutions "dès lors", ou "cela étant", qui expriment parfaitement l'idée de concession ou de conclusion.

En gros

En gros, avec cela, tu ne dois pas avoir de difficultés. Tel est, en gros, notre point de vue sur ce sujet. En gros, il devait y avoir une trentaine de personnes dans le bus. En gros, ils font les bons choix.

Cette expression souvent utilisée en début de phrase peut paraître un peu simple au vu des nombreux synonymes qui constellent la langue française. Notez par exemple: "globalement", "en substance", "à vue de nez", "disons", "à peu de chose près", "à première vue", "à côté de" etc. Indigeste à l'écrit comme à l'oral, l'expression est à éviter. Ce, à moins que l'on veuille absolument faire part d'un propos très lourd...

Au final

Je n'avais pas du tout envie d'aller au cinéma hier, au final, j'étais content. Je pense qu'au final, je ne vais pas sortir ce soir. Au final, elle est partie sans dire au revoir. Rares sont les formules qui se propagent avec une telle fulgurance. Extrêmement populaire, celle-ci n'en demeure pas moins grammaticalement fautive.

"Final" est un adjectif qui ne saurait être employé dans ce cas comme substantif. Oubliez cette expression disgracieuse, ce parasite linguistique, dangereuse pour la santé mentale, et préférez employer "finalement", "pour finir", "à la fin", ou bien "en dernier lieu".

Trop

Rapide et efficace. Qui n'est jamais tombé dans la facilité de s'exclamer *trop!* pour traduire son excitation? C'est ici que le bât blesse. Employé systématiquement, ce mot appauvrit le langage, qui dispose d'une constellation d'adjectifs pour signaler une qualité, aussi incroyable soit-elle. *Il est trop stylé. Elle est trop belle. Il est trop.* On peut facilement reléguer *trop* au profit "d'époustouflant", "étonnant", "beaucoup", ou simplement "très".

Grave

Celui-là est sur toutes les lèvres juvéniles. Il constitue aujourd'hui une affirmation exaltée, et grignote toutes les phrases.

À l'origine, le mot a déjà plusieurs sens. On parle d'une "voix grave" comme d'une "faute grave" ou encore, d'un "homme grave". Une fois happé par les jeunes, son usage a évolué. D'adjectif, il est devenu adverbe pour se transformer, enfin, en interjection. Dans un premier temps, il désigna quelqu'un de "nul, bouché, maladroit"

ou pis, un "naze". Jusqu'à affiner un peu sa signification: *une meuf grave* signifie "une fille ou une femme pénible".

Puis, le *grave* est devenu un synonyme d'"énormément", "extrêmement". En l'occurrence, *"J'ai grave aimé ce film!"* signifie en réalité "J'ai vraiment aimé ce film!". Une déformation? Il y a pire: lorsque le mot est utilisé pour exprimer sa satisfaction ou encore, son approbation: *Tu ne trouves pas que la matinée a été longue? – Grave! C'est beau non? – Grave!*

Juste

C'était juste magnifique! Juste, est-ce que tu peux me dire si tu viens demain? Je veux juste que tu le saches. Le terme *juste* s'apprête à devenir une de ces mauvaises herbes qui envahissent le jardin de la langue française: l'adverbialisation à outrance de ce mot constitue un anglicisme qui a progressivement parasité la variété du bagage lexical, et les discours publicitaires anglosaxons ne sont pas étrangers à ce phénomène, avec notamment l'importation d'adages tels que "Just do it!" ou "Just eat". Alors, comment viser juste pour un emploi adverbial correct de ce mot?

On peut relever les expressions courantes "raisonner juste" ou "chanter juste" qui renvoient à l'idée d'une précision rigoureuse. Le Dictionnaire de l'Académie française rappelle que la tournure "au plus juste" indique une action faite avec le plus de parcimonie possible. L'expression "tout juste", qui signifie "à peine suffisant", apparaît pour la première fois en 1812. Aujourd'hui encore, on retrouve des idiomatismes de ce genre, telles que "c'est tout juste si" ou "elle sait tout juste lire". Ainsi, en dehors de ces nuances de précision, préférez les synonymes "seulement", "simplement" ou "vraiment", plutôt que d'utiliser le mot *juste* à mauvais escient. Et dites "C'était vraiment magnifique!", "Peux-tu seulement me dire si tu viens demain?" ou "Je veux simplement que tu le saches". Ayez donc toujours le souci du mot juste afin de vous exprimer avec justesse!

Genre

À l'origine, le mot s'emploie comme synonyme des mots "origine", "extraction", "race", "nation" d'une part et "espèce", "sorte", "type", "manière", d'autre part. Aujourd'hui, *genre* est employé comme raccourci de la locution "du style de". On le trouve dans des phrases du type *Il est plutôt genre sérieux.* Ou *Je n'ai pas osé lui dire la vérité. Alors j'ai répondu en restant vague, genre je ne suis pas au courant.*

Ainsi que le précise l'Académie française, en tête de phrase, il est l'équivalent de "pas possible!" ou "sans blague!". Il peut aussi s'employer pour qualifier l'étonnement, l'agacement: *Genre, l'autre, il a cru que je le laisserais parler!* "Enfin, il peut se faire adverbe: *Tu ne sais pas qui j'ai croisé hier? Notre cousine! – Genre! – Si, si, je te jure!* On entend parfois: *Il fait genre!* Comprendre ceci: "Il fanfaronne!". Il est dégainé dans des tournures à la syntaxe approximatives: *Il m'a répondu genre j'en sais rien.* Ou encore: *J'ai acheté un tissu genre velours.*

Recommandation? Troquez ce vilain tic de langage pour les plus adéquats "à peu près", "approximativement", ou "en gros".

En mode

Être *en mode* aujourd'hui revient à exprimer à son interlocuteur une manière, un jugement ou un tempérament dans lequel on est. *Ils étaient en mode séduction hier soir. Je suis en mode fatiguée aujourd'hui. Elle était en mode vexée.*

À l'origine, l'expression indique "la manière dont se fait telle ou telle chose". Puis, le mot est devenu masculin, employé dans le secteur technique et informatique. Exemple: "en mode sans échec", "en mode autonome". Comme le rappelle l'Académie française, non seulement cet élargissement sémantique est incorrect, mais élargi au vocabulaire dans des expressions aussi anodines que "je suis en mode triste, panique, cool...", ce dernier tendrait à réduire l'homme à une machine.

De même, l'Office québécois de la langue française indique que cette locution est un anglicisme "to be in... mode". En voulant dénoncer cette paresse de langage, on n'est peut-être pas à la mode, mais simplement, au fait.

Carrément

Sec, dur, direct et presque cassant, cet adverbe est à chaque coin de rue et à chaque angle de la pièce.

À l'origine, ce terme caractérise ce qui est coupé à angle droit, au carré. En 1977, Alain Souchon remet ce mot au goût du jour dans une de ses chansons "Carrément méchant, jamais content". Le comble, quand ce mot est associé à un autre adverbe de quantité. Le doublon est efficace. *C'était carrément trop bien!*, la phrase soudainement excessive et accentuée. Ou bien: *Tu crois que mon entretien s'est bien passé? – Carrément!*

Problématique

Ce que tu me dis là est problématique. Elle a écrit une étude sur la problématique de la gestion de l'eau potable. Le mot pullule dans l'espace public. À tort. En tant qu'adjectif utilisé comme substantif féminin, (une ou la problématique), le mot "appartient à la langue didactique", rappellent les sages.

La vie quotidienne, avec son lot de tâches domestiques et de difficultés, et aussi palpitante soit-elle, ne l'est pas suffisamment pour user de ce terme. Il est réservé à "des recherches de caractère érudit ou scientifique appelant, sur un sujet donné, une mise en perspective théorique".

Entre guillemets

Vous le voyez, celui qui prend des pincettes et pèse au milligramme près chacun de ses mots. Il souligne le degré de son discours avec des signes de ponctuation. Mieux, il trace dans les airs des guillemets imaginaires en disant: *Je lui ai demandé de me rendre le dossier asap. Il a refusé tout net. J'étais – entre guillemets – choqué par sa réaction.* Tant qu'il ne dit pas les choses "entre parenthèses"...

J'avoue

La locution s'emploie dans un premier temps pour faire amende honorable ou pour confesser un péché. Mais elle a pris une tournure bien moins solennelle. Aujourd'hui, le *j'avoue* remplace un "non" ou un simple "oui". La formule est employée pour

désamorcer une polémique: *Je trouve vraiment qu'il a exagéré ce matin. – J'avoue!* Au pire, elle est utilisée comme synonyme de *grave!* ou de *c'est pas faux!* *La glace à la vanille est clairement la meilleure. – Oui, j'avoue.*

Pas de souci!

On l'entend trop souvent pour marquer l'adhésion, le consentement à ce qui est proposé ou demandé, ou encore pour rassurer, apaiser quelqu'un. *Tu peux m'apporter un café? – Pas de souci! Tu veux bien me rendre ce service? – Ok, pas de souci.* Culpabilisante ou vide de sens, cette locution a pris une place prépondérante dans les échanges quotidiens. Peut-être son succès s'explique-t-il justement par le fait qu'il permet de réagir à toutes sortes de situations sans qu'on ait besoin d'adapter sa réponse, tout en manifestant une forme de politesse essentielle à la lubrification des rapports humains.

La formule est particulièrement irritante. La première raison est qu'elle est hypocrite. On l'utilise pour évacuer toute forme de discussion autour du "souci" en question. Pour l'Académie française, le mot, issu du latin *sollicitare*, "tourmenter, préoccuper", désigne un problème, mais sous l'angle affectif, psychologique. Il est produit par un "problème" qui accable, domine, mais sans qu'on ne puisse rien faire.

Selon les cas, on répondra simplement "oui", ou bien "Aucun problème", "Très bien", "C'est entendu", "Pas d'objection", "Cela ne pose pas de difficulté", "Rassurez-vous" ou "Ne vous inquiétez pas".

Profite!

Il a l'art de servir de réponse en toute occasion. *Je pars en vacances ce soir. Réponse: Profite!* Ou encore: *Je vais voir ce nouveau film au ciné. – Profite!*

Diminutif de "profites-en", ce tic de langage n'est pas sans rappeler l'expression "enjoy", que les anglophones emploient dans le même sens "amuse-toi bien". Le verbe "profiter" signifie bien "tirer avantage, bénéficier de".

Devoir 12. Effet de mode, effet de groupe, certaines formules ont la cote de nos jours. Elles sont sur toutes les lèvres. On les aime passionnément. Elles ont le chic de pouvoir se dire dans n'importe quel contexte, et de traduire parfaitement notre pensée.

Découvrez ces expressions dont les Français raffolent.

Bonne continuation!

Fin d'un stage, départ à la retraite, dernier jour d'école... Tout départ quel qu'il soit est l'occasion de lancer cette phrase. La formule "*bonne continuation*" est incisive, elle signifie "je te souhaite de continuer ce que tu as fait jusqu'ici", "poursuis bien ce

que tu as commencé". On l'entend parfois comme autre façon de dire "au revoir". Sans toutefois suggérer nécessairement une nouvelle entrevue.

Belle journée à vous!

Voilà une formule de politesse qui connaît un succès phénoménal. "*Belle journée!*", "*belle journée à vous!*" et même "*douce*" ou "*merveilleuse journée*" prolifèrent à l'écrit comme à l'oral. Elles ont progressivement pris la place du classique "bonne journée". L'expression "*belle journée*" se veut plus "optimiste", elle farde la réalité, comme un filtre Instagram qui ajoute des cœurs et des paillettes. En réalité, nous sommes face à un phénomène d'emphase, d'exagération linguistique. "*Belle journée*" donne le sentiment à l'autre que nos mots ont été choisis soigneusement pour lui. Mais est-ce vraiment le cas quand on reçoit une dizaine de "belle journée" dans l'heure?

Je vous remercie à l'avance

On est souvent tenté de conclure par cette formule de politesse. Quel mal y a-t-il à remercier par avance son destinataire? C'est justement le fait de lui demander "à l'avance", qui sous-entend que cette personne va naturellement faire ce que vous lui demandez. Tant que le destinataire n'a pas confirmé la demande, il est prématuré de le remercier. Néanmoins, si l'on tenait absolument à remercier la personne, il serait préférable d'employer "je vous remercie par avance", comme le conseille le Littré.

Prenez soin de vous!

Elle a fleuri au rythme des confinements et couvre-feux de la crise sanitaire. Aussi virale que le virus lui-même, cette phrase est devenue la formule de politesse de rigueur. Inquiétude, souci, prévenance... Les mots expriment davantage de sentiments vis-à-vis de l'interlocuteur que les expressions plus classiques et froides: "cordialement" ou "bien à vous".

Bon courage

"Comment ça va? – Comme un lundi! – Bien, bon courage alors!" Si vous vous êtes persuadé que "*bon courage*" est une expression positive, détrompez-vous! On souhaite à quelqu'un "bon courage" avant qu'il n'affronte une tâche ingrate, un mauvais moment à passer...

On va pas s'mentir

Synonyme de "on ne va pas tourner autour du pot" ou "on va pas y aller par quatre chemins". Quand on ne va pas se mentir, c'est qu'on va se dire la vérité. Après tout, pourquoi pas...

On part sur ça?

D'où nous vient ce réflexe linguistique? Est-ce pour appuyer l'idée d'action, de concret, que l'on use du verbe "*partir*" suivi de la préposition "*sur*"? Car en la matière, on commet ici une petite erreur de syntaxe. Dans ce contexte, il serait plus adéquat d'utiliser le verbe "faire", dans la mesure où l'on parle ici d'une idée, d'une chose qui va se réaliser.

Y'a pas de sujet!

"Y'a pas de sujet" est une expression agressive, non seulement par le sens, mais aussi dans le contexte où elle est employée le plus souvent: de manière frontale. C'est un postillon qui est censé mettre fin à la discussion.

"J'aimerais bien prendre deux semaines pour les vacances de Noël, j'en ai parlé avec un tel et un tel, et ça ne leur pose pas de problème. – Personne ne prend deux semaines à Noël, y'a pas de sujet", répond-on, ce qui encourage fermement à ne pas insister!

Je dis ça, je dis rien

"Franchement la présentation de Jean-Michel était loin d'être aboutie: imprécisions, chiffres, inexacts... Enfin, je dis ça, je dis rien." Voilà une formule aussi cérébrale qu'absurde. Comment peut-on souligner le fait qu'on ne s'exprime pas... tout en s'exprimant en même temps? Elle peut être utilisée pour atténuer l'effet d'un reproche ou d'une remarque négative tout en s'assurant de faire passer un message.

Une seconde utilisation est possible pour insister encore davantage sur un point négatif:

"J'ai vu le logo de la campagne de pub, mais franchement Nathan a fait n'importe quoi, c'est ignoble! Je dis ça, je dis rien, mais il faudrait le virer manu militari."

Ah non, du tout!

"Il vous reste une baguette tradition, s'il vous plaît?" Réponse: "Ah non, du tout!" Dans cette formule, qui prolifère un peu partout, toutes générations confondues, un mot fait cruellement défaut. Où est passé le "pas", fleuron de la négation française? Si l'expression parsème bien quelques textes littéraires ici et là, n'abuses pas, comme toute bonne chose, de l'ellipse.

Au niveau de

"Au niveau du contenu, tu as quelque chose à dire?". On emploie tous cette formule. Mais rappelez-vous qu'elle a pour sens "à la même hauteur, sur la même ligne que" et rien d'autre. Ainsi, on ne peut pas dire "au niveau de" à la place de "en ce qui concerne le contenu". Il existe aussi des formules synonymes telles que "en matière de", "au sujet de", "du point de vue de", ou encore "pour ce qui touche à".

Une aventure humaine

Aujourd'hui, tout est "aventure humaine". Un parcours du combattant dans la boue de Koh-Lanta, une tarte au citron meringuée terminée sur le fil du chrono dans *Le meilleur pâtissier* et la journée de team building où vous avez fait un paint-ball contre l'équipe de la compta du bureau. Bref, comme on dit aussi, "c'est que du bonheur".

Partir/ être sur

Il fut un temps lointain où on allait "à Bruxelles" ou "à Paris". Désormais, il est de bon ton de recouvrir la ville de toute son enveloppe corporelle. On part "sur Ostende pour un petit week-end", ou on est "en déplacement pro sur Namur". En matière

culinaire aussi, chaque plat prend l'apparence d'un voyage au long cours. Grâce à *Top chef*, on part "sur une salade de pomme de terre revisitée au piment d'espelette" ou "sur un petit gâteau aux cerises façon grand-mère". Bonne dégustation...

De base, à la base

"De base, je suis quelqu'un de gentil. Mais il ne faut pas abuser", "À la base, il a étudié le violon". La formule est fâcheuse. Tout comme sa variante *à la base*, elles n'ont pas leur place dans ce contexte. Rappelez, éclairés par les lumières académiciennes, que la locution prépositive "à la base", dans le sens "à l'origine de", désigne ce sur quoi repose une chose, ou ce qui sert de point de départ. On l'emploie dans des phrases du type: *"À la base de toute réussite, il y a beaucoup de travail"*, conformément au sens du mot "base".

Éradiquez ces deux indésirables de vos propos, et préférez dire: *"Dans un premier temps, je suis quelqu'un de gentil"*, ou bien *"Il a d'abord étudié le violon"*.

Je suis confortable avec ce pyjama

"Je suis confortable avec cette idée", "je suis confortable avec ce pull"... Ce mot dit bien, dans sa consonance même, l'idée de bien-être et de commodité. Gardez cependant en tête qu'il est emprunté à l'anglais, et qu'en français, il est plus adéquat de dire "se sentir à l'aise", car l'adjectif ne qualifie que des objets. Même si Charles Nodier, qui aimait follement ce mot, écrivit dans son *Examen critique des dictionnaires*: *"Confortable est un anglicisme très intelligible et très nécessaire à notre langue, où il n'a pas d'équivalent; ce mot exprime un état de commodité et de bien-être qui approche du plaisir, et auquel tous les hommes aspirent naturellement, sans que cette tendance puisse leur être imputée à mollesse et à relâchement de mœurs."*

Être en charge de, être en capacité de

"Il est en charge de ce dossier", "Je ne suis pas en capacité d'agir dans ces conditions". Ces formules sont sympathiques. Mais n'ont de français que leurs lettres. Calquées sur l'anglais, tout comme leur cousine *"être en responsabilité de"*, elles sont utilisées, à tort, à la place d'"avoir la charge de" ou "être chargé de".

Devoir 13. Les abréviations font intimement partie du quotidien. Lorsqu'on prend les transports en commun, quand on ouvre un nouvel onglet sur internet ou qu'on consomme un bien. C'est ainsi qu'on ne parle pas de la "Société nationale des chemins de fer", mais de la "SNCF". Lorsqu'on navigue sur la toile et que l'on ouvre des pages, on lit du code "HTML" sans prononcer la formule longue "HyperText Markup Language". Enfin, on dit que l'on paye une "TVA" et non "une taxe sur la valeur ajoutée".

Lisez les interviews ci-dessous et débattrez des sujets suivants:

1. Qui parle le "tronqué"? Quelles sont les raisons de ce phénomène?
2. Comment naissent ces raccourcis langagiers?
3. Précisez la différence entre les néologismes et une novlangue.
4. Commentez la phrase: "On parle la langue anglaise car ses mots sont brefs, percutants. En tronquant, nous faisons aussi bien qu'elle!"
5. Comment reconnaître un mot qui n'est plus à la mode?

"Stylo", "métro", "vélo" ... Pourquoi abrégeons-nous les mots?

"Vélocipède"? "Métropolitain"? "Stylographe"? Qui se souvient de ces mots? Aujourd'hui c'est leur forme tronquée, abrégée et élidée que nous employons. Par facilité? Pas sûr... Dans un livre passionnant intitulé *Parlez-vous tronqué?* (Larousse), le linguiste Bernard Cerquiglini explique pourquoi cet infralangage "s'étend à toutes les langues sociales".

LE FIGARO. - Le phénomène de "troncation" semble se généraliser dans la langue française. Faut-il s'en inquiéter?

Bernard CERQUIGLINI. - Si nous sommes tous un peu puristes dans l'âme, nous sommes

aussi tous des "troncats", c'est-à-dire

des adeptes de la troncation. Les deux points de vue réunis peuvent paraître paradoxaux. Cependant, comme pour l'anglicisme, si nous tolérons peu le franglais des autres, cela ne nous empêche pas de le parler. À quoi bon freiner une évolution qui est générale et renvoie à un mouvement profond de la langue? Telle est ma thèse: la langue s'abrège. Toutefois, elle se communautarise en ce faisant. L'abrègement peut créer des ambiguïtés pour celui ou celle qui n'appartient pas au groupe.



Sait-on dater ce phénomène?

Il apparaît au début du XIX^e siècle. Je prends toutefois des précautions en disant cela. Car auparavant, la linguistique s'intéressait peu au langage populaire, familier, oral. Néanmoins, il est clair que l'on voit poindre ce phénomène dans les années 1800, possiblement chez les truands et les bagnards. Il est évident qu'il y a dès l'origine une volonté de créer une cryptographie. Néanmoins, très vite, on atteste des troncations dans d'autres milieux. Les dictionnaires de la langue des Polytechniciens publiés au cours du XIX^e siècle sont remplis de troncations.

Peut-on parler d'une démultiplication des troncations dans la langue française?

Assurément! Le phénomène est à la fois quantitatif et qualitatif. Quantitatif d'abord: en préparant ce livre, j'ai pu très rapidement constituer un corpus d'un millier de termes. Et depuis sa publication, je ne cesse d'en relever de nouveaux. C'est dire! Nous allions de mon temps à la "bibli", les enfants de nos jours vont à la "bib". Les troncations ne s'arrêtent pas. Et elles sont de plus qualitatives. On abrège avec une finale consonantique. Cela signifie que les mots français ont un nouveau gabarit. Un exemple: les amphétamines ont toujours été abrégées en "amphè". Or, tout le monde dit aujourd'hui "des amphèt". Le "prolétaire" a été pendant longtemps un "prolo", dorénavant, c'est un "prol".

Qui parle le "tronqué"?

On a tendance à penser que c'est de la langue relâchée, voire vulgaire, mais ce n'est pas toujours le cas. Le phénomène s'étend à toutes les classes sociales. On lit aussi bien "Le Fig Mag" que "Libé"; on fréquente aussi bien des "bourges" que des "loub". Une amie me fait remarquer que dans la bonne société de Neuilly, il est très chic de tronquer, les prénoms notamment. Et pensons à "Stèph' de Monac'"! Les jeunes tronquent peut-être davantage que leurs aînés. Il faut parler avec des écoliers pour le constater. À l'époque nous faisons de la "géo" et des "sciences nat". Aujourd'hui, les élèves ne font plus de la grammaire mais de la "gram". Nous allons vers des mots brefs et consonantiques. La troncation combine l'aspect franc et direct de la langue, la familiarité et l'affection. Il y a quelque chose de charmant à tronquer les prénoms, les rues que l'on connaît bien. Parler tronqué, c'est faire de la grammaire, voire de la bonne linguistique!

Il ne s'agit donc pas d'une forme de régression?

En aucun cas! C'est une nouvelle forme de la langue. La seule inquiétude que j'ai concerné une sorte d'"archipélisation" de son usage. Je prends un exemple entendu: "Monte la cam". Dans un studio, elle signifie "monte la caméra". Mais chez des trafiquants, cette formule n'a pas du tout le même sens... La langue devient extrêmement contextuelle; prenons garde aux quiproquos.

Dans ce livre, je suis linguiste. Je fais donc de la mécanique, analysant les rouages de la langue: on s'aperçoit qu'il y a des règles extrêmement solides dans le processus de troncation. Au lecteur de juger si la langue s'abrège par trop ou si elle permet, par exemple, de concurrencer l'anglais. On peut très bien avoir les deux points de vue. Un ami me disait: "On parle la langue anglaise car ses mots sont brefs, percutants. En tronquant, nous faisons aussi bien qu'elle!"

Nous mimerions donc l'anglais en tronquant nos mots?

C'est évident! Néanmoins, un linguiste, spécialiste de la langue anglaise, m'a fait remarquer que les abréviations, dans cette langue, sont passées de mode. Si c'est un effet de mimétisme, nous sommes donc en retard. Plus généralement, il me semble que le français, à partir de la Renaissance, a bâti des mots assez volumineux; en tronquant, il revient à une brièveté médiévale.

L'instantanéité de l'Internet a-t-elle partie liée avec la brièveté de la langue?

Tout converge. Le retour à la brièveté de l'ancienne langue, l'influence de l'anglais, l'immédiateté... L'Internet a changé notre vision du temps et a rejailli sur notre manière de parler. La langue virtuelle est intéressante, en ce qu'elle constitue un mélange d'écrit et d'oral. Il est possible que l'Internet ait influé sur la langue orale de la même façon qu'elle a agi sur la langue écrite. La brièveté du français et l'immédiateté de notre monde sont liées, c'est certain.

Constatez-vous le changement de sens de certains mots une fois tronqués?

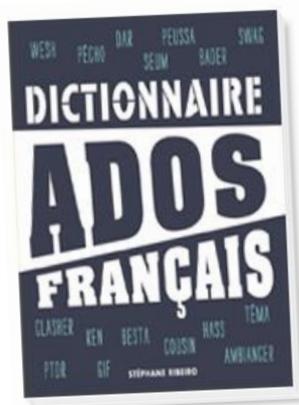
La troncation relève de la familiarité. Elle peut être positive. Prenons le "Beaujolais", qui devient le "Beaujol"; c'est charmant. En politique, elle peut devenir très vite négative. On fait par exemple la différence entre le "socialiste" et le "socialo". Le mot "réac" est une injure pire que "réactionnaire". "L'écologiste", de son côté, est un mot technique alors que le terme "écolo" peut désigner une tendance, un mode de vie.

Vous évoquez également l'engouement des Français pour la phonétique dans votre livre.

Oui et le goût des sigles est incroyable. Les policiers, paraît-il, ne disent plus "gardav" (jolie troncation de "garde à vue"), mais "gav": le sigle est devenu un mot. La langue est en mouvement et chacun de ces phénomènes (troncation, siglaison, etc.) donne naissance à des néologismes, qu'il ne faut pas confondre avec une novlangue. Il y a bien invention ici. Le problème advient lorsqu'on n'a plus qu'un seul registre de langue pour s'exprimer. Les jeunes générations doivent comprendre que nous sommes tous plurilingues en français.

Maîtrisez-vous les cryptiques acronymes du parler jeune?

"C'est la hess" ... "T'as trop le swag, BG!" ... "Il m'a trop fait golri, ce bolosse!"... "C'est ma besta"... Autant d'énigmes lâchées à l'oreille de parents hagards.



"Mais on ne comprend rien!" La scène est banale. Aux abords d'une cour de récré, sur le quai de la gare ou devant son ordinateur, combien de fois nous sommes nous, tout un chacun, arrêtés, complètement abasourdis de ne pouvoir reconnaître le moindre terme de notre si belle langue française.

Ils sont prononcés à l'envers, sous forme d'abréviations ou phonétiquement; soulèvent le cœur de nos amoureux de la langue de Molière, provoquent des sueurs froides aux parents et des frissons à nos chers professeurs... les mots de nos jeunes têtes blondes sont pourtant très imagés, inventifs et parfois même

recherchés.

Tiré de la Grèce Antique, inspiré d'un vocable étranger et puisant dans la culture d'aujourd'hui comme celle d'hier, le parler jeune regorge d'anecdotes et ne cesse de faire référence à la langue de nos ancêtres. Parfois maladroitement et sûrement sans le savoir, ce dernier n'en reste pas moins très riche et digne d'intérêt. L'écrivain Stéphane Ribeiro, auteur du *Dictionnaire Ados Français*, analyse le phénomène.

LE FIGARO - Comment naissent ces expressions et raccourcis langagiers?

Stéphane Ribeiro - Ce langage est comme la mode: un éternel recommencement. Il est influencé par la musique, le cinéma, les personnalités... Il suffit par exemple qu'une star du rap, Booba par exemple, lance un nouveau



mot pour qu'il remplisse les cours de récré. En fait, le langage jeune est un melting-pot. Il est né d'un vrai mélange d'expressions américaines, entendues dans certaines communautés (polonaises, chinoises, arabes...) et historiques (*avoir la dalle*, est une expression par exemple qui remonte au Moyen Age).

Et puis, il a été très influencé par l'arrivée des portables et les premiers sms, qui à l'époque rappelons-le, étaient soumis à un certain nombre de caractères. Pour éviter de payer trop cher nos messages, on devait les réduire. D'où l'arrivée du langage sms... Le langage s'adapte vraiment à notre environnement. Il est dans l'air du temps.

Comment reconnaître un mot qui n'est plus à la mode?

Pour reconnaître un mot jeune devenu désuet il suffit d'ouvrir le dictionnaire. Dès qu'il rentre dans le *Larousse*, c'est un signe. Dès que le mot en question (par exemple *bolosse*) est trop employé, il devient ringard. Pour autant, la langue se transforme et se re-transforme toujours. Regardez "daron" ou "daronne", qui signifient le père et la mère, ils étaient employés dans les années 1950 dans les films d'Audiard avec Jean Gabin.

Le langage jeune n'est donc pas un appauvrissement du français?

Pas du tout. Avant on accusait la télé de nous empêcher de lire, internet de nous couper de la réalité... toutes ces accusations peuvent remonter jusqu'à l'époque de Cicéron ou Platon. Il y a toujours eu cet éternel débat entre les Anciens et les Modernes. C'est une bonne chose de critiquer ou du moins de se questionner. Mais ce n'est ni pire ni mieux qu'avant.

Les jeunes savent qu'il y a deux niveaux de langage: ce qu'ils peuvent dire avec leurs amis et ce qu'ils ne peuvent pas prononcer devant des adultes. Là où c'est plus compliqué, c'est lorsqu'une partie de cette population n'a plus que ce langage pour s'exprimer...

Découvrez un aperçu de ces jeunes et cryptiques acronymes.

Asap: "Cette demande est urgente, il faut la traiter asap."

L'expression *as soon as possible* ou *asap* se traduit en français par "dès que possible", "au plus vite", "au plus tôt" (on retrouve d'ailleurs parfois l'abréviation *DQP*). Dans tous les cas, employer la locution adverbiale *asap* dans un échange permet de signifier à son interlocuteur que l'on souhaite qu'il se consacre à la tâche demandée le plus rapidement possible. À l'origine, *as soon as possible* désigne une expression militaire américaine employée lors d'échanges radio professionnels.

Askip: "*Askip la prof d'histoire va faire une interro surprise*", "*Askip y'a une fête chez Emilie demain*"... Depuis quelque temps, les adolescents commencent leurs phrases par cette petite interjection. Mais que veut-elle dire réellement? *Askip* est une élision phonétique de "à ce qu'il paraît" et peut aussi s'employer pour dire "apparemment" ou "d'après ce qu'il se dit". À l'origine employée dans les sms pour réduire le nombre de caractère et de temps de frappe, elle s'est développée dans le langage parlé, au grand dam des parents et professeurs de français. Mais alors, faut-il y voir une expression pragmatique ou un raccourci dommageable pour la langue française?

Mdrrr: Évoquant le fait qu'on est "mort de rire", qu'on rigole beaucoup il ne s'écrivait à l'origine que dans les sms. Et avec un seul R. Mais maintenant plus on rit, plus on met de R, et les adolescents le placent à chaque fin de phrases censées être drôles, à l'écrit comme à l'oral, au cas où la personne en face d'eux ne les verrait pas rire. Bien sûr, il peut être aussi utilisé de manière ironique, pour se moquer d'une blague insipide. Alors faites attention à la façon dont il est prononcé!

Omg: de l'anglais "oh! my god", l'abréviation signifie ni plus ni moins "oh! mon dieu". Parfois poussé à l'extrême (il peut alors être écrit *Omagad*), le terme permet de marquer à son interlocuteur son étonnement, son effroi ou sa surprise. N'est pas permis en effet, d'invoquer le tout puissant pour des brouilles...

Jpp: Très en vogue sur les réseaux sociaux, l'acronyme *jpp* ne fait nullement référence au journaliste Jean-Pierre Pernaut ou au joueur de foot Jean-Pierre Papin, mais au fait d'être littéralement fatigué de la vie et parfois même au fait d'être "mort de rire" devant un message. L'adolescent dira alors *jpp* (comprenez "j'en peux plus") pour signifier son rire.

Oklm: Inspiré de l'album éponyme du chanteur de rap Booba, l'expression *oklm* qui doit être lue à l'oral pour être comprise signifie "au calme". Elle est notamment utilisée pour décrire une personne sereine, mais également une situation ironique.

Tmtc: "Toi même tu sais." Incontournable du clavier azerty de nos têtes blondes, le "c" remplace toujours et abondamment les "s". Il se prend donc très souvent dans son sens phonétique.

Wtf: Acronyme anglais de "what the fuck", *wtf* s'utilise pour marquer l'étonnement, l'incompréhension la surprise ou une situation incroyable.

Jdcjdr: Abréviation de "je dis ça, je dis rien", la locution s'aligne dans ces tics et erreurs de langage qu'il serait souhaitable de voir disparaître.

Msk: Écrit dans son intégralité "miskina", l'abréviation tirée de l'arabe s'utilise pour parler d'une fille qui attire la pitié ou pour caractériser un sentiment d'agacement, de mépris voire d'énervement.

Yolo: Un peu plus de deux mille ans après le célèbre "carpe diem" de Horace, les hédonistes continuent de "cueillir le jour présent". À un détail près, aujourd'hui, le terme s'est américanisé et s'utilise surtout avec ironie. Acronyme de "you only live once" (tu ne vis qu'une fois), la phrase a été extraite de la chanson *The Motto* du rappeur canadien Drake.

Wsh: Déformation de "ouais" ou "yeah", "wsh" signifie "wesh". Ponctuant majoritairement les phrases de nos adolescents, l'interjection salue autant qu'elle exprime un mépris ou l'agacement.

Par *Le Figaro*

Devoir 14. La langue des adolescents est d'une créativité sans pareille, elle élabore sans cesse de nouvelles trouvailles, s'inspirant de ses voisines (l'arabe, l'argot) ou jouant sur elle-même (le verlan), elle est toujours en évolution, toujours en mouvement.

Lisez le texte et maîtrisez le parler des générations Y et Z.

"C'est quoi les bails ce soir? Je suis avec ma go. Ah mais t'es plus dans la frienzone alors! Ba ouais j'ai arrêté de faire le charo avec elle et ça passe crème". Oserait-on dire qu'ils ne se comprennent plus? Les parents ont toujours pu se sentir démunis face à la rapidité avec laquelle le langage de leurs enfants évolue. Ils semblent parfois venir d'un autre monde, tout du moins d'une planète parlant un autre langage. À peine, les parents, savent-ils enfin ce que désigne un "real insta" qu'on leur parle déjà de "vidéos Tik-tok". Il en va de même pour les expressions dites de "boomers", reléguées rapidement au rang du langage *has been* par la génération suivante, les "millennials". Quand des parents critiquent le nouveau "béguin" du frère de leur belle-sœur, leur progéniture parle de "crush".

Accessibles pour certains, obscures pour d'autres passés la barre d'un certain âge, ces expressions langagières sont l'apanage des jeunes générations. Parfois au désarroi de leurs parents, qui ne saisissent pas la subtilité de leur propos.

C'est mon crush

"Je vois mon crush ce soir." Le "crush" est, dans le jargon des ados, un "coup de cœur", un "béguin". On ne dit plus "avoir un petit faible" ou "avoir un penchant" pour

quelqu'un mais "*avoir un crush*". Le mot vient de l'anglais. To *crush* signifie "écraser, broyer", emprunté de l'ancien français *cruisir*, une des nombreuses variantes de *croissir*, "rompre, casser, briser, détruire", précise l'Académie française. Comment un mot doté d'un tel sens a pu décrire un sentiment d'attirance? Du verbe *to crush* est tiré du nom *crush*, "foule, cohue, bousculade", mais aussi "béguin, coup de cœur, engouement", que l'on trouve dans la locution *to have a crush on someone*. Un glissement de sens qui n'est pas sans rappeler celui du français "craquer pour quelqu'un", qui signifie "céder à l'attrait d'une personne, d'un objet".

Dans les années 80, on disait: "être morgane", ou "être croc". Le chanteur Renaud en a même fait le titre de l'un de ses tubes: "Morgane de toi". "Morganer" est synonyme en argot de "mordre, manger", tout comme "être croc de quelqu'un" est une abréviation du verbe "croquer". La vue d'un être désirable nous fait en effet dire: "j'ai envie de le croquer".

Tu la chines?

Tout le monde connaît le verbe "chiner". On va "chiner" dans une brocante, c'est-à-dire chercher des objets anciens ou d'occasion. Mais pour la génération 2.0, "chiner" n'a pas tout à fait le même sens. On "chine" une personne quand on la drague. Le mot apparaît dans les colonnes du dictionnaire, mais dans un sens bien différent. Les jeunes savent-ils que "chiner" signifie à l'origine "critiquer, se moquer"? Le "chinage" est, ainsi que le souligne le Trésor de la langue française, synonyme de "moquerie", et même de "colportage, escroquerie". Le "chineur" est donc étymologiquement celui qui critique, qui se moque.

C'est un schlag!

Le "schlag", emprunté à l'allemand *Schlag*, "coup", désigne à l'origine une "peine disciplinaire en usage en particulier dans l'armée allemande, qui consistait à infliger des coups de baguette sur le dos de l'homme puni." On disait ainsi: "donner, recevoir la schlague." Mais un "schlague" désigne désormais quelqu'un de sale, de nul, un mou, à rapprocher avec "schlinguer", mot allemand francisé qui signifie "puer".

Je me fais de la moula

Avec sa variante "moula", ce mot se répand de façon fulgurante chez la "gen' Z". La "moula" est d'abord un mot d'argot pour désigner l'argent, en particulier la monnaie liquide. Selon le Dictionnaire Orthodidacte, il aurait été popularisé en 2015 dans des chansons de rap, notamment dans "Caramel", de Booba, avant d'être massivement repris par les jeunes en 2019. "Faire de la moula" signifie "gagner beaucoup d'argent". Le mot serait emprunté à l'anglo-américain *moolah*, apparu dans les années 1920. Il est réemployé par les rappeurs américains vers 1990. Selon Dico Citation, la "moula" viendrait de "mula", une "mule servant de monnaie d'échange".

Cheh!

L'interjection est moqueuse, ironique, parfois accompagnée d'un frottement du pouce sous le menton. On l'emploie "pour souligner avec ironie qu'une personne a bien mérité les malheurs qui lui arrivent", note Orthodidacte. "Cheh" signifie: "bien fait,

bien mérité, tu l'as bien cherché". Il vient de l'arabe maghrébin, de même sens. Ce mot existerait en français depuis le dernier quart du XX^e siècle. Il a connu un regain de popularité grâce à une chanson du groupe PNL sortie en 2015, précise toujours le dictionnaire. Notons que diverses orthographes sont possibles, du fait de sa principale oralité: cheh, chèh, sheh et shèh. Il s'entend souvent avec une accentuation sur la fin du mot: "chehhh!".

Avoir le seum

C'est une caractéristique propre à l'âge adolescent: être en colère, "yomb", "déçu", "agacé". Quand les parents "l'ont mauvaise", leurs enfants ont "le seum". Ces deux expressions ont l'indéniable avantage de rassembler en deux mots un ensemble de sentiments de désappointement: dégoût, haine, colère... Le "seum" vient de l'arabe *sèmm*, qui signifie "venin". Les nombreux tubes de rap américains et français ont largement participé à la popularisation de ce mot chez les jeunes générations. "Avoir le seum" a d'ailleurs remplacé dans les années 2010 l'expression: "j'ai la haine".

Wesh

"Ça boume?" "Ça gaze?" "Ça pétille?" Exit ces questions désuètes. Tout bon "millennial" qui se respecte usera à l'envi du mot "wesh", qui sert à la fois d'interjection, de salutation ("wesh, bien ou quoi?") et de ponctuation. Variante de *wech*, emprunté de l'arabe algérien, cet adverbe est interrogatif, comme dans la question "wech rak?" (comment ça va?). Mais en France, il a été complètement déformé en devenant un véritable mot d'argot. Ses significations divergent. Utilisé en début ou en fin de phrase, il peut tout à la fois exprimer une certaine violence ou une indignation. On le trouve fréquemment sous la forme abrégée: "wsh".

Une chose est certaine, "wesh" a remplacé avec un succès foudroyant son ancêtre "ça farte", qui a succédé à "ça boume". Cette dernière se serait peut-être construite d'après l'anglais *to boom*, "gronder". Quand "ça boum", c'est que "c'est du tonnerre", dans le sens "ça va super".

Swag

Il ne serait plus cool d'être cool. Quelle qualité faut-il désormais avoir? Qu'est-ce qui est mieux que le cool? Le *swag*. Plus récent, cet adjectif familier est surtout utilisé par les plus jeunes pour décrire quelqu'un qui a du style, qui possède du charisme, quelqu'un de "cool" par son attitude, ses goûts. On dit de quelqu'un ou d'un objet qu'il a du *swag* lorsque son look est apprécié, qu'il suit la mode tout en étant décontracté. *Son nouveau sac est trop swag! Arrivez tôt pour croissant, café et swag. La différence entre nous, c'est que moi, j'ai encore le swag.*

Quelle est la surprise lorsqu'on apprend que le mot vient de l'anglais *to swagger* qui signifie "se pavaner, faire le fanfaron"!

En soum-soum

Quand on réalise une chose "en catimini", on agit en cachette, en évitant de se faire voir. Cette expression, qui n'est plus tellement employée par la jeune génération, est fort ancienne. Emprunté au grec *katamènia*, "catimini" apparaît au XVI^e siècle sous

la forme: "*faire le catimini*" pour dire: "*agir en secret*". Selon l'Académie française, il s'agirait peut-être d'un mot picard signifiant "*chat*", et confondu avec "*catamini*", c'est-à-dire "*menstrues*".

Les jeunes préféreront dire "*en scred*", verlan de "*discret*", ou "*en soum-soum*". Cette dernière est une abréviation de "*sous-marin*", avec en creux l'idée de ce qui se passe sous les flots de la mer, à l'abri des regards.

Être raplapla et être en PLS

Si le sens de ces deux expressions est strictement le même, elles sont symptomatiques de deux générations distinctes. "*Raplapla*" est une évolution de l'expression "*être à plat*", ou de "*replati*", le passé du verbe "*replatir*" (aplatir). La Gen'Z préfère dire "*être en PLS*", et use ici du sigle "*en position latérale de sécurité*", la position de premier secours. Celle-ci sous-entend que l'on est vraiment "*dans le mal*", "*dead*", "*crevé*".

Bails

Surtout n'allez pas dire: "un bail, des baux". Dans les "quartiers", c'est l'usage et non la grammaire qui fait la force. Toutefois, il est peut-être dérivé de son antonyme, synonyme de contrat de louage de bien, le bail serait ainsi une affaire conclue. Le mot peut, selon le contexte, signifier une chose sans la nommer, un "truc" ou une "affaire", un "projet", comme dans la chanson *T'as même idée* du rappeur Guizmo: "*Quand c'est la crise, on fait les bails / On se demande pas si c'est légal*". Sous la forme interrogative, "*C'est quoi les bails?*" peut vouloir dire: "Quelles sont les nouvelles?" ou "Que se passe-t-il?". Enfin, un "bail" peut également désigner un rapport amoureux en perspective.

Friendzone

Bel anglicisme pour clarifier les relations entre deux personnes! Littéralement "zone d'amitié", la "friendzone" désigne une situation que tout un chacun (chacune) a vécue au moins une fois dans sa vie: un homme et une femme tissent une relation forte d'amitié... Jusqu'au jour où l'un d'eux s'entend dire à l'autre: "Tu sais, je t'aime bien, je t'aime comme un frère (une sœur). Je préfère que nous restions amis." C'est ce qu'on appelle une belle entrée dans la "friendzone" ou une mise en scène des amours platoniques. Le terme aurait été rendu populaire par la série *Friends*. Le personnage de Ross Geller, follement amoureux de Rachel Green, est qualifié par Joey Tribbiani de "maire de la friendzone".

Go ou gow

La formule "*ma gonzesse*", qui fait penser au chanteur Renaud et à sa chanson éponyme, très en vogue pendant des décennies, a été détrônée par les millennials. Ils lui préfèrent "*ma meuf*" ou "*ma gow*". C'est du Nouchi, un argot ivoirien répandu en Afrique de l'ouest comparable au verlan, que nous est venu le terme de "go" que l'on croit être une déformation de "girl", et qui veut dire: "fille", "copine", et par extension, "femme". Néologisme très usité par les jeunes et les rappeurs, il faut croire que "gow", qui passe pour un terme affectueux, ajoute de la dignité, alors que "go" serait plutôt

synonyme de "fille facile". "Go" ou "gow" pourraient être également un diminutif de "gonz", une abréviation du mot "gonzesse".

Charo

Un jour, un célèbre rappeur, Niska, qualifia un non moins célèbre joueur de foot, Blaise Matuidi, de "charo". Ce mot étant établi comme le diminutif de "charognard", un animal se nourrissant de charognes et par métaphore un individu qui suscite une forte désapprobation par son mauvais caractère ou par la rapacité, la cruauté avec lesquelles il exploite la misère d'autrui. Mais alors "qu'est-ce que la *charo life* que tu revendiques" demande un journaliste au rappeur. Sa réponse: "Être un charognard, c'est être déterminé dans ce que tu fais, c'est aller jusqu'au bout dans ce que tu réalises, toujours se donner à 100 % dans tout ce que tu peux entreprendre dans la vie". On note ici comment un mot est détourné de son sens premier, dépréciatif, pour en acquérir un autre, valorisant, qui le rend synonyme d'"obstination".

Passer crème

Si le "Ça passe crème" vous rappelle le "comme dans du beurre" ou le "comme sur des roulettes", vous y êtes (ou pas). L'expression signifie que c'est impeccable, que "ça le fait". Si vous êtes en voiture et que votre copilote vous demande: "*Euh...T'es sûr que tu rentres là, dans cette place?*", vous pouvez alors lui rétorquer: "*T'inquiète! Ça passe crème!*" pour calmer son inquiétude. Par extension, le "ça passe crème" a donné un adjectif, pour dire de quelque chose ou d'un objet qu'il est "bon": "*Le moral? T'inquiète, il est crème!*". La locution "passer crème" peut aussi nous faire penser à l'expression "la crème de la crème", la crème étant la partie la plus riche en graisse qui surnage dans le lait, et étant donné la valorisation de ce qui est en haut, cette expression désigne ici l'"élite".

C'est dar

"C'est dar" est le petit dernier en date, bien que son emploi s'essouffle parmi les jeunes. Il est synonyme de "bien, super, appréciable", ou à l'inverse, de "difficile, chaud". "Dar" est le verlan de l'anglais *hard*, "dur, difficile". Il se serait aussi construit sur le mot d'argot "chaudard", qui désigne "une situation dangereuse, qui comprend des risques".

Une fois de plus, l'anglais a poussé au placard les interjections françaises. Si l'on entend encore de temps en temps le joli mot "chouette", son usage s'est raréfié. "Chouette" est "ce qui est parfait en son genre", "bon, agréable".

Il y a eu le mot "branché", qui est devenu "chrébran" en verlan et signifiait: "être à la mode". Sans oublier "vachement", qui a d'abord voulu dire "d'une manière vache, méchante, dure", avant d'être synonyme de "vraiment, absolument".

Par *Le Figaro*

Devoir 15. Les abréviations, tise, walou, Moula, scroller, liker, typer, swiper, forwarder... Aujourd'hui, pas besoin d'être né dans le ter-ter (comprendre quartier) pour connaître ce type de langage. Pour comprendre ce genre de bails (choses), il suffit bien souvent de traîner un brin sur internet ou d'écouter les tubes les plus populaires sur les plateformes de streaming. En tout cas, testez vos connaissances en la matière.

1. Que signifie "SMIC"?

- Salaire minimum de croissance
- Salaire mineur de compensation
- Salaire minimal de capital

2. Le "SAMU" signifie...

- Service d'aide médicale urgente
- Soins et aides médicaux d'urgence
- Service d'assistance médicale des urgences

3. Que veut dire "RATP"?

- Réseau autonome des trains parisiens
- Réseau agréé des trains parisiens
- Régie autonome des transports parisiens

4. Le "CMU" est la...

- Caisse de la mutuelle universelle
- Couverture médicale universelle
- Croissance médicale universelle

5. Que signifie "RSVP" ?

- Reserve please
- Répondez s'il vous plaît
- Response swift for visitant please

6. La forme "Mr" signifie...

- Monsieur
- Mister
- Maître

7. Comment "askip" doit-il être utilisé?

- Je serai à la fête askip
- J'irai askip plutôt qu'en voiture
- Askip, il y a le Président de la République en ville

8. Qu'est-ce que la "beuj"?

- La jambe en verlan
- Le pétard
- Le vomi

9. Que signifie "être dans la hass"?

- Être dans la misère
- Être dans la plus profonde tristesse
- Être dans la maison

10. Que signifie "tiekson"?

- Bazar
- Quartier
- Klaxon

11. Un "thug" désigne un:

- Un pauvre type
- Un gros dur
- Une mauviette

12. "Skeud" signifie:

- Un CD ou un disque compact
- Une bande d'amis
- Un missile

13. Si quelqu'un dit "je suis refait", cela signifie:

- Je suis changé
- Je suis riche
- Je suis heureux

14. "En ce moment elle charbonne" veut dire:

- Elle cherche du travail
- Elle est déprimée
- Elle travaille beaucoup

15. Un "talbin" est...

- Un billet de banque
- Une liasse de billets
- Un sac de sous

16. Que signifie l'expression "avoir du quibus"?

- Avoir de l'argent illégal

- Avoir les moyens, avoir "de quoi"
- Mettre de côté, épargner

17. De quel pays vient le verbe "ambiancer", qui signifie "mettre de l'animation"?

- Côte d'Ivoire
- Jamaïque
- Mali

18. Qu'est-ce qu'un "baptou", le terme issu du Sahel?

- Un pauvre type
- Des chaussures
- Un blanc

Devoir 16. Lisez les entretiens ci-dessous avec Jean Pruvost, lexicologue et auteur d'ouvrages de référence sur la langue française, et débatttez du rôle des dictionnaires.

1. Exposez en bref l'histoire des dictionnaires de la langue française.
2. Précisez, en quoi diffèrent les dictionnaires et quelle est leur fonction.
3. Comment expliquer la passion des Français pour les dictionnaires?
4. Êtes-vous d'accord que "Le dictionnaire est œuvre de civilisation." Argumentez votre avis.
5. Commentez ces idées:
 - *"L'arrivée des nouvelles technologies a créé une urgence dans la langue."*
 - *"Un dictionnaire en ligne, sans version papier utilement délimitée dans le nombre de ses mots, peut tout enregistrer sans une étude définitive approfondie".*
 - *"J'insiste volontiers sur le fait qu'au moment où l'on achète le Petit Larousse de l'année, il ne faut surtout pas se séparer des anciens, ce sont des témoignages qui seront précieux pour nos enfants et petits-enfants".*

Jean Pruvost: "Notre passion pour la langue et les dictionnaires est liée à notre histoire"

Tout le monde a sa petite histoire avec les dictionnaires. Car tout le monde a feuilleté leurs petites histoires. Leurs mots, ce sont nos mots. Le Larousse, Le Robert, le Dictionnaire de l'Académie française, le Dictionnaire des francophones... Nombreux sont ces ouvrages qui guident notre manière de parler et de penser. Mais savons-nous d'où ils viennent? En quoi diffèrent-ils et quelle est leur fonction? Jean Pruvost,

linguiste et professeur des universités émérite raconte cette formidable histoire dans *Les Dictionnaires français, outils d'une langue et d'une culture* (Ophrys).

LE FIGARO. - En introduction de votre livre, vous écrivez: "C'est par milliers qu'il faut compter les dictionnaires parus depuis le XVI^e siècle." Comment expliquer cette passion?

Jean PRUVOST. - Cette passion est particulièrement française notamment concernant les dictionnaires de langue et les dictionnaires encyclopédiques. Elle tient sans doute à une volonté de normalisation de la langue française qui s'est affirmée dès le XVI^e siècle et au rôle énorme qu'a joué une



institution qui n'existe dans aucun autre pays: l'Académie française. Nous sommes de fait aujourd'hui le seul pays au monde à disposer de neuf éditions d'un dictionnaire ayant depuis 1694 pour mission la description de l'usage. C'est une sorte de ligne directrice et pendant longtemps les autres dictionnaires se sont définis par rapport à celle-ci. Cette passion pour la langue est liée aussi à notre histoire de France. Le fait qu'on ait eu de grandes monarchies, certes absolues, a permis de créer autour de leur cour, celle de François I^{er} et de Louis XIV notamment, une langue d'état et littéraire prégnante.

Ainsi, vous avez pour première phrase: "Le dictionnaire est œuvre de civilisation."

Oui. Ce n'est pas un hasard si à la fin du XVII^e siècle, on ressent ce besoin d'avoir un code commun à partir d'une langue à rendre nationale et internationale. À cette époque, trois dictionnaires apparaissent: le tout premier dictionnaire monolingue, le Dictionnaire françois de Richelet en 1680, puis le Dictionnaire universel de Furetière en 1690 et celui de l'Académie française en 1694. Ainsi, le français prend-il une valeur nationale forte. À cette époque, Versailles constituait une vitrine de la France pour toute l'Europe et de la même façon, nos dictionnaires furent nos ambassadeurs linguistiques. Ces premiers monuments de la langue française constituaient à leur manière de merveilleux "dictionnaires du français langue étrangère". On y apprend grâce à eux la langue française dans l'Europe entière.

À la lecture de votre livre, on comprend que le dictionnaire, bien qu'il ne se soit pas toujours appelé ainsi, remonte à l'Antiquité. Aristophane avait d'ailleurs fondé une école de lexicographie.

Oui, depuis l'Antiquité, la curiosité pour les langues ne fait pas défaut avec le désir de recueillir les mots existants. Il faut savoir qu'en Italie, les Romains avaient une admiration certaine pour le savoir grammatical et lexical des Grecs. Il y a peut-être d'ailleurs une analogie à établir entre notre XXI^e siècle débutant et cette Antiquité: ce qui présidait à la description du vocabulaire passait alors par les domaines décrits, et non le strict ordre alphabétique qui deviendra plus tard un outil à la fois arbitraire et rationnel, autorisant l'ajout incessant de nouveaux mots. On retrouve aujourd'hui

cette volonté thématique par le biais de notre consultation numérique. Quand on cherche un mot, on le consulte directement par le biais de nos claviers sans passer par l'ordre alphabétique. Souhaitons cependant que l'on continue d'apprendre l'ordre alphabétique!

Au Moyen Âge, le dictionnaire se destine principalement aux religieux. Il faut, écrivez-vous, attendre la bourgeoisie lettrée pour qu'il prenne son essor au XIII^e siècle.

Son essor se constate dès la Renaissance et surtout au XVII^e siècle. Auparavant, les recueils de mots étant destinés aux clercs, il s'agissait de les aider en traduisant les mots latins en langue française. La révolution fut celle de Robert Estienne qui, en 1539, installa le mot français en premier, suivi de leur équivalent latin et déjà de quelques explications en français. Que les dictionnaires monolingues soient issus des dictionnaires bilingues latin-français, puis français-latin est dû au fait qu'en Europe, le grand texte religieux fut d'emblée la Bible traduite du grec en latin, un latin utilisé en tant que langue de culture européenne. Au XVI^e siècle, une personne cultivée maîtrisait trois langues: le dialecte de sa région de naissance, langue d'oc ou d'oïl, la langue française, celle du pouvoir mais aussi littéraire, culturelle, et le latin, langue d'étude et universelle. En vérité, s'il est bon que la langue française soit aujourd'hui celle première pour toute une nation, on a perdu ce trilinguisme initial et on souffre en partie d'un snobisme de l'anglais à tout va.

Le français est alors instable et l'orthographe aussi...

Il y eut un moment où la langue était tout à fait flexible. Au XV^e siècle, on pouvait dire ainsi *habitage*, *habitation* ou *habitement*. C'est très perceptible chez Rabelais où le lexique relevait d'une langue encore "fluente". Puis, au XVII^e siècle, la langue s'est normalisée parallèlement à la centralisation et à la monarchie absolue. Le pouvoir mais aussi les écrivains ressentirent alors le besoin d'une norme à laquelle vont faire écho les dictionnaires. Ce code s'inscrit en parallèle aux dialectes qui continuent bien sûr d'exister. En revanche, l'orthographe reste encore mal fixée. Ainsi, l'orthographe de Richelet, de Furetière et de l'Académie française, diffère. Richelet choisit une orthographe plus proche de la prononciation, pendant que Furetière et l'Académie française tiennent compte de leur origine étymologique. Rappelons-nous que la première édition du Dictionnaire de l'Académie rassemblait les mots par famille, ennemi et inimitié suivaient le mot amitié, même si des renvois étaient ménagés à leur ordre alphabétique. Au XVIII^e siècle, l'orthographe va se normaliser de plus en plus, avec l'aval des imprimeurs.

En quoi diffèrent les dictionnaires de Furetière, de Richelet et de l'Académie française?

Ils diffèrent d'abord parce qu'il y a deux dictionnaires de l'entreprise privée, celui de Richelet et celui de Furetière, et un dictionnaire de l'institution, celui de l'Académie française. Les académiciens ne gagnent pas d'argent à écrire un dictionnaire et travaillent sans pression commerciale. Ensuite, chacun de ces trois dictionnaires obéit à une perspective distincte. Richelet propose un dictionnaire riche de quelques

citations décrivant la langue, c'est l'ancêtre des dictionnaires de Littré et de Paul Robert. Furetière de son côté élargissait sa nomenclature au vocabulaire technique. Il ne s'intéresse pas simplement à l'usage mais à ce que décrit conceptuellement et concrètement le mot. Son dictionnaire est donc plutôt encyclopédique, et à sa façon préfigure le dictionnaire de Pierre Larousse. Enfin, l'Académie française, par une espèce de modestie des académiciens eux-mêmes, comptant dans leurs rangs Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, a évité de se citer et a forgé tous ses exemples. Ainsi, certains sont de Racine ou Corneille, ce qui n'est pas sans être émouvant! Thomas Corneille, frère de Pierre Corneille, élu au reste sur son fauteuil, offrait en 1694, un Dictionnaire des arts et des sciences, avec l'aval de l'Académie française. Voilà qui souligne que l'Académie faisait aussi une belle place aux termes de spécialité. Si la première édition du Dictionnaire de l'usage est de faible nomenclature, elle ne va cesser d'augmenter d'édition au point que la neuvième, gratuite sur Internet, comme le sont désormais toutes les éditions depuis 1694, va dépasser 60 000 mots et donc être équivalente à celle du Petit Robert ou du Petit Larousse.

Au XVIII^e siècle, écrivez-vous, la Révolution française "ne fut pas seulement politique, elle fut aussi linguistique". C'est-à-dire?

La période classique, s'agissant de la langue le XVII^e et XVIII^e siècle, offre un vocabulaire régulé. On a parfois dit que Voltaire était plus classique que Corneille! Mais avec la Révolution puis le romantisme, on assiste à un grand décloisonnement des genres. Avec Victor Hugo, la frontière entre langage châtié et langue familière est ouverte. Il suffit d'ouvrir *Notre Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer* pour constater le décloisonnement entre tous les registres! La Bataille d'Hernani symbolise cette ouverture du lexique et des genres: les auteurs de dictionnaires s'installeront dans cette mouvance. Au passage rappelons que les femmes de lettres avaient joué un grand rôle, dans les salons du XVII^e et XVIII^e siècle en polissant et raffinant la langue des hommes. En vérité au début du XIX^e siècle on passe à une lexicographie extensive: on enregistre un grand nombre de mots.

Le XX^e siècle entraîne la démocratisation des dictionnaires. On nomme "demi-siècle d'or" de la lexicographie française, la seconde moitié de ce siècle. Le rôle du dictionnaire change-t-il alors?

Oui, et pour le comprendre, il s'agit de remonter dans le temps. Il y a eu au début du XIX^e siècle une découverte essentielle, l'existence de la famille de langues indo-européenne rassemblant presque toutes les langues européennes, avec une souche première, sans doute près de l'Oural, ayant par vagues successives irrigué linguistiquement l'Europe et une partie de l'Inde. On se met alors à porter un regard différent sur les langues et naît la linguistique historique à la recherche des liens entre les différentes grandes langues européennes, d'où le développement des dictionnaires étymologiques. Tout cela nourrira le Grand dictionnaire encyclopédique du XIX^e siècle de Larousse et le Littré, tout comme dans la filiation du Littré le Dictionnaire analogique et alphabétique de Paul Robert. Et nous voilà donc dans la seconde moitié du XX^e siècle avec cette linguistique historique confrontée au structuralisme. D'un côté, on s'intéresse à l'histoire des mots, de l'autre, on observe

les mots à la recherche d'un système, en synchronie. Ce débat stimulera les lexicographes. Enfin, il ne faut pas oublier qu'à cette époque, nous sommes au cœur des Trente Glorieuses et que mis à part le Dictionnaire de l'Académie et le Trésor de la langue française, né du CNRS, la lexicographie reste liée à des logiques commerciales. On achète, on vend le dictionnaire: il devient l'objet-roi! C'est ainsi qu'on voit toutes sortes de dictionnaires arriver sur les étalages, scolaires et autres... C'est une période faste. Chaque année le Petit Larousse, au reste de grande qualité, offre son nouveau millésime. Le millésime trait d'union entre le XX^e et le XXI^e siècle se vendra ainsi à plus d'un million d'exemplaires!

L'arrivée des nouvelles technologies a créé une urgence dans la langue. Le français évolue-t-il plus vite? Le dictionnaire doit-il suivre cette accélération?

Le rôle des chaînes de radio et de télévision devient déterminant, tout comme Internet: les nouveaux mots nés de l'actualité se répandent presque instantanément. Une telle évolution ne laisse aucun répit aux lexicographes: ils sont confrontés à un fleuve croissant de mots. Les dictionnaires en ligne peuvent s'emparer alors de ces nouveaux mots et les installer dans leur nomenclature sans souci de leur fréquence. C'est là où les dictionnaires diffèrent. Un dictionnaire en ligne, sans version papier utilement délimitée dans le nombre de ses mots, peut tout enregistrer sans une étude définitoire approfondie. Ainsi, certains partent à la pêche du moindre mot sans le recul qui convient et vont bien au-delà des 60 000 premiers mots. On l'a récemment constaté avec le pronom "iel", impliquant l'écriture inclusive loin d'une fréquence significative. Alain Rey, très opposé à cette dernière comme il l'a écrit, aurait été prudent avant d'introduire un élément touchant aux "séries fermées" depuis des siècles, et relevant ici d'un militantisme. Les plus grands dictionnaires ne sont pas à l'abri d'un faux pas... En revanche, le Petit Larousse, avec un grand linguiste comme Bernard Cerquiglini, attend toujours qu'un mot s'installe vraiment dans l'usage avant de l'intégrer. Il en va de la réputation d'un dictionnaire de référence.

Le dictionnaire du XXI^e siècle est-il moins un dictionnaire du bon usage que des usages?

La description des différents usages s'est intensifiée. Les mots issus de la francophonie nous intéressent, les dictionnaires les recensent de plus en plus. Mais il faut raison garder, les dictionnaires généraux de la langue française d'environ 60 000 mots ne peuvent se faire le réceptacle de tout ce qui existe sous peine de nous faire perdre les repères nécessaires, par exemple les 60 000 premiers mots. À partir d'un certain seuil mieux vaut consulter un dictionnaire spécialisé. À sa façon, le Dictionnaire des francophones (DDF) sur internet se présente par exemple comme un immense filet sur les mots sans limites quantitative et sans analyse fouillée des mots, c'est sa spécialité, utile. Quant au dictionnaire de l'Académie, également gratuit sur Internet, il offre dans le cadre de 60 000 mots non seulement des définitions très soignées mais des liens sur lesquels il suffit de cliquer pour bénéficier de banques de mots impressionnantes qu'il s'agisse de France terme pour les termes techniques, ou des mots de la francophonie avec la Base de données lexicales panfrancophones, sans

oublier des conseils normatifs du type Dire ne pas dire qu'a créé Yves Pouliquen. La multiplicité des liens, là est sans doute l'avenir.

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Petit Larousse 2025: comment naissent les nouveaux mots du dictionnaire?

ENTRETIEN - Jean Pruvost, lexicologue, professeur d'université émérite, auteur d'ouvrages de référence sur la langue française et récemment du *Féminin, Au fil des mots et de l'histoire*, revient sur le processus de création de nouveaux mots.

Jean PRUVOST. - On n'oubliera pas que ce qu'on appelle un néologisme ne recouvre pas seulement une forme nouvelle, comme "empouvoirement", mais aussi un sens nouveau accordé à un mot. Il convient de signaler que le néologisme représente un processus naturel: il y a d'abord, l'enfant qui néologise pour exprimer ses désirs, l'adolescent, de son côté, qui veut s'affirmer et transgresse le vocabulaire adulte, d'où le verlan ou les mots du rap; il y a ensuite les adultes qui inventent des mots qui dans le monde du travail leur sont nécessaires ou qui vont les valoriser dans un univers donné. D'où des mots techniques indispensables et parfois aussi des anglicismes quelque peu prétentieux qu'ils imaginent impressionnants... et enfin, les personnes plus âgées, qui essaient de préserver le vocabulaire, relevant d'une certaine pérennité, ils représentent une nécessaire force conservatrice pendant que les jeunes représentent une sorte de dynamique créatrice également nécessaire, naturelle.

C'est dans l'usage que peut s'harmoniser à la longue le flux continu des néologismes; cela s'observe par le biais des dictionnaires qui, en ayant pour critère la fréquence, enregistrent ou n'enregistrent pas tel ou tel mot nouveau. On peut compter sur la vigilance du Petit Larousse, de ses lexicographes qui représentent des observateurs de longue expérience, aptes à décrire les mots nouveaux, à enquêter sur leur sens précis, leurs synonymes, et même leur éventuelle traduction s'il s'agit d'anglicismes, en somme à les apprécier sous toutes leurs facettes et à en retracer l'historique. C'est ainsi qu'au long terme, les néologismes s'installent dans la langue française ou disparaissent: le "gratuiciel" ne s'est pas fixé, mais les "bédéphiles" y ont fait souche, pendant que les "tucistes" ont disparu avec le TUC, une mesure qui n'existe plus, concernant le "travail d'utilité collective". Quoi que l'on pense et dise, seul l'usage général restera le maître.

Certains mots "fonctionnent" et s'implantent, d'autres, non. Comment l'expliquer?

Parfois, parce que le néologisme est plaisant et intègre une pointe d'humour, un clin d'œil, il s'installe assez vite, comme les "infix" à la place des "fake news" ou comme le verbe "divulguer" pouvant remplacer l'anglicisme "spoiler" (même si ce dernier a des origines françaises...), et il entre presque de plain-pied dans l'usage. En l'occurrence remercions *la Délégation générale à la langue française et aux langues*

de France pour son travail et ses suggestions, les commissions font du bon travail. Et les dictionnaires le relaient avec diligence.

Quant à la réticence naturelle devant toute forme nouvelle, rappelons en guise d'exemple que le mot "enseignant" en tant que substantif avait été considéré par bien des puristes comme inutile et laid, tout comme "paratonnerre" et "vacancier", ce qui aujourd'hui peut nous laisser pantois. Toute forme nouvelle est perçue tout d'abord comme étrange, voire "inesthétique", le fait de ne pas y être habitué la fait rejeter. Et puis, à la façon du substantif "enseignant", en ayant besoin du concept qu'il représente, il triomphe alors sur d'autres concurrents et finit par s'installer: on a alors l'impression qu'il a toujours existé.

Le mot "empouvoirement" qui rejoint le Petit Larousse étonne. D'où vient-il?

L'"empouvoirement", traduction française de "empowerment", est issu de la sociologie, utilement traduit en français, par les courants féministes. Ce mot se rencontre aussi avec un second sens, il était donc bon de l'offrir en tant que "fait de donner davantage de pouvoir à des individus ou à des groupes pour leur permettre d'agir sur leur environnement social, économique, politique ou écologique." C'est en réalité un parfait exemple du travail sérieux des lexicographes, qui n'ont pas à juger de l'esthétique du mot mais à le décrire, à nous informer. Et d'ajouter en l'occurrence la "recommandation officielle": "autonomisation", ce qui permet à chacun de choisir et le sens qui convient et la version qui lui paraît pertinente. Et il est par ailleurs probable que ce mot sera à suivre dans son évolution: il peut s'imposer dans l'usage ou devenir rare, réservé à des usages très précis. Le fait qu'il entre dans les dictionnaires constitue une étape et un premier témoignage d'existence pour la collectivité. Il lui faut maintenant y rester.

La néologie dépasse souvent les frontières de sa propre langue. Certaines langues se prêtent-elles plus facilement à la création de mots?

La création des néologismes peut être spontanée, en usant des mécanismes naturels de la langue ou directe en "empruntant" le mot à une langue étrangère qui l'a déjà promu. En ce moment, c'est de l'anglais que viennent souvent des mots adoptés et comme il y a là un effet de mode et un excès d'emprunts, on comprend que cela puisse être horripilant. Quand il s'agit de partir de mots français déjà existants ou de racines installées dans notre mémoire linguistique, il faut relever que certains mots se prêtent plus facilement que d'autres à la dérivation par suffixation ou préfixation, ou à la composition en usant de racines latines et grecques. Il n'est pas difficile ainsi d'inventer "masculinisme" et il a été aisé d'inventer il y a plus de 150 ans le mot "féminicide". Rien de plus simple que de créer spontanément "proustien" ou "gaulliste", c'est déjà plus difficile pour "Pompidou" donnant "pompidolien", et c'est difficile pour le romancier qu'était l'abbé "Prévost". Quand il s'agit de mots anglais, emprunter par exemple, "en live" pour "en direct", et "deadline" pour "date butoir", un "team" pour une "équipe", relève de l'habituelle fausse valorisation à la façon dont au XVII^e siècle, il était de bon ton de glisser des mots latins partout pour marquer une fausse supériorité. Beaucoup s'en désolent. Et le dictionnaire propose presque

toujours un équivalent en "bon" français. Le risque est en effet là: on peut aboutir à un appauvrissement du lexique français si on n'utilise que les anglicismes.

Que pensez-vous donc du "fast-fashion" qui rejoint les colonnes du dictionnaire?

Un mot comme "fast-fashion" n'est pas compréhensible de ceux qui ne sont pas initiés à ce vocabulaire, et je l'avoue, quand je lis dans un magazine que "loin devant la mode éthique et durable, la fast fashion continue d'attirer une grande partie de la population", je ne dois pas faire partie de cette grande partie de la population puisque dans un premier temps, je ne comprends pas en effet le propos, ne sachant pas ce que signifie "fast-fashion", même en connaissant et en aimant l'anglais. Or, cela étant, si le mot se retrouve souvent dans la presse, j'ai besoin de comprendre de quoi il s'agit, et le dictionnaire me donnera alors très utilement une définition, et la manière de dire autrement. C'est un grand service rendu.

Le dictionnaire doit-il suivre la société ou la société doit-elle le précéder?

Je reprendrai la formule de Pierre Larousse dans le *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, publié en 1856, qui en somme est le plus lointain ancêtre du *Petit Larousse illustré* né en 1905: "Un dictionnaire ne doit pas [...] faire violence à toutes les idées reçues, en imposant des acceptions vieilles depuis longtemps. Il ne doit ni suivre de trop loin, ni ouvrir la marche; c'est un laquais qui porte les bagages de son maître, en le suivant par-derrière", son maître étant l'usage. Il suffit de lire la définition du mot "énervé" donnée très objectivement en 1905 dans le *Petit Larousse illustré*: "ÉNERVÉ, E adj. et n. Abattu, qui a subi le supplice de l'énervation. Abusiv. Qui a les nerfs agacés." Et on se rend alors compte que lorsqu'on lit "énervé" dans les romans du XIX^e siècle, le plus souvent on a compris à tort l'inverse... le contraire de ce que voulait par exemple ainsi exprimer Flaubert ou George Sand.

Il n'y a d'ailleurs pas que le sens qui change et qui surprend dès qu'on se penche sur l'évolution des mots. Par exemple, la planche magnifique consacrée aux automobiles dans le même *Petit Larousse illustré* de 1905, offre des gravures ainsi libellées "automobile couvert (omnibus)" ou "automobile découvert (tonneau)". Et la définition de l'article de confirmer alors ce masculin: "AUTOMOBILE se dit d'appareils qui se meuvent d'eux-mêmes. Voiture qui marche à l'aide d'un moteur à vapeur, à l'électricité, à pétrole, à air comprimé, à gaz, etc. une voiture automobile. N; m.: un automobile." Il faudra en fait attendre plus d'une décennie pour que le féminin apparaisse, et que le masculin sorte ainsi de l'usage, ce dernier ayant finalement tranché pour le féminin: "une automobile découverte".

Concernant les mots qui ont fait l'histoire des éditions du Larousse, on voit que des mots de 1905-1930 (boulevardier, champignoniste) ou de 1930-1960 (zazou) ont disparu. Comment l'expliquer?

Il suffit de penser à l'informatique, technologie pourtant relativement récente, pour percevoir à quel point des mots très utiles à un moment peuvent rapidement disparaître de l'usage. Un mot qui, par exemple, dans les années 1960 symbolisait la plus grande modernité, la "carte perforée", était déjà devenu incompréhensible pour mes étudiants en 2000. Ils n'en avaient jamais vu et ignoraient de quoi il s'agissait.

Le mot "disquette" est, de même, proche de l'oubli pendant que tout le monde sait ce qu'est une "clé USB" au reste sans repérer ce que le sigle signifie, en l'occurrence "Universal Serial Bus". Mon père avait acheté dans sa jeunesse un "gramophone", et dans ma prime jeunesse on m'offrait un "tourne-disque", on disait même un "Tepaz" du nom de la marque très connue de l'époque. Viendra le moment où ces mots seront archaïques pouvant alors disparaître de nos dictionnaires. Mais pour l'heure, il s'agit d'offrir à toutes les générations l'explication d'un mot qui se rencontre dans la littérature.

Il va de soi que certains mots anciens, qui sont assurément sortis de l'usage, peuvent cependant se comprendre tout seul, dans leur contexte: "boulevardeur" et "champignoniste" sont de ceux-là. "Zazou" est par ailleurs bien présent dans le *Petit Larousse* 2024. Au reste, j'insisterai volontiers sur le fait qu'au moment où l'on achète le *Petit Larousse* de l'année, il ne faut surtout pas se séparer des anciens, ce sont des témoignages qui seront précieux pour nos enfants et petits-enfants. Ainsi, il y eut des refontes, on a enlevé bien des mots qu'utilisaient les sabotiers, ou bien les voituriers du temps des voitures à cheval, ces mots étaient en effet tous sortis de l'usage, il était normal qu'ils laissent la place à de nouveaux mots, mais ainsi inscrits dans un millésime, ils ne sont pas perdus.

De fait, si on n'enlevait jamais de mots au dictionnaire en un volume, le "Petit Larousse" créé en 1905 serait aujourd'hui encombré de 200 000 mots, il serait obèse! Rappelons que dans une langue il y a 3 000 mots de base, 30 000 mots de culture générale et ensuite, on passe au vocabulaire de spécialité, qui est infini (on a ainsi créé 10 000 mots très spécifiques lorsque fut fabriquée la fusée Ariane). Et donc pour un dictionnaire en un volume, on engrange environ 60 000 mots ce qui est déjà très confortable pour retrouver un mot technique, savant, rare.

L'usage fait loi, on l'a compris. Mais parfois, il hésite entre le masculin et le féminin. Pour quelle raison?

J'ai donné l'exemple de l'automobile, "nom masculin" en 1905. Il y avait alors un flottement sur le genre, et c'est le féminin qui l'a emporté. C'est chose courante pour bien des mots, et si j'ai un respect infini pour le féminin, au point d'y consacrer un livre entier (*Le féminin, Au fil des mots et de l'histoire*, Tallandier), il faut bien avouer que l'hésitation a souvent été de mise entre le masculin et le féminin, et se poursuit encore pour certains mots comme "cet après-midi" ou "cette après-midi". En vérité, le fait de ne pas avoir de marque neutre distincte de la marque du féminin et de celle du masculin, nous met parfois dans l'embarras. On ne niera pas que la logique ne semble pas toujours au rendez-vous, en revanche chaque mot a bien son histoire. Ainsi on a dit "une" éventail, une carrosse, une bonne exemple, une doute, une belle orage, une squelette, mais aussi "un" date, un affaire, un armoire, un dent, le steppe, et comme on vient de le constater "un" automobile.

On a beaucoup glosé sur des féminins qui seraient dévalorisants, il est effectivement fort déplaisant que les féminins de certains mots soient péjoratifs, mais on ne se plaindra pas que les substantifs "assassins", "bandit", "forban", "gangster", "imposteur", "escroc", "malfaiteur", "malfrat" n'aient pas vraiment de féminin. Jouer sans fin des éternels exemples des mots qui au féminin deviennent péjoratif, "gars"-

"garce", "entraîneur-entraîneuse", c'est rappeler des féminins effectivement regrettables, mais cela pourrait faire oublier que comme le signalait Viолlet-le-Duc en 1872, le féminin s'est imposé dans de grandes idées ou réalités, "la muse, la gloire, la foi, la charité, la paix, l'astronomie", etc. Il est bon de remonter dans le temps pour comprendre que c'est en partant souvent du latin que le mot d'une réalité non sexuée est devenu masculin ou féminin. Voilà encore une raison de s'intéresser à l'histoire de la langue française.

Qu'en est-il de la féminisation de la langue?

Le grand débat que fut la féminisation des noms de métiers est je le crois et je l'espère aujourd'hui très apaisé. Soulignons que *l'Académie française* a offert un rapport très soutenu sur le sujet, rapport confié notamment à Dominique Bona et Danièle Sallenave, Gabriel de Broglie, Michael Edwards, et rendu public le 1^{er} mars 2019. Avec pas moins de vingt pages où sont signalés des usages propres à l'histoire de la langue comme "inventeur", "maresse", et où l'on admet que puisse être dit "autrice" de bonne construction comme "institutrice". Et chacun ayant d'une certaine façon liberté pour un choix qui n'est pas imposé pour bien des mots et qui n'a rien d'une option politique comme on voudrait parfois le laisser croire. On connaît tous des dames de positions politiques opposées désirant être toutes deux présentées au masculin dans leur profession et d'autre également dans des partis très opposés demandant le féminin.

À dire vrai, l'usage finira par trancher, sans doute en adoptant le féminin. En réalité c'est un débat très ancien, je note par exemple qu'en 1607, dans sa *Grammaire Française* contenant règles très certaines, Charles Maupas déclarait déjà que "Tout nom concernant office d'homme est de genre masculin et tout nom concernant les femmes est féminin de quelque terminaison qu'ils soient", prônant ainsi une règle apparemment simple mais avec une systématisme que l'usage ne suivra pas vraiment, les discussions se multipliant au cours des siècles. Jusqu'à aujourd'hui, où semble-t-il le débat est fort heureusement devenu plus serein. Et les dictionnaires font leur travail: ils enregistrent les deux usages jusqu'au moment où l'un deviendra archaïque. *Le Petit Larousse* est un grand qui veille!

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 17. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des points suivants:

1. Détaillez le portrait du locuteur français moderne.
2. Commentez la phrase: "Les mots sont riches d'une histoire et d'une culture dont nous sommes très largement inconscients, et que notre façon de parler, malgré nous, nous inscrit dans un espace-temps très spécifique".
3. Comment se constate et se reflète notre réalité dans divers mots et expressions? Pourquoi de nos jours c'est l'anglais qui "abreuve" les autres langues?

4. Seuls les mots peuvent dire la complexité du monde. Or, pourquoi les messages nourris d'émojis sont devenus la norme?
5. Le langage pouvant être discriminant, que sous-entend l'expression le "politiquement correct"?

Je parle comme je suis: **portrait de la France à travers ses nouveaux mots**

Il y a un peu plus de deux décennies, la souris qualifiait seulement l'animal aux petites oreilles. "Ouvrir une fenêtre", "copier", "coller" avaient des définitions très strictes. Désormais, et depuis l'avènement du numérique, ils ont chacun une signification dans le monde informatique. Comme eux, nombre de mots ont changé de sens et accepté de nouvelles réalités. Pour décrire les révolutions sociales, politiques et technologiques la langue française s'est faite leur miroir.



Au temps de Facebook, on a commencé à parler de "like", puis avec celui de Twitter, de "hashtag". Chaque époque a son lexique. Mais que disent les mots de nous? Sont-ils si innocents? Julie Neveux, maîtresse de conférences en linguistique à la Sorbonne et dramaturge, publie *Je parle comme je suis* (Grasset), une mordante enquête linguistique sur le XXI^e siècle. Un essai fascinant qui éclaire avec acuité le vocabulaire de notre société.

LE FIGARO. - Vous ouvrez votre livre avec cette pensée: "*Je parle ma langue et ma langue me parle.*" Cela fait penser à la phrase de Char: "*Les mots savent des choses de nous que nous ignorons d'eux.*" On peut le comprendre ainsi, les mots disent d'où nous venons et qui nous sommes.

Julie NEVEUX. - C'est exactement cela. Il y a aussi cette phrase de Leibniz qui résonne avec cette pensée: "*La langue est le meilleur miroir de l'entendement humain.*" J'essaye avec ce livre de dire que les mots sont riches d'une histoire et d'une culture dont nous sommes très largement inconscients, et que notre façon de parler, malgré nous, nous inscrit dans un espace-temps très spécifique.



Lorsque j'explique à mes étudiants les métaphores utilisées par Shakespeare, je passe d'abord du temps à expliquer des pratiques populaires à l'époque, comme les combats sanglants de chiens et d'ours, dont les images alimentent les lamentations amoureuses d'un personnage comme Orsino dans *La Nuit des Rois*.

C'est pourquoi vous dites plus loin: "*Quand on parle, on ne parle pas tout seul mais avec son temps.*"

Oui, pensons aux tics de langage. Je suis fascinée par cette façon qu'on a tous de se répéter les uns et les autres sans s'en apercevoir. Parfois une expression fait son chemin en quelques jours et on ignore comment nous avons fini par l'adopter. Il y a une inscription mimétique dans un milieu socioculturel qui est très forte et qui se répand et se partage de plus en plus vite avec les réseaux sociaux. Les images, les métaphores, le lexique parlent de notre époque, c'est un fait. C'est ce qui nous permet de nous comprendre.

Le français cristallise les passions. Comment expliquez-vous le besoin d'avoir une langue normative?

Il y a en effet une tentation de normativité. Il me semble que c'est une tendance très naturelle de l'être humain que celle de penser que son langage est le meilleur et le plus beau – même si postuler une esthétique d'une langue belle est une aberration. De plus, il est naturel pour l'Homme de penser que tout changement, toute altération, tout import d'un nouveau mot le menace. La langue française est inscrite dans la Constitution. La réaction de défense de la langue française a donc à voir avec une recherche d'identité. C'est une réaction normale, mais il est important de la comprendre. Elle repose sur une fausse impression d'évidence. On pense que nos mots sont les seuls à pouvoir exactement désigner telle ou telle chose alors qu'il en existe mille autres. On a du mal à voir ce que pourraient apporter d'autres mots parce qu'on ne les connaît pas. Apprendre l'origine et l'histoire de certains mots permet justement de relativiser sur son époque, de s'extraire des passions et des jugements, de se rappeler qu'ils sont souvent imprégnés de cultures différentes. Et après, d'être libre de choisir d'employer tel ou tel mot, en connaissance de cause.

A-t-on raison de penser que la langue française est menacée?

Au Québec, il y a un fort besoin d'identité à travers le langage parce qu'il est menacé, entouré par une grande majorité anglophone. Défendre la langue, c'est donc, pour les francophones du Canada, défendre une valeur culturelle commune. Pour exister il faut parler français. Nous, en France, nous ne sommes pas menacés. Il faut arrêter d'avoir peur des anglicismes et relativiser, en remettant l'histoire des échanges franco-anglais à une échelle plus large que notre époque. Certes, les anglicismes et les "californismes" comme le dit très bien Alain Rey, sont devenus plus visibles depuis l'avènement de la start-up nation. Le modèle social et entrepreneurial s'exporte chez nous. Mais, rappelons-nous que lors de l'invasion anglo-normande, le français a envahi l'anglais de façon massive. Et aujourd'hui, près de la moitié du lexique anglais est composée de mots d'origine française. Les échanges entre les langues sont permanents. C'est du ping-pong. Bien sûr, ces échanges trahissent la domination d'une culture sur une autre. Cela étant, il est difficile de résister si le mot accompagne une pratique. On peut déplorer que le modèle de la Silicon Valley soit devenu si présent en France, mais c'est le cas, donc les mots viennent avec.

Est-ce à dire que la langue française soit devenue pauvre au contraire de l'anglais, si prolifique?

Au contraire! Elle est capable de s'enrichir. Une langue qui s'appauvrit, c'est une langue qui a de moins en moins de lexique or, ici elle s'enrichit d'autres cultures. Il se trouve qu'en ce moment, c'est l'anglais qui nous abreuve. Dans les années 1980, il y avait des mots italiens et demain, peut-être qu'on aura une vague de mots japonais. Dans cinquante ans, on s'affligera alors peut-être de cette nouvelle "invasion". La langue française est vivante. Elle est riche. Une langue pauvre serait aussi celle dont on n'emprunterait aucun mot. Or, nous envoyons nombre de mots à l'étranger! Il y a un phénomène d'import-export.

"Climatosceptique", "selfie", "fakenews", "genré"... Les mots que vous avez choisis sont le miroir de notre époque. Que disent-ils de nous?

En ayant travaillé sur le mot "selfie" et tout ce lexique qui fait la promotion de soi, il me semble qu'ils trahissent notre besoin d'exister dans le regard de l'autre. Il y a une recherche de sociabilité exacerbée qui nous éloigne en fait d'un type de société individualiste. Le succès du mot "fakenews" est par ailleurs très intéressant. Selon moi, il décrit bien notre époque car nous n'avons jamais été aussi critiques et pleins de doutes sur ce qu'il faut croire et qui croire. On n'a jamais eu autant accès aux informations et on ne sait plus démêler le vrai du faux. Depuis qu'on a compris que les gouvernants peuvent donner une vision déformée de la réalité, il y a une méfiance qui s'est installée vis-à-vis de toute forme d'autorité. On a pris conscience que les mots pouvaient mentir. L'écart a été creusé entre le mot et la réalité. Le mot n'est plus dans la représentation d'une réalité mais potentiellement dans sa déformation. On se met donc à présent à vérifier le sens des mots.

"Les mots reflètent notre esclavage aux puissants outils de la glorieuse technologie", écrivez-vous. Comment cela se traduit-il dans la langue?

La langue a imprimé notre dépendance aux outils informatiques, elle porte la trace du fait que l'homme se représente, conçoit sa propre pensée, son "logiciel", par rapport au modèle de l'ordinateur. Cela se constate dans diverses expressions: "en mode", "connecté", "bug" ... Il ne faut pas s'inquiéter de ces mots, il faut encore une fois les analyser. La langue reflète notre tentation de nous penser comme des machines. C'est à mon sens ridicule. Nous avons rêvé de devenir des robots. Les mots sont donc témoins de cette explosion technologique. Ce n'est pas la première fois qu'une révolution scientifique donne naissance à de nouvelles pratiques linguistiques. Avec l'invention de l'imprimerie, les gens ont eu accès aux livres et notamment à la Bible. Cela a rendu possible un rapport direct aux mots écrits, à la parole de Dieu, qui s'est démocratisée, et des remises en question religieuses sont devenues possibles. C'était phénoménal. Toutes les révolutions sont à l'origine de nouveaux mots ou de nouveaux emplois. Avec les Grandes Découvertes, il y a eu l'arrivée de mots autour de l'alimentation, des légumes et des fruits, comme la tomate, le maïs, la goyave. La Révolution française, elle, a amené un vocabulaire du droit, et imposé une nouvelle façon de s'exprimer entre "citoyens". Le "tu" est devenu de rigueur.

Les "puissants outils de la glorieuse technologie", ce sont aussi les réseaux sociaux. Pensez-vous que, depuis leur création, nous n'avons jamais autant écrit notre langue?

Tout à fait. Nous n'avons jamais autant écrit comme nous parlons à l'oral. La distinction entre le langage écrit et oral est de plus en plus poreuse. Avant l'arrivée des sms, on passait des heures au téléphone. L'oralité à distance était rendue possible grâce à cet outil. Mais aujourd'hui, on ne se parle presque plus au téléphone, donc l'oralité se réfugie dans une sorte de simili écrit, simili oral. Cela donne naissance aux émojis. On a besoin d'entendre les inflexions. Le corps manquant est introduit dans la communication de cette façon, entre l'écrit et l'oral.

Est-ce aussi parce qu'on ne fait plus assez confiance au langage pour dire ce que l'on ressent?

L'arrivée de ces images qui expriment des sentiments est une micro-révolution. Une fois qu'on a pris goût à leur utilisation, il est difficile de revenir en arrière. Ces messages nourris d'émojis sont devenus la norme. Ce sont maintenant les textos sans visuels qui paraissent vides. On perd l'habitude d'écrire sans images et il faut faire attention. Cela étant, je ne pense pas que des conversations intégralement faites de smiley pourront un jour arriver. Ce serait un langage bien trop pauvre. Un mot peut faire référence à plus ou moins de choses, c'est ce qu'on appelle l'extension en linguistique. Or, le symbole "cœur" a une extension trop large. Plus le signe est large moins il peut s'adapter à une situation particulière. Un "cœur" peut signifier "bisou", "amitié", "amour", "merci", etc. Le gif, même s'il est drôle, n'est pas plus satisfaisant. Il reflète souvent un décalage entre ce qui est envoyé et la réalité. Par exemple: lorsqu'une personne envoie un gif de personne applaudissant, elle est rarement en train d'applaudir elle-même sur sa chaise. Tous ces outils sont amusants mais ils ne remplaceront jamais la langue française. Seuls les mots peuvent dire la complexité du monde.

Vous parlez de mots pour décrire des situations particulières. Cela se traduit par un besoin croissant de tout étiqueter notamment lorsqu'il est question de l'identité. Vous citez les termes: "cisgenre", "intersectionnalité", "non-binaire"...

Maintenant que les minorités ont enfin la possibilité de devenir visibles, on se met à en parler et à leur parler. Elles ont donc besoin d'un nom pour exister. On le sait, ce qui ne se dit pas, n'existe pas. Le mot "féminicide" permet de dire la spécificité de ce type de crime, par différence avec les homicides. Les noms sont créés pour restaurer un équilibre. Pourquoi certains parlent de "cisgenre"? Peut-être pour que le mot "transgenre" ne soit pas stigmatisant, pour normaliser la possibilité de rester, ou non, dans le genre que la biologie nous a assigné. Donner un nom à un groupe satisfait le besoin d'exister à l'intérieur de ce groupe et de reconnaître qui y appartient et qui n'y appartient pas. C'est une quête de légitimité, d'inclusion mais aussi d'exclusion, car certaines personnes préfèrent ne pas se définir ainsi. Le "polyamour", par exemple, est une étiquette qui permet de se réapproprier une certaine forme de romantisme mais à l'aune de pratiques libérales. Ceux qui le pratiquent et le revendiquent refusent ainsi

d'être jugés au regard des normes bourgeoises et monogames. Ils veulent une autre norme et la créent. Le besoin d'étiqueter, comme dans les mots-dièses, les hashtags, est également lié à la communication en continu. Nous sommes appelés à nous exprimer, à prendre position. C'est une injonction. On attend de nous de savoir ce qu'on pense. Il faut toujours avoir une opinion. Il faut donc tout identifier. C'est rassurant de tout étiqueter, de casser la part d'étrangeté.

Cela étant, si l'on oblige à dire, on empêche aussi de dire. Certains mots parlent d'eux-mêmes et ne peuvent plus être prononcés, sans porter des couleurs politiques. Pensez-vous que le politiquement correct soit triomphant?

On est beaucoup dans la crainte d'offenser. On a compris que le langage pouvait être discriminant, et que certaines expressions, comme celles autour du mot "sauvage", dont l'"ensauvagement", véhiculent, selon moi, une pensée de type colonial et transmettent un mépris pour une catégorie de personnes jugées inférieures. Donc on fait plus attention, oui. C'est un progrès social certain, cette sensibilité linguistique à l'histoire de nos rapports aux minorités, et donc à l'histoire que portent certains mots, même si elle peut sembler parfois excessive, c'est vrai. Mais cet excès compense un peu la souffrance que certains groupes de dominés ont pu et peuvent encore ressentir. Tout ça s'équilibrera sans doute un jour. On voit bien dans ces exemples que l'enjeu n'est pas tant linguistique que politique.

En somme votre livre fait le portrait du locuteur français. À quoi ressemble-t-il?

Il essaye de bien faire et de ne pas offenser dans le langage. Il prend des précautions même si sur les réseaux sociaux, il prend des postures qu'il n'assumerait peut-être pas s'il était face à ses interlocuteurs. Il veut être un acteur de la société. Il s'engage dans son image, dans ses idées. Il essaye sûrement d'être cohérent dans ce qu'il affiche. Il est aussi plein de tics de langage mais il est plein de bonne volonté. Il est très attaché à sa langue, parce qu'il pense parfois qu'on va lui nuire, mais il veut bien parler. Même s'il attrape tous les nouveaux mots d'aujourd'hui. Il n'est pas réac, mais réactif!

Devoir 18. Chaque année, c'est un événement. Le dictionnaire étant un reflet de la société, de nouveaux termes ou sens représentatifs de nouvelles tendances ont l'honneur de faire leur entrée dans Le Petit Larousse ou Le Petit Robert. D'accord ou pas d'accord, les Français se passionnent pour leur langue. Découvrez et reprenez ces nouveautés.

❖ **La politique et les arcanes du pouvoir prennent leur part parmi les entrants: Afrodescendant, -e** (n.m. et n.f.). Personne née hors d'Afrique, mais qui descend de parents ou d'ancêtres d'origine africaine.

Afropolitain (n.m. et adj.). Africain issu d'une nouvelle génération d'émigrants qui possède des attaches dans plusieurs continents.

Antisystème (adj.). Qui s'oppose au système en place.

Brexit (n.m.). (mot angl., de *Britain, Grande-Bretagne*, et *exit, sortie*). Retrait de la Grande-Bretagne de l'Union européenne; processus politique conduisant à ce retrait. (On parle aussi de Grexit [pour la Grèce], de Frexit [pour la France].)

Empouvoirement (n.m.). (de l'anglais "empowerement") Processus sociopolitique qui associe une dynamique individuelle d'estime de soi et de développement de ses compétences avec un engagement collectif et une action sociale progressiste.

Décolonialisme (n.m.). Courant de pensée qui postule que des formes de domination issues de la colonisation perdurent dans la société.

Dégagisme (n.m.). Un terme popularisé par Jean-Luc Mélenchon et emprunté à la révolution du Jasmin en 2011, signifiant rejet de la classe politique en place, notamment lors d'une élection.

Démocratie illibérale (n.phr.). Système politique défavorable aux libertés individuelles, dans le domaine politique, économique et social.

Démocrature (n.f.). (de *démocratie* et *dictature*). Régime politique qui, tout en ayant certains attributs de la démocratie, comme le pluripartisme, n'en est pas moins dirigé d'une façon autoritaire, voire dictatoriale.

Droit-de-l'hommisme (n.m.). Le nom et son adjectif.

Localisme (n.m.). Doctrine prônant la proximité des échanges économiques et le refus, au nom de l'écologie et de l'emploi local, de la diversification géographique - voire de la mondialisation - des sources d'approvisionnement.

Ochlocratie (n.f.). Gouvernement par la foule, la multitude.

Poutiniser (v.tr.). *Informel*. Faire passer un objet, une personne ou un territoire sous l'influence de Vladimir Poutine; *Par extension*: prendre possession d'un objet, d'une personne ou d'un territoire.

Racialisme (n.m.). Théories (pseudo-scientifiques) s'apparentant à l'idéologie d'extrême droite, visant à donner au racisme un fondement scientifique.

Suprémacisme (n.m.). (de *suprématie*) Idéologie qui postule la supériorité d'un peuple ou d'une civilisation sur tous les autres, et légitime ainsi leurs aspirations hégémoniques.

Tchip (n.m.). Fait d'émettre un bruit de succion en signe de désapprobation ou de mépris.

Transpartisan, e (adj.). Qui cherche à dépasser le traditionnel clivage des partis en prônant des solutions susceptibles de recueillir un large consensus pour le bénéfice de tous: *Un mouvement, un débat transpartisan*.

❖ **Les grandes tendances sociétales nourrissent également le dictionnaire:**

Adulcescence (n.f.). Phénomène générationnel touchant certains jeunes gens qui, en dépit de leur entrée dans l'âge adulte, continuent d'avoir un comportement comparable à celui qu'ont généralement les adolescents: période de la vie où s'observe ce phénomène.

Antisexisme (n.m.). Opposition au sexisme. Ce terme, de par son universalité, est aujourd'hui jugé préférable par certains à celui de féminisme, dans la mesure où il

met l'accent sur l'opposition à toute forme de discrimination liée au sexe ou au genre, et pas seulement sur la lutte contre les discriminations envers les femmes.

Autocomplétion (n.f.). Fonctionnalité qui propose des mots à l'utilisateur à partir des premiers caractères qu'il a saisis.

Autoréalisateur (adj.). Une prédiction tendancieuse qui influe sur les comportements de telle sorte que ce qu'annonçait la prédiction finit par advenir.

Bien-pensance (n.f.). Attitude intellectuelle jugée traditionaliste et moraliste, adoptant un point de vue généralement conformiste, qui repère les valeurs de l'ordre établi et le politiquement correct.

Bigorexie (n.f.). Préoccupation extrême de l'apparence corporelle caractérisée par la recherche de l'augmentation de la masse musculaire, entraînant une pratique excessive de l'exercice physique associée à un régime alimentaire strict.

Bioconservateur (n.m. et adj.). Personne qui tient à préserver la nature humaine et sa condition; qui s'oppose à toute tentative de réformer le monde du vivant.

Boboïsation (n.f.). *Fam.* 1. Transformation d'un lieu (quartier, partic.) populaire par l'arrivée en nombre de bobos; gentrification. 2. *Par ext., péjor.* Fait d'adopter les manières de penser ou de vivre des bobos, leurs usages, leurs comportements.

Boboïser (v.tr.). 1. Transformer un lieu (quartier, particulièrement) populaire par des aménagements répondant aux aspirations des bobos. 2. *Par extension, souvent péjoratif.* Donner un caractère bobo (à quelque chose). **Se boboïser** (v.pr.) 1. Comporter de plus en plus d'habitants bobos. 2. *Par extension, souvent péjoratif.* Prendre un caractère bobo.

Bobologie (n.f.). *Fam.* Science de petits bobos (coupures, égratignures, bleus, brûlures légères, etc.); terme utilisé par les médecins pour parler de leur pratique usuelle (**bobologue** n.m.).

Bogossitude (n.m.). *Informel.* Fait d'être beau, cool et somme toute irrésistible; le "bogoss", souvent autoproclamé, est susceptible d'agir avec une certaine arrogance (contraction de "beau gosse" assortie du suffixe -itude).

Bore-out (n.m. inv. angl.). *En médecine.* Syndrome d'épuisement professionnel dû à l'ennui provoqué par le manque de travail ou l'absence de tâches intéressantes à effectuer, engendrant une démotivation, une dévalorisation de soi, ainsi qu'une intense fatigue physique et psychique (burn-out).

Burkini ou **burquini** (n.m.). Vêtement de bain couvrant le corps de la tête aux chevilles destiné aux femmes de confession musulmane.

Clopinoir (n.m.). Espace de trottoir situé au pied d'un immeuble où se retrouvent les fumeurs pour se livrer à leur addiction.

Cododo (n.m.). Pratique consistant à faire dormir son bébé ou son enfant en bas âge dans le même lit que soi ou à proximité; sommeil partagé.

Collab (n.f.). Collaboration professionnelle entre deux grandes marques, deux personnalités (artistes, influenceurs, etc.) ou une personnalité et une marque.

Comicocratie (n.f.). Société dans laquelle les humoristes sont tout-puissants.

Commerce mobile (n.phr.). Activité commerciale par mobile ou tablette.

Cotravail (n.m.). (angl. *coworking*). Mode de travail basé sur l'utilisation d'un même espace par des professionnels indépendants, afin de partager les expériences et de favoriser la créativité.

Covidé, e (adj. et n.). Atteint du Covid-19.

Déchétarien (n.m. et adj.). Personne se nourrissant des restes alimentaires jetés à la poubelle par les grandes surfaces, les restaurants, les boulangeries, etc.

Déconjugaliser (v.tr.). Calculer le montant de (une prestation sociale, un impôt) de façon individuelle, sans tenir compte des revenus du conjoint.

Déguédiner (v.intr.). Se dépêcher, se hâter, se grouiller, se manier. S'en aller au plus vite, déguerpir.

Déprescrire (v.tr.). Retirer un médicament de l'ordonnance d'un patient.

Descenseur social (n.phr.). *Informel*. Instrument de régression sociale.

Détox (n.f.) (abrég.). *Fam.* Processus de détoxification du corps humain.

Détrousseur de l'aube (n.phr.). *Informel*. Voleur à la tire qui dépouille les fêtards à leur sortie des boîtes de nuit.

Deuil blanc (n.m.). Travail de deuil qu'effectuent les proches d'une personne atteinte d'une maladie neurodégénérative.

Disquette (n.f.). *Informel*. Phrase, formule flatteuse, souvent lourde, destinée à séduire quelqu'un.

Disruptif (adj.). Se dit d'une entreprise, d'un produit, d'un concept qui créent une véritable rupture au sein d'un secteur d'activité en renouvelant radicalement son fonctionnement.

Écoféminisme (n.m.). Courant de pensée qui établit un parallèle entre la domination des hommes sur les femmes et la surexploitation de la nature.

Fadette (n.f.). *Informel*. Relevé détaillé des appels téléphoniques (contraction de "facture détaillé").

Fashionista (n.m.). Personne passionnée par la mode.

Fast-fashion (n.m.). Un terme péjoratif pour décrire un segment de l'industrie des vêtements présentant des collections à petits prix et de qualité médiocre.

Femmage (n.m.). Pour remplacer le nom "hommage", un témoignage de respect et d'admiration à une femme.

Féminicide (n.m.). Pour remplacer un "homicide", lorsqu'il s'agit d'une femme assassinée. Notez qu'il existe des termes précis pour désigner l'assassinat des parents – "parricide", "matricide" – et des enfants – "infanticide", mais il n'y avait rien pour l'épouse.

Flexoffice (n.m.). (pl. flex offices) Bureau nomade; espace de travail qui se déplace régulièrement.

Flexitarisme (n.m.). (angl. *flexitarianism*). Mode d'alimentation principalement végétarien, mais incluant occasionnellement de la viande ou du poisson. L'adjectif **flexitarien, enne** adj. et n. (angl. *flexitarian*, de *flexible*, *flexible*, et *vegetarian*, *végétarien*) est également admis.

Fonds vautour (n.m.). Fonds d'investissement spécialisé dans le rachat à bas prix des dettes de l'État ou d'entreprises en difficulté.

Glamping (n.m.). Type d'hébergement touristique en plein air, reportant les contraintes d'installation et d'approvisionnement du touriste sur le prestataire (du *glamour* + *camping*) (**glampeur** n.m.).

Génération boomerang (n.phr.). Ces adultes qui, après avoir quitté le domicile parental, sont contraints de revenir pour des raisons financières (perte d'emploi, divorce, etc.).

Grossophobie (n.f.). Discrimination envers les personnes obèses ou en surpoids.

Historiciser (v.t.). Inscrire un évènement ou un phénomène dans un contexte historique donné (**historicisation** n.f.).

Home staging (n.m.). (*pl.* home stagings) Opération de mise en valeur et de dépersonnalisation d'un bien immobilier, dans le but d'en faciliter la vente.

Hors-sol (n.m.). Nom et adjectif invariable: personne ou groupe complètement déconnecté des réalités et des contraintes.

Hygge (n.m.). Un mot danois d'origine norvégienne, qui caractérise un art de vivre à la danoise, valorisant ce qui procure bien-être et réconfort, les plaisirs simples du quotidien.

Hystérisation ou **histicisation** (n.f.). Emportement excessif, voire de nature obsessionnelle, en lien avec l'actualité immédiate (**hystériser** v.int.).

Inclusif, ive (adj.). Qui intègre une personne ou un groupe en mettant fin à leur exclusion: *Rêver d'une société plus inclusive et solidaire*. **École inclusive**, qui cherche à faire suivre un maximum d'enseignements communs aux enfants d'âge scolaire, qu'ils soient ou non en situation de handicap, en mettant en place des dispositifs adaptés à chacun. **Écriture inclusive**, ensemble des conventions graphiques et syntaxiques visant à promouvoir une égalité de représentation entre les hommes et les femmes dans la grammaire française. Récusant l'idée selon laquelle le masculin l'emporte grammaticalement sur le féminin, l'écriture inclusive préconise notamment d'indiquer la forme ou la flexion féminine d'un mot avant ou après un point médian (ou point milieu).

Infobésité (n.f.). (de *information* et *obésité*). Surabondance d'informations imputée aux chaînes d'information en continu, aux nouvelles technologies de la communication (Internet, téléphones portables, messageries, réseaux sociaux) et à la dépendance qu'elles créent chez l'utilisateur.

Infolisme (n.m.). Dépendance à l'information qui se traduit par une recherche obsessionnelle d'informations, surtout sur l'internet.

Infox (n.f.). Un terme né durant l'une des commissions d'enrichissement de la langue française par la Délégation de la langue française et aux langues de France. Il est un équivalent français du mot anglais "fakenews".

Instagrammable (adj.). Se dit d'un lieu, d'un objet, d'un mets, d'un événement, etc., qui, par sa beauté ou son originalité, est digne d'être photographié, puis posté et amplement partagé sur le réseau social Instagram.

Lithothérapie (n.f.). Utilisation des pierres pour leurs propriétés thérapeutiques supposées.

Ludification (n.f.). Introduction d'une dimension ludique dans le monde professionnel et scolaire (**ludifier** v.int.).

Malaisant, e (adj.). Qui met mal à l'aise, suscite la gêne.

Masculinisme (n.m.). Mouvement de défense (en réponse au mouvement féministe) de la condition masculine et des droits des hommes (**masculiniste** adj., n.).

Maternage proximal (n.phr.). Méthode éducative consistant à s'occuper de son enfant à l'écoute de ses besoins physiologiques et psychiques, à travers un certain nombre de pratiques telles que l'allaitement maternel prolongé, le portage en écharpe, le sommeil partagé, l'éducation non violente, etc.).

Matinalier (n.m.). Journaliste assurant la présentation d'une matinale à la radio ou à la télévision.

Matrimoine (n.m.). L'héritage féminin, pour remplacer le terme "patrimoine", unique source d'héritage et de filiation à l'époque précédente.

Mentorer (v.intr.). Encadrer quelqu'un dans le cadre d'un mentorat.

Nasser (v.tr.). Encercler, retenir (des manifestants) par un cordon d'agents des forces de l'ordre.

Navetter (v.intr.). Faire régulièrement la navette entre deux points, souvent entre le domicile et le lieu de travail.

Neuroatypique (adj.). Dont le fonctionnement neurologique diffère de la norme.

Nom de naissance (n.m.). La locution remplaçant "nom de jeune fille".

Nomophobe (n.m., adj.). Quelqu'un qui éprouve une peur démesurée à l'idée d'être contraint de se séparer de son portable (de *no mobile* + *phobos*). (**nomophobie** n.f.).

Nutri-score (n.m.). Logo apposé sur l'emballage d'un produit alimentaire transformé ou d'une boisson non alcoolisée, pour permettre d'en évaluer facilement les qualités nutritionnelles, grâce à un code de couleurs et de lettres (de A: vert foncé, à E: orange foncé). Cet étiquetage nutritionnel est parfois contesté, notamment parce qu'il ne prend pas en compte les additifs, les pesticides, le mode de production, etc.

Nutrithérapie (n.f.). Science qui a pour objet le traitement des maladies à l'aide de compléments alimentaires.

Ordinosaure (n.m.). *Informel*. Vieil ordinateur d'un point de vue technologique ou dont le fabricant ne produit plus les principaux composants.

Paréidolie (n.f.). Illusion sensorielle (visuelle, notamment), particulièrement intense et persistante.

Pédibus (n.m.). Système de ramassage scolaire où les enfants sont pris en charge en des lieux et à des horaires fixes pour aller à ou revenir de l'école à pied, accompagnés par des adultes.

Permittent (n.m.). (permanent et intermittent) Personne dont l'activité comporte, tout comme pour un intermittent, une alternance de périodes travaillées et non travaillées, mais sur une très longue période.

Précariat (n.m.). *Péjoratif*. Nouvelle classe sociale composée de travailleurs précaires.

PLS (n.f.). (sigle de **position latérale de sécurité**) Être en PLS (*fam.*), être à bout de force; se sentir mal, être très perturbé, dans tous ses états.

Présentéisme (n.m.). Fait d'être trop présent au travail, même en dehors des heures de présence rémunérées ou en cas de maladie, pour des raisons stratégiques ou autres (formé sur le model du terme "absentéisme").

Prête-plume (n.inv.) Personne qui prépare ou rédige anonymement des textes pour quelqu'un qui les signe.

Queer (n.m.). Personne dont l'orientation ou l'identité sexuelle ne correspond pas aux modèles dominants.

Resto-basket (n.m.). Action de partir d'un restaurant sans régler la note.

Rétrosexuel (n.m.). Personne qui cherche à renouer avec son premier amour, principalement par le biais des réseaux sociaux.

Revenu universel (n.m.). Un revenu qui serait versé à tous les citoyens d'un pays sans condition.

Ronronthérapie (n.f.). Forme de thérapie reposant sur les bienfaits du ronronnement du chat (en particulier les basses fréquences) sur la santé humaine.

Sans-abrisme (n.m.). (pl. sans-abrismes). Fait d'être sans domicile, de ne pas avoir de logement. Phénomène sociologique complexe, le sans-abrisme recouvre des situations personnelles extrêmement diverses.

Sapiosexuel, -elle (n.m.). Personne ressentant de l'attirance sexuelle pour les personnes perçues comme brillantes et cultivées.

Simplicitaire (n.m. et adj.). Partisan de la simplicité volontaire, qui plaide pour la réduction de la consommation.

Slasheur (n.m.). Personne exerçant plusieurs activités (emplois, études), tant par nécessité que par goût.

Smicardisation (n.f.). Tendance à l'augmentation du nombre de salariés dont la rémunération est durablement bloquée au SMIC ou à un niveau proche de celui-ci.

Sociofinancement (n.m.). Financement qui fait appel à la participation du public, notamment sur Internet.

Spoiler (v.tr.). De l'anglais *gâcher*: révéler un élément clé de l'intrigue.

Socionaute (n.m.). Utilisateur des réseaux sociaux (par analogie avec *internaute*).

Souplex (n.m.). Un sous-sol en duplex.

Startuper (n.m.). ou **startupeur, euse** n. Fondateur d'une start-up.

Storytelling (n.m.). (*mot angl.*). Technique de communication politique, marketing ou managériale utilisant le discours narratif qui consiste à promouvoir une idée, un produit, une marque.

Suicide assisté (n.m.). Dispositif permettant de fournir les moyens de mettre fin à ses jours à une personne majeure consciente qui en exprime la volonté.

Surtourisme (n.m.). Présence touristique perçue comme excessive et nuisible.

Survivalisme (n.m.). 1. Mode de vie d'une personne ou d'un groupe de personnes qui se préparent à la survenue, à plus ou moins longue échéance, d'une catastrophe (nucléaire, écologique, économique, etc.), à l'échelle locale ou mondiale. Les nouvelles formes du survivalisme, incluent autosuffisance, solidarité et débrouillardise, recouvrent aujourd'hui des réalités et des idéologies très variées, et sont regroupées sous le terme de néosurvivalisme. 2. Activité de loisir consistant à apprendre à survivre dans la nature.

Survivaliste (n.m.). Individu se préparant à une éventuelle catastrophe au niveau local ou mondial, notamment par l'apprentissage de techniques de survie et le stockage de réserves.

Trans (n.m.) *Fam.* Abréviation de "transsexuel" ou "transgenre".

Transphobie (n.m.). Attitude d'hostilité, de discrimination envers les personnes transsexuelles ou transgenres.

Trottinesttiste (n.m.). Personne qui se déplace à trottinette.

Ubériser (v.tr.). (de *Uber*, nom déposé). Rendre obsolète un modèle économique existant, via notamment l'utilisation des plateformes numériques: *Cette start-up a ubérisé le secteur de la livraison à domicile.*

Ubérisation (n.f.). Remise en cause du modèle économique d'une entreprise ou d'un secteur d'activité par l'arrivée d'un nouvel acteur proposant les mêmes services à des prix moindres)

Urbex (n.f.). (de *urban exploration*) Activité qui consiste à explorer des lieux abandonnés normalement interdits au public.

Vapofumeur (n.m.). Fumeur alternant tabac et cigarette électronique.

Vapoteuse (n.f.). *Fam.* Cigarette électronique.

Vélorution (n.f.). (de *vélo* et de *révolution*, dont il est l'anagramme). Mouvement international visant à promouvoir le remplacement des moyens de transport à moteur (y compris électrique) par l'utilisation du vélo et d'autres moyens de déplacement non polluants.

Vocal (n.m.). Message audio envoyé via une application de messagerie instantanée. Abréviation de "message vocal".

❖ Les grandes tendances technologiques:

Baladodiffusion (n.f.). Mode de diffusion en ligne de contenu audio ou vidéo qui est téléchargé au moyen de logiciels spécifiques pour être retransférés et lus sur un baladeur numérique.

Bot (n.m.). Programme informatique autonome, souvent basé sur l'intelligence artificielle, capable de se connecter à des serveurs et de réaliser diverses tâches automatisées.

Chatbot (n.m.). Agent conversationnel.

Cracker (v.tr.). Faire sauter illégalement les dispositifs de protection d'un système informatique.

Crypto-art (n.m.). Ensemble des œuvres d'art numériques associées à un titre de propriété infalsifiable.

Cyberattaque (n.f.). Toute attaque informatique menée contre un système informatique ou périphérique, dans un but malveillant.

Cybercrime (n.m.). 1. Cybercriminalité: *Plan de lutte contre le cybercrime*; toute infraction relevant de la cybercriminalité: *L'incitation au terrorisme sur Internet est un cybercrime.* 2. *Spécial. Dr.* Infraction consistant à récupérer frauduleusement sur Internet des données personnelles afin de les réutiliser à des fins illégales (hameçonnage) ou à prendre le contrôle d'un système informatique en vue d'obtenir une rançon (rançongiciel).

Cybercondrie (n.f.). État d'anxiété excessive de quelqu'un à propos de sa santé, exacerbée par l'internet (**cybercondriaque** adj.).

Cyberdéfense (n.f.). Ensemble des moyens informatiques employés pour assurer la défense d'un pays.

Cyberharcèlement (n.m.). Harcèlement pratiqué par voie électronique, notamment sur les réseaux sociaux.

Cybersécurité (n.f.). Ensemble des moyens utilisés pour assurer la sécurité des systèmes et des données informatiques d'un État, d'une entreprise, etc.

Darknet (n.m.). Partie du réseau Internet accessible par des logiciels qui anonymisent les données des utilisateurs.

Détox digitale (n.phr.). Fait de prendre congé des écrans (smartphone, ordinateur, tablette, télévision) ou de se déconnecter du web et des réseaux sociaux pour une période de temps.

Fachosphère (n.f.). Ensemble de sites internet et de forums en ligne sur lesquels s'expriment des opinions d'extrême-droite.

Femtech (n.m.). Ensemble des technologies, produits et services innovants dédiés à la santé des femmes.

Fureteur (n.m.). Navigateur internet. **Fureter sur la Toile** est synonyme de "surfer sur internet".

Gekette (n.f.) *Fam.* Jeune fille geek.

Hactivisme (n.m.). (de *hacker* et *activisme*). 1. Pratique subversive qui consiste à s'introduire frauduleusement dans un système ou un réseau informatique pour le détourner, dans le cadre d'une lutte militante à dimension politique, religieuse ou sociale. 2. *Par ext.* Pratique d'un activiste qui utilise les outils numériques.

Infonuagique (adj.). Ensemble des services informatiques (serveurs, applications, stockage, etc.) accessibles à distance par le réseau Internet (*pour traduire l'anglicisme "cloud"*).

Liker (v.tr.). (de l'angl. *to like*, aimer). Signifier qu'on apprécie ou qu'on approuve un contenu (texte ou image) sur un site Web en cliquant sur le bouton dédié: *Liker une vidéo.*

Mégadonnées (n.f.pl.). Ensemble de données informatiques très volumineux difficiles à traiter avec des outils classiques.

Métavers (n.m.). Univers virtuel tridimensionnel persistant qui offre à ses utilisateurs, représentés par des avatars, une expérience interactive et immersive.

Microciblage (n.m.). Fait d'adapter un message, généralement publicitaire ou politique, à une catégorie très précise de la population en utilisant des données récoltées sur l'internet.

Minage (n.m.). Validation, en échange d'une rémunération, d'un ensemble de transactions effectuées en cryptomonnaie avant inscription sur une blockchain. Est accompagné de nouveaux sens au verbe **miner** et au noms communs **mineur**, **mineuse**.

Mot-dièse (n.m.). Mot ou suite de mots précédés du signe # et servant à référencer un contenu, sur le réseau Twitter notamment.

Plussoyer ou **plussoir** (v.tr.). Sur les forums internet, abonder dans le sens de quelqu'un, souscrire à ses propos 'vient de l'habitude d'écrire "+1" pour signifier son approbation).

Phablette (n.f.). (de l'anglais *phone*, téléphone, et *tablet*, tablette). Téléphone intelligent dont l'écran, par sa taille (supérieure à 5,5 pouces), se rapproche de celui d'une tablette tactile.

Qwertite (n.f.). *Informel.* Maladie fictive dont sont frappés les utilisateurs d'ordinateurs lorsque leur clavier français standard (AZERTY) est remplacé par un

clavier anglais (QWERTY); les symptômes de cette maladie sont: la disparition des accents, une ponctuation incohérente et, dans les cas les plus graves, un remplacement systématique de la lettre "a" par la lettre "q".

Rançongiciel (n.m.). (de *rançon* et *logiciel*). Logiciel malveillant qui prend en otage des données personnelles en les chiffrant, puis demande à leur propriétaire d'envoyer de l'argent en échange de la clé permettant de les déchiffrer. (On rencontre aussi le terme anglais *ransomware*.)

Scroller (v.tr.). Faire défiler un contenu sur un écran informatique.

Stalker (v.tr.). Épier les faits et gestes de qqn sur Internet, notamment sur les réseaux sociaux.

Tablonaute (n.m.). Utilisateur de tablettes.

Technosolutionnisme (n.m.). Idéologie qui consiste à rechercher des solutions technologiques aux problèmes (sociaux, écologiques, etc.) sans en examiner les causes profondes.

Tiktokeur (n.m.). Personne diffusant ses propres vidéos sur l'application TikTok.

Twitto (n.m.). Adeptes du réseau social Twitter.

Virilité (n.f.). Potentiel de transmission des contenus sur l'internet et en particulier sur les réseaux sociaux.

Vlog (n.m.). (de l'angl. *video blog*, blog vidéo). Blog diffusant principalement des vidéos, souvent postées dans un second temps sur les réseaux sociaux.

Webinaire (n.m.). Séminaire en ligne auquel les internautes participent à distance.

Webtoon (n.m.). Bande dessinée sud-coréenne créée pour mobile et publiée en ligne.

❖ **Les enjeux écologiques sont sources d'innovation:**

Agrivoltaïsme (n.m.). Production d'électricité photovoltaïque sur une exploitation agricole.

Agrotoxique (adj.). Substance utilisée en agriculture et présentant un certain degré de toxicité, fait aussi son entrée.

Antispécisme (n.m.). Vision du monde qui récuse, par opposition au spécisme, la notion de hiérarchie entre les espèces animales et, particulièrement, la supériorité de l'être humain sur les animaux. Accordant à tous les individus, indépendamment de l'espèce à laquelle ils appartiennent, un même statut moral, l'antispécisme combat toutes les formes de maltraitance et d'exploitation animales.

Assec (n.m.). Des assecs Assèchement temporaire d'un cours d'eau, d'un étang. Assec naturel, artificiel. (de *à* et *sec*)

Batrachoduc (n.m.). Passage permettant aux amphibiens ou aux batraciens de se déplacer d'une zone à une autre, généralement en passant sous un obstacle (mur, route ou chemin de fer).

Bombe climatique (n.phr.). Site d'exploitation d'un gisement d'énergie fossile qui constitue une importante source de gaz à effet de serre.

Canisette (n.f.). Réceptacle urbain pour les déjections canines (de canin + sanisette).

Crapauduc (n.m.). Passage permettant aux amphibiens de se déplacer d'une zone à une autre, généralement en passant sous un obstacle (mur, route ou chemin de fer).

Climaticide (n.m.). Qui, par ses émissions massives de CO₂, contribue au réchauffement climatique.

Écoanxiété (n.f.). Forme d'anxiété liée à un sentiment d'impuissance face aux problématiques environnementales contemporaines (dérèglement climatique, destruction des écosystèmes, multiplication des catastrophes naturelles, etc.).

Écocitoyenneté (n.f.). Sentiment d'appartenir à un territoire et conscience d'avoir des droits et des devoirs à son égard.

Écoconcevoir (v.tr.). Concevoir un produit de façon à garantir un impact écologique réduit sur l'environnement.

Écoforesterie (n.f.). Foresterie respectueuse des milieux naturels.

Écogeste (n.m.). Habitude qu'une personne adopte dans la vie de tous les jours pour protéger l'environnement.

Écotoxique (adj.). Qui contamine l'environnement et, de ce fait, a des effets nuisibles sur les êtres vivants, y compris l'espèce humaine.

Écoquartier (n.m.). Quartier conçu dans le souci du développement durable, avec l'objectif d'offrir un cadre de vie de qualité à ses habitants.

Épisode cévenol (n.m.). Phénomène caractérisé par de fortes pluies continues tombant en automne sur le massif des Cévennes.

Greenwashing (n.m.). (*angl.* lavage vert) Écoblanchiment.

Mégabassine (n.f.). Réservoir d'eau à ciel ouvert, de grande taille rempli en hiver par pompage dans les nappes phréatiques, les fleuves et les rivières pour irriguer les champs l'été.

Météo-sensible (n.m.). Secteur d'activité ou d'une entreprise dont le chiffre d'affaires est dépendant des conditions météorologiques ou d'un type de produits dont les ventes fluctuent en fonction du temps qu'il fait.

Moléculaire (n.f.). Culture de plantes génétiquement modifiées pour produire des molécules à des fins médicales ou industrielles (*molécule + culture*).

Permaculture (n.f.). Un mode d'agriculture fondé sur les principes du développement durable.

PFAS (n.f.pl.). Famille de composés chimiques synthétiques, très appréciées dans l'industrie, et s'accumulent dans les organismes vivants et dans l'environnement. Leur résistance à la dégradation leur a valu le nom de polluants éternels.

Platisme (n.m.). Croyance selon laquelle la Terre serait plate.

Potabiliser (v.tr.). Rendre potable: potabiliser l'eau d'un puit.

Principe pollueur-payeur (n.phr.). *Dr.*, principe qui prévoit la prise en charge par un pollueur de frais liés à la prévention, la réduction et la lutte contre une pollution existante ou à venir.

Réensauvagement (n.m.). Mode de protection de l'environnement consistant à rendre aux écosystèmes leur caractère naturel, sauvage. Il se fonde, d'une part, sur la réintroduction d'espèces disparues (de grands mammifères, notamment), et d'autre part, sur l'absence d'intervention humaine dans l'évolution ultérieure de ces écosystèmes.

Transitionneur (n.m.et adj.). Militant pour la transition énergétique et sociétale en prévision de l'épuisement prochain des ressources pétrolières.

Verdir (v.intr.). Utilisé afin de définir l'action de devenir plus respectueux de l'environnement.

Zadiste (n.m.). Militant écologiste occupant une zone d'aménagement différée (ZAD, rebaptisée "zone à défendre") pour s'opposer à un chantier.

❖ **Le milieu de l'art et du sport a toujours fait preuve de néologismes:**

Actorat (n.m.). Exercice du métier d'acteur ou d'enseignant de l'art dramatique: *École d'actorat.*

Badiste (n.m.). Joueur de badminton.

Bêta-lecteur, -trice (n.) (pl. bêta-lecteurs, -trices). (angl. *beta reader*). Personne non professionnelle proposant, via Internet, un avis ou des corrections sur la version provisoire d'un texte (de fiction, génér.) avant sa publication.

Cécifoot (n.m.). Handisport analogue au football, qui oppose deux équipes de cinq joueurs déficients visuels et se joue avec un ballon sonore.

Césarisé, e (adj.). *Cinéma*. Qui a été récompensé par un César: *Acteur, film césarisé.*

Cosplay (n.m.). Pratique qui consiste à incarner un personnage de fiction.

DJing (n.m.). Ensemble des techniques et des compétences mises en œuvre par un DJ pour réaliser un mix.

Escalade de bloc (n.f.). Escalade pratiquée sans baudrier ni corde sur des parois de faible hauteur.

Financement participatif (n.phr.). Financement par le grand public de projets artistiques à la rentabilité incertaine.

Kamishibai (n.m.). Du japonais théâtre de papier.

Mapping vidéo (n.m.). (angl. *video mapping*). Technique qui consiste à projeter à grande échelle des éléments visuels (images, vidéos, jeux de lumière, rayons laser, etc.) sur une surface en relief (un monument, par ex.).

Oscarisé, e (adj.). *Cinéma*. Qui a reçu un Oscar: *Film, réalisateur oscarisé.*

Rideur (n.m.), **rideuse** (n.f.). Personne qui pratique un sport extrême, un sport de glisse (VTT, snowboard, surf, etc.).

Skatepark (n.m.). Lieu spécialement aménagé pour la pratique du skateboard.

Teaser (n.m.). (mot angl.). Première bande-annonce d'un film, volontairement courte, percutante et énigmatique, diffusée des mois avant la présentation officielle de l'œuvre et sa sortie en salle.

Ultra-trail (n.m.). Course à pied en milieu naturel, effectuée sur de très longues distances et/ou un parcours très accidenté.
(n.phr.).

❖ **En gastronomie, désormais, on pourra déguster**

Azuki, le haricot azuki (n.m.). Légumineuse originaire de d'Asie, cultivée pour ses graines comestibles.

Bibimbap (n.m.). Plat composé de riz, de légumes sautés et de viande, généralement surmonté d'un œuf au plat et assaisonné de piment. Cuisine coréenne.

Bistronomie (n.m.). Gastronomie de grande qualité proposée dans une ambiance conviviale et à prix abordables. (**bistronomique** adj.)

Boucané (n.m.). *La Réunion*. Viande fumée.

Chimichurri (n.m.). Un condiment sud-américain à base de piment.

Edamame (n.m.). Préparation de fèves vertes immatures de soja servie dans la cuisine japonaise.

Espuma (n.m.). (De l'espagnol *écume* ou *mousse*) Préparation culinaire mousseuse réalisée au siphon, qui peut être aussi bien sucrée que salée, qui vient de la cuisine moléculaire.

Flexitarisme (n.m.). Pratique s'inspirant du régime végétarien consistant à réduire significativement sa consommation de viande et de poisson. (**flexitarien** adj.).

Mixologie (n.f.). (angl. *mixology*, de *to mix*, mélanger). Art de confectionner des cocktails et, spécialement, de créer ou d'adapter des recettes, par des assemblages de boissons complexes et originaux.

Mochi (n.m.). Petit gâteau sphérique à base de pâte de riz gluant, généralement aromatisé ou fourré de pâte de haricots rouges ou encore, dans la cuisine fusion occidentale, de crème glacée. Spécialité japonaise.

Kale (n.m.). (mot angl.). Un chou vert frisé.

Kimchi (n.m.). Un plat traditionnel coréen à base de piments et de légumes (chou, radis, etc.) fermentés dans une saumure épicée.

Pavlova (n.m.). *Russe*. Gâteau constitué d'un disque de meringue garni de crème chantilly et de fruits.

Portobello (n.m.). Une espèce de champignons.

Prosecco (n.m.). Vin blanc effervescent italien.

Ramen (n.m.). Nouilles japonaises d'origine chinoise, servies dans un bol de bouillon. Avec les udon et les rāmen, elles sont les pâtes les plus consommées au Japon

Soba (n.m.). Pâtes japonaises à la farine de sarrasin, très fines, consommées chaudes ou froides.

Teriyaki (n.m.). Mot japonais, mode de préparation d'un aliment.

Udon (n.m.). Nouilles japonaises épaisses, de consistance molle et élastique.

Welsh (n.m.). Plat d'origine galloise, tranche de pain, parfois garnie de jambon, recouverte d'un mélange de bière et de fromage cheddar ou chester et gratinée au four, populaire dans le nord de la France.

❖ **Les régions également ont toujours mis un peu d'épices et d'humeur dans les mots:**

Amitieux (adj.). *Belgique*. Qui se montre aimable, affectueux.

Barachois (n.m.). *La Réunion*. Cirque peu profonde.

Baraki ou **baraqui** (n.m.). *Belgique* (Familier) Forain ou personne habitant une caravane. Personne d'apparence négligée, aux manières inélégantes. *Par extension*: une personne peu recommandable.

Biloute (n.m. et adj.). *Nord*. Terme d'affection (pour désigner un petit garçon ou un homme, partic.): *Ça va, (mon) biloute?*

Brique (n.m.). *Québec*. Un gros livre.

Cadeauter (v.tr.). *Afrique*. Offrir un cadeau.

Calure (n.f.). *Suisse*. Personne instruite.

Divulgâcher (v.f.). *Québec*. Révéler prématurément un élément clé de l'intrigue d'une œuvre de fiction; spoiler.

Douciner (v.tr.). *Antilles*. 1. Caresser doucement; cajoler; câliner. 2. *Fig.* Amadouer.

Ébriquer (v.tr.). *Suisse*. Casser.

Egoportrait (n.m.). *Québec*. Photo de soi-même prise à bout de bras.

Jobber (v.intr.) *Belgique*. Exercer un job.

Nareux (adj.). *Belgique*. Réticences au niveau de la propreté alimentaire.

Niaiser (v.intr.) *Canada*. Perdre son temps à des futilités.

Poutouner (v.tr.) (de *poutou*). *Midi*. Donner une, des bises à; embrasser.

Rouméguer (n.m.). *Sud- Ouest*. Personne manifestant son mécontentement.

Se boujouter (v.pr.). *Normandie*. Se dire bonjour en s'embrassant sur les joues.

Sketter (v.tr.). *Belgique*. Casser, fatiguer.

Se ramiter (v.pr.) *Maine* Redevenir amis.

Taloe (n.m.). *Basque*. Galette de maïs garnie.

Vacher (v.intr.) *Canada*. Rester à ne rien faire, paresser.

Devoir 19. Lisez l'interview ci-dessous et débattre des points suivants:

1. Que savez-vous de la Commission d'enrichissement de la langue française? Quelle est sa mission? En quoi résident les difficultés de la définition de nouveaux termes?
2. Qu'est-ce qui prouve que les Français aiment leur langue?
3. Comment comprenez-vous l'expression "le risque de folkloriser la langue"?
4. Commentez ces phrases:
 - "Une langue qui ne dit pas le monde d'aujourd'hui est une langue morte".
 - "Ce ne sont pas les cultures qui font les langues, ce sont les langues qui font les cultures".

La Commission d'enrichissement de la langue française: une arme de pointe contre les anglicismes

À qui doit-on *le courriel*, *l'infox* ou encore *le vélo cargo*? Peu connue du grand public, la Commission d'enrichissement, placée sous l'autorité du Premier ministre, œuvre dans l'ombre pour garantir l'emploi du français au quotidien. Outre son travail de vulgarisation de termes et savoirs techniques, elle participe du rayonnement de la

langue en proposant chaque année un choix de nouveaux mots. Ce, afin de lutter contre la propagation des anglicismes.

À l'occasion de la publication du rapport annuel de cette Commission, son président Frédéric Vitoux, de l'Académie française et Paul de Sinety, délégué général à la langue française et aux langues de France, détaillent la réussite de ce dispositif unique et expliquent pourquoi la langue est un "enjeu de civilisation".

LE FIGARO. - Quel bilan faites-vous des nouveaux mots, sens et acceptions de l'année 2020?

Frédéric VITOUX. - Un bilan positif. Nos travaux ne se sont jamais interrompus en dépit du confinement. La visioconférence a particulièrement bien fonctionné. On s'est penché sur de nouveaux termes issus des domaines de la santé, du numérique et de l'écologie. Ces nouveaux mots et sens ne sont que le reflet de l'actualité.



Paul DE SINETY. - Je me réjouis du travail de la Commission d'enrichissement de



la langue française et de l'ensemble des groupes qui sont coordonnés par la Délégation. Il s'agit d'un important dispositif composé de 400 experts, tous bénévoles, issus de la société civile, des administrations et des secteurs professionnels. Grâce à eux, ce sont 217 termes qui ont été forgés cette année pour

exprimer dans notre langue les réalités les plus nouvelles de notre monde. Dans les mois qui viennent, il reste un chantier pour améliorer leur diffusion et faciliter leur emploi. Les refontes du site France Terme avec son appli constituent une étape importante, bientôt disponibles pour le grand public. En règle générale, nous sommes désormais bien plus réactifs. Il y a trois ou quatre ans, il fallait au moins 18 mois pour publier des termes (au JORF), aujourd'hui, on peut le faire en un trimestre.

Quels sont ces termes?

F.V. - "Fakenews" par exemple. Trop de temps s'est écoulé entre l'adoption du terme chargé de le traduire, en 2017, par la Commission et sa publication au *Journal officiel*. Rappelons-nous: un projet de loi devait être revu, portant sur les "fausses nouvelles" qui risquaient de se confondre avec les fakenews. Mais tout a fini par se résoudre. Les "fakenews" ne sont plus guère employées aujourd'hui par les journalistes qu'avec des pincettes, en les mettant entre guillemets. Et le terme "infox", au contraire, que nous avons adopté avec son synonyme plus savant, "information fallacieuse", a bien démarré et connaît désormais un usage notable.

P.S. - Le président de la République a lui-même repris très vite le terme "infox". Dès janvier 2019, dans le cadre du grand débat national. C'est toujours un signal fort, celui

de l'exemplarité pour l'emploi de notre langue... surtout lorsqu'il est donné depuis le sommet de l'Etat!

F.V. - C'est aussi le cas des mots issus du lexique de la mobilité urbaine. Par exemple le mot "vélo cargo" qui a été repris sans difficultés par nos concitoyens. Depuis que nous avons retenu ce mot pour désigner ce vélo pourvu d'une grande caisse devant le guidon et qui a succédé à l'antique triporteur, il me semble en voir partout dans les rues de Paris. Notre travail sur l'informatique est aussi remarquable. Notre seule difficulté réside alors dans l'exacte, concise et claire définition de nouveaux termes qui apparaissent si vite et dont les sens peuvent flotter ou évoluer.

À quoi sert la Commission d'enrichissement?

F.V. - À continuer à faire de la langue française une langue vivante. Il faut qu'elle dise le monde d'aujourd'hui – ce monde qui va vite, où les usages, les inventions et donc les mots se multiplient. Une langue qui ne dit pas le monde d'aujourd'hui est une langue morte.

P.S. - Vu de la DGLFLF, ces travaux s'inscrivent dans le cadre d'une mission de service public. Ces nouveaux termes enrichissent notre langue et permettent à nos concitoyens non seulement de dire le monde contemporain mais également de se comprendre, réunis par la langue commune. Le français est la langue de la République comme le rappelle l'article 2 de notre Constitution. C'est un ferment d'indivisibilité, d'unité et d'égalité.

Pourquoi la France est-elle un des rares pays à s'être doté d'un outil comme celui-ci?

F.V. - Parce que, historiquement, la France s'est unifiée grâce à une langue commune. L'Italie, c'est le contraire, longtemps elle n'a pas existé en tant qu'expression politique, mais il y avait une langue quasiment commune (hormis le vénitien, le sicilien...). De nos jours, l'invention lexicale existe tant bien que mal dans des pays de manière empirique, sans qu'il y ait besoin de gens pour y réfléchir comme on le fait lors des commissions d'enrichissement. Mais la France est de tous les pays d'Europe celui qui demeure le plus inventif, l'un des seuls qui a su traduire le mot "computer" par exemple pour lui préférer celui d'ordinateur qui, entre nous, est bien meilleur! Regardez les pays nordiques, ils ne créent plus guère, ils sont envahis par l'anglais!

P.S. - Ils en oublient même leurs langues! Dans l'enseignement supérieur, à l'université, la seule langue employée dans l'écrasante majorité des cas, c'est l'anglais. Quand le norvégien, par exemple, n'est plus en mesure d'exprimer avec son propre vocabulaire la modernité contemporaine, les sciences, les nouvelles technologies... Cela pose un vrai problème d'abord aux yeux de nombreux universitaires et décideurs. Certains d'entre eux commencent à prendre conscience du risque de folkloriser leur langue. En France, la langue reste heureusement le ciment national. La commission contribue à l'enrichir. Mais elle n'est certes pas la seule. La francophonie constitue une immense chance pour notre langue, le Président l'a maintes fois rappelé. Seule langue avec l'anglais à être parlée sur les cinq continents, le français ne cesse d'être inventé grâce aux apports des pays d'Afrique, du Maghreb, de l'océan Indien ou d'Amérique du Nord et de ses contacts avec les autres langues du monde.

F.V. - Cette accélération est due au fait que l'évolution du monde s'accélère. Les termes anglais se multiplient à mesure que la science, les usages pratiques exigent de nouveaux mots.

Comment définissez-vous l'usage?

F.V. - Les mots se définissent d'abord par ce que les gens en font. On incite nos concitoyens à utiliser des mots nouveaux, tel est le rôle de notre dispositif d'enrichissement de la langue française, mais en dernière analyse, ce sont les locuteurs qui ont, si j'ose dire, le dernier mot. Certains de ceux que nous proposons sont bien adoptés. Pour d'autres, c'est un échec. On ne ferait pas ce travail si l'on ne sentait pas une envie chez nos concitoyens de faire vivre leur langue. Oui, les Français aiment leur langue. Ils en parlent, ils en discutent, ils se disputent à l'occasion sur tel ou tel usage. C'est réconfortant. Souvenez-vous, pendant le confinement, de la question de savoir s'il fallait dire *la* ou *le* covid! Personne ne peut prétendre ne pas faire de fautes, mais c'est un idéal inaccessible qu'on vénère. On est tous attirés par cet idéal de bien parler le français et de bien l'écrire.

P.S. - Une récente enquête du CREDOC, portant sur la réception de la langue française et de la langue anglaise auprès de nos concitoyens, dans l'espace public, est à ce sujet très instructive. On y apprend que la moitié des personnes interrogées se sentent gênées, rebutées par l'emploi des anglicismes. En vérité, une bonne partie de la population se sent mise à l'écart, voire discriminée, lorsqu'on ne s'adresse plus à elle dans la langue commune.

F.V. - La schizophrénie ne vient pas tant de la France profonde, si je puis dire, que des élites, des commerciaux, des "communicants", de certains journalistes et des politiques déchirés entre un souci de favoriser le français et celui de faire chic, branché, moderne, américain, que sais-je, avec ces nouveaux mots anglais, comme un espéranto de la mondialisation.

Les politiques montrent-ils assez l'exemple?

P.S. - La ministre de la Culture Roselyne Bachelot, garante du cadre l'égal, est exemplaire. J'ai eu le plaisir de voir sur son bureau, une lettre encadrée du général de Gaulle. Ce dernier s'adresse à son ministre de la défense (Pierre Messmer), lui enjoignant de veiller à l'emploi de la langue française dans le vocabulaire des armées, "c'est-à-dire en tous les cas" y est-il rajouté, manuscrit. C'est une responsabilité largement partagée dans le gouvernement. Même s'il peut y avoir des ratés, c'est indéniable. C'est pour cela que nous redoublons d'effort et de pédagogie, y compris au sein des administrations. Mais les médias eux aussi ont leur part de responsabilité.

On voit pourtant que la formule "Pass sanitaire", présente sur le site du gouvernement, comme d'autres anglicismes, s'est imposée. Le combat n'est-il pas perdu d'avance?

F.V. - Non. Le français n'est pas une petite langue minoritaire, c'est la cinquième langue la plus parlée dans le monde. Mais il ne faut pas non plus tomber dans un optimisme béat! Certains estiment que l'essor du français sera pérenne grâce à l'Afrique noire. Or là, il y a des inquiétudes à avoir. Certains pays africains négligent

la langue française. Est-ce qu'avec l'essor démographique de ce continent, en revanche, le français va être davantage parlé encore? Je l'espère.

P.S. - Nombre de pays de la Francophonie sont décidés à engager de nouveaux moyens pour maintenir et développer le niveau de formation de français des populations africaines. Le grand défi aujourd'hui, c'est ainsi la formation des formateurs – ou des professeurs, si vous voulez. Nous devons le prendre à bras le corps. L'anglais (comme toute autre langue) ne doit pas empêcher l'existence des autres langues et leur capacité à dire le monde. C'est un enjeu de civilisation. Je partage cette pensée de Barbara Cassin: "Ce ne sont pas les cultures qui font les langues, ce sont les langues qui font les cultures".

F.V. - En vérité, je crois qu'indépendamment du combat à mener contre les anglicismes, il faut s'inquiéter aussi d'un affaiblissement de l'enseignement, dont nos dirigeants ont du reste bien pris conscience, de la perte de l'histoire, de la culture et donc, de la langue. On peut redouter, de la part de nos concitoyens, un appauvrissement du vocabulaire. Le problème est aussi là.

Par Alice Develey

Devoir 20. Lisez l'interview ci-dessous et discutez des propos suivants:

1. Pourquoi les anglicismes font intimement partie du paysage linguistique français? Comment expliquer cet envahissement?
2. Pourquoi la pénétration de l'anglais dans la langue nationale est encore plus importante dans les pays nordiques?
3. Les anglicismes sont un phénomène en expansion depuis quelques années dans les entreprises. Faut-il le banaliser ou au contraire s'en inquiéter?
4. Commentez cette phrase: "La plupart des gens sont d'ailleurs insensibles au problème de l'anglicisme".

"L'anglais est la langue d'aujourd'hui dans les entreprises françaises"

C'est un combat des mots plus que des idées qui fait rage depuis plusieurs années en France. Et dans le monde. Présents dans les écoles, les entreprises et plus généralement dans la vie de tous les jours, les anglicismes ont littéralement pris le pas dans nos conversations.

Un phénomène banal, explique Jean-Baptiste Jacob, qui commence par une désaffection des Français pour leur langue. L'ancien étudiant de HEC et aujourd'hui responsable commercial chez Hiventy (prestataire de l'audiovisuel français), analyse ce phénomène d'anglicisation.

LE FIGARO - "Start-up", "forward", "call"... On assiste depuis ces dernières années à un envahissement massif des anglicismes dans les entreprises françaises. Comment expliquer un tel déferlement?

Jean-Baptiste Jacob - Rappelons tout d'abord que cet envahissement n'est pas un phénomène inédit. Les Inconnus brocardaient déjà les anglicismes qu'employaient les publicitaires au début des années 1990. Sans compter des linguistes comme Claude Hagège qui décriait déjà cet usage abusif au milieu des années 2000 avec la parution de son essai *Combat pour le français*, l'anglicisation de la langue française ne date pas hier. Toutefois, on assiste aujourd'hui à une nouvelle propension et trois raisons peuvent, selon moi, expliquer cet envahissement massif.

Aujourd'hui, à la différence des années 1990, où l'on employait des anglicismes par snobisme, on utilise ces mots d'anglais par paresse intellectuelle. Cela se comprend notamment par l'usage qui en est fait dans les grandes firmes. Tous les documents sont rédigés en anglais: les présentations sur Powerpoint, sur Word et même les e-mails y compris ceux adressés aux employés français. Ils doivent être compris de tous. Donc, si vous avez dans votre entreprise quatre-vingt-dix-neuf Français mais un non francophone, c'est l'anglais qui primera. L'anglais est, à mon sens, déjà la langue d'aujourd'hui dans les entreprises françaises.

On peut également noter une autre raison: les codes des entreprises. Dans le secteur du divertissement, par exemple, l'usage des anglicismes fait partie des codes du secteur. Chez Ubisoft, on employait ainsi très souvent le terme "edgy" pour parler d'un jeu vidéo ou d'un concept "avant-gardiste".

Enfin, notons que cet emploi massif des anglicismes provient aussi et surtout du secteur des "start-up". Comme l'anglais est historiquement sa langue, le français a parfois pris du retard pour traduire des mots issus de ce domaine et ainsi dû les adopter sans nécessairement pouvoir fournir une traduction littérale. Précisons tout de même que les grands champions des anglicismes ne sont pas souvent les meilleurs défenseurs de l'anglais et même ses meilleurs locuteurs...

Mais pourquoi un tel phénomène aujourd'hui plus qu'hier?

Je pense que la langue française n'est plus perçue comme une langue moderne par le monde de l'entreprise parce que les employeurs considèrent aujourd'hui le problème comme secondaire. À mon grand regret, car l'anglais est un marqueur, à mon sens, illusoire de l'innovation. Les entreprises veulent diffuser un sentiment d'innovation à leur public et l'anglicisme répond à cette demande.

Mais, si l'on met la langue sur un lit de Procuste et que l'on réduit progressivement le lexique d'une personne, cela aura un impact très puissant et direct sur les pensées qu'il peut concevoir. Un peu comme pour les personnages de 1984 d'Orwell, dont le champ des possibles intellectuels se réduit à mesure que des pans entiers du dictionnaire sont frappés d'interdiction. Il est donc très important d'agir.

Faut-il trouver les raisons de cette expansion dans le système éducatif?

Non. Les anglicismes ne naissent pas dans les écoles primaires et les collèges. Les classes préparatoires elles-mêmes demeurent encore épargnées par ce phénomène. Toutefois, j'ai bien constaté une perméabilité et un basculement en arrivant à HEC.

Mais les anglicismes ne proviennent pas des écoles! Ils sont issus des entreprises, des forces vives.

Les écoles de commerce souffrent de l'influence que l'entreprise exerce sur elles. À l'époque si je souriais devant un professeur de mesure et management de la performance qui employait pléthore d'anglicismes "*Ça, c'est votre target. D'accord? Ça doit être votre target.*", disait-il, cela ne me fait plus rire aujourd'hui.

Est-ce un phénomène uniquement français?

Non. En Allemagne, par exemple, les anglicismes sont plus nombreux qu'en France. Dans l'allemand du quotidien, des termes aussi courants que "lieu" ou "soirée" sont désormais remplacés chez les jeunes par leurs équivalents anglais "location" et "party". Un phénomène qui peut s'expliquer par la proximité linguistique plus importante de l'allemand et de l'anglais.

Plus généralement, la pénétration de l'anglais dans la langue nationale est plus importante dans les pays nordiques. Mais ce n'est pas si étonnant si l'on considère le faible rayonnement linguistique de ces pays. Pour pallier ce manque, les Suédois, les Norvégiens, les Finlandais, les Danois et les Hollandais apprennent très tôt l'anglais. Cette plus forte exposition à l'anglais rend leur langue plus perméable à l'anglais que le français. Une amie hollandaise me confiait même que lorsque les Hollandais ne connaissent pas (ou plus) un mot dans leur langue natale, ils ont recours au vocable anglais!

À vous entendre, on pourrait croire que les Français ont baissé les bras devant les anglicismes...

Il est vrai que nous ne sommes pas sur les dents et que cette invasion de l'anglais est loin de nous hérissier le poil. La plupart des gens sont d'ailleurs insensibles au problème. Soit ils s'en moquent, soit ils n'en sont pas conscients. Ils utilisent donc les termes "slide", "business", "marketing"... sans même s'en rendre compte.

En réalité, je pense que cette conscience de la problématique de l'anglicisme se retrouve surtout dans les petits milieux littéraires et chez les personnes qui aiment la langue et les linguistes...

Toutefois, il serait ridicule selon moi de tomber dans l'effet inverse et de supprimer tous les anglicismes. Ces derniers sont utiles s'ils ne remplacent pas de mots en français. C'est lorsqu'ils les subrogent que cela devient problématique.

Que faudrait-il faire pour remédier à cette invasion?

L'usage abusif de l'anglicisme ne résulte pas d'une insuffisance dans l'apprentissage de connaissances fondamentales à l'école primaire, comme ce peut être le cas pour les déficiences en français ou en mathématiques. Il arrive à l'âge adulte. Ce n'est donc pas à l'école qu'il faut chercher à pallier ce problème mais directement dans l'entreprise.

N'imaginons pas toutefois la création de chartes internes! Les employés ont déjà assez de pressions, si on les cadre en les obligeant à parler d'une certaine manière, ça aura un effet contre-productif.

Non, il faut que les gens changent de l'intérieur. Et pour ce faire, il faut non seulement que nos dirigeants montrent le bon exemple mais il faut aussi et surtout que ces derniers comme leurs employés prennent conscience de leurs anglicismes. C'est la première étape.

Par Alice Develey, *Le Figaro*

Devoir 21. Ils ont fleuri avec la création des réseaux sociaux et le "globish" qui s'insère dans le quotidien: à la maison, entre amis... et au bureau. Et leur sens a évolué. Retenez ces nouveaux mots et expressions.

"Regarde tes notifications, je t'ai identifié sur ma publication pour relancer l'algorithme", "je l'ai bloqué hier, il publiait trop de réels", "il faut que tu suives cette influenceuse, elle a plus de dix mille abonnés". Les "post", "identification" et "algorithme" ponctuent régulièrement les propos. Le français est ainsi délaissé. On prend un "call" au lieu d'un "appel", on "deal" avec son associé plutôt que de "traiter", et on "forwarde un mail" en boudant le verbe "transférer". Florilège de ces quelques mots qu'on emploie au quotidien.

● **D'une missive à un "post" Facebook**

On "poste" une photo ou un texte, sur son "mur" Facebook ou sa "page" Instagram. Jadis on postait des lettres, ou des colis. En temps de guerre, on postait des sentinelles ou des troupes à un endroit déterminé. Le poster était aussi cette affiche de vedette idolâtrée, qu'on accrochait au-dessus de notre lit. Ou cette image qu'on affichait chez soi en guise de décoration.

Le "post" est aujourd'hui ce texte ou cette photo, que l'on publie sur les réseaux sociaux. Le mot est écrit la plupart du temps d'après la graphie anglaise, *post*, qui signifie "courrier".

● **Les "influenceurs" influents**

Être "influenceur" est désormais un métier à part entière. Il désigne une personne qui utilise les réseaux sociaux pour "diffuser ses opinions auprès des internautes et qui est capable d'influencer ces derniers en modifiant leurs modes de consommation." Ils pullulent sur Instagram, et se reconnaissent par leur nombre "d'abonnés" à leur compte. Notons que le néologisme est absent des dictionnaires. Pur produit de l'ère numérique, il s'est construit d'après le verbe *influencer*, qui traduit bien l'idée "d'exercer une influence, un ascendant", et "d'influencer les esprits, les opinions."

Les influenceurs ont un poids certain dans l'espace public. Youtubeurs et Instagrammeurs sont de plus en plus présents dans l'arène politique, pour atteindre les jeunes générations.

- **Bâtir sa communauté "d'abonnés"**

"Personne ayant pris un abonnement", "titulaire d'un abonnement à un journal, un service, etc.": voilà la définition du mot donnée par les thésaurus. Il n'a plus exactement le même sens aujourd'hui. La *"communauté d'abonnés"* fait le poids d'un compte Twitter ou Instagram. Le propriétaire du compte peut désormais en *"acheter"*, pour augmenter sa visibilité et son influence, via des sites qui proposent ce service. On *"s'abonne"* à quelqu'un, à une page ou à un compte, pour *"suivre"* le contenu de son propriétaire.

- **"Bloquer" quelqu'un, ostracisme 2.0**

"Je l'ai bloqué, il m'envoyait trop de spams". Bloquer une personne, dans le langage réseaux sociaux, est notre nouveau lancer de gant. Tous ceux qui subirent un jour cet affront le savent: l'outrage est de taille. Il interdit à la personne bloquée d'accéder au compte du bloqueur. Plus de photos, plus de messages, plus d'informations. Le néant. Ouvrons maintenant Le Robert: le verbe *"bloquer"* signifie à l'origine *"réunir, mettre en bloc", "empêcher de se mouvoir"*. Le Trésor de la langue française note: *"grouper", "réunir en un point"*. L'inverse de notre action vengeresse donc.

- **"Algorithme", dis-moi si je suis le plus visible**

Il est la bête noire des utilisateurs d'Instagram. Ce mot, à la définition peu ou prou explicite, fait désormais florès. Apanage des mathématiciens, l'algorithme est *"l'ensemble des règles opératoires propres à un calcul", "la suite de règles formelles"*, note Le Robert.

Il est aujourd'hui le gendarme d'Instagram: c'est lui qui *"filtre et classe les posts selon divers critères"*. Si un compte ne publie pas assez de contenu par exemple, il aura moins de visibilité sur la plateforme. Et sera englobé par les autres. On ne plaisante pas avec l'algorithme.

- **Black Friday**

Les Américains sont à l'origine de ce fameux "Black Friday". C'est, renseigne l'Office québécois de la langue française, *"la journée du coup d'envoi du magasinage des Fêtes, le quatrième vendredi de novembre (vendredi qui suit Thanksgiving). Des rabais jugés très avantageux sont alors offerts aux consommateurs"*. Au Québec, des alternatives sont proposées: "Vendredi Fou", "Vendredi Dingue", "Super Vendredi", ou "Mégasolde de Novembre" (ou "d'avant-Noël"). À noter avec une majuscule, car il s'agit de manifestations commerciales.

- **Fashion Week**

Deux fois par an, cet événement de l'industrie de la mode permet, pendant environ une semaine, aux stylistes et maisons de couture d'exposer leurs dernières collections de prêt-à-porter. L'expression "Fashion Week" est alors utilisée massivement. Rappelons qu'elle peut se traduire en français par "Semaine de la Mode", ou bien "Semaine des Défilés". À ce sujet, Yves Pouliquen, membre de l'Académie française, écrit si justement: *"N'est-il pas étrange que la Mode, l'Art de vivre, si intimement liés*

à notre histoire, ne sachent pas profiter de l'extraordinaire variété des expressions françaises que les siècles ont ciselées pour définir cette exquise façon d'être (...)"

- **Cyber Monday**

Une fois passé le "Black Friday" s'ensuit le "Cyber Monday". Il désigne le lundi suivant le "Black Friday". Cette expression est directement empruntée au "marketing" américain, pour encourager les consommateurs à faire leurs achats en ligne. L'Office québécois de la langue française recommande de dire "Cyberlundi", et de l'écrire en un seul mot.

- **Happy Hour**

"*Vous êtes en Happy Hour?*" Les serveurs des bars entendent cette formule à peu près cent fois par jour. Elle fleurit sur les lèvres d'étudiants au porte-monnaie léger, qui adressent leur question d'un air inquiet. Vont-ils bénéficier de cette fameuse heure, généralement située en début de soirée, pendant laquelle les boissons sont moins chères? Si Le Larousse a intégré telle quelle la locution anglaise dans ses colonnes, Le Robert précise que c'est un anglicisme, que l'on peut remplacer, selon la recommandation officielle de la Délégation Générale à la langue française et aux langues de France, par "bonne heure".

- **Deadline**

Il connaît un succès fulgurant. "*Deadline*" fuse avec force et fracas dans les entreprises, particulièrement à l'oral. Une floraison de termes français existe et peut servir d'équivalents à ce disgracieux anglicisme: "*échéance, date d'échéance, limite, dernière limite, date limite, heure limite, date butoir*"... Les équivalents ne manquent pas. Il est aussi possible de dire: "*date d'expiration, délai, dernier délai, délai de rigueur, etc*", ainsi que le souligne la Banque de dépannage linguistique.

- **Work in progress**

Cette expression anglaise, une fois n'est pas coutume, peut se dire de diverses façons en français. On l'entend pourtant en anglais dans différents contextes: "*c'est un work in progress, n'hésitez pas à faire des remarques*", ou "*le work in progress est diffusé sur le site*", ou encore "*j'ai pu lire son work in progress*". Dans ces trois cas, préférez dire: "c'est encore en évolution", "la création en cours sera diffusée sur le site", et "j'ai pu lire son ouvrage en cours". La Délégation générale à la langue française et aux langues de France recommande, par le biais de France Terme, de dire: "*œuvre en devenir*".

- **Assister à un "workshop"**

"*Je vais à un workshop avec ma team demain*". Aussi inutile qu'ingrat, cet anglicisme est de plus en plus prisé. En français, il se traduit tout simplement par "séminaire", ou "atelier", ainsi que le préconise France Terme. Ces mots désignent bien ce qu'est un "*workshop*", un atelier de travail et d'échange centré sur une thématique spécifique.

● Être "corporate"

Être quelqu'un de "corporate" est sans doute une qualité que vous entendez défendre lors d'un entretien d'embauche. Seulement voilà: parler le *franglais* face un supérieur hiérarchique peut aussi jouer en votre défaveur. En français, une personne "corporate" a "l'esprit d'équipe" ou "la culture ou l'esprit d'entreprise", rappelle l'Académie française.

● Vive les "team building!"

Une activité, un voyage, un verre... Le "team building" peut se décliner sous diverses formes. Les entreprises y accordent de plus en plus d'importance, pour renforcer les liens de cohésion dans une équipe de travail. "Consolidation d'équipe", "construction d'équipe", ou "renforcement d'équipe", comme le propose France Terme... Nul besoin d'une folle créativité pour transposer la formule anglo-saxonne en français.

Par Maguelonne de Gestas, *Le Figaro*

Devoir 22. La langue française évolue, se transforme, accueille de nouveaux mots et en oublie d'autres. Et puis, il y a ces mots fantômes qui flottent dans les discussions quotidiennes. On sait les définir, on les entend et les accepte. Et pourtant, ils n'existent pas, ces mots empruntés à l'anglais qu'on "francise".

Retenez ces mots que les Français adorent dire, mais qui n'existent pas.

Candidater

Emprunté du latin *candidatus*, lui-même dérivé de *candidus* (candide), un "candidat" désignait sous la Rome Antique, "le postulant aux fonctions publiques à Rome, revêtu de la *toga candida* (toge blanche), pour solliciter les suffrages". Il finit par caractériser "celui qui aspire à quelque chose", peut-on lire sur Le Trésor de la langue française. Seulement, le verbe "candidater", lui, ne figure pas dans les colonnes des dictionnaires français. Ainsi, on ne peut que "se porter candidat" ou "postuler".

Monétiser

On comprend généralement ce verbe au sens de rendre son site ou son blog rentables. À tort. La définition stricte de "monétiser", du latin *moneta* "monnaie", est la suivante: transformer en monnaie, au sens matériel, c'est-à-dire "en espèces sonnantes et trébuchantes", note Le Dico des mots qui n'existent (toujours) pas, (Omnibus).

"La monétisation est une opération qui ne peut être effectuée que par une banque nationale ou gouvernementale qui a le pouvoir de frapper monnaie". Comme la Banque de France. Plus largement, on utilise "monétiser" pour caractériser le fait de "gagner de l'argent". Le verbe devient alors une sorte d'anglicisme traduisant l'expression *to make money*. Pour l'éviter, osez donc le très chic "lucrativer".

Performer

"*Il a bien performé aujourd'hui!*", entend-on fréquemment à la sortie d'un match. Ce vilain verbe est un calque de l'anglais *to perform*, qui signifie littéralement "*effectuer, réaliser ou accomplir une tâche*". On entend également "*performeurs*", ou "*performance*", comme synonyme de "*concert*".

Ironie du destin, le terme "*performance*", qui existait déjà en ancien français, a été réemprunté de l'anglais au cours du XIX^e siècle pour s'appliquer au domaine du sport, note l'Académie française. Bannissez donc ces anglicismes, et remplacez-les par "*accomplir une performance*", ou bien "*auteur de la performance*".

Réceptionner

"*Recevoir, vérifier l'état de marchandises, vérifier le fonctionnement d'un appareil avant sa mise en service.*" Selon la définition donnée par le Trésor de la langue française, le verbe "*réceptionner*" désigne le fait de procéder à des opérations après avoir reçu une commande. Il s'emploie également pour dire: "*recevoir, accueillir quelque chose*" dans le domaine de la technologie. On observe pourtant un emploi courant de ce verbe dans le sens de "*recevoir*": "*il a réceptionné ses amis hier soir*". Gardez en tête, pour ne plus commettre l'erreur, que l'étymologie de ce verbe est bien "*vérifier une livraison*".

Supporter

"*Je supporte cette équipe depuis des années*", "*tu ne vas pas supporter ce candidat quand même!*" Feu rouge. En français, à la différence de l'anglais d'où provient ce verbe, on "*soutient*", on "*encourage*" une équipe ou un candidat. On lui apporte son appui, son concours. Mais le verbe *to support* n'est pas adéquat pour évoquer des rencontres sportives et, à plus forte raison, d'autres compétitions.

Impacter

"*Ce que tu m'as dit a impacté ma décision*". Cet anglicisme est aussi assommant qu'un coup de poing. Faut-il le rappeler, "*impacter*" n'est pas français. Si le substantif "*impact*" existe bien dans la langue française, il ne désigne rien d'autre que le choc d'un projectile contre un corps, ou la trace, le trou qu'il laisse. Il ne peut s'employer figurément "que pour évoquer un effet d'une grande violence", lit-on dans la rubrique *Dire, ne pas dire*, de l'Académie française. Pourtant, on en fait aujourd'hui un équivalent de "*conséquence*", "*résultat*" ou "*influence*". Ainsi du verbe "*impacter*", utilisé à la place de "*avoir des conséquences, des effets, de l'influence sur quelque chose*".

Finaliser

Le verbe n'a rien d'abjecte à l'origine. S'il est un anglicisme, né du mot *final* "qui tend vers" auquel on a injecté le suffixe *-iser*, "*finaliser*" demeure bien correct en français. On peut tout à la fois l'employer dans le domaine des sciences humaines, la philosophie et la théologie, indique l'Académie française. Il signifiera alors "assigner un but à quelque chose".

Hormis ces thématiques, note l'Académie française, il sera préférable de ne pas utiliser le verbe "finaliser". En effet, ainsi que le précisent les sages, le verbe ne peut nullement – sauf par abus de langage – s'employer dans le sens de "conclure" ou "achever". Les phrases: "*Il finalise son travail et nous rejoint*", "*il finalise un contrat avec un client*" sont donc incorrectes. On préférera: "Il termine son travail et nous rejoint", "il conclut un contrat avec un client".

Réalisé

Celui-ci est presque pardonnable. Baudelaire, Gide et Mauriac eux-mêmes ont eu l'outrecuidance de donner au verbe "*réaliser*" le sens "d'admettre comme réel en esprit". Si l'Académie française considère que cet emploi ne saurait être considéré comme fautif, l'utilisation abusive du verbe *réaliser*, au sens affaibli de "se rendre compte" est en revanche à éviter. Ainsi, on ne dira pas "*il a réalisé qu'il devait partir*", mais, par exemple "*il s'est aperçu, il a compris qu'il devait partir*".

Prioritiser, solutionner, stabiloter

Lorsqu'une réunion de travail s'éternise, que les projets se multiplient et que les dossiers s'empilent les uns au-dessus des autres, le "manager" prend alors de la hauteur. "*Bien, il faut prioriser. Nous avons un problème qu'il faut solutionner.*" Peut-être s'adressera-t-il à l'un de ses employés: "*Tu te charges de ce dossier. Tu n'as qu'à stabiloter ce qui te paraît important*".

Évitez ces abus de langage et préférez au terme "prioritiser", la locution "donner la priorité"; à "solutionner" le verbe "résoudre"; à "stabiloter", "répertorier" ou encore, "hiérarchiser".

Inarrêtable

On tire ce barbarisme des journaux sportifs. "*Toulon est inarrêtable*" (Var Matin), "*Inarrêtable Serena Williams*" (Eurosport). L'adjectif sert à décrire celui qui "enchaîne les victoires, accumule les points et se dirige tout droit vers un titre de champion". Par extension, il a fini par désigner "ce qu'on ne peut pas arrêter". Seulement voilà, il n'existe pas. Préférez les mots "imbattable", "invincible" ou encore "invulnérable". Mais de grâce, évitez l'anglicisme *unstoppable*.

Facilitateur

Si ce mot était reconnu, il désignerait celui qui est chargé de faciliter le déroulement d'un événement, d'un processus. Mais il n'y a que le mot "facile", du latin *facilis* qui existe, précise Le Trésor de la langue française. Il est également possible d'avoir recours au verbe "faciliter" qui signifie "rendre facile ou plus facile". Alors, pour éviter de faire l'erreur, utilisez plutôt le terme "intermédiaire".

Démonstration

Ce mot a de plus en plus l'ambition de détrôner son équivalent français: "*Ils sont allés à une démonstration ce matin*". N'oubliez pas que le français est pourvu du terme "*manifestation*", créé à partir de "*manifeste*", et qui signifie bien "*expression publique d'un sentiment, d'une opinion*". C'est ce que signifient les "*manifestants*" en

descendant dans la rue: "*faire connaître publiquement, proclamer*" leurs revendications.

Burnouté

On utilise ce terme pour qualifier un syndrome d'épuisement professionnel ou encore, une dépression nerveuse. Souvent employé dans le domaine du travail, le terme "burnout" signifie "carboniser". Ainsi, "être burnouté" a pour équivalence la formule "être carbonisé/ vidé/ épuisé" d'un sportif après un effort intense. Ce mot anglais est apparu en même temps que le néologisme "workaholisme", qui désigne l'assuétude et même, l'addiction au travail.

Confusant

Issu du mot anglais *confusing*, on utilise ce terme pour désigner un sentiment de trouble. Préférez donc "confus", "déroutant", "peu clair". "Confusant" fait partie de cette liste d'anglicismes à bannir: impactant, concernant, confusionnant...

Définitivement

Le mot est tentant. Il permet d'accentuer une idée, de lui donner de l'ampleur. Prenez garde toutefois. "Définitivement" n'a pas le même sens en français. Dans la phrase: "*Il parle français avec un accent définitivement italien*", l'auteur ne veut pas dire que cette personne ne se défera jamais de son accent, et l'aura pour le restant de ses jours, "de manière définitive". Voilà le sens de l'anglais *definitely*. Le locuteur veut plutôt dire que son accent est "très nettement italien", tournure plus adéquate.

Clairement

L'anglicisme est presque imperceptible. Pourtant, l'usage de l'adverbe "clairement" est bien calqué sur une construction anglaise. Tout anglophone l'aura repéré: "*Ce projet est clairement insensé*" est une reproduction littérale de "This project is clearly insane". Ainsi, l'adverbe "clairement" signifie: "d'une manière claire, distincte" et "d'une manière intelligible, sans équivoque". Alors que *clearly* a aussi pour sens "évidemment, manifestement".

Le "s" prononcé "z"

L'envahissement de l'anglais en France ne concerne pas seulement nos mots. La prononciation en souffre tout autant. Le "s" des mots comme "*héroïsme*", "*humanisme*", ou "*anglicisme*" est ainsi régulièrement transformé en "z", comme dans les mots anglais équivalents. Cela se vérifie aussi par le déplacement de l'accent d'intensité sur la première syllabe des mots, en imitation machinale de l'anglais. L'accentuation uniforme du français exige de faire tomber l'accent sur la dernière syllabe à voyelle prononcée du mot et, dans la phrase, à la fin de chaque groupe de mots.

Par *Le Figaro*

Devoir 23. Les néologismes peuplent les conversations, bien qu'ils n'aient pas toujours intégré les colonnes des dictionnaires. Testez vos connaissances des néologismes.

1. L'"ochlocratie" est le gouvernement...
 - Par la foule
 - Par la force
 - Par les plus riches

2. Le "hygge" est un art de vivre, valorisant ce qui procure le bien-être. Il vient...
 - Du grec
 - Du danois
 - Du russe

3. D'où vient le verbe "jobber", signifiant "exercer un job, un emploi occasionnel"?
 - Du Canada
 - Du Cameroun
 - De Belgique

4. "Vacher" est le verbe canadien pour dire...
 - Paresser
 - Se promener dans les prés
 - Bâiller

5. "Il ne faut pas beaucoup de jarnigoine pour le comprendre." Que signifie le mot "jarnigoine"?
 - Intelligence
 - Cœur
 - Temps

6. Qu'est-ce que le "azuki"?
 - Le haricot rouge du Japon
 - Une variété de wasabi
 - Une algue

7. Si on mange du "serrano", on déguste...
 - Du jambon cru séché
 - Du fromage de chèvre
 - Un vin blanc pétillant

8. "Enfirouaper" est un mot canadien qui veut dire...

- Tromper
- Embrasser
- Manger

9. L'ensemble des activités touristiques pratiquées dans une exploitation agricole est...

- La ferme-tourisme
- L'hospitalité-ferme
- L'agrotourisme

10. "Low cost airline" ou "low cost company" peuvent se dire...

- Compagnie à prix abordables
- Compagnie à bas prix
- Compagnie à petit prix

11. En français un "buzz" signifie...

- Victoire
- Bouche à oreille
- Succès

12. Le mot "scoop" se traduit par...

- Rumeur
- Evènement
- Exclusivité

13. En anglais, un "florilège" se dit...

- Best of
- Kit
- List

14. Comment traduire "coaching" en français?

- Guidance
- Sauvetage
- Mise à l'épreuve

15. Quelle est la traduction de "burn-out"?

- Syndrome d'épuisement professionnel
- Explosion
- Faiblesse symptomatique

16. L'équivalent de "brainstorming" en français est...

- Conversation multiple
- Débat

- Remue-méninges

17. Le "greenwashing" peut être remplacé par...

- Verdissement d'image
- Lavage de cerveau
- Politiquement correct

18. Qu'est-ce qu'un "open data"?

- Des informations en ligne
- Des données ouvertes
- Du code

19. L'équivalent français de "bashing" est...

- Harcèlement
- Révolte
- Ereintage

20. En français, l'équivalent du "cracker" est...

- L'usurpateur
- Le pirate
- Le menteur

21. Un "hacker" est en français un...

- Fouineur
- Agitateur-informatique
- Perturbateur-informatique

22. On ne dit pas "e-mail spoofing" mais...

- Menacer sur internet
- Usurpation d'adresse électronique
- Démultiplication de création d'e-mail

23. On ne dit pas "hashtag" mais...

- Mot-dièse
- Mot-rapide
- Mot-débat

24. Le terme "cli-fi" désigne...

- Un récit polémique
- Le suspens
- Une fiction climatique

25. Une "rave party" désigne en français...

- Une fête gigantesque
- Une fête entre jeunes
- Une fête techno

26. La "food court" se dit en français...

- Lieu de restauration
- Aire de restauration
- Cour de restauration

27. Comment traduit-on le mot anglais "trailer"?

- Caravane
- Voiture-voyage
- Véhicule de séjour

28. Le "camping-car" se dit en français...

- Autocaravane
- Caravane-perso
- Monocaravane

29. Pour ne pas dire "greeter", France Terme propose...

- Accompagnateur
- Guide-hôte
- Conseiller-hôte

30. Quel verbe n'existe pas en français?

- Résolver
- Redorer
- Implanter

31. Quel mot n'apparaît dans aucun dictionnaire?

- Dirigeance
- Concordance
- Maintenance

32. Quelle phrase contient un anglicisme?

- Les chutes de neige ont généré d'importants retards
- Les chutes de neige ont provoqué d'importants retards
- Les chutes de neige ont engendré d'importants retards

Bilan

Activité 1. *En consultant les sites appropriés relatez en détail les rectifications de l'orthographe de 1990 validées par l'Académie française.*

Activité 2. *Exposez en détail les règles de la féminisation des noms de métiers recommandées en Québec, Belgique, Suisse et France. Faites attention aux différences qui persistent selon l'État.*

Activité 3. *En consultant les sites de de l'Académie française, France Terme, de la Commission générale de terminologie et de néologie, du Dictionnaire des francophones (DDF), etc. faites la liste les néologismes qui sont entrés dans la dernière édition du Robert et du Larousse. Éluidez leur signification.*

Activité 4. *Consultez les sites spécialisés du l'UE et retrouvez les néologismes terminologiques appropriés par les structures européennes.*

Corrigés

Unité 1

Devoir 5 *Testez vos connaissances du français canadien*

1 a; 2 a; 3 b; 4 a; 5 c; 6 a; 7 b; 8 a; 9 b; 10 a; 11 c; 12 b; 13 a; 14 b; 15 a; 16 b; 17 c; 18 a; 19 b; 20 a; 21 b; 22 a; 23 b; 24 b; 25 a; 26 a; 27 c; 28 c; 29 b; 30 b; 31 c; 32 b; 33 b; 34 c; 35 a; 36 b.

Devoir 9 *Testez vos connaissances du français belge et luxembourgeois*

1 b; 2 c; 3 c; 4 b; 5 a; 6 a; 7 c; 8 b; 9 c; 10 c; 11 a; 12 b; 13 a; 14 b; 15 c; 16 a; 17 c; 18 b; 19 c; 20 b; 21 a; 22 a; 23 a; 24 b; 25 c; 26 b; 27 c; 28 a; 29 b; 30 b; 31 c; 32 c; 33 b; 34 b; 35 a; 36 a; 37 a; 38 c; 39 b; 40 c; 41 c; 42 c; 43 a; 44 b; 45 a; 46 a; 47 b; 48 a; 49 a.

Devoir 12 *Testez vos connaissances du français suisse*

1 b; 2 c; 3 b; 4 c; 5 b; 6 a; 7 c; 8 b; 9 a; 10 b; 11 a; 12 c; 13 b; 14 a; 15 a; 16 c; 17 c; 18 a; 19 c; 20 a; 21 b; 22 b; 23 c.

Devoir 17 *Testez vos connaissances des expressions françaises venues hors de la métropole*

1 b; 2 c; 3 c; 4 a; 5 b; 6 b; 7 c; 8 a; 9 c; 10 b; 11 b; 12 a; 13 a; 14 c; 15 c; 16 b; 17 a; 18 a; 19 b; 20 c; 21 a; 22 a; 23 c; 24 b; 25 b; 26 a; 27 b; 28 b; 29 c; 30 b; 31 b; 32 c; 33 c; 34 c; 35 c; 36 b; 37 a; 38 b; 39 b; 40 c; 41 c; 42 b; 43 c; 44 a; 45 b; 46 b; 47 a; 48 b; 49 a; 50 c; 51 a; 52 a; 53 b; 54 b.

Unité 2

Devoir 11 *Testez vos connaissances des mots et expressions régionaux*

1 b; 2 a; 3 c; 4 a; 5 b; 6 c; 7 a; 8 a; 9 a; 10 b; 11 c; 12 b; 13 c; 14 b; 15 b; 16 c; 17 c; 18 a; 19 a; 20 b; 21 b; 22 a; 23 b; 24 b; 25 a; 26 c; 27 b; 28 b; 29 c; 30 a; 31 c; 32 c; 33 b; 34 c; 35 b; 36 c; 37 c; 38 c; 39 a; 40 a; 41 b; 42 c; 43 b; 44 b; 45 a; 46 c; 47 b; 48 b; 49 b; 50 c; 51 b; 52 b; 53 a; 54 b; 55 a; 56 a; 57 b; 58 c; 59 c; 60 b; 61 b; 62 a; 63 a; 64 b; 65 a; 66 c; 67 b; 68 b; 69 b; 70 b; 71 a; 72 b; 73 c; 74 b; 75 b; 76 c; 77c; 78c; 79 b; 80 a; 81 c; 82 a; 83 c; 84 b; 85 c; 86 c; 87 b; 88 c; 89 a; 90 b.

Unité 3

Devoir 6 *Testez vos connaissances de la toponymie française*

1 c; 2 a; 3 c; 4 c; 5 b; 6 c; 7 a; 8 c; 9 a; 10 a; 11 c; 12 b; 13 a; 14 b; 15 b; 16 c; 17 c; 18 a; 19 b; 20 c; 21 a; 22 b; 23 a; 24 b; 25 c; 26 b; 27 b; 28 a; 29 c; 30 a; 31 b; 32 a; 33 a; 34 b; 35 a; 36 c; 37 a; 38 a; 39 c; 40 a; 41 b; 42 a; 43 c; 44 b.

Devoir 11 *Testez vos connaissances des locutions contenant un prénom et les expressions animalières francophones*

1 a; 2 c; 3 b; 4 b; 5 b; 6 a; 7 c; 8 c; 9 c; 10 a; 11 a; 12 c; 13 c; 14 b; 15 c; 16 c; 17 b; 18 a; 19 c; 20 a; 21 a; 22 a; 23 b; 24 c; 25 a; 26 b; 27 c; 28 a; 29 b; 30 c; 31 b; 32 b; 33 c; 34 a;

Unité 4

Devoir 6 *Testez vos connaissances des accords ingénieux, l'orthographe alambiquée et l'usage subtil des formules*

1 a; 2 a; 3 b; 4 c; 5 c; 6 c; 7 b; 8 b; 9 a; 10 c; 11 c; 12 b; 13 a; 14 a; 15 b; 16 b; 17 b; 18 a; 19 a; 20 b; 21 b; 22 b; 23 b; 24 c; 25 a; 26 a; 27 a; 28 c; 29 a; 30 c; 31 a; 32 c; 33 c; 34 b; 35 a; 36 b; 37 b; 38 a; 39 a; 40 b; 41 c; 42 a; 43 b; 44 a; 45 b; 46 a; 47 a; 48 a; 49 a; 50 c; 51 a; 52 a; 53 b; 54 b; 55 a; 56 c; 57 b; 58 a; 59 b; 60 c; 61 b; 62 b; 63 b; 64 b; 65 b; 66 b; 67 c; 68 b; 69 a; 70 b.

Devoir 15 *Testez vos connaissances des abréviations*

1 a; 2 a; 3 c; 4 b; 5 b; 6 b; 7 c; 8 a; 9 a; 10 b; 11 b; 12 a; 13 c; 14 c; 15 a; 16 b; 17 a; 18 c.

Devoir 23 *Testez vos connaissances des néologismes*

1 a; 2 b; 3 c; 4 a; 5 a; 6 a; 7 a; 8 a; 9 c; 10 b; 11 b; 12 c; 13 a; 14 a; 15 a; 16 c; 17 a; 18 b; 19 c; 20 b; 21 a; 22 b; 23 a; 24 c; 25 c; 26 b; 27 a; 28 a; 29 b; 30 a; 31 a; 32 a.